MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME

15 Août — 15 Septembre 1938

15 Août — 15 Septembre 1938 Tome CCLXXXVI

MERCVRE
DE
FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

N° 964 49e Année T. CCLXXXVI 15 Août 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
ADMINISTRATEURS :
GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger : 1/2 tarif postal, *7 fr.* ; plein tarif, *8 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIR

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano d Bergerac. — Diderot. — Gustave Flauber — Frédéric II — Henri Heine. — Helve tius. — Prince de Ligne. — Alfred d Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif d La Bretonne. — Cardinal de Retz. - Rivarol. — Saint-Evremond. — Sain Simon. — Stendhal. — Tallemant d Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 doub couronne.

Chaque volume. 15

Maurice de Guérin. — Saint-Amar — Théophile. — Tristan L'Hermit

Format petit in-18 carré.

Chaque volume 10

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA

LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES

22, rue de Condé, Paris-VIe

UNE COLLECTION A BON MARCHÉ
DE TEXTES **COMPLETS** TIRÉE EN IN-16 JÉSUS

Les 4 premiers volumes sont rognés et mesurent 18.5 × 13,5
Les 8 autres, brochés par 16 pages, sont du format 19 × 14

1. — HENRI DE REGNIER : LA PÉCHERESSE, roman .... 7 fr. 5
2. — H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman ..... 7 fr. 5
3. — RUDYARD KIPLING : DU CRAN ! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Eclaireurs .... 7 fr. 5
4. — GEORGES DUHAMEL : VIE DES MARTYRS .... 7 fr. 5
5. — JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE .... 7 fr.
6. — H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman .... 7 fr.
7. — JOHN CHARPENTIER : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE .... 7 fr.
8. — G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture illustrée en camaïeu) ...... 6 fr.
9. — H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une sirène ... . 7 fr.
10. — LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais...... 7 fr.
11. — W. DRABOVITCH : LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHÉVISME .... 7 fr.
12. — Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (392 pages) .... 10 fr.
13. — ANDRE VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux .... 7 fr.

Pour paraître prochainement :

RUDYARD KIPLING : L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI .... 7 fr.

BOCCACE : CONTES, traduction de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages) .... 12 fr.

JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux Documents* .... 7 fr.

LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT, *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910) .... 7 fr.

Trois Contes de R.-L. STEVENSON, l'auteur de L'ILE AU TRÉSOR, traduits par LUCE CLARENCE .... 7 fr.

Envoi franco

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Chaque dimanche et jour férié du 10 avril au 30 octobre 1938

TRAIN DES CHATEAUX ET DES PLAGES DE LA LOIRE

PARIS-ORLÉANS et retour 3e cl. : **35** fr.	PARIS-BLOIS et retour 3e cl. : **45** fr.
PARIS-TOURS et retour 3e cl. : **60** fr.	ORLÉANS-TOURS et retour 3e cl. : **30** fr.
PARIS-SULLY et retour 3e cl. : **45** fr.	ORLÉANS-SULLY et retour 3e cl. : **15** fr.

Facilités de circulation exceptionnelles entre

ORLÉANS et TOURS, ORLÉANS, LES BORDES et SULLY-SUR-LOIRE

Les billets spéciaux permettent de **vous arrêter** aux gares désignées ci-dessus, de vous rendre d'une de ces gares à une autre, soit à l'aller, soit au retour, en utilisant les trains du service ordinaire dans les conditions normales d'admission et de prendre le train de retour dans l'une quelconque des gares d'arrêt.

Vous pourrez par exemple :

Faire une randonnée dans le Val de Loire au départ d'Orléans ;
Visiter :
St-Denis-Jargeau et Châteauneuf-sur-Loire (Plages) ;
St-Benoit-St-Aignan : églises de St-Benoit et de Germigny ;
Sully-sur-Loire : château et plage ;
Cléry (Basilique Notre-Dame ; tombeau de Louis XI) au départ de Meung et Beaugency ;
Aller au château de Chambord ou de Talcy en partant de Mer ;
Passer la journée dans le Blésois proprement dit (Circuits automobiles de l'après-midi organisés par la S. N. C. F.) au départ de Blois, pour Chambord, Cheverny, Beauregard, Chaumont) ;
Vous arrêter à Onzain pour visiter le château de Chaumont ;
Descendre à Amboise et de là aller jusqu'à Chanteloup ou Chenonceaux ;
Faire, au départ de Tours, l'un des circuits automobiles S. N. C. F. des Châteaux de la Loire : Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours ; Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Tours.

Réductions pour la visite des Châteaux

Des réductions sont accordées pour la visite de certains châteaux aux Touristes porteurs du [bil]let spécial délivré pour le " Train des Châteaux ", notamment pour la visite des châteaux [de] Chaumont, Chambord et Pagode de Chanteloup, Cinq-Mars.

Tous renseignements et billets à la gare de Paris-Quai d'Orsay (Lit. 43-20 à 23). Bureau [de] renseignements de la gare et Bureau de l'Union Nationale des Agences de Voyages, à la [gar]e de Paris-Austerlitz (Gob. 08-14) et au Bureau de la Société Nationale des Chemins de [fer] Français, au C. N. E. T., 127, avenue des Champs-Elysées, à Paris (Balzac 12-80), à [l'a]gence de la S. N. C. F., 16, boulevard des Capucines, à Paris (Opé. 73-93) ; à la gare [d'O]rléans.

LE ROI SANS PARTIS

EN REVENANT DE ROUMANIE AVEC M. TATARESCO

—

Il y a un an j'écrivais un article intitulé : *Le Roi et les Partis :* on voit donc, et au premier coup d'œil, la différence qu'il y a entre la Roumanie d'antan et celle de 1938. C'est une différence qui mérite qu'on s'y attarde et qu'on l'examine de près. Surtout lorsqu'on est Français. Car, à dire le vrai, il ne semble pas que nos compatriotes se soient rendu compte exactement de la valeur, de la portée de cette transformation radicale qui suivit le ministère Goga, succédant lui-même au ministère Tataresco.

On a beaucoup écrit, beaucoup épilogué sur le film politique qui se déroula en Roumanie entre le mois de novembre dernier et le printemps. Je souhaiterais que ceux-là qui ont émis leur pensée avec la plus intransigeante énergie aillent voir sur place ce qui s'y passe : peut-être modifieraient-ils leur façon de juger la situation; peut-être comprendraient-ils autrement la politique du Souverain.

Quand je débarquai à Bucarest il y a quelques semaines, je fus tout de suite frappé du changement d'atmosphère de la Capitale. Entre le Bucarest de 1937 et celui d'aujourd'hui, on a en vérité l'impression d'une métamorphose essentielle. Et il ne faut pas être grand observateur pour noter en quoi elle se manifeste : lorsque je me trouvais en Roumanie il y a douze mois, je ne

pouvais faire un pas, je ne pouvais esquisser une conversation, je ne pouvais moi-même être interpellé par aucun Roumain, sans qu'aussitôt l'on parla politique.

Parler? Si je vais au bout de ma pensée, je dirai plutôt bavarder, cancaner. Il fallait nécessairement, sous peine d'être considéré comme quantité négligeable, vous faire savoir qu'on était « national-paysan », ou « garde de fer », « libéral » ou... que sais-je encore? Dix partis, et plus, se partageaient les suffrages du peuple roumain.

Dans la rue, vos yeux étaient éclaboussés par des affiches d'autant plus grandes, plus provocantes, que le groupe qui les faisait apposer était de médiocre importance. Vous entriez dans un café : politique! Je ne mentionne pas les journaux : cela va de soi; le plus petit reporter, le rédacteur le plus insignifiant, se mêlait de politique, faisait ou essayait de faire des prosélytes; il critiquait avec violence tout ce qui n'était pas son parti; il démontrait — pensait-il — que sans le triomphe de son parti la Roumanie était assurée d'aller à la ruine, à la catastrophe. Il me souvient de ce mot d'un écrivain éminent de là-bas :

— Il y a des partis chez nous qui font songer à des passages d'*Ubu-Roi*. En vérité, chacun d'eux n'est composé en effet que de celui qui l'a fondé et de cinquante de ses amis, à peine...

Auprès de moi, parce que j'étais Français, l'on insistait surtout (c'était de bonne guerre) sur le fait que tel parti était « nettement germanophile », qu'il travaillait pour le renforcement de l'axe Rome-Berlin, qu'il complotait pour la victoire du nazisme, du fascisme, bref de toutes les formules en *isme* qui ne sont pas socialisme ou communisme. J'en avais la tête brisée, je ne savais plus exactement si j'étais dans la capitale d'un Royaume, ou dans le centre d'une gigantesque réunion électorale...

Et, corollaire très naturel, je n'étais pas plus tôt avec tel des amis de Mihalachi, chef des Tzérénistes, c'est-à-dire des « nationaux-paysans », que l'adepte ardent du groupe Filipesco ou Goga, ou Tataresco, me regardait d'un mauvais œil : en vérité, moi qui pensais que nous

avions poussé en France jusqu'au paroxysme le goût des débats politiques, je me rendais compte qu'il n'en était rien.

Il n'est pas dans ma pensée de prétendre ou même d'insinuer qu'à cause de cela la personnalité du Roi n'était pas d'une extrême importance, ni que ses volontés n'étaient pas prises en considération de la façon la plus attentive, la plus respectueuse. Ce serait absurde de le nier, injuste aussi, et vain. Toutes les diatribes étaient dirigées contre le gouvernement libéral, contre la Présidence du Conseil de M. Tataresco.

De même qu'un jour Jules Lemaître avait écrit au début de son feuilleton dramatique, parce qu'il avait à rendre compte d'un ouvrage de Georges Ohnet : « Cette semaine nous ne parlerons pas littérature », quand l'ennemi de tel parti voulait manifester son mépris vis-à-vis des personnages de ce parti, il murmurait dès qu'on s'était permis d'y faire allusion, et de la manière la plus humble du monde : « Soit, aujourd'hui nous ne parlerons pas politique. »

De l'exaltation des jeunes cerveaux, des cerveaux moins jeunes, je ne dirai rien : autour d'une même table, on se regardait comme des frères ennemis, on évitait de s'adresser la parole parce qu'on était dans deux camps opposés.

Par bonheur, dans l'ombre et le silence du Palais, une grande intelligence travaillait, un chef élaborait une œuvre de redressement indispensable, d'épuration bienfaisante : le Roi Carol II, uniquement soucieux de son pays, le « Roi des Paysans », ainsi qu'on nomme volontiers le Souverain là-bas, l'Illustre Fils du roi Ferdinand qui montra son active affection pour la France, ne songeait qu'au mieux-être de son peuple.

Et d'abord il se rendait compte qu'il fallait avant toute chose ne pas l' « abrutir » avec des théories politiques, creuses trop souvent, et, malgré les apparences, allant à l'encontre de ses intérêts. Le roi Carol est un

réalisateur. Tout ce qui est joute oratoire n'intéresse que médiocrement ce brillant orateur, cet improvisateur qui m'a émerveillé par son art de trouver, comme en se jouant, les raccourcis les plus heureux, les formules les plus puissantes pour caractériser un cas difficile, synthétiser une complexe situation. Tout ce qui est livresque n'intéresse pas davantage le Souverain quand on descend dans l'arène, et qu'il importe de se colleter avec les difficultés quotidiennes. Et c'est sans doute tout cela (qu'on n'a pas assez dit, parce qu'on le connaît mal, très mal), qui a fait qu'après le court ministère Goga, le Roi a pris en main tout à fait la conduite des affaires, ne quittant presque son palais que pour les cérémonies nationales auxquelles sa présence doit donner tout l'éclat nécessaire.

Ne pensez pas d'ailleurs qu'il y vienne sans y participer effectivement : il explique à tous ce qu'est la manifestation du jour, quelle est sa portée, sa signifiance intégrale. Et Carol II le faisait encore il y a quelques jours en inaugurant l'Exposition du Livre, et en rappelant aux écrivains leur mission véritable : se donner tout entiers à la Patrie, au développement de sa culture, « être les poètes qui créent le climat nécessaire à l'épanouissement des forces vives qui sans eux demeureraient en friche ».

Il faut avoir assisté, comme je viens de faire, aux fêtes dédiées à l'anniversaire du retour du jeune Prince Royal en 1930 (6 juin) si l'on veut mesurer à quel point est immense la popularité du Souverain : il n'est pas un paysan, pas un bourgeois, pas un gentilhomme de l'esprit ou un soldat qui ne soit venu lui apporter l'hommage de sa dévotion totale, de sa reconnaissance, de sa joie.

Sa joie. Voilà le mot que, depuis le début de cet article, j'avais au bout de la plume et que je ne voulais poser sur le papier avant d'avoir expliqué, éclairé plutôt la qualité de cette joie. Tous sont heureux de ne plus être intoxiqués par la politique, tous respirent plus librement. Je ne parle que des bons Roumains et non de

ceux qui « complotaient contre la sûreté de l'Etat; » ceux-là en si petit nombre qu'à peine l'on a besoin de les mentionner; et d'ailleurs, parmi eux, il en est qu'on appelle des « gardistes repentis » depuis qu'ils ont enlevé le bandeau qui les empêchait de marcher droit.

Donc la Roumanie entière respire à pleins poumons. Promenez-vous dans les rues de la capitale : on chante, on rit, on étale son plaisir de vivre; les marchands ambulants, ces olténiens aux plateaux couverts de splendides légumes, de fruits savoureux, fredonnent des chansons populaires; dans la campagne, en province, même atmosphère limpide, et qui tout de suite dilate votre cœur. Dans les champs, tandis que l'homme marche à côté de la charrue et que la femme est occupée aux travaux rustiques, le couple chante; dans les écoles, collégiens jeunes ou moins jeunes, filles et garçons, s'amusent à des jeux de leur âge, au lieu d'écouter bouche bée les aînés disputer politique.

On dirait, je vous assure, que la Roumanie a rajeuni de dix ans...

Et si vous vous transportez dans les centres des Fondations Culturelles Royales, ou dans les camps des « Strajeri » (c'est-à-dire de ces « scouts » d'une formation particulière et avant tout nationale à quoi le Roi attache tant de prix), vous notez aussitôt quelle ardeur anime cette jeunesse, vous saisissez sur le vif la notion de « Roi des Paysans et Père de la Jeunesse » qu'incarne Carol II avec un tel respect de la personnalité d'autrui.

Celui que le général Gamelin tient pour un des grands chefs militaires de ce temps et qu'il cite volontiers avec une respectueuse admiration, s'émerveillant de la culture si large du Souverain, n'est pas avec les enfants comme un étranger se contentant de leur faire donner des directives; non pas : il leur parle, s'intéresse à eux, à leurs travaux, à leurs recherches. Je l'ai entendu donner des conseils à un petit potier de 11 ans, à un dessinateur de 13; et dois-je l'avouer au risque d'attrister les hommes, le Roi m'a confié son constant plaisir devant les travaux de la femme. J'ai visité le centre

des Commandantes de Prédéal, dans le beau site transylvain, et j'ai compris que l'on ne peut pas ne pas souscrire au jugement royal.

C'est donc un long cri de remerciement que j'ai entendu s'exhaler de toutes les poitrines les 6, 7, 8, 9 juin, quand jeunes gens et paysans ont pu voir de près Celui qu'ils servent de tout leur cœur, et sans être le moins du monde importunés aujourd'hui par des fâcheux politiciens. La mère de 4 Strajerime disait avant les exercices de 10.000 jeunes Roumains devant cent mille spectateurs (rien ne ressemble moins aux évolutions fascistes ou nazistes que celles des Strajeri, cousins germains des Sokols tchécoslovaques) :

— Figurez-vous! Mes petits étaient si émus par la fête, qu'ils n'ont pas dormi cette nuit, malgré mes gronderies; en outre, ils n'ont rien mangé avant de venir, tant ils craignaient d'être en retard; alors j'ai peur qu'ils aient un vertige...

Et comme je racontais cette remarque au Roi le lendemain, il se prit à sourire et murmura :

— Heureusement, j'avais prié qu'on distribuât à chacun d'eux un croissant avant leur entrée dans le Stade!...

§

Et voici que le Simplon-Express me ramène vers la France en compagnie de l'ancien Président du Conseil, M. Tataresco, qui fut pendant des années le plus intime collaborateur du Roi. Je lui raconte mes impressions de la Roumanie nouvelle; il m'approuve sur tous points :

— Ce n'est d'ailleurs pas un jugement, me dit-il; si l'on veut être impartial, c'est l'incontestable vérité.

Et je m'en voudrais de ne pas offrir en primeur aux lecteurs du *Mercure de France* les remarques du Président :

— S'il faut des ministres à côté de notre Souverain, c'est afin que, s'il y a une petite erreur (et comment peut-il ne pas s'en glisser n'importe où!) on puisse la leur imputer, tandis qu'on ne doit pas hésiter à recon-

naître que *tout ce qu'il y a de bien est l'œuvre du Roi :* il serait mal, il serait dangereux que l'erreur pesât sur le Roi, Lui qui donnerait non seulement tout ce qu'Il possède, mais son sang, pour le bonheur de son pays. Notre Souverain? Le plus grand, le plus illustre des « Inconnus ». Au point de vue de l'éthique sociale, je ne crois pas exagéré d'affirmer qu'Il sera le plus Eminent de tous les Chefs d'Etat : sa conception de la sociologie, en effet, et tout ce qu'Il a créé dans ses Fondations le prouve, est d'une nouveauté qui allie de la façon la plus *moderne* la théorie et la pratique. Notre tort, à nous, exécutants du vaste orchestre dont Carol II est le Chef Suprême, a été de ne pas compter avec la faiblesse des hommes, avec le danger de les faire changer de « climat ».

« Ainsi en envoyant à la ville les cultivateurs afin de leur apprendre les méthodes qui permettent le plus grand rendement agricole, nous n'avions pas pensé qu'aussitôt qu'ils auraient obtenu leur brevet d'ingénieur, ces campagnards, au lieu de l'utiliser *pratiquement,* pour leur bien et celui de la communauté, rêveraient de devenir... des professeurs d'agriculture!...

« De même, nous nous étions imaginé qu'à peine un homme sur dix répondrait à notre appel... La réalité a dépassé nos espoirs. Beaucoup trop. Et maintenant il faut freiner. Oui, aujourd'hui que seul le Roi gouverne, en véritable souverain, ancien président du Conseil représentant le Parti libéral dont Constantin I. C. Bratiano était le chef, je confesse sans aucune réticence, sans aucune gêne, sans aucun amour-propre mal placé, que d'une façon générale nous nous sommes laissé dépasser par nos propres projets, parce qu'ils ont pris plus d'ampleur que moi-même je n'étais en droit de le penser. »

Je n'ai pas le loisir de développer ici ce thème qu'épuisa M. Tataresco en abordant devant moi les passionnantes questions du prolétariat intellectuel, des diplômes inutilisables parce que trop nombreux, du manque de places pour la quantité de candidats susceptibles d'en réclamer, problème des analphabètes, nécessité du retour à la terre, mécontentement de la population rou-

maine contre les juifs qui accaparent à peu près tout le commerce, etc.

Ce qui était frappant — touchant — dans le ton de l'ancien Président du Conseil, aujourd'hui l'un des huit Conseillers royaux, c'était la vigueur de son accent, la totale admiration qu'il éprouve pour son Roi, admiration basée sur l'expérience. Mieux que tous ceux avec qui là-bas j'ai parlé, M. Tataresco, ce grand ami de la France qui fut « Maire honoraire » d'un village breton, se rend compte du travail royal, du danger dont nous aurions été les premières victimes et qu'a su éviter Carol II.

Il est deux remarques que je tiens à transcrire ici. La première est que, selon M. Tataresco, si le Roi ne médit de personne, c'est que « *la médisance n'est pas esthétique* ». Voilà une parole que l'on peut méditer avec fruit.

La seconde est qu'il est un défaut que Carol II déteste par-dessus les autres : *il n'admet pas qu'on lui mente*, que ce soit par courtisanerie, par peur, par opportunisme.

Un Chef qui inspire à un intime collaborateur ces deux observations a de quoi inspirer lui-même la confiance la plus magnifique non seulement à ses partisans, c'est-à-dire à l'immense majorité de son peuple, mais à ses adversaires, qui cesseraient de l'être s'ils devenaient plus roumainement compréhensifs.

CHARLES OULMONT.

CHARLES CROS
HOMME DE SCIENCE ET POÈTE
(1842-1888)

—

Il faut avouer vraiment que le monologue entre de plus en plus dans nos mœurs. Je parle du monologue dont Charles Cros est la mère, et moi, si j'ose m'exprimer ainsi, la sage-femme; de ce monologue particulier, enfant bizarrement conformé, dont le premier bégaiement a été *le Hareng Saur.*

Ainsi disait Coquelin Cadet, dans sa causerie sur *le Monologue Moderne.* Le témoignage n'est pas sans valeur, sans doute. Mais la valeur s'accroît si on songe que, « mère » du monologue, Charles Cros fut la « mère », aussi, du phonographe, — et de bien d'autres choses. Au fait, n'allons pas si vite.

Il est mieux en effet de remonter à la naissance de celui que nous entendons célébrer ici. Encore quatre ans, et le centenaire de Charles Cros nous en donnera occasion : Charles Cros naquit le 1er octobre 1842, à Fabrezan, près Narbonne, dans l'Aude. Mais où serons-nous dans quatre ans? Le 9 août dernier a permis qu'on rendît hommage au poète du *Coffret de Santal.* Charles Cros ferma les yeux le 9 août 1888 à Paris; une plaque commémorative en atteste qui, depuis le 30 avril 1927, figure sur l'immeuble sis 5, rue de Tournon. Une plaque où on remarque le profil crépu de Charles Cros. Voilà un cinquantenaire que nous n'irons pas laisser passer. Déjà un cinquantenaire avait mis en avant le nom de notre homme, l'année 1927 : sous la présidence de

M. Maurice Donnay, qui avait été le compagnon de jeunesse du poète, au *Chat Noir*, le cinquantenaire du phonographe fut solennellement fêté à la Sorbonne. C'est à ce moment qu'on put lire dans le *Mercure* les pages que Guy-Charles Cros a consacrées à son père.

Faudra-t-il marquer, aussi, l'anniversaire de cette nuit d'été — quatre heures sonnaient, aux Batignolles, — où Coquelin Cadet se régalant, dans un souper, du *Hareng Saur*, l'idée vint à l'artiste dramatique « de transporter au théâtre cette nouvelle formule », le monologue?

Etait-ce le milieu dans lequel je me trouvais, l'heure matinale, l'or de l'orient entrant par la fenêtre, et l'or du hareng saur, qui se confondaient dans mon esprit? Je vis là l'aurore du monologue moderne, et jamais impression plus curieuse ne me fut donnée qu'en écoutant Cros dire, avec le sérieux d'un homme qui réciterait du Chateaubriand ou du Lamennais, son impayable *Hareng Saur*. Je ne me doutais pas, à cette époque, que ce petit poisson deviendrait aussi grand, qu'il serait goûté par les foules qui fréquentent les cafés-concerts, et qu'il charmerait cette mer qui s'appelle Paris.

Et Coquelin Cadet précisait :

Cros a donc découvert une note nouvelle au théâtre.

Car c'était sa destinée, à Charles Cros, de découvrir. Aussi n'est-on point surpris que, suivant en cela la destinée des inventeurs jusqu'au bout, Charles Cros n'ait pas fait fortune. Vous avez lu dans le *Mémorandum d'un éditeur*, et c'est nommer notre confrère P.-V. Stock, — que si les monologues de Charles Cros étaient fort répandus,

ils ne rapportaient presque rien à leur auteur; le prix usuel pour l'édition était modeste et les droits sur les représentations publiques quasi nuls puisqu'ils étaient surtout dits dans les salons.

Charles Cros ne s'élevait-il pas là contre?

Un peu désappointé de voir son interprète encaisser des cachets de cinq cents francs ou de mille francs alors que lui,

l'auteur, ne touchait rien, il récriminait et les rapports entre lui et Cadet devinrent aigres.

Prenant la cause de l'auteur en main, P. V. Stock arriva à un arrangement secret,

par lequel, sur dix pour cent de son cachet, Coquelin Cadet abandonnerait à Cros la part proportionnelle à lui revenir, suivant le nombre de monologues de lui, dits au cours de la soirée.

Arrangement qui fut tenu :

mais Cadet, qui l'avait *subi,* ne créa plus aucun monologue nouveau de Cros et, peu à peu, abandonna le répertoire de son auteur le plus goûté, pour des œuvres d'auteurs auxquels il n'avait à verser aucun droit.

Et l'histoire valait d'être rappelée, tellement elle illustre, éclaire ce qu'on pourrait appeler la grande pitié de Charles Cros, poète et inventeur.

§

Qui dit Charles Cros, dit les Cros. Les *Cros* sont beaucoup, et c'est sous ce titre que j'aimerais d'écrire une vie de Charles Cros et des siens. Voici étendre ses branches l'arbre généalogique dont les enfants de Guy-Charles Cros prolongent la poussée. Un nom nous arrête, qui est celui d'Antoine Cros, le grand-père de Charles Cros, Antoine Cros (1773-1853), docteur de faculté, membre de l'Université impériale, qui témoignait en 1822 combien il était bon lettré, à ce qu'il publiait une traduction en vers de Théocrite.

Cet Antoine Cros avait un fils, Simon-Henri Cros (1803-1873), le père de Charles Cros. Professeur également, Simon-Henri Cros montrait, lui, quel bon essayiste il était, à ce qu'il publiait en 1844 une *Théorie de l'homme intellectuel et moral,* qui sentait son Condillac. Il enseignait la philosophie à Joigny lorsque, le 2 décembre 1851, il fut révoqué.

Sa femme, née Joséphine Thore, lui avait donné trois

fils : Antoine, Henry et — nous y voilà — Charles. L'aîné (1833-1903), était très fort doué : médecin, Antoine Cros publiait un traité des *Fonctions supérieures du système nerveux* (1875); poète, *les Belles Heures* (1882); philosophe, *le Problème*, « essai de cosmologie et de philosophie des sciences » (1890) dont Georges Batault, dans la notice qui accompagne un livre de Guy-Charles Cros : *Avec des mots...*, a souligné les « conceptions profondes » et les « vues prophétiques ».

Henry Cros, le second (1840-1907), mériterait toute une étude. Cette étude existe, et nous voudrions évoquer plus avant ce grand artiste, qui fut sculpteur, cirier, verrier, peintre, dessinateur, qui, dans la matière de haute qualité que constitue la pâte de verre, exécuta par exemple cette *Apothéose de Victor Hugo* qu'on admire au Musée de la place des Vosges. Cet Henry Cros dont un Rodin disait, en écho à la passion qu'il avait pour les Anciens : « C'est un Grec, un vrai Grec ». Mais une autre étude nous sollicite, qui est réservée au benjamin des trois fils de Simon-Henri Cros, à Charles Cros.

Quelle étude? où la lire? Bien inutilement s'adresserait-on au libraire. Comme celle qui a trait à Henry Cros, elle est restée inédite. L'auteur, notre ami Jacques Bernard, ne passe pas pour avoir publié beaucoup. Et c'est à la Bibliothèque Doucet de la rue Michelet qu'il faut chercher les pages de Jacques Bernard sur Charles Cros, soit un manuscrit qu'il avait fait relier avant de le céder au grand collectionneur, au grand lettré qu'était Jacques Doucet. Au total, avec l'étude sur Henry Cros, inédite elle aussi, deux manuscrits qui ne sont pas les moins belles pièces de la Bibliothèque Jacques Doucet d'Art et d'Archéologie (Fondation Jacques Doucet), dans le curieux édifice à créneaux, couleur rose, qui apporte aux jardins de l'Observatoire une note de tranchant exotisme. Je voyais les arbres du Luxembourg, et je me croyais aux colonies lorsque, grâce à la parfaite urbanité de M. Lambert, le distingué directeur, j'eus loisir d'ouvrir le manuscrit qui sous la cote *I E-8* retrace la vie de *Charles Cros 1842-1888, physicien, inventeur de la photographie des*

couleurs et du phonographe, poète et linguiste (Fait le 1er février 1910) sous la signature-autographe de Jacques Bernard. Pourquoi celui-ci? Jacques Bernard est le petit-neveu de Charles Cros.

Ce Cros, Charles, Emile, Hortensius, que, à l'âge de quatre ans, on trouve à Paris, où sa famille venait se fixer.

Depuis cette époque jusqu'à l'adolescence, il fit des études sous la direction de son père et se distingua ensuite particulièrement dans l'étude de langues comme l'hébreu et le sanscrit. C'est ainsi qu'il put donner au futur membre de l'Institut, Michel Bréal, les premières notions de sanscrit.

N'en donna-t-il pas aussi à Paul Meyer, futur professeur au Collège de France? Ce début promet, n'est-ce pas une chronologie aussi claire que détaillée.

Mais un ordre certain pour une étude complète de sa vie est fort difficile à garder, car depuis 1860 environ, l'enthousiasme, le désespoir, la foi en soi et l'abattement firent tour à tour des marques profondes sur le cerveau de Charles Cros et imprimèrent à sa vie des secousses dont il sortait, il est vrai, souvent avec une trouvaille de plus à son actif, mais qui n'en constituèrent pas moins une vie de saccades dont le fil conducteur tend souvent à se perdre.

Au demeurant :

Charles Cros est maintenant officiellement classé parmi les hommes marqués au sceau du génie, et cela non seulement à cause de ses découvertes étonnantes, mais surtout parce qu'il est peut-être l'unique exemple d'un homme ayant eu le bonheur de réunir en lui les forces nécessaires pour trouver des solutions à plusieurs problèmes très différents et qu'on croyait à ce moment — disons le mot — impossibles à démontrer.

Qelle diversité, chez Charles Cros!

Poète, musicien, linguiste, mathématicien, physicien, chimiste, il faisait un sonnet, donnait des leçons de sanscrit, puis

s'envolait dans les sphères élevées où il pensait réaliser le rêve des transmissions lumineuses interplanétaires, redescendait donner la reproduction de la voix humaine ou l'expression photographique des couleurs.

Et après :

Le présent travail ne peut donc être qu'une suite d'études presque séparées, des diverses inventions qu'il fit, des moyens qu'il employa pour arriver aux réalisations, des aides qui lui furent données, mais en insistant presque uniquement sur le procédé de photographie des couleurs.

Il est vrai. Mais on n'en a pas moins ainsi, par petites tranches,

une étude presque complète sur lui-même, trop heureux si, — ajoutait l'auteur — par ce moyen, nous sommes arrivés à faire discerner son propre caractère et, subsidiairement, ceux de ses collaborateurs improvisés.

Nous avons vu Charles Cros adolescent donner des leçons de sanscrit. Voyons-le élève, un peu avant, vers 1858-1859. Il reçoit de M. Songuelo des leçons de mathématiques. M. Songuelo était professeur à l'Hôtel Lambert, centre de réunion des réfugiés polonais : à quelle époque la France ne s'est-elle pas ouverte à des réfugiés ! Charles lia connaissance avec le docteur Zawatski, avec le musicien Wroblewski, et sans doute est-ce du fait de ces relations que Charles Cros, et surtout Antoine Cros, sous l'influence des conversations, firent de la médecine, puis Charles seul de la musique, la musique qu'il devait continuer, dans la suite, avec Charles de Sivry, le beau-frère de Verlaine, avec Cabaner. 1860, voici Charles entrer à l'Institution des Sourds-Muets, en la qualité de répétiteur, et pour deux années. Ces fonctions, Henry Cros les tint lui aussi, un bout de temps.

1862, Charles commence ses études de médecine, qu'il abandonne à l'issue de trois vaillantes années. S'il renonce, c'est

pour raisons personnelles, la carrière ne lui ouvrant sans doute pas les horizons qu'il entrevoyait déjà peut-être.

Avec les années 1866-67, commence « cette vie sans exemple qu'il devait mener toujours », on pourrait dire « d'illumination surnaturelle » puisque Charles Cros « n'avait pas comme nos savants ordinaires les laboratoires et les facilités officielles ».

L'Exposition Universelle de 1867 lui permettait de montrer un système de télégraphe particulier. Il avait trouvé auprès du Comte de Montblanc l'aide nécessaire à la construction de l'appareil. C'est l'année 1867, aussi, que Charles Cros improvisa *le Hareng Saur,* pour amuser son neveu Térence. Le petit Térence — il avait six ans — lui demandait une histoire : ainsi est né *le Hareng Saur.*

Et c'est cette même année 1867, encore, que Charles Cros dépose à l'Académie des Sciences un pli cacheté. Ce pli, que contient-il? Il contient l'exposé que fait Charles Cros d'un procédé pour la photographie des couleurs. 1867, disions-nous : « c'est donc l'année précédant la prise du brevet n° 83061 par M. Ducos de Hauron », — Louis-Arthur Ducos de Hauron, né à Langon, dans la Gironde, dont le 8 décembre dernier marquait le centenaire. Parlant du droit de priorité qu'on ne peut nier à Charles Cros, son biographe remarque :

Du reste, cela ne touche en rien la découverte simultanée, car pour observer strictement la vérité, il faut dire que ce pli ne fut ouvert qu'en 1876, à la demande de Charles Cros.

Et notons qu'en 1869, Charles Cros communiquait à la Société française de photographie le principe de son invention, « alors en même temps que son co-inventeur, toujours inconnu de lui ».

Et Jacques Bernard de citer *les Mondes,* ainsi s'appelait le journal de l'abbé Moigno (il avait ses bureaux rue du Dragon), où, à la date du 25 février 1869 paraissait un article de Charles Cros, sous ce titre : *Solution générale du Problème de la Photographie des couleurs,* — article qui parut sous forme de brochure, ensuite, chez Gauthier-Villars.

J'ai trouvé une méthode générale pour arriver à enregistrer, fixer et reproduire tous les phénomènes visibles intégralement, écrivait Charles Cros, *c'est-à-dire dans leurs deux ordres de caractères primordiaux : les figures et les couleurs. Je vais exposer cette méthode et les règles pratiques qui en dérivent.*

Qu'on ne s'étonne pas si auparavant je n'apporte pas de résultats réalisés et si je ne cherche pas moi-même à exploiter mon idée. Je n'ai eu, ni antérieurement, ni actuellement, aucun moyen de réalisation. Chercher ces moyens me serait une grande dépense de temps et de mouvement, dépense qui serait suivie du travail de mise en pratique. Ceci n'est pas dit pour que quelqu'un vienne à mon aide. Je n'en ai pas un vif désir, attendu qu'ayant longtemps été obligé de me passer de ces moyens, je me suis habitué à poursuivre plutôt les problèmes généraux de la science que les réalisations particulières.

Extrait qui à lui seul montre déjà quelle certitude avait Charles Cros dans ses recherches et combien ce qu'il pensait était profondément établi, puisque les résultats dont nous offrons des spécimens aujourd'hui [spécimens qui suivent l'étude de Jacques Bernard], justifient pleinement ses raisonnements. Ce sera encore plus frappant quand on saura que les trois photographies semblables d'un buste de femme, d'après une peinture à la cire d'Henry Cros, données plus loin, n'ont été faites que vers 1875, soit six ans après l'article cité et grâce à des secours dont nous avons à parler.

Mais revenons à l'exposé de Charles Cros. Celui-ci écrivait :

Les solutions que j'ai trouvées au problème spécial de la photographie des couleurs sont publiées à la suite, et je ne m'en suis pas réservé la propriété commerciale. C'est la conséquence de l'insouci que j'ai de réaliser par moi-même. L'idée entre dans le domaine public et les savants spéciaux, les expérimentateurs habiles ne seront gênés en rien dans leurs recherches. Ils pourront, en outre, — et il est nécessaire qu'il

en soit ainsi — se rendre possesseurs exclusifs des procédés particuliers indispensables à l'obtention du résultat final.

Volontiers on remarque avec le biographe :

Quel savant a jamais donné d'exemple et de désintéressement aussi profond? Le Bien de la Science et la Marche du Progrès grâce aux applicateurs et aux vulgarisateurs, voilà sur quoi compte seulement Charles Cros. Il ne prend que l'âme de la découverte.

Jacques Bernard, avons-nous dit, insiste plus particulièrement sur la photographie des couleurs. Nous n'avons pas de raisons de faire ainsi, au cours d'un hommage qui, écrit à l'occasion du cinquantenaire de Charles Cros, a dessein de montrer sinon toutes les activités, en tout cas le plus grand nombre. Nous ne dépouillerons donc pas plus avant les citations que Jacques Bernard a faites de l'exposé dont il nous a, par ailleurs, communiqué un exemplaire : touchant témoin de ces brochures, d'une impression, d'une présentation si modestes, si discrètes, exemplaire que le temps s'est chargé de détériorer, et qui, dans un tiroir, au *Mercure*, atteste quel homme de science fut Charles Cros. Combinaisons relatives à la première partie des opérations d'analyse; procédés inhérents à la reconstitution de l'image, à sa vue immédiate, et parmi ceux-ci le procédé également proposé par Ducos de Hauron et employé par lui, se partagent l'exposé de Charles Cros, trychromie en tête, la question est toute technique. Et notons qu'un des premiers tableaux qui aient été reproduits en couleurs fut *la Jeanne* d'Edouard Manet.

§

Cependant Charles Cros,

sans négliger les études subséquentes à ce qu'il avait exposé, se tourne pour un temps vers l'étude des communications interplanétaires.

Mars, la planète Mars, peut-être l'humaine planète, devait tenter Charles Cros, non pas seulement « curieux

homme », mais homme curieux, mais anxieux de découvrir, dirons-nous avec le docteur Maurice Dusolier (le fils d'Alcide Dusolier, sénateur de la Dordogne et critique qui découvrit, pour sa part, Eugène Le Roy) « si une vie a pu y aboutir aux formes d'une sorte d'humanité, si là-bas nous avons des frères de pensée qui cherchent à nous apercevoir ». Ah! si oui, grâce, grâce pour les Martiens, et que leur problématique existence, dont l'Evangile n'a jamais parlé, reste le secret de Dieu. N'allons pas espérer que la bête verticale, si demain une planète devenait accessible, irait porter là-bas autre chose que la guerre, la révolution. Il n'y a pas de hâte, vraiment, que Mars soit soumise au régime de la colonisation, ou des hostilités, ou de la lutte de race. La voie lactée n'a que faire de charrier le sang des martyrs. Et puis, si Mars est habitée, qu'attendre d'un supplément d'hommes, sinon l'élargissement des périls... Mais un Charles Cros ne roule pas ces pensées. Mais l'inventeur n'a pas l'idée qu'au bout de ses découvertes sont les victimes. Le docteur Guillotin voyait dans la sinistre machine un adoucissement à la fin des condamnés, le spectacle ne le frappait pas d'une France devenue la patrie, le tombeau des décapités. L'avion que Clément Ader posait à plein ciel, Clément Ader ne prévoyait pas qu'entre les ailes et le pilote il y avait place pour des bombes, il ne se doutait point que si l'appareil s'élevait au-dessus de la terre, ce serait pour semer la mort sur les gens d'en bas. Le type qui a inventé la poudre à canon n'était peut-être qu'un chasseur; celui qui imagina les gaz — il y a des gaz hilarants — un humoriste. Et Adam, Eve, découvrant l'amour, pensaient-ils aux conséquences dont ils furent les premières victimes? En publiant son *Etude sur les moyens de communication avec les planètes*, les 7, 14 et 21 août 1869, dans le journal *Cosmos*, puis sous forme de brochure, peu après, aux bureaux du *Cosmos* et chez Gauthier-Villars, Charles Cros ne songeait point que pareille communication déclencherait tout le système des notes et ouvrages diplomatiques, des sanctions et des déclarations de guerre. Qui croit à la planète, ô déesse

lointaine, a foi dans le prochain, encore que, mais pour des raisons qui lui sont personnelles, dans les seize pages de son étude, on sente « un peu de doute, d'écœurement souvent »à côté « des accents triomphants de fièvre prophétique ». Son dernier mot est :

Je serai heureux si je ne me heurte pas de toutes parts, comme cela m'est arrivé souvent, au non-savoir négateur de tout ce qui n'est pas le calque fidèle du passé.

Et ceci, qu'il dit un peu plus haut, manifeste, à travers l'impatience où il est de voir la Terre et Mars entrer en conversation, sa conviction que, dans ce cas, tout irait bien :

Si aujourd'hui l'appel était fait à la Terre, il faudrait avant d'y pouvoir répondre, vaincre l'ignorance, le scepticisme et le mauvais vouloir de bien des hommes, puis ensuite procéder à la construction délicate, difficile et coûteuse des appareils de transmission. Il y aurait aussi bien du temps perdu et l'on désespérerait de nous là-bas...

Mais au delà des prévisions négatives, il entendait sonner l'heure de la réponse. On verra avec quel cœur d'idéaliste :

Ce sera un moment de joie et d'orgueil pour les hommes, écrivait-il. *L'éternel isolement des sphères est vaincu. Plus de limite à l'avide curiosité humaine, qui, déjà inquiète, parcourait la Terre comme un tigre dans sa cage trop étroite!*

Les griffes du tigre, son bondissement, son rugissement, Mars proie de la Terre, à tout cela Charles Cros ne pense pas. Lui est bon, lui a les sentiments d'un savant et d'un poète.

L'avide curiosité humaine c'est lui-même! Et c'est lui aussi le poète qui chante l'image finale!

§

Le poète, au sens où le mot commande l'art des vers, devait s'affirmer l'année 1873, avec *le Coffret de Santal.*

Ce premier recueil de poésies, Charles Cros le publia à son compte chez Verani et Cie, imprimeurs à Nice, et sous une double firme : Lemerre, Paris; Gay et fils, Nice.

C'est dans *le Coffret de Santal* que Coquelin Cadet s'en fut pêcher *le Hareng Saur,* « angélique enfantillage justement célèbre », dit Paul Verlaine, qui dans *les Hommes d'Aujourd'hui* a fait du volume un éloge sans réserves. Paul Verlaine conseillait, à qui voulait juger, « admirer dans toute sa puissance de bon et très bon poète » Charles Cros, de se procurer *le Coffret de Santal* « et de se l'assimiler d'un bout à l'autre, besogne charmante mais bien courte, car le volume est matériellement mince et l'auteur n'y a mis que ce que, bien trop modeste, il a cru être le dessus de son magique panier ».

Vous y trouverez, poursuivait Verlaine, sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques, ni romantiques, ni décadents bien qu'avec une pente à être décadents, s'il fallait absolument mettre un semblant d'étiquette sur de la littérature aussi indépendante et primesautière.

Nous avons salué chez Charles Cros, sur la fin d'une étude plus spécialement réservée au poète, et que *la Muse française* a publiée, le virtuose. Pour Verlaine, au contraire,

bien qu'il soit très soucieux du rythme et qu'il ait réussi à merveille de rares et précieux essais, on ne peut considérer en Cros un *virtuose* en versification, mais sa langue très ferme, qui dit haut et loin ce qu'elle veut dire, la sobriété de son verbe et de son discours, le choix toujours rare d'épithètes jamais oiseuses, des rimes excellentes sans l'excès odieux, constituent en lui un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue ou perverse.

Quand nous appelons Charles Cros poète un virtuose, ce n'est pas sous-entendre que ses accents n'ont rien qui reflètent l'humain. Ils sont l'homme, et l'homme même,

les deux poèmes du *Coffret de Santal* que Guy-Charles Cros considère comme étant « des documents psychologiques probants », *Lendemain, Excuse,* et les quelques strophes où Charles Cros a inclus toute une *Destinée*, la sienne.

§

La poésie ne devait pas détourner Charles Cros des préoccupations habituelles au savant.

Revenant quelque temps après à l'étude de la photographie des couleurs, écrit Jacques Bernard, il fut mis en relations avec le photographe Nadar, qui, épris de ce qu'il entrevoyait à peine, n'hésita pas à le soutenir. Quelques appareils sommairement décrits furent construits, mais les commencements toujours durs et l'instabilité des moyens d'action firent perdre un temps précieux.

Vers 1875, l'aide puissamment organisée du Duc de Chaulnes fut donnée à Charles Cros. Le Duc lui fit installer un atelier au château de Sablé-sur-Sarthe, lui donna des aides, concourut à la construction d'appareils et le pourvut des produits nécessaires.

L'aider de cette manière, avec l'hospitalité large du grand seigneur français, et la bienveillance qui en est le corollaire, c'était plus que le secours pécuniaire si important, c'était aussi et surtout l'encourager moralement.

1876 marque l'ouverture du pli cacheté que Charles Cros avait déposé neuf années plus tôt. La photographie des couleurs, ou du moins l'exposé que Charles Cros en a fait, sort de l'ombre.

Une publicité plus grande était ainsi faite aux essais de Sablé et en quelque sorte la théorie et la pratique commencée se complétèrent l'une l'autre et se donnèrent une mutuelle autorité.

Entre temps...

Entre temps, intervient, éclate le miracle. Cela s'est passé au château de Sablé. Vraiment la plaque commémorative qui figure sur un immeuble de la rue de Tour-

non ne suffit pas à perpétuer le souvenir de Charles Cros. Et à présent où on n'est pas chiche de marques de ce genre, on devrait bien consacrer le miracle dont le château de Sablé a été le cadre. Il faut, oui, il faut que le château de Sablé porte l'inscription la mieux faite pour garantir l'éternité à cette parole de Charles Cros, qu'il prononça devant Mme la Duchesse de Chevreuse, dont il était l'hôte :

— Je recueille la parole et j'ai une machine qui parle!

La Duchesse entra à ces mots dans un mouvement peu contenu de vive colère, et lui défendit d'y revenir jamais, ajoutant que Dieu seul pouvait créer la parole et que c'était blasphémer terriblement que d'oser vouloir s'égaler à lui en essayant de faire croire à une puissance impossible.

Aujourd'hui, Mme la Duchesse aurait un *phono*. Dieu a le sien, je pense, les trompettes sacrées ont fait leur temps. Mais à l'époque où Charles Cros prenait ses amis pour confidents d'une découverte à la vérité fort surprenante, seule la nymphe Echo avait permission de reproduire, — bien fugitivement — la voix humaine, et l'annonce faite à la Duchesse eut pour conséquence de refroidir les relations entre le Duc de Chaulnes et Charles Cros, suppôt de Satan. Le Duc, en effet, par respect pour sa mère, n'osait « encourager ouvertement ce qui paraissait tant la blesser ». Il convient d'ajouter que, en outre, la fatale passion, et c'est nommer l'alcool, ô Edgar Poe, ô Musset,

qui devait tant contribuer à rendre si courte la vie de Charles Cros, avait déjà paru faire son apparition et par suite avait tendu des rapports déjà difficiles à équilibrer...

« Je recueille la parole... j'ai une machine qui parle... », propos d'ivrogne!

§

Il serait superfétatoire d'analyser ici la mise au point, relative à l'invention du phonographe, que Guy-Charles Cros a publiée dans le *Mercure de France* du 1er mai 1927.

Si nous écrivions tout un ouvrage, oui certes, mais non de *Mercure* à *Mercure*, d'article à article. Et quant à la partie de la préface au *Collier de Griffes* qui se rapporte à l'historique de la découverte — en écho au livre qu'Emile Gautier consacra au *Phonographe — son passé, son présent, son avenir*, elle a été assez suffisamment citée par Guy-Charles Cros pour que nous n'y recourions pas dans le détail. Nous rappellerons simplement les faits. Le 30 avril 1877, Charles Cros dépose à l'Académie des Sciences un pli cacheté. Le 3 décembre de la même année, le pli, sur sa demande, est ouvert, et lu en séance publique, et, — ce qui n'est pas dans les traditions — reproduit intégralement dans le compte rendu des séances de l'Académie. Cela s'appelle : *Procédé d'enregistrement et de reproduction des phénomènes perçus par l'ouïe.* Entre temps, et c'est remonter au 10 octobre, l'abbé Lenoir (il signait Le Blanc) donnait dans *la Semaine du Clergé* « un article rédigé pour ainsi dire sous la dictée de Charles Cros, où le mot *phonographe* apparut pour la première fois. (Charles Cros avait lui-même baptisé son appareil du nom de *paléophone*, voix du passé) ».

Mais nous en étions au 3 décembre, date de l'ouverture du pli, de la lecture en séance publique. Quelques jours plus tard, le 11 décembre, Victor Meunier, dans *le Rappel*, consacrait sa chronique à l'invention nouvelle. Quelques jours encore, et le 19 décembre, « Edison prend position dans la question ». Le brevet d'Edison s'intitule : *Perfectionnements dans les instruments pour contrôler par le son la transmission des courants électriques et la reproduction des sons correspondants aux lointains*. Soit plus de deux mois après la publication de l'article de *la Semaine du Clergé*, « journal peu connu en France, mais très répandu et très apprécié en Amérique ». Le 15 janvier de l'année suivante, enfin, le 15 janvier 1878, soit huit mois et demi après le dépôt du pli cacheté de Charles Cros, « la description du phonographe, tel qu'il fut d'abord réalisé, apparaît dans un certificat d'addition au brevet d'Edison du 19 décembre 1877 ». Description qui ne différait du *paléophone* de Charles Cros

que par un détail, un seul : « au lieu de s'inscrire sur du noir de fumée, les sons s'enregistraient dans du papier d'étain ». C'était d'ailleurs peu pratique, on y renonça, Edison lui-même.

Il faut ajouter, pour être tout à fait précis, que le premier appareil ne fut construit chez Edison que postérieurement, au cours des premiers mois de 1878,

écrivait Guy-Charles Cros, qui disait encore :

A la lumière de ces faits et de ces dates, la priorité du savant français s'impose indiscutablement. Quant au *phonotaugraphe* de Léon Scott, seules les personnes qui ne connaissent pas très bien la question ont pu le comparer au *paléophone* de mon père.

Et il importe de citer une fois encore, à cet égard, ces lignes d'Emile Gautier :

Positivement, et quoi qu'on ait pu dire, en dépit de toutes les légendes mensongères et intéressées, qui courent le monde, c'est à Charles Cros que nous devons l'invention du phonographe... Dans cette voie absolument neuve, Charles Cros n'a été devancé par personne, pas même par Léon Scott qui fut un de ses admirateurs et qui n'a pas hésité du restě, de vive voix et par écrit, à lui reconnaître de la façon la plus formelle et la plus loyale, l'exclusive paternité de la merveilleuse découverte, — personne, même, avant Charles Cros, n'ayant seulement posé la question, tous, y compris Scott, cherchant à *inscrire* le son, à en fixer au passage les traces rythmiques, mais non pas à le *ressusciter*.

Le phonographe... C'est pour le coup qu'on perçoit qu'un inventeur ne discerne pas ce que peut devenir sa découverte, une fois livrée aux gens. Une légende — histoire vraie peut-être — veut que, d'après Falconnier, l'artiste dramatique, dès l'instant où Charles Cros invitait ses amis à prononcer un mot, rien qu'un, à titre d'exemple, que la machine répéterait, toute personne ainsi sollicitée de prendre sa part du miracle prononçait le mot qui ravissait Ubu, à une lettre près. Voilà

un mot qu'on serait bien heureux de souffler à un phonographe assez puissant pour faire taire toutes les machines parlantes. Le bar, le zinc, les beaux messieurs en manches de chemise, les maisons où manger de la femme, les poncifs littéraires se sont partagé les voix du *phono*. Je rage encore d'évoquer les après-dîner où, à l'âge où l'on voudrait dormir, il me fallait entendre, deux fois, dix fois, mille fois répétés, qui montaient d'un gramophone au pavillon grand comme ça, embusqué dans un petit café voisin de la rue Soufflot, et *le Crédo du Paysan*, et *les Chevaliers de la Lune*. Et les séances en famille, où tout le monde s'èbaubissait parce que la voix d'une supposée cliente implorait un imaginaire dentiste : « Aïe! aïe! » Avec, par là-dessus, certain *Duo des Hirondelles* et *Viens poupoule, viens!* Charles Cros pouvait-il imaginer que sa merveilleuse découverte serait les délices, et de la canaille et des petits bourgeois! Bien plutôt pensait-il qu'il assurait la durée aux « voix chères qui se sont tues ». J'ai vu Apollinaire dire ses vers devant un appareil enregistreur, et c'était bouleversant de songer que sa voix lui survivrait. Le vœu — il fut exaucé — de Paul-Napoléon Roinard demandant qu'à l'issue de sa crémation sa voix sortît du phono, rythmât la pluie des cendres, cela a sa grandeur. Et c'est cela que voulait Charles Cros. Comme il voulait, je gage, que les fervents de musique aient la possibilité de remplir leur cabinet de travail, leur chambre, des accents de la *Neuvième* par exemple. Comme il prévoyait quelle passionnante anthologie parlante former avec des œuvres de qualité, avec, aussi, tout ce que chaque pays possède de chansons patoisantes, de créations locales.

Un temps en sommeil, le phonographe a reparu avec la *Téhessef*. On croyait à sa fin, tandis qu'il ressuscitait. Et puis le snobisme s'en est mêlé, qui a ses ridicules, mais qui n'est pas sans goût. Mais la *Téhessef*, par ailleurs invention merveilleuse, mais la *Téhessef*, qui est le monstre, le trust, l'hydre, bref la bête aux mille gueules, a tout de suite accaparé le phono. Vous entendez, à la *Téhessef*, un violon pathétique. « Comme c'est émouvant, ce violo-

niste qui, à Rome ou à Québec, à Toulouse ou à Madagascar, joue... Lui si loin, et moi qui l'entend! Ah! prodige, la vie même, et dans l'art incluse. » Sur quoi : « Vous venez d'entendre le disque 7777 O. K., » annonce l'homme invisible. Charles Cros verrait là de la surenchère, et il aurait raison. Mais à côté de cette super-phonographie, à côté des excès et des erreurs, il y a le phono bon compagnon des esprits portés au rêve : c'en est un, que de communier dans la voix qui s'élève, palpite, chante, toutes lèvres closes. L'aimée est au tombeau, l'aveu lui survit.. Que ne possède-t-on votre voix, Charles Cros!

§

L'année 1877, Henry Cros avait épousé Mlle Louise Bernard, fille d'un peintre et professeur de dessin et arrière-petite-fille de Félix Brun — c'est rappeler l'Arsenal de Toulon — le maître sculpteur, le grand-oncle de Jacques Bernard.

L'année 1878, c'était le mariage de Charles Cros : il épousait Mlle Mary Hjardemaal, jeune fille au teint coloré, Danoise née à l'Ile Saint-Thomas.

Mme Cros était Danoise, elle avait été la gouvernante de la Princesse Dagmar, et de son séjour à la cour elle avait gardé la trace, car sa distinction était certaine, dit P.-V. Stock. Belle personne, elle était très plaisante, fort agréable, placide et d'une belle carnation. Elle adorait son mari, on la sentait pleine d'admiration pour lui.

Elle lui donna, en 1879, un fils, le futur poète Guy-Charles Cros (né 21, rue de l'Odéon, le 2 février pour préciser, dans la maison de Camille Desmoulins), et en 1881 un second fils, qui devait mourir à l'âge de dix-sept ans.

Avec l'année 1879, *le Coffret de Santal* était réédité. Chez Tresse et Stock. Il comportait certaines modifications, il s'augmentait d'une quarantaine de pièces, et notamment du beau poème qui va épousant le rythme du *Fleuve*. Paru précédemment — en 1874 — sous forme

de plaquette illustrée par Manet, *le Fleuve* était dédié à l'excellent Legouvé. Par cette dédicace Charles Cros consacrait ses noces — elles furent éphémères — avec l'Académie française. P.-V. Stock avait intéréssé Ernest Legouvé au sort de Charles Cros, Ernest Legouvé lut *le Coffret de Santal* sur épreuves, et si l'Académie l'avait écouté, elle aurait couronné le livre. *Le Fleuve* fut seul cependant à être lauré, c'est pour *le Fleuve* que Charles Cros reçut une moitié du *prix de Madame Marie-Josèphe Juglar*, — l'autre moitié étant attribuée à Michel Masson, l'auteur de *Daniel le Lapidaire*. Il faut dire que la donatrice entendait, et « aider un jeune homme ayant fait preuve de talent », et « honorer un vieil écrivain estimé pour son mérite ». Parlant de Charles Cros :

M. Charles Cros a fait preuve de talent, — disait Camille Doucet, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, dans son rapport sur les *Concours littéraires* — en composant des poésies dont l'une, intitulée *le Fleuve*, mérite d'être particulièrement remarquée. Nous connaissons de lui plusieurs saynètes en vers, originales et piquantes, qu'un comédien d'esprit a souvent fait applaudir dans les salons de Paris. M. Cros sait l'hébreu et possède, à un haut degré, le sentiment des littératures étrangères. Il a présenté enfin quelques mémoires à l'Académie des Sciences. En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier notre choix.

Et le rapporteur ajoutait :

J'oublie à dessein un nouveau petit volume de vers, quelque peu... gaulois, dit-on, que M. Cros aurait publié depuis la décision de l'Académie et dont l'Académie n'a pas eu à connaître. Dans ces limites, et sous ces réserves qu'elle m'a chargé de faire, l'Académie encourage avec plaisir dans M. Cros un jeune poète, un jeune savant, et un jeune père de famille, digne d'intérêt à tous ces titres.

A travers ces lignes, comment ne pas reconnaître *le Coffret de Santal?* Et on aperçoit pourquoi *le Coffret de Santal* dut le céder au *Fleuve:* pièce unique, plus conforme aux goûts de l'Académie.

§

Cependant

les épreuves faites à Sablé ont été tirées par la maison Lemercier, rue Mazarine, à Paris, l'atelier monté au Château n'ayant pas les presses nécessaires au tirage définitif des clichés. Du reste, il faut ajouter que devant les résultats, les ouvriers et les personnes intéressées à la chromolithographie montrèrent peu d'empressement à bien faire.

Toujours la suspicion envers l'inventeur, quand ce n'est pas le doute. Et à cela se mêlait la crainte, chez les gens,

de voir l'invention nouvelle concurrencer dans ses applications et avec fruit leur système de reproduction. Depuis, le tirage en trois couleurs a gagné toutes les branches industrielles intéressées et a contribué à l'édification de bien des fortunes.

Mais, selon le mot de Charles Cros, « *les cerveaux ordinaires peuvent-ils prévoir l'extraordinaire?* » Ainsi soupirait-il, lassé, sous le coup des déboires qu'il devait à la mauvaise volonté, voire à la haine.

Et aussitôt une énergie considérable le reprenant, l'avenir s'ouvrait ou du moins il ne craignait plus l'adversité du moment : le poète reprenait le dessus.

§

Le poète avait hanté le cabaret du *Chat Noir*, Rodolphe Salis *regnante*, le *Cercle des Hydropathes*, où il était le bon lieutenant d'Emile Goudeau, les *Zutistes*, les *Hirsutes*.

Soirées où Charles Cros triomphait. Gustave Kahn, dans ses *Silhouettes littéraires*, nous fait voir notre homme en action. Voici Charles Cros dire les beaux vers de *l'Archet*, de *la Tribu en marche*,

d'un ton sec, d'une voix trop nette. A chaque rime, une légère secousse de la tête et de la tignasse crépue partagée par une ligne médiane.

Voici Charles Cros dire ses vers humoristiques, et là les yeux s'éclairaient de malice sur une moue d'enfant boudeur; il lançait comme une flèche le trait final d'un dizain à la Coppée,

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares

ou bien :

Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café

scandait son petit hymne réaliste aux joies de la famille :

L'enfant tape
Sur un vieux clavecin de Pape

soulevé de révolte et de joie intérieure, vengeresse. Il immolait le philistin sur l'autel de sa pensée, mais tout cela demeurait intérieur. Un léger gonflement des joues, une brève pyrrhique des rides du front accompagnant un menu sourire aigu au plissement triangulaire, la lèvre supérieure en auvent; c'était tout.

La voix était immobile, en bois sec. Il semblait, aussi, en murmurant ses vers humoristiques, exposer un théorème.

Peut-être parce qu'il pensait, dans le même moment, à la solution de la photographie des couleurs ou au *Paléophone*... Savant et poète.

Le poète avait sa place, naturellement, chez le docteur Antoine Cros, son frère, aux soirées de qui, s'écriait Verlaine, « on croisait bien du monde », et du meilleur, de François Coppée à Léon Valade, du docteur Favre, « collaborateur un peu, dit-on, soulignait le poète de *la Bonne Chanson*, au retentissant *Homme-Femme*, Favre le Biblique, Favre l'Elohimaire », à Albert Mérat.

Le poète avait fréquenté, en familier — en familier tendrement accueilli — le salon de Nina de Villard, la jeune capricieuse et charmante épouse — mais épouse délaissée — du blond, fantasque, spirituel et fort cavalier Hector de Callias, « une petite femme, au joli profil d'Algérienne, avec de très grands yeux », comme Charles de Sivry l'a décrite dans ses *Souvenirs sans regrets*.

Et si *le Chat Noir* représente toute une époque, le salon

de Nina de Villard est non moins le lieu où retrouver tous les contemporains marquants de Charles Cros. On connaît là-dessus le livre exquis et très heureusement documenté d'Albert de Bersaucourt, on sait quel couple bien sympathique formaient le poète, la Muse, et nous ne ferons que nommer *Nina de Villard et ses amis :*

Quelques noms, mais quels noms! exclamait Paul Verlaine. Rochefort et sa *Lanterne,* Villiers et son génie et sa belle voix pour chanter à l'orgue des vers de Baudelaire mis par lui en d'admirable musique, Dierx et Mallarmé, Edmond Lepelletier, Emmanuel des Essarts, Chabrié, Sivry, tant et tant d'excentriques un peu personnages. Un Paul Verlaine [le pauvre Lélian se citait] assez différent de celui d'à-présent extravaguait peut-être trop, mais on lui était si indulgent! Les Cros faisaient avec lui, Sivry et Villiers, partie de la maison en quelque sorte. Parmi ces enfants gâtés, tandis que son frère Antoine dessinait à la plume des « monstres » symboliques ou lavait d'échevelés paysages et qu'Henry restait toujours un peu rêveur, un peu absorbé dans quelque vision plastique, Charles Cros se multipliait en mille démarches amusantes, comme de chanter lui aussi du Wagner ou de l'Hervé sur de savants ou fous accompagnements, de réciter quelque monologue inédit, tout naïvement, détestablement même, mais combien donc drôlement! etc. Parfois, il parlait de science avec la compétence qu'impliquaient plusieurs livres siens, des plus en estime dans le monde qu'ils intéressent.

Anatole France, aussi, — avec qui Charles Cros fut sur le point de croiser le fer, — comptait parmi les familiers d'un salon qui tenait du Parnasse comme du Symbolisme. Enfin parmi les plus gais convives, soulignent Léon Deffoux et Pierre Dufay dans leur *Anthologie du pastiche,* un Camille Pelletan, un Raoul Rigault — il dansait le quadrille avec entrain — futur procureur-syndic de la Commune de Paris.

Et tout ce monde s'accordait à dire la louange de Mme Hector de Callias, née Gaillard, fille d'un avocat de Lyon, que ce diable d'Hector avait trompée comme si elle n'était pas la plus jolie du monde, un jour de dé-

sœuvrement, à Barbizon, avec la femme d'un peintre à la mode. Ah! le temps où Hector disait à Mlle Gaillard : « Nina, je vous aime des pieds à la tête! »

Et faut-il rappeler que *le Coffret de Santal,* dans la première édition, était dédié à Nina de Villard? Dédicace que l'auteur supprima, dans la nouvelle édition, postérieure de six années.

Le poète avait collaboré au *Parnasse* — François Coppée estimait fort Charles Cros — à *la Renaissance,* à *la Décadence,* on l'avait vu rédacteur en chef, même, l'année 1874, de *la Revue du Monde Nouveau :* à cette dernière, qui vécut l'espace d'un trimestre, et qu'imprimait Jouaust, collaboraient Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Paul Arène, Théodore de Banville, Stéphane Mallarmé, Emile Zola, Léon Cladel, Germain Nouveau, Sully-Prudhomme, Villiers de L'Isle-Adam, Léon Dierx, Aubanel, Charles Frémine, José-Maria de Heredia, etc.; pour sa part Charles Cros, à qui décidément aucune science n'échappait, y publia notamment la nouvelle où initier ses lecteurs à *la Science de l'Amour,* « cruelle satire, dit Verlaine, où toute mesure semble gardée dans la plaisanterie énorme ».

§

Vers 1881-1882, un ingénieur, J. Carpentier, mathématicien éminent, constructeur d'appareils scientifiques, futur propriétaire des ateliers Ruhmkorff, appelé à devenir membre de l'Institut, s'intéressait à Charles Cros. C'est par ses soins que Charles Cros obtint un atelier rue de Passy, un aide expérimentateur pour la photographie des couleurs; c'est de sa bourse qu'il tint, et pendant plusieurs années, des versements successifs, utiles aux réalisations.

Mais de plus en plus, lisons-nous dans l'étude de Jacques Bernard, les facultés indispensables à un travail de recherches méthodiques et surtout continu quittaient le prodigieux inventeur qui voguait plus que jamais à la recherche du Nouveau.

Inlassable, J. Carpentier, qui dans son amitié pour Charles Cros le comprenait, et flairait l'importance de ses découvertes, non seulement le poussait à accomplir les travaux relatifs à la photographie des couleurs, mais le poussait « à l'exécution du phonographe ». Aussi fit-il « tous les efforts nécessaires pour plier Charles Cros à l'étude du détail ». Là où la duchesse de Chevreuse voyait le diable, J. Carpentier voyait le savant, l'inventeur.

En 1883 ou aux environs immédiats de cette année, un appareil fonctionna chez Charles Cros rue de Rennes, rendant sinon la parole toujours très exactement rythmée, au moins les sons très reconnaissables de la voix humaine.

Ce premier phonographe « que ma mère, nous disait Jacques Bernard, se rappelait avoir vu, entendu », ce premier phonographe fait d'une caisse à cigares, d'un rouleau de cire, où le voir, à présent, où l'entendre?

Cet appareil est sans doute aujourd'hui perdu. C'était le premier à jamais, l'Américain Edison n'étant que l'applicateur très émérite du procédé révélé.

Dans le même temps, M. de la Motte, qui avait déjà soutenu le frère de Charles Cros, Henry Cros, dans ses recherches sur la reconstitution de la pâte de verre, lui étendit également son aide, le mettant en rapport avec les personnes qui pouvaient s'intéresser à lui et tâchant, autant qu'il était possible, de canaliser le courant intensif mais mal discipliné qui s'échappait toujours abondamment.

C'est ainsi que M. de la Motte fit publier à ses frais un traité de *la Mécanique cérébrale,* et s'occupa, avec toute sa généreuse activité, de la photographie des couleurs. Admirateur, ami de Charles Cros, il donna à celui-ci une pièce de son appartement, rue de Marignan. Et il le mit en rapport avec Nubar-Pacha, le Ministre d'Egypte, qui très ouvert à toutes les manifestations nouvelles de l'art et de la science, aurait pu beaucoup pour Charles Cros si la maladie qui approchait n'avait entravé les travaux du savant .

Dans les dernières années, Charles Cros s'occupa surtout de

littérature, et parvint, fatigué de la vie, de ses déboires, fatigué peut-être de tant de clairvoyance scientifique et d'extériorisation peu commune, acquises sans doute au détriment de la régularité, à l'année 1888 pendant laquelle il s'éteignit — le 9 août — miné soudain et rapidement par la phtisie à forme aiguë.

§

Il est doux de penser que le monologue, dont la vogue fut si grande, de 1877 à 1887, avait été la dernière ou l'une des dernières inventions à laquelle s'adonnât l'inventeur du phonographe, de la photographie des couleurs. Si « rire est le propre de l'homme », et si l'homme, quand il rit, est sympathique, retrouve l'innocence de l'enfance, oppose la pureté, le désintéressement d'une joie sans tache à la trop souvent solennelle imbécillité des contraintes de l'âge mûr, faire rire est bien, l'homme qui s'amuse en amusant les autres est deux fois sympathique. Les monologues de Charles Cros, dont nous parlions en commençant, de *l'Obsession,* « incarnation absolue » du genre, disait Coquelin Cadet, au *Bilboquet*.

Ces monologues qui, pour quelques-uns ont été tirés à part, — l'année 1883 notamment — qui pour la grande majorité sont épars dans les vingt volumes des *Saynètes et monologues,* du *Théâtre à la Campagne*, rappelait Gustave Kahn. Ces monologues épars qu'on voudrait lire, selon le vœu de Guy-Charles Cros, dans un recueil tout indiqué : il fut question, un moment, de les rassembler sous une couverture de Forain. Hochets, charmants hochets qui attestent la candeur d'âme dont Charles Cros bénéficiait, de pair avec des dons prodigieux d'inventeur. Vive le monologue où Charles Cros et nos grands-parents ont ri!

§

Charles Cros mort, qui fut inhumé à Montparnasse, sa veuve est sans ressources. La pension de six cents francs que Charles Cros, sur la fin de sa vie, tenait de Paul Bert, nommé Ministre, est continuée à sa veuve,

mais comment cela suffirait-il? Mme Charles Cros est dans l'obligation de s'en aller avec ses enfants — Guy-Charles a neuf ans — au Danemark, où elle trouvera un refuge dans sa famille.

Sautons quinze années. Voici paraître, en 1903, une nouvelle édition du *Coffret de Santal.*

On a lu dans les souvenirs de P.-V. Stock quelle jolie intervention fut celle de Renée Vivien. Encore cinq années, et paraissaient, chez Stock, en 1908, les « derniers vers inédits » de Charles Cros, sous ce titre : *le Collier de Griffes,* par les soins de Guy-Charles Cros, avec avant-propos de ce dernier et la préface d'Emile Gautier dont nous avons parlé. Dans ses pages, Guy-Charles Cros en appelle au témoignage de Verlaine, qui prononçait le mot de *génie,* Verlaine qui proclamait :

Charles Cros est et restera l'un de nos meilleurs et il faut dire à haute et intelligible voix, en ces temps vaguement écolâtres, l'un de nos plus *originaux* écrivains en vers et en prose.

Aux derniers vers de Charles Cros, de *la Chanson des peintres* à la *Ballade des mauvaises personnes,* des *Paroles d'un miroir à une belle dame* à ce maître-morceau : *la Vision du grand canal royal des deux Mers,* s'ajoutaient des contes, des nouvelles, des poèmes en prose, et cette délicieuse fantaisie qui jouant sur les mots traçait des *Gens de lettres* un portrait qui tient du royaume des fées : inventeur et poète, c'était un enchanteur, que Charles Cros.

Nous n'avons pas tout dit des activités de celui que, d'après Emile Gautier, maints de ses contemporains considéraient comme étant « le plus grand savant du dix-neuvième siècle ».

N'est-ce pas Charles Cros, par exemple, — écrivait Emile Gautier — qui bien avant Verneuil, Frémy, Moissan, Maiche, *tutti quanti,* avait conçu et *réalisé* la synthèse artificielle des pierres précieuses? Ses deux inséparables confidents, Alphonse Allais et Charles de Sivry, qui cachaient l'un et l'autre,

sous un masque de parade, un chimiste ignoré, me l'ont plus d'une fois affirmé.

Et Charles de Sivry, même, gardait, comme autant de reliques,

certains rubis, d'une perfection, en dépit de leur petitesse, à faire loucher les lapidaires, qui lui avaient été légués par son grand ami, en souvenir d'une collaboration insoupçonnée. N'est-ce pas le même Charles Cros, — poursuivait Emile Gautier, — qui, dans sa *Mécanique cérébrale,* — cette étonnante algèbre des rythmes et des formes, qui suffirait, à elle seule, à lui faire une place à côté des psychologues les plus subtils — avait le premier imaginé, décrit, précisé toutes les conditions du « radiomètre », avec lequel sir William Crookes jauge le vide et mesure l'impondérable, et aussi le « photophone », dont Graham Bell avait rêvé de se servir pour faire parler la lumière et recueillir les échos du soleil?

Mécanique cérébrale fut lue sous la coupole de l'Institut.

— C'est une admirable chose, monsieur, que vous avez faite là ! dit, paraît-il, Graham Bell à Charles Cros, à qui il serra les mains avec émotion.

Je pourrais rappeler, notait encore Emile Gautier, les études de Charles Cros sur l'électricité, dont il déplorait les « agaçantes lenteurs », et la « constitution sirupeuse », son sténographe musical, réalisé depuis par d'autres sous le nom de « mélotrope », son télégraphe automatique, son chronomètre, son vertigineux projet de télégraphie optique interplanétaire, etc...

Et quel *etc.* a jamais rassemblé plus de choses !

On contait cette histoire sur la famille Cros, au temps de la jeunesse de Cros, quand sa famille habitait Narbonne, rapporte Gustave Kahn. Le père et les frères de Cros, Henry, Antoine, sont réunis à la table du déjeuner. Charles est en retard. On ne s'en étonne pas... Quelque randonnée, à la campagne, de ce grand distrait... On commence sans lui. Charles arrive radieux :

— Père, j'ai trouvé le moyen de guérir les hommes de la mort! oui! ce matin!

— Charles, ne fais pas cela, s'écrie le père, les hommes seraient trop malheureux!

Pas un instant le père n'avait mis en doute l'efficacité ni la réalité de la trouvaille de son fils. Si l'anecdote est chimérique, elle a la valeur d'un symbole.

Pareille anecdote nous aurait fourni une épigraphe. Elle sera notre conclusion. Elle met merveilleusement en lumière l'homme qui possédait des dons si étendus, une puissance d'invention si infinie qu'il semblait à tous ceux qui le connaissaient qu'avec lui il n'y eût rien qui ne fût possible. Et si Charles Cros n'a pas guéri les hommes de la mort, il a donné à la parole humaine les accents de l'éternité.

GASTON PICARD.

CHARIS

Guirlande des guirlandes qui, dans le ciel jetée
par la main qui lançait les univers neigeux,
décris, O printanière, un arc sur notre terre
dont l'ombre est floraison aux branches des pêchers,
qui sait que l'éclosion et la mort des corolles
sont ton léger passage et ton triste en aller?
Qui sait, de tant d'amants qui courent sur les prés
serrant les bras chéris chargés de marguerites
que la guirlande vraie demeure dans les cieux?
C'est de ton ombre d'or qu'ils parent leurs amies,
de ton ombre à l'envi par le soleil doublée;
les champs en sont remplis, tous les fronts couronnés;
c'est toi que j'aime, Amour, O guirlande fleurie.

Que je suis las, ce soir, de suivre cette route,
cette route infinie qui ne monte jamais!
Et que tous ces sentiers qui nouent ces hautes cimes
retombent dans les plaines comme des vols brisés!
Pasteurs, amis pasteurs qui débouchez des sentes,
qui montez vers les monts où descendez les pentes,
dites, l'avez-vous vue?

Non; les pasteurs non plus ne l'ont même entrevue,
les pasteurs qui s'en vont vêtus de peaux d'agnelles
dans les vals argentés, tout nimbés d'horizons,
qui marchent jour et nuit dans l'aube et sous l'étoile,
et qui de tant marcher entrevoient l'infini.

Si c'est d'infinité, de lumière et d'espace,
O ma jeunesse blonde que ta robe est tissée,
légère et embaumée comme l'air des collines
et tramée de soleil et frangée de matins,
non, ne crains point, ma Dame au sourire enfantin,
que j'aille déchirer ces voiles irisés
comme on déchire l'herbe pour l'anneau retrouver.

Je veux te voir passer comme passe un nuage
léger dans l'or du ciel et la joie du printemps.
Que tu sois, il suffit à mon ame plaintive,
te voir me comble et d'amour me ravit.

—

Où est ta main si blanche, ta robe d'azur si clair,
si vaste, si légère, si rieuse et si chaste
que le zéphir lui-même n'ose y faire un seul pli?

Ah puisque tu t'arrêtes pour faire des bouquets
et dédaigner ces fleurs qui nous semblent si belles
ah, dis le moi, où sont donc tes sentiers?

Sans écraser les lis, l'hirondelle effrayer,
sur les sentiers du ciel j'apprendrai à marcher,
et le long des buissons où sans doute les anges
laissent des cheveux d'or ou bien des pennes blanches
semblables aux brebis qui laissent aux roncières
la neige tiède et vive de leurs longues toisons,
sans te parler, de loin je te suivrai,

Ah, tu ne sais pas combien je t'aimerai.

—

Lorsque je serai mort, figures tant aimées
toute vêtues de voiles, d'écharpes transparentes,
légères apparitions aux larges capelines,
nulle ne posera son front contre les herbes
vers moi qui ai tant chéri le royaume des fleurs?
O ciel qui tant aimé m'arrachas de ces mots
que nul n'a jamais dit qu'aux tendres amoureuses,

autour de mon tombeau n'y aura-t-il nulle flaque
où tu pourras bleuir et vers moi t'insinuer?
Nous serons seul à seul dans une nuit bien noire,
mais, peut-être qu'enfin, sur ce grand enfant mort,
dégraffant ton azur, ta ceinture d'étoiles
tu livreras l'amour, la vision et la grâce
que j'ai tant poursuivie sans l'obtenir jamais.

—

Je ne te suivrai plus sur les sentiers du ciel.
J'ai laissé dans les prés la mandore sonore
où le chant prisonnier dans sa cage concave
t'attirerait, pensais-je, aux fenêtres du jour.

J'ai laissé mes habits, les laines et les feutres
pour revêtir l'armure et la lance brandir.
Sur des sentiers de sang il me faudra marcher,
et la forêt de mort peut-être traverser.

Qu'il sera doux songer, dans les marches solaires,
quand sur l'acier poli qui garde ma poitrine
une lumière d'or baisera ce métal,
que si près de la mort et de l'éternité
mes épaules légères, mon amour jamais vu,
porteront le regard de tes yeux inconnus.

—

Si tu as su m'élever au pied d'un trône d'or
au delà de l'étoile et des orbes célestes,
combien je me trompais en te croyant enfuie,
O belle et printanière, O vigilante amie.
Si mon regard, sur terre, ne pouvait te fixer,
ah rafraichis mes yeux brûlés par tant de grâce,
sois la fougère verte au pied du haut soleil,
sois la fontaine, amie, qui baigne mes prunelles,
sois l'ombre, O toi qui fus mon unique clarté,
que ta robe de ciel apaise le vertige
qui emporte mon front, mon oreille égarée,
sois mon pré, douce amie, dans ces girantes sphères,

et dans l'éternité sans siècles et sans nuits,
sois la saison fleurie, le printemps qui roucoule,
la voix de mon silence, O toi qui n'as rien dit.

—

Inconnue, si ce soir je regarde
avec tant d'insistance ton visage et ton corps
ne crois pas que je sois à l'affut d'une proie.
Je cueille simplement le bouquet de ta forme
et rêve d'un jardin où les fleurs aimeraient.
(Race nouvelle? Très ancienne? Qui sait?)
Seuil d'une vie cachée, joyeux mystère,
appât de ma curiosité,
O toi rieuse comme une fleur tendre,
toi mystérieuse et attirante
et qui marches d'un pas léger
portant cette robe qui semble tissée
de pistils et de corolles,
ces dentelles et ces voiles légers
comme ces graines qui, dans l'air tiède,
neigent, paresseuses, ailées,
O printanière dans le Jardin des hommes,
O Primevère,
Je hume doucement ton parfum qui embaume
et j'ai la nostalgie d'une Espèce inconnue.
Fiancée couleur de matin
sont-ils la frange de ta robe
ces fils d'herbe, cette rosée?
L'ondoiement de ces hauts foins
est-ce donc là ta présence
et te tiens-tu immobile
quand les prés sont si tranquilles
que les herbes semblent rêver?
Fiancée couleur d'espace
puisque ton front a le teint de l'air,
dis-moi sur quel coteau
jetant ta capeline
rouge et bleue de fleurs des champs

tu poses ta joue si paresseusement
pour qu'à midi, dégrafant sa poitrine,
l'air halette sur les cimes
et s'endorme si doucement?

Où es-tu?
— Dans les jardins du ciel.
Comment sont tes lèvres?
— D'or.
Et tes doigts?
— D'aurore.
Quand pourrais-je te voir?
— Jamais.
Mes hanches sont blanches comme un coquillage,
lisses comme la nacre
elles fuiraient tes mains.
Mes flancs ne recèlent aucune volupté.
Ils sont purs. Tels la conque
vide de tout l'azur que sa candeur reflète,
le plaisir n'y est qu'un vain bruit,
qu'un vain sanglot ou qu'un vain rire.
L'or de ma chevelure
courte comme une crinière
et l'or de mon giron
ne sont peut-être qu'un peu de lumière.
Agiles, mes orteils aiment presser les fuites.
Ma chair n'est peut-être qu'une écume légère.
Tes yeux me brûlent, O trop ardent ami,
je hais le feu...
— Amie...
— Adieu.

LOUIS-PAUL GUIGUES.

COMMENT LES TSARS DE RUSSIE VOYAGEAIENT EN CHEMIN DE FER

—

A propos des récentes visites du couple royal d'Angleterre à Paris et des dictateurs italien et allemand à Berlin et à Rome, quelques détails intéressants pour le grand public ont filtré dans la presse au sujet des mesures extraordinaires qui sont prises actuellement sur les chemins de fer de l'Europe occidentale, afin d'assurer la sécurité des puissants et des têtes couronnées aussi bien sous le rapport d'une catastrophe due à un défaut technique toujours possible que, et cela, surtout, pour éviter un attentat criminel contre leur vie de la part d'ennemis politiques.

Ayant passé toutes mes années de travail, durant ma longue existence, à servir dans les chemins de fer russes, surtout sur les réseaux par lesquels passaient assez souvent les souverains, je crois qu'il pourra être intéressant pour les lecteurs français de connaître les détails dont je me souviens concernant les voyages impériaux dans l'ancienne Russie. Ce sont au reste des faits qui appartiennent maintenant au domaine de l'Histoire.

Quoique la responsabilité de la sécurité personnelle des augustes voyageurs, lors de leurs déplacements par voie ferrée, incombât à des milliers d'agents des réseaux, à commencer par le ministre des voies et communications jusqu'au dernier garde-barrière, chacun d'eux n'était au courant que de ce qui regardait directement ses fonctions. Quant au public, seuls des bruits confus parve-

naient jusqu'à lui, et encore passablement déformés, et la presse ne publiait que les communiqués officiels constatant l'« heureuse arrivée », après que celle-ci s'était effectuée. Inutile de dire que toutes les institutions et ordonnances à ce sujet portaient un caractère expressément secret et étaient cachées soigneusement aux regards indiscrets. A ce que le secret fût bien gardé veillait soigneusement une gendarmerie, une police spéciale pour les chemins de fer, existant sur tous les réseaux de l'Empire, indépendamment de la gendarmerie intérieure ordinaire. Le pouvoir de cet organisme de surveillance était énorme, et même la haute administration des chemins de fer devait s'incliner devant sa toute-puissance.

L'odieux assassinat de l'Empereur Alexandre II le 1er mars 1881, en plein jour, à Saint-Pétersbourg, sur le canal Catharine, mit fin à l'époque où l'Empereur se promenait tranquillement à pied ou en calèche dans les rues de la capitale ou au Jardin d'Eté, presque sans aucune garde, répondant aux profonds saluts des passants et accueillant même des suppliques sur son passage.

En même temps que, résultat direct du crime, le régime politique intérieur de l'Empire changeait du tout au tout, il se produisait une transformation radicale et une complète réorganisation des services chargés de la tâche extrêmement importante qu'était la garde de la personne du chef de l'Etat et de sa famille, aussi bien aux endroits habituels de leur résidence que lors de leurs déplacements sur l'immense territoire de la Russie. Dans ce but furent créés de nouveaux organismes dont la direction était confiée à de hauts dignitaires, investis de la confiance impériale et du pouvoir absolu. Tous ceux qui composaient ces organismes étaient nommés après un choix extrêmement sévère. Ils étaient soumis à un contrôle rigoureux. Ils étaient, cela va de soi, grassement rétribués et jouissaient de toutes sortes de privilèges et avantages. Une administration secrète spéciale avait été créée pour s'occuper des voyages impériaux par chemins de fer. Ceux-ci avaient attiré tout spécialement l'attention, car les énormes espaces de plaines et de forêts que tra-

versaient les réseaux russes présentaient de grandes possibilités pour miner la voie et commettre un attentat au passage du train.

Un train spécial destiné aux voyages de la Famille Impériale avait été construit; il se composait de onze wagons remarquables par leurs qualités techniques, leur luxe et leur confort. Il comprenait des wagons-salons, des wagons-lits, un wagon-restaurant, un wagon-cuisine, etc... Le Ministre des Voies et Communications, qui d'ordinaire accompagnait le train impérial, avait son wagon-salon ministériel, qui n'entrait pas dans la composition du train impérial, mais chaque fois y était accroché pour le voyage. Fréquemment, faute de place dans les wagons impériaux pour les personnes de la suite, de la garde ou les serviteurs, on accrochait au train encore des wagons ordinaires.

Les wagons du train impérial étaient construits dans les usines russes sous la surveillance, outre des inspecteurs habituels de l'usine, de techniciens de l'« Inspection des trains impériaux », qui garantissaient la solidité et la qualité du matériel employé et des accessoires et qui, après épreuve, signaient l'acte de réception. Pour l'ameublement ordinaire et la décoration artistique du train, on s'adressait à la fabrication étrangère, ce qui, dans la construction des chemins de fer russes, était en général interdit et ne se tolérait que dans des circonstances spéciales, nécessitant chaque fois une autorisation particulière du Ministre des Voies et Communications. La construction de ces onze wagons, suivant le jugement des milieux techniques des voies ferrées, coûta 6 millions de roubles, ce qui au cours paritaire actuel représenterait une somme ronde de 200 millions de francs français.

Quoique les voyages des empereurs russes à l'étranger fussent assez rares, on trouva utile de construire pour ces voyages un autre train spécial, qui comprenait six wagons particulièrement luxueux et adaptés aux exigences techniques des voies ferrées de l'Europe Occidentale. Outre l'idée de sécurité et le désir d'éviter l'ennui d'un changement de train à la frontière avec le transbordement

de tout le bagage, vu la différence de largeur des voies sur les réseaux russes et étrangers, le but cherché était aussi d'éviter aux Etats étrangers les frais et les préoccupations que devait inévitablement amener la mise en marche d'un tel train.

Le train en question, composé de moins de wagons, était moins lourd et calculé pour recevoir moins de passagers. La principale difficulté, c'est-à-dire la différence entre les voies, s'était trouvée aplanie par le fait qu'à la gare-frontière on enlevait les boggies pour les remplacer par d'autres correspondant à la largeur des voies qu'on allait suivre. Cette difficile opération s'effectuait si habilement que les voyageurs qui dormaient ne s'en apercevaient même pas.

Les trains impériaux avaient leur garage spécial, dûment gardé, à la gare Nicolas de Saint-Pétersbourg, mais n'étaient pas incorporés au parc du réseau et se trouvaient sous l'administration directe d'un organisme spécial : l'« Inspection des Trains Impériaux ». Celui-ci avait à sa tête un des hauts fonctionnaires du Ministère des Voies et Communications, lequel ordinairement avait encore une charge de Cour. C'est sur cette inspection, dans la composition de laquelle entraient également les techniciens et des membres du personnel de la chancellerie, que reposait le soin de s'occuper de tout ce qui concernait les trains impériaux au garage et en voyage : état parfait de toutes leurs parties, leur surveillance et aménagement, des commodités répondant à leur exceptionnelle destination.

Il va de soi que, lors des voyages impériaux, l'inspecteur des trains impériaux accompagnait personnellement ceux-ci durant tout le parcours, veillant à tous les détails.

Avant chaque voyage de l'Empereur en Crimée, ce qui avait lieu presque tous les ans et parfois même deux fois par an, en automne et au printemps, on élaborait préalablement des instructions spéciales pour tous ceux qui devaient d'une façon ou à un titre quelconque y participer. Ces instructions et ordonnances étaient établies par des commissions, ainsi que dans des conférences tenues

par les principaux représentants des administrations militaire, ferroviaire et gendarmo-policière. Les instructions élaborées portaient un caractère strictement confidentiel. Sur tout le parcours de Pétersbourg à Sébastopol, sur une longueur de 2.000 kilomètres, on plaçait le long de la voie deux rangs de gardes à pied et à cheval armés. Des sentinelles spéciales en plus grand nombre se trouvaient sur et sous les ponts, auprès des aqueducs, viaducs et croisements, sans parler des gares et des haltes.

Au dehors, outre la garde militaire armée, était organisée encore une autre garde, composée de paysans des localités traversées, pour lesquels ce service était obligatoire. Les soldats du rang le plus rapproché de la voie lui tournaient le dos, n'ayant pas le droit de se retourner. Comme la garde prenait son service longtemps avant le passage du train (24 heures, je crois), il est facile de s'imaginer quelle quantité énorme d'hommes était nécessaire et combien les chemins de fer avaient de tracas avec le transport des hommes, de leurs chevaux, du ravitaillement et du fourrage, du lieu de leur cantonnement aux postes et retour, et combien étaient grands les frais de ces déplacements.

Quelques jours avant le passage du train impérial sur tout le parcours qu'il devait suivre, les gendarmes des voies ferrées effectuaient une minutieuse inspection des locaux des gares et de la voie, des bâtiments des ouvriers de l'exploitation, des maisons des gardes-barrières et en général de tous les édifices, habités ou non, où la voie pouvait être minée ou un attentat être commis. Tous les greniers, les caves, etc., étaient mis sous scellés par la gendarmerie, ce dont se plaignaient amèrement en été les gérants des buffets des gares.

La nuit, tout le long de la voie, brûlaient des tonneaux de goudron, ce qui servait en même temps d'illumination et d'éclairage pour les surveillants. Les gares qui devaient être traversées et les édifices administratifs étaient nettoyés longtemps à l'avance, repeints, mis en état et ornés de drapeaux. Ceci était également obligatoire pour les maisons particulières voisines de la gare ou de la voie.

Les particuliers n'étaient plus admis, plusieurs heures avant le passage du train, aux gares ni sur les terrains avoisinant la voie. Le trafic des marchandises était complètement arrêté ce jour-là et les trains de voyageurs s'arrêtaient de longues heures sur des voies de garage et aux croisements, étaient relégués sur des voies de manœuvre écartées et le plus loin possible.

Toute la « zone » des gares où on attendait le train impérial était entourée par la police, et même les employés du réseau ne pouvaient franchir la ligne défendue sans une carte de la gendarmerie des chemins de fer. Ces cartes étaient de deux modèles : l'une pour entrer dans la gare même, l'autre pour la « zone » de la gare, où souvent se trouvaient la direction du Réseau, la gare des marchandises, etc...

Les cartes d'entrée étaient également obligatoires pour les hautes personnalités administratives gouvernementales, les autorités du réseau et pour les membres des délégations locales venant au devant de l'Empereur.

Les cartes de « zone » étaient obligatoires, même pour les cochers qui avaient amené ces personnes à la gare, et, pour plus de commodité, ceux-ci les épinglaient à leurs chapeaux, en plus du brassard qu'ils devaient porter.

Les trains impériaux n'avaient pas de locomotives spéciales, mais disposaient de celles des dépôts locaux; on les choisissait naturellement parmi les modèles les plus puissants et rapides, mais on les avait préalablement soumises aux épreuves d'une commission de spécialistes, composée de techniciens des voies ferrées, avec la participation obligatoire de gardes de la gendarmerie. C'était d'autant plus indispensable que dans les tenders et chaudières pouvaient aisément se cacher non seulement un objet volumineux, mais même un homme vivant. Naturellement, la conduite de ces locomotives était confiée aux mécaniciens les plus expérimentés et les plus sûrs du point de vue de leurs idées politiques et de leur travail, sous la garantie des autorités de tout rang. Malgré toutes ces précautions, le directeur général du réseau devait se trouver pendant tout le voyage sur la locomotive, de même

que le chef du service de la traction. Cette mesure politico-bureaucratique gênait beaucoup les mécaniciens qui connaissaient bien leur métier, savaient mieux conduire leur locomotive que leurs chefs et n'avaient besoin ni de leurs directives ni de leurs conseils.

Bien qu'à cette époque, sur toute la ligne de Pétersbourg-Sébastopol, les locomotives fussent chauffées au charbon, pour le train impérial on utilisait uniquement le bois, qui ne se chargeait pas, en vrac comme il était habituel de le faire, sur le tender, mais se trouvait dans des sacs scellés par la police.

Pour le voyage impérial, un itinéraire spécial était établi, pesé dans tous ses détails et conforme aux indications du Ministère de la Cour et de l'Inspection des Trains Impériaux. On ne prenait pas en considération le sérieux dérangement que cet itinéraire amenait dans la circulation normale des trains de voyageurs et de marchandises. Le graphique et les considérations de cet ordre passaient au second plan. Le passage des trains « d'extrême importance », comme les appelaient les communiqués officiels, amenait principalement de grandes perturbations sur les lignes de trafic intensif, comme était précisément celle entre Pétersbourg et Sébastopol (Pétersbourg - Moscou - Orel - Koursk - Kharkov - Lozovaïa - Sébastopol).

Lors des déplacements impériaux, deux trains différents étaient mis en marche qui se suivaient à un intervalle de 30 à 60 minutes : « le train d'extrême importance *A* » et « le train d'extrême importance *B* ». Dans l'un se trouvait l'Empereur avec sa famille, les personnes de la suite immédiate, la garde et les domestiques; dans le second, les autres hauts dignitaires accompagnant le souverain et une partie de la suite.

Personnellement l'Empereur se trouvait parfois dans le train *A* et parfois dans le train *B* et, par mesure de précaution, même parmi les hauts dignitaires, rares étaient ceux qui savaient à l'avance dans quel train l'Empereur prendrait place. Les deux trains jouissaient des mêmes avantages, et la garde n'était relevée qu'après le

passage du second train. Grâce à cet ensemble de mesures, si même un attentat avait pu avoir lieu, il aurait eu des chances d'atteindre un autre train que le train visé par les criminels.

Le passage des trains impériaux n'était pas gratuit : les directions de tous les réseaux du parcours présentaient très régulièrement au Ministère de la Cour le compte établi selon le tarif des trains-express et celui-ci était payé intégralement. En fait, les sommes reçues ne couvraient que pour une partie très minime les frais occasionnés par le passage de ces trains. Mais à combien se montaient les dépenses, seules le savaient peut-être les comptabilités des administrations. Je me permets de penser que les déplacements des puissants de l'heure présente ne sont pas moins onéreux.

Pour caractériser la sévérité avec laquelle les organismes de la garde accomplissaient leur tâche, je raconterai, pour terminer, l'épisode suivant, non dénué de comique et qui eut lieu sur le réseau où je servais à l'époque.

Lorsqu'on exécute des travaux dans les charbonnages, pour faire sauter les couches rocheuses, on se sert de dynamite; dans chaque mine il y en a un dépôt permanent, qui se trouve dans un souterrain spécial, suffisamment éloigné des lieux habités.

Il arriva qu'une fois, dans une mine desservie par notre réseau du bassin du Donetz, la réserve de dynamite fut épuisée avant que la nouvelle provision fût arrivée. Pour le transport par voie ferrée des explosifs, il existait une instruction spéciale très sévère, d'après laquelle semblable transport n'était autorisé que si les expéditeurs se conformaient à toute une série de précautions, passablement gênantes pour eux.

Le wagon sur lequel devait être opéré un chargement de ce genre, si peu y en eût-il, ne pouvait contenir rien d'autre; aussi l'expéditeur devait-il prendre le wagon entier, et cela d'après un tarif très élevé! Le dit wagon s'accrochait en queue du train, lequel ne pouvait passer que certains jours préalablement déterminés et ne devait contenir ni matière inflammable, ni bétail. Le transport

de la dynamite par train de voyageurs était, cela va de soi, strictement interdit.

Pour ne pas arrêter les travaux dans la mine, l'administration de celle-ci envoya son chef mineur à Kharkov, — principal centre commercial de la région — en le chargeant d'acheter une petite quatité de dynamite et de l'amener en contrebande à la mine. Une telle dérogation secrète au règlement en vigueur se pratiquait parfois, car nulle part au monde le contenu d'un sac de voyage conservé avec lui par un voyageur n'est vérifié à l'intérieur d'un pays; et cela réussissait toujours, car en fait la dynamite n'explose que dans des cas très exceptionnels. Pour cette fois, la malchance du « contrebandier » voulut que, pour une raison fortuite, il échouât.

Ayant terminé dans sa journée ses affaires à Kharkov, il quitta cette ville par le train du soir, afin d'être rentré à la mine pour le lendemain matin, en voyageant tout la nuit. S'étant installé commodément dans un coin d'un wagon de troisième classe et ayant placé sa vieille valise, contenant quinze livres de dynamite, sous la banquette, il ne tarda pas à s'endormir, n'ayant pas fait attention à un petit paysan assis en face de lui et qui se rendait à Lozovaïa, près d'où il habitait. Etant arrivé à cette gare au milieu de la nuit, le paysan, remarquant que son compagnon de route dormait, ne put se retenir et, en descendant, emporta la valise, prévoyant un butin lucratif. Le chef mineur était arrivé à destination et, s'apercevant de la disparition de sa valise, pensa avec raison qu'en faisant la déclaration du vol, il s'attirerait les pires désagréments; aussi préféra-t-il se taire. En ce qui concerne le voleur, il éprouva une forte désillusion et une grande peur, lorsque, ayant ouvert la valise, il s'aperçut de son contenu. Ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de l'indésirable colis, il alla nuitamment le jeter dans le puits du village, croyant en avoir ainsi fait disparaître toute trace. Pourtant l'affaire ne se termina pas là, car le puits n'était pas suffisamment profond et, peu de temps après, quelqu'un qui était venu y puiser de l'eau et qui y rencontra un obstacle imprévu prévint les autorités du

village. La valise fut tirée de l'eau et une enquête fut ouverte avec le concours de la police et de la gendarmerie spéciale des chemins de fer, enquête qui aboutit à l'éclaircissement de l'affaire. Le chef mineur fut inculpé de transport illicite de dynamite dans un train de voyageurs et le paysan de vol. Le chef de la section locale de la police des chemins de fer, qui à l'époque était le lieutenant-colonel Ivanov, ayant fait tout ce qu'en pareil cas il devait faire, se tranquillisa sans en référer à ses chefs. Mais, pour son malheur, toute cette histoire coïncida avec un très proche passage d'un « Train d'Extrême Importance ». Les autorités supérieures de la gendarmerie apprirent par hasard l'événement, et quoiqu'il fût prouvé qu'il n'y avait aucune corrélation entre le transport de la dynamite en question et le passage du train impérial, elles jugèrent que le lieutenant-colonel Ivanov aurait dû faire un rapport à ce sujet à ses chefs. Pour manquement à ses devoirs, le vieux lieutenant-colonel, quoique chargé de famille et six mois avant de prendre sa retraite, fut renvoyé du service. Par la suite, on apprit à Kharkov que, grâce aux efforts d'amis influents de Pétersbourg, il avait été réintégré et nommé pour plusieurs mois à une fonction dans une localité perdue, afin de lui permettre d'obtenir sa pension.

E.-A. MOGILENSKY.

SUR LA LAIDEUR DANS L'ART

—

Nous sommes à la Galerie des Offices à Florence. Nous passons devant la Vénus de Médicis, qui fait une vague tentative, heureusement mal réussie, pour nous cacher sa divine nudité. Les jeunes et fameux lutteurs se culbutent sur le sol, mais leurs corps musculeux de marbre n'oublient pas un seul instant de prendre une position harmonieuse et plastique. Niobé protège en vain le dernier de ses neuf enfants contre les flèches d'Artémis, mais, au milieu de sa tristesse infinie, elle garde pourtant l'attitude d'une fille de roi, sa dignité, ses nobles traits. La déesse du printemps de Botticelli plane doucement sur les prairies en fleurs, et la robe de gaze semble entourer d'un murmure sa taille gracile. La madone de Raphaël est plongée dans le paysage ombrien et dans son intangible pureté, et enfin la Vénus d'Urbino est étendue sur sa couche, auréolée par la lumière du Titien, attendant que nous admirions la magnificence de ses membres. Soudain, le silence est interrompu par un bruit puissant. Ce sont trois gaillards, sales et en sueur, qui entrent d'un bond dans le temple de l'art. Ils viennent directement du travail et n'ont pas eu le temps de changer de costume. Ils se précipitent, sans aucun souci des madones et des déesses; ils se frayent leur voie et tombent à genoux devant l'enfant Jésus. Le premier offre un type négroïde; ses mains sont calleuses. Le second est ridé, usé par le travail, et porte une blouse grossière autour de son corps déformé. Le troisième s'incline au-dessus des deux autres, d'une main tenant sa hache, et de l'autre son chapeau de paille; il halette encore après sa course;

la bouche est grande ouverte dans le visage non rasé; il écarquille des yeux stupides et curieux sur le miracle offert à sa vue. Ils sont Hollandais, ces trois hommes; ils ont eu une longue route à faire. Ce sont les simples bergers de Hugo van der Goes, qui sont venus dans le monde chic de Florence. Ils sont venus pour adorer, mais ils apportent eux-mêmes un message. Au monde de la beauté classique, ils apportent le message de la laideur.

Nous les regardons et l'on dirait que le monde qui nous entoure pâlit devant leurs visages raboteux et bronzés. Tout se change en visions de rêves à côté de leur robuste réalité. On dirait que la rudesse de leur taille et de leurs traits les rapproche de nous. Mais autre chose nous captive davantage encore. C'est la génuflexion même de leurs corps raidis, c'est le *recueillement* de leurs visages grossiers.

Ils ont bien des successeurs, ces Hollandais. Ils pénètrent, comme ceux-ci, dans la cour aristocratique de l'art et y font scandale. C'est une cour de dieux et de héros, de rois et de grandes dames, qui sont assis, couchés ou debout dans des positions bien étudiées. Tous sont rayonnants d'éminentes qualités, de dignité, de force, de distinction. Mais, soudain, ils sont troublés par des gens qui ne semblent avoir rien à faire dans ce monde de l'art, des vieux et des vieilles en guenilles, des gens du peuple aux mouvements lourds et aux traits déformés. Nous les voyons à la cour de Philippe IV. Vélasquez a représenté la noblesse espagnole, de grande race, consciente de sa valeur, remplie d'orgueil et de superbe. Mais parmi eux viennent les buveurs du même artiste, des paysans décrépits, clignant des yeux en voyant les dons de Bacchus. Nous les trouvons, en France, au milieu du XIX[e] siècle, à l'époque où Delacroix évoquait le royaume de la beauté sardanapalesque dans ses couleurs flamboyantes, et où Couture, comme un régisseur, mettait en scène dans ses puissants tableaux les plaisirs et les vices des Romains. Puis viennent les casseurs de pierre de Courbet, figures brutales, qui brisent tout ce qui est d'une ligne parfaite. Puis viennent les paysans de Millet, entre

autres l'homme à la houe, si harassé après le travail qu'il en laisse pendre le menton, les jambes écartées sur les mottes de terre. Les contemporains furent stupéfaits et citèrent les mots connus de La Bruyère sur les paysans :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine... et, en effet, ils sont des hommes.

Les diverses rencontres dont nous venons d'être témoins ont toutes lieu entre le monde idéal et le monde réel. Ces personnages, plus ou moins mal soignés, sont tous créés par les pionniers naturalistes. Ce sont les réalistes hollandais du XVe siècle, qui se battent avec la perfection de forme de la Renaissance italienne. C'est le grand observateur espagnol de la réalité, le premier impressioniste, qui, au XVIIe siècle, ose rompre avec la convention de l'art baroque de la cour. Ce sont les réalistes français du XIXe siècle, qui attaquent la double forteresse, bien défendue, du néo-classicisme et du romantisme.

Les naturalistes ont toujours mené une guerre offensive où ils ont aussi toujours mis à l'avant-garde les figures laides. Mais la nature n'est pas toujours aussi mal conformée, le monde est encore, heureusement, peuplé d'individus bien faits, bien habillés et cultivés. Certes, ils appartiennent aussi à la réalité. Mais ils ne sont pas aptes à se battre en première ligne dans la lutte du naturalisme. L'être humain parfait n'a pas de signe assez marqué qui le distingue de l'adversaire qu'il s'agit de vaincre, je veux dire l'être idéal créé par les lois esthétiques. Les deux personnages peuvent aisément être pris l'un pour l'autre et semer la confusion dans les rangs. La poésie et l'art naturalistes ont donc toujours été obligés, souvent jusqu'à l'excès, de présenter le pauvre, l'infirme, le mal peigné, le vicieux pour affirmer leur doctrine. Cela aussi, c'est la vie; lui aussi appartient

au spectacle de la réalité, bien qu'on ait cherché à le cacher sous un masque de beauté. — Le grand écrivain suédois A. Strindberg formule le programme en ces termes de bataille :

Pourquoi toujours l'apparence du beau pour le vrai?
Le vrai est le laid, quand le beau est le faux.
Laideur, c'est vérité.

L'exclusivisme dans la recherche de la vérité auquel le naturalisme a souvent été contraint a parfois provoqué une tempête d'indignation. A son tour celle-ci a produit un reflux dans les flots toujours mouvants du goût. Il est curieux d'étudier ces réactions dans leurs diverses phases. On est souvent révolté par les indiscrétions du naturalisme, au point d'être choqué même par des choses complètement innocentes. Je n'en citerai qu'un exemple : *Les demoiselles au bord de la Seine*, de Courbet. Ces jeunes Parisiennes sont étendues à l'ombre de grands arbres au bord du fleuve, et il est certes difficile de découvrir quelque chose d'inconvenant dans leurs traits charmants, dans leurs attitudes gracieuses, dans leur taille harmonieuse, dans leurs robes fleuries, qui les revêtent jusqu'aux pieds. Mais l'on était si peu habitué au réalisme en peinture, et l'on était si persuadé que le rude Courbet voulait scandaliser, que même ces innocentes figures soulevèrent l'indignation. Un critique les trouva tellement inappétissantes que, pensait-il, un *crocodile* aurait refusé de les dévorer. Son avis était difficile à vérifier, puisque, si je suis bien informé, les crocodiles ne fréquentent pas les eaux de la Seine. Mais la critique est significative. Pour le pur, tout est impur de ce qui vient du camp naturaliste.

Le conflit que nous venons de voir est constant, on le voit depuis de longues périodes dans tout ce qui concerne l'art. D'un côté, la loi, de l'autre, la vie. La loi est celle du classicisme, qui, quelle que soit sa formule, reste cependant la même en son essence. Par des choix et des combinaisons d'éléments tirés de la nature et de l'homme, elle prétend remédier à la vie imparfaite. Je prends deux maîtres suédois dont les doctrines s'appliquent, non seu-

lement à eux-mêmes, mais à toute leur époque. L'un est le peintre baroque Ehrenstrahl, nommé le père de la peinture suédoise, le Lebrun suédois. L'autre est Ehrensvärd, notre plus grand apologiste du néo-classicisme, l'ami de Gustave III.

Ehrenstrahl garde le point de vue classique : l'on ne doit pas représenter la vie comme elle est, mais comme elle devrait être. « Il faut toujours venir en aide à la vie », dit-il. Si l'on peignait directement d'après la vie, le tableau ne vaudrait rien. Enlevez, s'écrie-t-il, ce qui est barbare, grossier, désagréable, indécent, cruel, pauvre, misérable et fragile. Il faut corriger les défauts de la nature. Il s'agit par exemple de figurer un roi. Supposons que le noble personnage ait la malchance de ne pas avoir toutes les qualités physiques; il a, admettons-le, une tête trop grosse et une taille trop petite. Mais, d'après la doctrine d'Ehrenstrahl, telles sont les proportions : chez les gens du peuple, la tête va six ou sept fois sur le corps; si elle va seulement cinq ou quatre fois, on tombe dans la société des idiots et des criminels. La tête d'un honnête homme va huit fois sur le corps; par conséquent, il faut veiller à ce que le roi garde ces proportions. Car il doit être représenté, dit Ehrenstrahl, « avec majesté et magnificence, et pourtant avec modestie », comme un fonctionnaire d'Etat doit être représenté sous des traits vertueux et une dame du monde avec une attitude pleine de gravité et de modestie — et j'ajoute, naturellement, de vertu.

Mais Ehrenstrahl comme peintre a aussi représenté la nature sans fard, les forêts et les paysans de Suède. Seulement il considéra ces sujets comme indignes de la peinture. Il écrivit un jour à un ami, après avoir exécuté, sur commande, quelques toiles de ce genre :

> Je viens de peindre une misérable vache, debout, j'ai commencé une misérable vache couchée, et trois autres misérables debout et couchées, tout autour. J'espère ainsi en avoir fini avec toute cette misère.

Mais on trouve aussi dans son traité des préceptes sur

l'art de réaliser une bête digne et dignement peinte. Voici comment, selon ses termes, le cheval doit être figuré :

Les yeux grands, convexes, clairs et marron, les oreilles dressées, petites, pointues et mobiles, la bouche moyenne et écumante, avec des lèvres fines, minces et comme mobiles, les naseaux grands, frémissants, un peu rouges et légèrement proéminents devant la ligne droite du front.

La misérable vache, peinte d'après nature, et le noble cheval, peint d'après les canons de la beauté, voilà les deux animaux symboles de ce que toute la doctrine académique concevait en matière de laideur et de beauté artistiques.

Vers la fin du XVIIIe siècle, Ehrensvärd soutient une doctrine sur bien des points analogue. « Il est fou de vouloir imiter la nature telle qu'elle est, mais il est grand et utile de la représenter telle qu'elle devrait être », dit-il lui aussi. Et il ajoute : « Quand j'imite le plus possible la grossière nature, je pratique alors le style bas ». Pour Ehrensvärd, comme pour tous les artistes des courants idéalistes depuis l'antiquité, il s'agit de composer des images idéales. Ehrensvärd donne ce conseil.

Pour bien faire, l'artiste doit prendre d'*un* homme la poitrine, d'un *autre* la tête, d'un *troisième* les cuisses et les jambes, et cetera; et il doit *ajuster* tous ces morceaux pour en faire un corps idéal.

Mais il vaudrait mieux que la nature offrît elle-même le corps, impeccable en sa totalité. Car, pour Ehrensvärd, voici la première règle.

Quand l'art représente un homme, il ne suffit pas que celui-ci paraisse vivant, il doit encore être le plus bel homme et vivant de la manière la plus belle.

Ce ne sont pas de petites prétentions, mais la Grèce les a réalisées. Ce type d'homme y était général. Mais le malheur voulut que plus on montait vers le Nord de l'Europe, plus aussi les hommes devenaient laids, ren-

dant ainsi plus difficile de créer un art digne de ce nom. Quand Ehrensvärd, revenant de Rome, arrive à Milan, que nous ne trouvons pas spécialement nordique, il observe que l'homme commence à montrer un aspect plus ou moins désagréable. Il s'écrie :

On approche du Nord, la nature dégénère. On voit les côtes sur la poitrine, et sur les pieds nus les veines et les tendons. Le fait est certain, on peut dire : adieu, peuple de l'autre côté des Apennins, adieu force et santé, cause de beauté et de goût.

Et quand il arrive en Suède, il lui semble aborder dans la patrie même de la laideur. Il a dessiné deux séries de profils italiens et suédois; d'un côté, ce sont des personnages de haute naissance, dont les traits révèlent la force et la noblesse. De l'autre, c'est-à-dire du côté suédois, ce sont presque des imbéciles, des profils sans vigueur, ni relief, au nez d'un rouge douteux. La taille non plus ne vaut rien en Suède. « Des gens aussi maigres ou aussi gras que dans le Nord ne se rencontrent pas en Italie », prétend-il. Mais si l'on a vu les opulentes matrones italiennes, on a peine à lui donner raison, du moins sur ce point.

De même que la maladie est un désordre dans la santé, de même, pour Ehrensvärd, la laideur est un désordre dans l'aspect physique. Un homme malade n'est pas un homme parfait; l'art ne doit pas le figurer. Même la plus légère anémie suffit à troubler l'harmonie d'une personne et à la rendre inapte à l'art.

Une jeune fille pâle manque d'unité, dit-il, elle n'est pas entière; elle n'est pas finie, elle doit avoir des couleurs.

Avec de telles idées tout art qui veut exprimer autre chose qu'une harmonieuse perfection est faux en réalité. La méchanceté, l'angoisse, la souffrance, l'extase, tout ce qui trouble l'équilibre, est contraire à cette règle de beauté. Et Ehrensvärd en tire les conséquences. Il attaque le symbole principal de la souffrance, le thème le plus noble de l'art de tout le moyen âge et aussi de tout

l'art religieux des temps modernes, je veux dire le crucifié. La figure du Christ était émaciée, déchirée, ensanglantée, tordue par la douleur; elle ne pouvait pas inspirer l'art.

L'art, dit-il, est obligé de représenter un homme souffrant et persécuté, un apôtre en guenilles, dont le symbole, beau en lui-même, ne l'est pas pour les yeux.

On ne pouvait aller plus loin dans une doctrine qui ne permet que la beauté harmonieuse comme le seul but digne de l'art. La figure du Christ s'est aussi, sur l'influence de cette théorie, transformée; elle a passé de l'expression gothique à l'image idéale classicisée, surtout représentée par le célèbre sculpteur danois Thorvaldsen. Le Christ bien connu de Thorvaldsen, aux bras étendus, représente le Sauveur quand il montre la blessure de sa poitrine nue. Mais cette blessure est indiquée si légèrement qu'on a peine à la découvrir. La souffrance ne doit pas apparaître. Si l'on place la paisible sculpture de Thorvaldsen à côté de l'homme tordu de douleur du moyen âge, alors on a les deux visions typiques d'un art, conçu d'une part comme une imitation idéalisée et de l'autre comme une expression émotionnelle.

Je placerai ici une petite observation. Depuis longtemps, le terme consacré pour désigner l'art a été celui-ci : « Beaux-Arts », servant par exemple à désigner l'institution qui a eu la plus grande influence : l'Académie des Beaux-Arts en France. C'est de la même façon que l'on désigne la littérature libre sous le nom de « Belles Lettres ». Cette juxtaposition française de termes a provoqué bien des malentendus. Yrjö Hirn, l'éminent critique d'art finlandais, a raison de dire :

Bien souvent on entend des hommes rejeter des œuvres artistiques et littéraires qui présentent des motifs comiques ou naturalistes en disant : *Cela,* on ne peut pas l'appeler, une œuvre de *Beaux*-Arts — de *Belles* Lettres. C'est une conclusion complètement fausse; elle argumente par jeux de mots.

De nos jours aussi, en matière d'art, aucune discussion n'a lieu sans qu'une personne indignée — disons M. Homais — s'arme de ces jeux de mots et les jette à la tête d'une sculpture disgracieuse ou sur une toile qui ne répond pas aux règles de l'harmonie. Mais l'Enfer de Dante et le Gargantua de Rabelais doivent sans aucun doute être considérés comme appartenant aux Belles Lettres, même si dans les deux cas les apparences ne sont pas belles.

Nous avons parlé de la laideur comme principe réaliste, celui de la véritable figuration du monde extérieur. Mais la question de la laideur comporte encore un autre principe, principe d'ordre moral, celui du mal. L'antiquité voyait avant tout dans la laideur une manifestation du mal. Le poème classique représente le héros comme beau, et le traître comme laid. Homère crayonne en ces termes le portrait de Thersite :

> Il était le plus laid de ceux qui vinrent à Ilion.
> Il était cagneux et boiteux; ses épaules bossues
> se rejoignaient sur sa poitrine; sa tête était pointue
> et couverte d'un duvet clairsemé.

C'est ce Thersite, au physique vraiment disgracieux, qui raille Achille par ses insinuations, quand celui-ci tient Penthésilée mourante dans ses bras, et qui frappe de sa lance le cadavre féminin; bref, la vulgarité et la lâcheté se sont incarnées en lui.

Je n'ai pas besoin de dire que cette figuration symbolique du mal se retrouve à toutes les époques. Je ne veux pas m'arrêter à décrire ici la richesse d'invention avec laquelle le moyen âge a imaginé ses diables, avec quelle frénésie un Schongauer et un Dürer ont créé les monstrueuses bêtes représentant le mal, avec quelle licence le hollandais Bosch a évoqué son monde satanique. Je ne décrirai pas davantage tous les tableaux de haine des temps modernes où l'ennemi est figuré sous des traits détestables. La matière est abondante, et notre époque a le triste honneur de l'avoir immensément enrichie. Le caractère commun de tous ces excès dans le mal, c'est de détruire la forme; car de tout ce qui est en

pièces, déchiré, désorganisé, même le manque de forme devient une valeur, le principe négatif concrétisé. Mais n'est-ce pas Boileau qui a dit :

> Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

L'esthétique s'est beaucoup occupée de cette beauté de la laideur et elle s'accorde à la classer dans la catégorie du sublime. Tout ce qui est effroyable, tout ce qui inspire la terreur, fait naître l'impression du sublime. Voyons comment l'esthétique du XIXe siècle illustre ce phénomène.

Le crocodile, est laid par sa forme qui semble uniquement faite pour tout ramasser dans la gueule immense, si bien que cet organe, qui devrait être subordonné, prétend être l'animal entier. Mais cette gueule est terrible par son énormité et sa rangée de dents aiguës : « par là, le laid se métamorphose et devient esthétique » (Vischer).

Il est frappant de voir que certains animaux reparaissent toujours quand il s'agit de créer des monstres d'une effroyable laideur. Il existe toute une zoologie du moyen âge pour figurer les différents vices. Cette zoologie fut alors surtout une allégorie religieuse; à partir de la Renaissance, elle devient une sorte de science. Léonard de Vinci en est le pionnier dans ses études physionomiques. Il partagea en effet d'une manière radicale les éléments harmonieux et disharmonieux dans son programme de travail. Ses chefs-d'œuvre sont imprégnés de beauté spirituelle. Mais, dans ses caricatures, il a analysé les passions humaines et il a donné d'effroyables images de la bête humaine, l'homme-singe, l'homme-chien, l'homme-renard. Depuis que Descartes a formulé, au XVIIe siècle, sa doctrine de l'interaction du corps et de l'âme, cette analyse physionomiste du caractère est devenue un thème académique. Lebrun a établi des schémas tout à fait parallèles d'hommes et d'animaux. On admit comme une thèse soutenable que « les hommes qui ressemblent à certains animaux en ont aussi les ca-

ractères ». Et, sur cette base, on construisit une doctrine physionomique des caractères. Nous citerons notre peintre suédois Ehrenstrahl, qui donne cette règle : « Les nez épais et larges montrent un tempérament impudique et un esprit stupide. » La méchanceté humaine fut munie de toute une nouvelle gamme, et les satiriques des derniers siècles furent des virtuoses en l'art d'en jouer. Mais les satiriques ne furent pas les seuls. L'un des plus grands portraitistes de tous les temps, Francisco de Goya, a, de son regard aigu de misanthrope, profondément pénétré dans l'animal humain et, dans ses portraits du roi d'Espagne Charles IV et de sa famille, il a eu l'audace de donner un résumé de ce qu'il y a d'infâme, d'animal, de bestial dans la race humaine. On a dit que ses portraits de princes constituent une ménagerie de têtes d'ânes, de physionomies de chiens à front bas, de faces arrondies de porcs et de portraits de bœufs brutaux.

La laideur a-t-elle donc toujours servi de miroir du mal? L'antiquité elle-même n'a-t-elle pas réussi à vaincre cette sommaire manière de voir?

Je rappellerai une scène du *Banquet* de Platon. Alcibiade, le jeune homme beau comme un dieu, entre à grand bruit dans la salle du symposium où les philosophes viennent de discuter sur Eros, le désir du beau. Alcibiade a bu, il est ivre, mais juste assez pour dire la vérité sans détours. Il fait l'éloge de Socrate et son discours est une déclaration d'amour passionné. Il dit comment il a cherché à devenir le favori de Socrate grâce à l'éclat de sa beauté. Mais il a été brusquement éconduit. Là-dessus, Alcibiade décrit le physique de Socrate, — il dessine le portrait d'un Marsyas, un homme déformé. Et il ajoute : « Le pire, c'est que ce physique concorde avec les doctrines du philosophe : elles semblent de prime abord assez dépourvues de goût, comme la peau sale d'un satyre. » Voilà ce que doit accepter Socrate, assez maltraité par la nature en fait de beauté. Mais Alcibiade ajoute encore que ce satyre était semblable aux portraits des Silènes que l'on voit dans les ateliers des sculpteurs. On pouvait ouvrir ces sculptures

et, chose curieuse, à l'intérieur se trouvaient des images des dieux. La misérable enveloppe cachait la beauté suprême. Et Alcibiade le reconnaît, il a compris que ses charmes dédaignés, dont il se vantait volontiers, n'avaient aucune valeur devant la beauté de Socrate en sa laideur.

Dans son mélange de légèreté et de bonhomie, cette tirade, pleine de franchise, renferme une idée toute nouvelle dans la doctrine classique de la beauté. Pour la première fois, la beauté physique cède le pas à la beauté morale. Mais cette conception socratique se bornait à reconnaître que la beauté suprême, celle du désir spirituel, peut aussi se retrouver sous une enveloppe décrépite.

Il était réservé aux époques ultérieures d'aller plus loin. Déjà, sous l'influence des Pays-Bas, la Renaissance italienne parvint à une conception nouvelle. Le Louvre possède un portrait remarquable, que nous appelons le Grand-Père, dû au pinceau de Domenico Ghirlandajo, Florentin du XVe siècle. Cette toile représente un vieillard défiguré par un nez énorme, ravagé comme un terrain. Mais le regard de l'homme s'emplit de mélancolique douceur, quand il s'abaisse sur l'enfant qui, de ses petits bras, étreint l'aïeul et cherche de ses yeux clairs à pénétrer par delà le masque grotesque dans l'âme pleine de bonté. Cette toile a quelque chose de l'amour humain qui triomphe de la laideur.

Telle est la voie qui mène à Rembrandt; le magicien mêla dans son creuset la nuit et le soleil d'or en un clair-obscur palpitant. Mais il y fondit aussi la laideur et la beauté en une indivisible totalité, c'est-à-dire en humanité. Dans le dernier portrait qu'il a donné de lui-même, un visage édenté de vieillard désespéré rit dans une grimace. La pauvre enveloppe humaine est tout entière illuminée et, malgré son horreur, l'image ne nous inspire aucun effroi. Elle est animée du souffle tragique, purificateur.

Mais, en général, les hommes du XVIIIe siècle n'éprouvaient pas ce sentiment de purification devant l'art de Rembrandt. Ils se sentaient au contraire souillés dans le voisinage du Hollandais. Winckelmann l'appelle « le

singe de la nature », et un critique très lu au XVIIIe siècle, Descamps, décrétait que Rembrandt avait « gâté la peinture de sa patrie ». Il était un mauvais dessinateur, il ne trouvait le beau que par exception, et il était du reste, suivant ce critique, aussi célèbre par son avarice que par son talent. Comme presque toujours, le mécontentement esthétique se traduisait en mépris moral. Rembrandt fut dépeint comme un médiocre caractère. Nous avons encore aujourd'hui des preuves de la ténacité de cette idée : un artiste qui s'écarte de l'esthétique idéale est un personnage très suspect, même au point de vue moral.

Mais, à cette époque, un jour nouveau avait lui pour Rembrandt. Le Romantisme, rompant avec la ligne classique, comprit sa grandeur comme en poésie il comprit celle de Shakespeare. La découverte qu'il fit de l'art médiéval y contribua d'ailleurs. Rembrandt fut pour cette période un gothique attardé. L'art gothique était vaste, il comprenait un monde où noblesse et bassesse se développaient librement côte à côte. Sur la cathédrale gothique, redevenue le symbole de l'esprit humain dans ses aspirations, on voyait ramper les chimères, les dragons et les diables; si l'on soulevait les sièges des stalles où le clergé se livrait à ses méditations, on pouvait découvrir des choses fort curieuses.

Dès lors, le grotesque ne fut pas seulement permis, il devint le symbole de la vie, pleine de contrastes. En écrivant *Notre-Dame,* Victor Hugo éleva en poésie le monument de l'esprit gothique. Et, dans ce roman, on voit pour ainsi dire directement surgir de l'architecture une créature étrange, Quasimodo, le sonneur, rabougri, borgne, bossu, monstrueux avec ses mains et ses pieds gigantesques. Mais ce monstre sauve la belle Esméralda; son corps difforme enferme la plus noble et la plus pure des âmes. On a là le romantisme échevelé, rempli de larmes et d'effroi, mais en même temps un plaidoyer pour le droit de la laideur, la vérité de la laideur, la beauté de la laideur. Nous trouvons des parents de Quasimodo dans toute la période suivante. Nous en avons de nombreux pendants dans la poésie et dans l'art suédois. L'ogre, un

peu niais mais bon garçon, de Gustave Fröding, notre grand poète, appartient à cette famille; il a bien envie de dévorer la petite fille, mais son bon cœur ne le lui permet pas.

Tout cela, de Ghirlandajo à Victor Hugo et à Gustave Fröding en passant par Rembrandt, c'est le naturalisme, en dépit du caractère fantastique ou romantique des figures qu'il dépeint. Car leur intention même est d'imposer le sentiment de la réalité. Mais il y a un autre courant où cette intention de réalité est mise à l'écart, en faveur de l'expression.

La substance pathétique est devenue un explosif qui a brisé la forme naturelle. Nous appelons ces artistes les expressionnistes, à quelque époque qu'ils appartiennent. Et, si différents soient-ils, ils sont tous obligés par leur sentiment extatique de changer les proportions de la nature et des hommes. Le saint du Greco s'élève vers la nue comme une flamme pâle qui se dresse; la paysanne de Van Gogh est fortement comprimée comme une motte de terre, et dans le *Cri*, de Munch, le visage de la jeune fille n'est qu'une bouche, béante d'angoisse. Chez tous, la forme humaine est défigurée, mais elle est défigurée par un sentiment plus fort que l'homme. Nous sentons dans cette déformation de la nature une nécessité intérieure, et c'est pourquoi notre esprit acquiesce à cet art, et même se sent délivré par cet art. Mais lorsque nous sentons que la déformation est artificielle, lorsque la figure est vide de matière explosive, mais prétend cependant faire explosion, nous sommes déconcertés, et nous nous sentons, en quelque sorte, trompés.

Le tragique peut transformer les proportions de la nature; et de même le comique. Car l'un et l'autre recourent à des symboles. Mais, parmi tous les genres de comique, il en est un, que nous appellerons le grand humour, proche parent du tragique. Car ils affirment l'un et l'autre la valeur de l'humain, même quand l'homme succombe. Don Quichotte, le chevalier de la triste figure, est l'idéaliste dans la déformation verticale. Sancho

Pança est au contraire aplati ; il est le terrestre qui s'étale dans une immense largeur, dans le sens horizontal. Et nous les voyons toujours reparaître tous les deux dans le langage de l'art, quand l'humour dépeint l'homme, trop intéressé par la matière, ou l'homme trop libéré du bon sens. Nous retrouvons les traits de Don Quichotte dans le Ratapoil de Daumier, l'agent politique dégingandé, l'une des premières figures de la sculpture moderne qui aient complètement négligé l'anatomie. Nous le voyons aussi dans la magnifique traduction suédoise qu'en a donné Albert Engström, notre caricaturiste, en son Vagabond, le souverain philosophe de la vie, qui modèle son costume, son corps et ses opinions à son gré. Peut-être même voyons-nous encore la réplique de Don Quichotte dans Folke Filbyter, la figure légendaire due à notre sculpteur Milles, à cheval sur sa maigre jument sur la place de Linköping, petite ville au sud de Stockholm.

On a dit de l'art de notre époque moderne qu'il est un art de l'enlaidissement. Je n'ai pas ici à m'engager dans ce vaste débat. Mais une chose est certaine : de nos jours comme autrefois, la laideur a rendu d'importants services pour le renouveau de la langue artistique. Dans l'histoire de l'art, il se produit constamment une dépréciation des valeurs jusqu'alors considérées comme inaltérables. Nous avons assisté à la dépréciation de la beauté harmonieuse, mais avons de même assisté à la dépréciation de la vérité de la nature. Les exemples sont nombreux. Quand un sculpteur moderne donne à ses figures féminines des jambes d'une grosseur énorme, il sacrifie les belles jambes d'une femme à la plénitude plastique de la masse. Quand Gauguin, comme « un loup déchaîné », erre dans ses domaines, il a abandonné l'idéal stylisé de la tradition européenne pour le monde de la matière et de la forme exotiques. La sculpture nègre a fourni à de nombreux modernistes le modèle d'une vigueur sommaire d'expression dans une simplification primitive brutale, à leurs yeux d'une valeur plus essentielle que l'équilibre plastique et harmonieux. Quand Henri Rousseau a lancé le

naïvisme, le regard de l'œil enfantin, sensible aux choses essentielles, la spontanéité du cœur enfantin dans l'expérience, ont été pour lui des valeurs pour lesquelles il a sans regret abandonné la conception et les moyens d'expression de l'homme mûr. Quand Picasso a géométrisé ses sujets, il a délaissé la nature pour s'installer dans un monde abstrait. C'est là un signe des temps. L'homme primitif, angoissé par la vie, a cherché l'inanimé, et l'ornement a été pour lui un moyen d'exorcisme comme dit Worringer. L'art abstrait moderne est en général une fuite analogue hors du monde réel.

Nous vivons dans une période artistique caractérisée par toutes les théories en « isme » qui ont essayé de nouvelles formes d'expression. Mais nous croyons trop volontiers que seuls dans l'histoire nous sommes engagés dans une pareille période expérimentale. Tel n'est pas le cas. Il me suffira de citer Goethe, le néo-classique; lui aussi voyait le temple de l'art encombré de maniéristes. Il les classait en copistes, fantomistes, ondulistes, rigoristes, ponctuistes et esquissistes. Par fantomistes, il entendait « ceux qui voient dans la nature une masse chaotique de fumées et de fantasmagories inconsistantes » et dont les œuvres deviennent « d'absurdes arabesques ». L'art des ondulistes, par contre, « convient à une époque dégénérée par son expression de sensualité et d'affectation. » Les ponctuistes sont ceux qui représentent toutes les feuilles d'un arbre, tous les cheveux d'une tête et qui étouffent ainsi l'esprit vivifiant. Enfin, les esquissistes crayonnent simplement les grands traits de leurs tableaux, « plusieurs par heure », selon Goethe, et s'en contentent. Je laisse à mes lecteurs le soin de caractériser par ces mots, datant de 1800 environ, quelques-uns de nos modernistes d'aujourd'hui.

Quelle que soit notre position devant ces formes de l'art et d'autres encore, en tout cas l'accusation de laideur ne saurait jamais être à charge. Nous nous efforçons d'éprouver l'art par d'autres moyens qui nous convainquent d'une correspondance authentique entre ce que l'artiste a ressenti et ce qu'il a exprimé. L'œuvre d'art est

un monde fermé qui possède sa cohérence interne. L'incohérent, c'est l'absence d'art. Quand se relâchent les liens entre la pensée et la forme, les liens entre la réalité et l'idée, le phénomène et son image, entre le sentiment et l'expression, entre les parties et le tout, alors l'œuvre d'art manque de vie propre, même si par son tapage elle peut assembler autour d'elle beaucoup de vie pendant quelques jours ou quelques années.

Il y a une toile bien connue, de Daumier, appelée l'Amateur. Un vieillard décharné, d'une admirable laideur, vêtu d'une jaquette chiffonnée à la mode du XIXe siècle, est enfoncé dans son fauteuil et contemple une petite copie de marbre de la Vénus de Milo. Il est pour ainsi dire cloué sur place et ses yeux boivent avec délice la volupté de l'art. Mais il ne voit pas qu'en même temps nous le regardons avec la même jouissance, lui, le vieillard de Daumier, dans toute sa décrépitude. La Vénus de Milo, elle, est la beauté idéale sous sa forme parfaite. Mais lui, tel qu'on le voit, il est la laideur idéale, si je puis risquer ce mot. Si j'étais juge, je ne sais pas auquel des deux je donnerais le prix.

RAGNAR JOSEPHSON.

L'ASTROLOGUE MORT ET VIVANT

UNE MYSTIFICATION AU XVIIIe SIÈCLE

—

S'il faut en croire la chronique des mœurs que publient en feuilleton les journaux sous le nom de Petites Annonces, nous vivons en un âge de prophètes. Jamais on n'a fait tant parler les astres, les cartes, les dates, les plis des mains, les bosses du crâne et le marc de café. Jamais Nostradamus et le Moine de Padoue n'ont connu pareille renommée. Je sais des hommes qui ne mangent plus un œuf mollet sans le soumettre au jugement balancé d'un fil à plomb. Partout surgissent des prodiges : gens qui changent de sexe, femmes qui accouchent d'un quatuor ou d'un quintette... Tout est prédit, tout est prédisant : nous vivons en un temps de prophètes, et des gens graves ont même suggéré de leur interdire la divulgation prématurée de nos désastres.

C'était exactement la même situation au temps de la reine Anne, en Angleterre, quand une mystification célèbre — ce qu'on appelait alors une « morsure » — mit fin d'un seul coup à ce commerce des oracles. Les devins étaient innombrables; les chiromanciens pullulaient; il y avait abondance d'astrologues et quantité de nécromanciens. L'un était un ancien tailleur; l'autre avait été valet de ferme; un troisième sentait encore la cordonnerie; tous publiaient chaque année un petit almanach prophétique, demeuraient à Londres dans le Strand, y vendaient avec leurs prédictions des remèdes de bonne femme, et se disputaient ferme, à coups de traités et de pamphlets, pour lutter contre leur concurrence réciproque. Pendant ce

temps des libraires anonymes contrefaisaient leurs almanachs, les vendaient à vil prix aux colporteurs, avec des ballades et des contes de fées; et c'est ainsi qu'il n'était pas dans le royaume une maison où l'on ne trouvât, entre *Le Vrai Devoir du Chrétien* et les *Aventures de Jack le tueur de géants*, l'almanach astrologique de Gadbury ou de Parker, de Coley ou de William Lilly.

Parmi ces astrologues, le plus célèbre était John Partridge, un ancien cordonnier qui s'intitulait *Philomathe* (amant des nombres) et qui, de son officine où il vendait des horoscopes pour le bonheur, l'Elixir de Vipères pour les syncopes de l'Admirable Electuaire pour tout le reste, lançait chaque année un petit livre, où l'obscurité de la phraséologie enrobait d'une brume prophétique l'annonce des plus diverses calamités : « *Merlinus Liberatus*, par John Partridge, étudiant en Physique et en Astrologie, à l'enseigne de la Balle Bleue dans Salisbury Street. Londres. »

A la fin de 1707, parut avec les almanachs habituels une mince brochure : « Prédictions pour l'an 1708, écrites pour empêcher le peuple anglais de s'en faire davantage accroire par de vulgaires faiseurs d'almanachs. Par Isaac Bickerstaff, Esq. »

Ce Bickerstaff n'était autre qu'un certain Dr. Jonathan Swift, qui commençait par ce livret la lutte contre les ridicules des hommes, qui culminera plus tard dans ses féroces et délicieux *Voyages de Gulliver*. Mais personne n'en savait rien.

Avec une exquise gravité, Bickerstaff prenait la défense de l'astrologie contre les charlatans (non sans citer au passage toutes les critiques formulées contre l'horoscopie), et opposait à leur empirisme sa science (1). « Ma

(1) L'opinion de Swift semble d'ailleurs n'avoir pas été entièrement défavorable à l'astrologie. Il critiquait les astrologues plus que leur science, et sans doute souscrivait-il au jugement de Sir Thomas Browne (*Pseudodoxia Epidemica* 1646) :

« Nous ne nions pas l'influence des astres, mais nous doutons souvent de sa correcte interprétation; car, encore affirmerions-nous que toutes choses sont en toutes choses; ou que le ciel n'est rien que terre célestifiée, et la terre rien que du ciel appesanti; ou que chaque partie supérieure influe sur son affinité inférieure et divise; cependant la connaissance de

première prédiction n'est qu'un rien, disait-il, mais je la cite pour montrer combien ces prétendus et balourds astrologues sont ignorants de leur propre destin: il s'agit de Partridge le faiseur d'almanachs : j'ai consulté ses astres selon mes propres lois, et j'ai trouvé qu'il mourra infailliblement de la fièvre chaude, le 29 mars prochain vers les onze heures du soir; aussi je lui conseille d'y songer, et de régler à temps ses affaires. » Suivaient d'autres prédictions, dont le dramatique était bien fait pour conférer à la brochure de Bickerstaff une authenticité absolue : la mort du cardinal de Noailles le 4 avril; celle, le 11, du fils du duc d'Anjou; et maint autre événement mondial.

Ce petit livre, premier d'une campagne admirablement calculée, était fait pour le grand public, et fut bientôt colporté, contrefait, et oublié. Swift savait qu'il ne détruirait pas l'astrologie : il voulait seulement susciter un grand éclat de rire aux dépens d'une science incertaine pratiquée par des charlatans. Il fallait donc avertir discrètement les gens d'esprit, les *Wits* dont les jugements, les moqueries et les goûts régentaient l'opinion publique, et parmi lesquels le Dr. Swift était l'un des plus brillants et des plus craints. Ce fut l'objet d'une seconde brochure : « Une Réponse à Bickerstaff, et quelques réflexions sur ses prédictions pour 1708, par une personne de qualité », qui, en laissant pressentir aux habiles la mystification, leur permettait de la guetter et d'y prendre part en temps voulu.

Alors, le 30 mars, parut sous des dehors modestes une troisième brochure : « L'accomplissement de la première prédiction de Mr. Bickerstaff: compte rendu de la mort de Mr. Partridge, survenue le 29 courant. »

Sous l'apparence d'une lettre écrite par un officier des accises à une personne de la noblesse, Swift y dépeignait avec une saisissante vérité la chambre de Partridge, le mourant sur son lit, ses réflexions et ses remords.

ces échanges et l'inférence de leurs actions est un travail qui maintes fois s'effectuera par mystérieuse révélation d'en-haut, plutôt que par aucune philosophie spéculative d'ici-bas. »

« Je lui demandai, écrit l'officier fiscal, si la prédiction de Mr. Bickerstaff n'avait pas gravement affecté son imagination. Il avoua qu'il y avait souvent songé dans les débuts, sans grande crainte; mais que depuis une quinzaine elle avait pris possession entière de son esprit et de ses pensées, et qu'il voyait en cela la véritable cause de sa maladie; car, dit-il : « Je suis tout à fait persuadé, et j'ai d'excellentes raisons pour l'être, que Mr. Bickerstaff parla entièrement au juger, et ne savait pas plus que moi-même ce qui adviendrait cette année. » — « Vous me surprenez grandement », s'écrie l'accisien; et Partridge fait alors l'aveu de son charlatanisme et le procès de sa science mensongère. Puis il meurt enfin vers les sept heures du soir, dans la contrition et la fièvre. Et l'officier termine sa lettre en remarquant que Mr. Bickerstaff s'est trompé de quatre heures dans ses computations. Cependant, dit-il, « j'attendrai avec impatience l'accomplissement de sa seconde prédiction : la mort du cardinal de Noailles; et si celle-ci se vérifiait aussi exactement que celle du pauvre Partridge, je dois dire que je serais totalement surpris, et je supporterais infailliblement l'accomplissement de tout le reste ».

Lorsque cette brochure se fut répandue, en moins d'un jour, parmi les cinq cent mille habitants de la tumultueuse cité de Londres, colportée de rue en boutique, de café en fumerie de tabac par les enfants vendeurs de journaux, aux pieds nus et au chapeau de paille; lorsqu'eut retenti partout le cri : « Demandez le rapport véridique de la mort de Mr. Partridge! », au milieu de l'appel des marchands ambulants, du vacarme des carrosses, des bruyantes farces des *Mohocks* (jeunes désœuvrés qui faisaient la terreur des bourgeois); lorsqu'en tous lieux on connut la force prophétique de Mr. Bickerstaff : à Billingsgate où les harengères s'empoignaient; dans Covent Garden où les *beaux* à perruques marchandaient les soieries et les parfums des Indes; dans le Mall où les *ladies* masquées se rencontraient et s'offraient dans une cuiller d'ivoire une prise d'un tabac qu'elles râpaient elles-mêmes; dans Grub Street où les besogneux journa-

listes se diffamaient; dans les trois cents *coffee-houses* où le beau monde se réunissait dans le luxe d'un feu de bûches, d'un banc de chêne et d'une bougie (et celui qui jurait était à l'amende d'un shilling) : au *Grecian* que fréquentaient Newton et Addison, chez *Garraway* où l'on voyait Daniel Defoe, chez *Don Saltero* où la salle était encombrée de curiosités saugrenues (les gants de Marie Stuart, l'éventail de la Reine de Saba, et force sauriens empaillés); lorsque, de Leicester square aux provinces les plus éloignées, dans ce royaume où germait l'esprit d'un nouvel âge, l'esprit moderne, mais où les riches faisaient graver leur nom sur des colliers de cuivre qu'on rivait au cou des esclaves noirs, et où les pauvres parfois vendaient leur femme aux enchères, — lorsque dans cette société complexe, pétillante et féroce la mort de Partridge fut connue, tout le monde se ressouvint de la prédiction de Bickerstaff et tout le monde eut à cœur de le montrer.

Il y avait ceux qui ne soupçonnaient pas la plaisanterie, et ceux qui voulaient y prendre part; ceux qui vantaient l'astrologie et ceux qui en faisaient gorge chaude. La Compagnie des Libraires-Papetiers rayait gravement Partridge de ses rôles, pour empêcher qu'un concurrent n'usurpât le nom du défunt; et le Dr. Swift en personne, n'ayant plus à cacher son opinion, enterrait le *Philomathe* d'une élégie burlesque couronnée par une épitaphe : « Cigît, à cinq pieds sous la terre, un cordonnier, un charlatan, un trafiquant d'astres... » Les autres *wits* s'en mêlaient, chacun apportant sa plaisanterie, aussitôt multipliée par le rire général et par les brochures de colportage. Celui-ci dépêchait à Partridge un officier de l'état-civil pour le prier de se faire enterrer décemment, ou de dire s'il l'était déjà, et en quel lieu; celui-là lui faisait réclamer des frais de funérailles; et un troisième publiait sous le nom de l'astrologue une longue plainte contre les résultats fâcheux de toute cette persécution. Cependant, la gloire prophétique de Bickerstaff se répandait dans toute l'Europe, et l'Inquisition de Portugal, ayant ouï de leur exactitude, ordonnait que ses prédictions fussent brûlées, comme l'œuvre indubitablement du Diable.

Pendant ce temps, que faisait le pauvre défunt *Philomathe?* C'était un homme grave, et comme tous les gens graves il était impuissant devant le rire. Bien sûr, il n'avait pas lu à leur parution les *Prédictions* d'Isaac Bickerstaff : les devins ne se lisent pas entre eux. Il était à présent débordé par la conspiration générale, et d'autant plus que ceux qui croyaient en sa science ne doutaient point, dans leur candeur, de celle bien plus grande de Bickerstaff, et le tenaient, lui Partridge, pour un imposteur qui voulait abuser d'une pénible situation.

C'est dans ces sentiments qu'il écrivit au Maître des Postes d'Irlande, pour empêcher la diffusion de ces nouvelles qu'il attribuait « à un certain Pettie, toujours dans une soupente, un cellier ou une geôle ». Malheureusement le Maître des Postes était l'ami intime de Swift, et bientôt la lettre de Partridge fut imprimée, répandue et commentée de bouffonneries dans tout le royaume.

Comment lutter contre un tel complot? Comment prouver qu'on est vivant quand tous s'entendent à soutenir que vous êtes mort le 29 mars de la fièvre chaude? Pourtant, il y a des honnêtes gens, des gens graves qui respectent les « amants des nombres » et ne trempent pas dans cette cabale : il faut les prévenir. L'astrologue fit alors passer dans le *Postboy* et la *London Gazette* une note pour dire « que lui, John Partridge, est, Dieu grâces, bien vivant, et qu'il l'était semblablement le 29 mars, quand on avait prédit qu'il mourrait. » Puis, pour prouver sa vitalité, il publia en toute hâte son « *Merlinus Liberatus* pour l'année 1709 » enrichi de commentaires furieux sur l'indignité de celui qui se faisait nommer Bickerstaff.

A ce libelle, son adversaire répondit par une *Défense d'Isaac Bickerstaff, Esq.* qui est un modèle de légèreté burlesque.

Mr. Partridge s'est plu, dit-il en substance, à me traiter d'une façon qui ne contribue en rien à la découverte du vrai, laquelle devrait être la seule fin où tendent les disputes des doctes. Nommer un homme « idiot et impudent coquin »,

simplement parce qu'on diffère de lui sur un point purement spéculatif, est un langage très incorrect pour un gentleman de sa situation. Heureusement l'Europe savante n'en usa pas de même, témoin le très érudit Mr. Leibnitz qui m'adresse ainsi sa troisième lettre : « *Illustrissimo Bickerstaffio astrologiæ instauratori* », etc... Si Mr. Partridge avait suivi cet exemple dans notre controverse, il m'eût épargné la peine de me justifier d'une manière aussi publique.

Il a eu cependant la sagesse de ne pas discuter la véracité de mes prédictions, excepté sur un seul point relatif à lui-même; ce qui montre combien les hommes sont aveuglés par leur partialité; car, j'en atteste solennellement, jamais aucune autre personne ne m'a présenté semblable objection.

Il est vrai qu'un Français a cru bon de publier que le Cardinal de Noailles vit encore, malgré que j'eusse prédit sa mort. Mais à quel point un Français, un Papiste et un ennemi doit être cru dans son propre procès contre un Anglais protestant et fidèle au gouvernement, j'en laisse décider le lecteur impartial et candide.

Quant au démenti que fait de sa propre mort Mr. Partridge, c'est le sujet de la présente controverse que je désire traiter en toute brièveté, clairvoyance et sérénité.

Bickerstaff oppose alors au *Philomathe* cinq syllogismes d'une rigueur éclatante, et il lui prouve par une analyse logique dont aucun résumé ne saurait rendre la drôlerie, qu'il est non seulement mort, mais encore qu'il raisonne comme un sophiste en prétendant qu'il ne l'est pas. « J'en appelle à Mr. Partridge lui-même, ajoute-t-il : serait-il possible que je fusse si indiscret que d'avoir commencé mes prédictions par la seule fausseté qu'on a jamais prétendu y trouver? Et cela, dans une affaire locale, où j'avais tant d'opportunités d'être exact, et où je donnais tant d'avantages contre moi à une personne de sa science? » Puis, l'ayant ainsi convaincu, Bickerstaff termine par des considérations qui sont valables pour tous les temps et pour tous les devins :

Reste une dernière objection à sa mort, qu'il continue d'écrire des almanachs. Mais c'est un des usages de sa pro-

fession; Gadbury et maints autres publient annuellement, bien qu'ils fussent décédés avant la Révolution. La raison en est simple : si le privilège des auteurs est de vivre après leur mort, les faiseurs d'almanachs seuls en sont exclus, parce que leur dissertations, qui ne traitent que des fuyantes minutes, deviennent vaines quand passent celles-ci. En considération de quoi le Temps, dont ils sont les greffiers, leur a baillé en réversion licence de continuer leur œuvre après la mort. Ou bien, ajoute Bickerstaff pensivement, un nom à lui seul peut *faire* un livre aussi bien qu'il peut le faire *vendre*. Et pour appuyer cette conjecture, j'ai entendu des éditeurs prétendre qu'ils avaient prié Mr. Partridge de s'épargner de prochaines peines, et de se contenter de leur céder son nom, qui pourra faire des almanachs infiniment meilleurs que toute sa personne n'en créait.

C'est par ce dernier coup que Swift, dans un rire universel, mit fin à la mystification qu'il avait douze mois avant suscitée.

John Partridge, tout à fait désemparé, n'osa plus imprimer son *Merlinus Liberatus*, et d'autant moins que les éditeurs « pirates » multipliaient à présent les fausses réponses de Partridge à Bickerstaff, et les faux almanachs de Bickerstaff contre les allégations de feu Partridge.

Il se tut pendant quatre ans, et vécut nous ne savons comme. Enfin, en 1714, il reprit courage et publia de nouveau son almanach, avec des remarques sans aménité sur le caractère du Dr. Swift, qui montrait qu'il avait enfin deviné le nom de son tourmenteur. Mais à quoi bon? Pour le Dr. Swift, le *Philomathe* n'était plus qu'une orange vidée, et les injures d'un faiseur d'horoscopes ne pouvaient atteindre le doyen de Saint-Patrick de Dublin.

John Partridge mourut un an plus tard, d'une mort enfin naturelle, — et ne nous laisse, avec le souvenir d'une splendide farce, que le regret de n'avoir pas un nouveau Swift, chaque fois que les Partridges renaissent.

P. RODERICK.

ALBERT GLATIGNY EN BIGORRE

—

J'ai fui sans trop de tristesse
La Lutèce
De Villemessant et Scholl.
Vers les hautes Pyrénées
Couronnées
De neige, j'ai pris mon vol (1).

C'est ainsi qu'en 1867 le comédien-errant, le poète vagabond Albert Glatigny annonçait à Théodore de Banville son départ vers le Sud-Ouest de la France. Il y a peu de contrées où, dans sa vie aventureuse, cet incorrigible Bohème, « ce Don Quichotte de la poésie romantique », d'après Anatole France, ait éprouvé autant d'enthousiasme que celui dont il fut animé, malgré sa misère, à Bayonne, à Pau, à Bagnères et à Paillole, près du Col d'Aspin et de Sainte-Marie de Campan.

Quel pays épatant! Vous n'avez pas idée de ça. Les Alpes ne sont qu'une blague près des Pyrénées. C'est toujours la même chose, et ici le décor change toutes les secondes, c'est un délire de végétation, de rochers, de neiges, de lacs et de verdure.

...Dans le fond, je suis content, écrira-t-il, plus tard, de Toulouse; j'ai passé un été splendide dans un pays éblouissant.

Il nous paraît intéressant de suivre Glatigny dans ses

(1) Cf. Guy Chastel : *Lettres d'Albert Glatigny à Théodore de Banville* (Mercure de France) . — Louis Labat : *Six mois de bohême* (Bayonne 1888). — *Revue régionaliste des Pyrénées* (1931), article de Renout-Barès. — la thèse de Jean Reymond sur Glatigny, — et Job-Lazare (1878).

haltes montagnardes et d'apporter, avec les documents fort peu connus qu'on va lire, quelques précisions sur cette physionomie si curieuse à plus d'un titre. Les vieux Bagnérais se souvenaient, il y a trente ou quarante ans, de l'acteur de la troupe Hermant, improvisateur extraordinaire, qui, un soir d'automne, au théâtre de la ville, récita *la Conscience* de Victor Hugo et dans *la Course aux rimes* émerveilla ses auditeurs, hélas! peu nombreux.

Le théâtre était à moitié plein, écrivait, le 1er novembre 1867, le rédacteur de l'*Echo des Vallées* (auquel Glatigny devait collaborer, l'année d'après, ainsi qu'à *la Petite Gazette*); quatre ou cinq jeunes gens figuraient aux premières; quinze ou vingt personnes aux secondes. Que voulez-vous? La direction, contre ses intérêts, s'obstine à ne pas baisser le prix des places, prix inabordables pour notre localité. Quel aveuglement!

Le spectacle fut jugé *délicieux*. Il était composé de : *Pierrot Posthume*, « arlequinade de Théophile Gautier », d'une comédie de Legouvé : *Par droit de conquête*, et des improvisations de Glatigny sur un sujet et des rimes donnés. « C'est un vrai poète qui fait des vers très remarquables, quoiqu'il soit emprisonné dans les rimes parfois baroques qu'on lui prescrit. » On ne nous dit pas si les auditeurs bagnérais envoyèrent à l'improvisateur des rimes aussi baroques que celles qu'on lui lança, certain soir, à Marseille, et que rapporte Job-Lazare. Nous ne le pensons pas. Au reste, Albert Glatigny ne se démontait jamais sur le plateau et ses répliques étaient toujours rapides et spirituelles. La représentation qui était donnée à son bénéfice eut donc un médiocre résultat. Elle avait été annoncée cependant en termes très élogieux pour le poète « dont la réputation n'est plus à faire ».

Il appartient à cette brillante pléiade de fantaisistes qui compte dans ses rangs Gérard de Nerval, Murger, Baudelaire, Théodore de Banville, etc., etc. Il a publié deux volumes de poésies : *les Vigns folles* et *les Flèches d'or*, deux petits chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et de sentiment. Glatigny a

une fantaisie incroyable pour faire le vers. Le vers chez lui coule de source; il est d'une fluidité merveilleuse, et ce qui n'est pas le propre du vers français, il se lit sans effort et sans aucune fatigue. Presque tous les poètes s'inspirent d'abord de l'amour de la nature et surtout des fleurs. L'originalité se dégage plus tard lorsque de l'étude de la nature et des livres on passe à celle de la vie. Glatigny a échappé, je crois, à la première phase poétique. On sent, en parcourant ses deux livres, l'homme qui a vécu, qui a souffert, si vous préférez ce synonyme.

Ce n'est que huit mois après qu'Albert Glatigny dévait revenir en Bigorre. Il n'y était pas tout à fait oublié. Il y avait un ami, un camarade du Quartier Latin qui ne cachait pas ses convictions républicaines et qui, lui aussi, taquinait la muse. Avocat (2) au barreau de Bagnères, journaliste, conférencier fort goûté pour son érudition et son éloquence, Louis Tappie, féru de Victor Hugo comme ceux de sa génération, savait parfois manier le fouet de la satire. On trouve des vers de lui, publiés le 25 octobre 1866 dans l'*Echo des Vallées,* où il déplore la décadence de l'art dramatique.

Oui, ce temps était beau, lorsque dans le théâtre
S'épandait le peuple à longs flots;
Lorsque, de tous côtés, la jeunesse idolâtre
Se ruait aux drames nouveaux.

(2) Louis Tappie, né à Ancizan, près d'Arreau, le 25 novembre 1838, mort à Paris le 25 novembre 1890. Inscrit au barreau de Bagnères de Bigorre en 1865, où il se distingua rapidement par son talent de parole, il fut chargé de diriger le parquet de cette ville par le Gouvernement de la Défense nationale. Il occupa ce siège pendant plus de deux ans; « il est juste de reconnaître, écrivit un adversaire au lendemain de sa mort, qu'il ne s'y départit jamais d'une extrême modération, le magistrat du lendemain se gardant de céder le pas à l'homme de parti de la veille ». Procureur de la République à Grasse (1873), avocat général à Chambéry (1876), à Bordeaux (1879), procureur général à Nimes (1880), avocat général à la Cour de Cassation (1881) et conseiller à la même Cour (5 septembre 1883). Conseiller général du Canton d'Arreau (1880), il présida le Conseil général des Hautes-Pyrénées depuis 1883 jusqu'à sa mort. Candidat aux élections sénatoriales en janvier 1882, il se retira devant Dupré et le général Deffis, quoiqu'il eût obtenu 215 suffrages dans une réunion préparatoire des délégués sénatoriaux. Il était le cousin d'Abel Peyrouton, son compatriote, journaliste de premier ordre, qui fut poursuivi en 1868 pour son opposition irréductible à l'Empire. Abel Peyrouton devait jouer un rôle important pendant la Commune; il fut condamné en 1871, ainsi que Georges Cavalier (Pipe-en-Bois) par le tribunal militaire de Versailles.

L'enthousiasme ardent chauffait alors les têtes,
Les yeux s'illuminaient d'éclairs,
La salle frissonnait au souffle des poètes
Comme au vent les vagues des mers.
C'était alors le temps des luttes magnanimes
Où, guidant notre art rajeuni,
Le Maître se dressant sur les hauteurs sublimes
Faisait rayonner Hernani.
C'était à ces combats que se plaisaient nos pères;
C'était pour ces drames vaillants
Qu'ils faisaient chaque soir retentir les parterres
D'orageux applaudissements.

★

Oh! lorsque je compare en mon âme rêveuse
Aux temps passés les jours présents,
Et que je songe à vous, cohorte radieuse,
Hommes de foi, maîtres puissants,
Je pleure, et la rougeur à la face me monte,
Et l'amertume emplit mon cœur,
Et devant vous, géants, je me sens pris de honte
Pour notre époque sans vigueur.
Je pleure, car mon œil cherche en vain une flamme
Qui l'éblouira de clarté,
Car la scène aujourd'hui languit et n'est plus l'âme
Où palpite l'humanité.
. . . .
. . . .
Le drame se débat parmi les saturnales
Effrayantes de crudité :
Les dieux s'en vont, le feu s'éteint, et les vestales
Ont vendu leur virginité.

Cette citation, qui nous paraît pertinente, accuse des préférences qui devaient plaire à Glatigny. Le jeune avocat bigourdan et le poète des *Vignes Folles*, des *Flèches d'or* et de *Vers les Saules* goûtaient médiocrement le théâtre de Ponsard, d'Emile Augier, de Victorien Sardou et de Meilhac et Halévy. « Les dieux s'en vont, plus que des hures », s'écriaient-ils, avant Jules Laforgue. Et sans doute ces deux compagnons aimaient-ils redire les strophes de Banville en faveur de la poésie dédaignée :

Toi qui tins-la lyre et le glaive,
Et qui marchais, rouge d'éclairs,
Dans l'action et dans le rêve,
O rude forgeron des vers
Qui faisaient tressaillir les mers,
Ame de héros courroucée
Qui t'exhalais en hymnes fiers,
Où dors-tu, grande ombre d'Alcée?

N'oublions pas que, dès 1860, dans une ode dédiée à Ronsard, Albert Glatigny avait écrit :

Au lieu de l'extase féerique
Dont vibrait la corde lyrique,
On n'entend plus que de grands mots
Vides de sens et pleins d'enflure;
Adieu la fine dentelure
Des vers étincelants d'émaux!
Pourvu que l'on rime en *patrie*,
En *école*, en *idolâtrie*,
Et que de l'avenir lointain
On viole le péristyle,
Que, dans les dédales d'un style
Obscur, on trébuche incertain,

Tout est parfait!

Il y avait de la vigueur, un peu à la manière d'Auguste Barbier, dans les vers précités de Louis Tappie. Le mardi 25 février 1868, il reprend la plume et des extraits de son long article de l'*Echo des Vallées* méritent d'être reproduits ici.

Je reçois de Bayonne une comédie ou plutôt une idylle charmante dans le goût antique, signée : Albert Glatigny. Qui se souvient, à Bagnères, de Glatigny, de ce doux poète que sa vie errante poussa, il y a quelques mois, vers nos montagnes? Personne sûrement, puis-je dire, car je sais que dans notre ville il ne reçut même pas l'accueil qu'on accorde d'habitude au dernier des cabotins, à un râcleur de violon quelconque, à un dixième accessit du Conservatoire de musique, à un fruit sec de la peinture, à un troisième rôle du feuilleton du *Siècle* qui s'est fait une réputation à pasticher

de méchantes ballades espagnoles et à violenter le romancero. Il est vrai que Glatigny n'était point recommandé aux puissances, qu'il n'arrivait pas porté sur les ailes de la réclame, qu'il se présentait seulement avec son immense talent, avec sa notoriété dans le monde des lettres, avec ses deux volumes glorieux : *les Vignes folles* et *les Flèches d'or,* toutes choses inconnues à Bagnères. Aussi ce jeune homme proclamé grand poète de l'avenir par Emile Montégut, de la *Revue des deux mondes*, par les Gautier, par les Janin, par les Banville, comme l'espoir d'Israël, ce lévite de la religion poétique, cet héritier de la langue sacrée a été reçu parmi nous comme un jongleur de rimes et n'a même pas eu le succès d'un montreur d'ours. L'on n'est pourtant pas difficile en fait de poètes dans ce pays où l'on croit aux vers saugrenus de M. Hippolyte Lucas. Lorsqu'il vint nous visiter, la dernière automne, il se souvint qu'il avait ici un vieux camarade, ...un vieux complice! Il m'écrivit. J'étais absent, sa lettre, après un long détour, m'arriva à la campagne, j'accourus... Il était parti. Son souvenir a suffi pour éveiller en moi un monde disparu, une époque évanouie. C'était le temps où nous nous étions mis quelques-uns à rédiger des journaux d'avant-garde qui tombèrent tous héroïquement sous la mitraille. Glatigny était des nôtres. Il nous apportait des satires ravissantes dans le goût de ces odes funambulesques que Banville publie aujourd'hui dans le *Charivari*. Je me souviens surtout de deux pièces sur About et sur Havin. C'était l'époque de *Gaëtana* (3)

(3) Edmond About avait déjà connu, au Théâtre-Français, une chute éclatante avec *Guillery,* le 2 février 1856. Le 2 janvier 1862, *Gaëtana* excita, à l'Odéon, le plus violent orage, et fut retiré, après quatre soirées tumultueuses, devant la coalition « de tous les ennemis politiques, religieux ou littéraires que s'était faits l'auteur ». « About n'est pas un rayon, c'est un reflet », écrira Th. Labourieu, dans *l'Eclipse* du 13 décembre 1868. La même année ,dans les *Hommes du Jour*, Eugène Vermersch disait : « L'orgueil de M. About n'a d'égal que son impuissance à créer quelque chose. Il voudrait bien faire des questions d'Etat de ses petites querelles et sa bonne foi confesse vingt à vingt-cinq sifflets à la première de *Gaëtana*. Point, M. About, point! Il y avait bel et bien douze cents spectateurs, — non des portiers avinés, comme vous le dites, mais des étudiants — oui, douze cents qui ont sifflé *Gaëtana*, et qui ont eu raison; car la forme en était détestable et le fond immoral. » Vermersch ajoutait : « *Gaëtana* nous a prouvé qu'un About n'est un Voltaire que quand on s'assied dessus. » Georges Cavalier, qualifié Pipe-en-Bois par Jules Vallès, menait l'ouragan. Pour le *Siècle*, de Havin, et le *Courrier du Dimanche*, où écrivait Eugène Pelletan, on trouve des renseignements fort intéressants dans Hatin (*Histoire de la Presse*), J.-F. Vaudin (*Gazettes et Gazetiers*) et Germain (*Martyrologe de la Presse*).

et de la polémique du *Courrier du Dimanche* avec le *Siècle*. Naturellement nous avions sifflé About et pris parti pour Pelletan contre Havin. Glatigny en notre compagnie avait saisi l'allure d'un poète de combat; puis sa fantaisie le poussant et la pauvreté aussi,

Hélas! il n'était rien que le fils d'un gendarme, il disparut; il revint au chariot de Thespis (vieux style) qui avait bercé son adolescence et voilà qu'en la compagnie des princes et des princesses de théâtre il s'en alla, battant l'estrade, courant le pays dans tous les sentiers de la bohême, mauvais comédien, excellent poète, tantôt souffleur au théâtre de Rennes, tantôt Sénateur à la Porte Saint-Martin, renouvelant enfin la curieuse aventure de ces poètes du XVI[e] siècle si bien décrits par Théophile Gautier dans son volume des *Grotesques*. C'est dans une de ses pérégrinations qu'il a rencontré la troupe d'Hermant. Le voilà aujourd'hui à Bayonne où il a fait, au commencement du mois, représenter cette agréable comédie : *Le Bois*, dont je veux dire un mot.

Suit une analyse très fine et très précise de cette « idylle virgilienne » entre la nymphe Doris et Mnazile le jeune satyre. « Et maintenant, ô Athéniens de Bagnères, que dites-vous de l'élégante suavité, de la langueur ïonienne de ces vers? Voilà pourtant le poète que vous avez dédaigné. Il me semble néanmoins que cette poésie vaut bien les strophes de M. Lucas (4) déjà nommé sur le *Lac Vert* ou sur l'escalade du *Camp de César* ».

L'admiration et l'amitié de Louis Tappie pour Glatigny devaient s'affirmer à nouveau au mois de juin 1868. Le jeune avocat, parfait lettré, battit le rappel en faveur du poète-comédien qu'il avait eu la joie de revoir à Pau, dans l'atelier de Gustave de Coutouly, auquel est dédié le poème des *Vignes Folles* intitulé : *Les Bohémiens*. Après avoir

(4) Hippolyte Lucas avait publié *le Cœur et le Monde* (1834, 1842), recueil de poésies et de nouvelles. En 1891, parurent *les Heures d'amour*. « Banville a illustré le nez de Lucas qui passera à la postérité en compagnie du nez de M. d'Argout et de celui du bel Hyacinthe... Avec ses yeux enfoncés et son nez saillant, il ressemble à un corbeau; mais quand il se regarde dans un miroir, il ressemble à un aigle. » (Vermersch, op. cit.). Dans le *Panthéon de poche*, Pierre Véron dit simplement ceci : « Lucas (Hippolyte) : La consolation des camards. »

égratigné Stephen Liégeard, « fort peu poète et beaucoup député », il écrit les lignes suivantes :

Ce doux rêveur toujours attentif à sa chimère intérieure, cet amoureux de rythmes sacrés, ce contemplateur de la forme idéale se préoccupe fort peu de la vie.

> Qu'importe ce que peut un nuage des airs
> Lui jeter en passant de tempête et d'éclairs.

C'est ainsi que l'ont fait son tempérament, l'éducation qu'il a reçue, l'air qu'il a respiré. Il faut donc que les amis du poète pensent à lui puisque lui ne pense qu'à son rêve. Je viens donc demander aujourd'hui à Bagnères de faire pour Glatigny ce qu'a fait Pau... Nous comptons sur un public nombreux et sympathique. (15 juin 1868. *Echo des Vallées*) (5).

La Petite Gazette, sous la signature de Nobody, annonça aussi la soirée du Casino des Thermes « qui tint toutes ses promesses. Cette fois, du moins, le public avait répondu à l'appel ». En voici le programme :

1. Au pays de Bigorre (Prologue).
2. La course aux rimes.
3. Le Poète aux étoiles (Louis Bouilhet).
4. L'échelle des rimes.
5. La Conscience (Victor Hugo).
6. Une fable sur un sujet et une morale imposés par le public.

Intermèdes musicaux. Chansonnettes. Entrée : 2 francs.

Les comptes rendus de la soirée littéraire donnée par Glatigny ne tarissent point d'éloges « sur ses tours de force vertigineux et sur sa virtuosité qui tient du prodige. » Il s'y mêle quelques considérations de Louis Tappie aussi bien que de Nobody-Dussert qui estimaient

(5) *L'Echo des vallées* (Impr. Dossun) devait devenir plus tard *l'Avenir*. Léon Péré et ensuite son frère Albert Péré en étaient les directeurs. Glatigny trouva toujours à *l'Echo des Vallées* l'accueil le plus cordial. Louis Dussert-Nobody, dont les vers épars çà-et-là mériteraient d'être recueillis, était en quelque sorte « le Maître Jacques, le rédacteur universel de la *Petite Gazette* ». Laurent Tailhade en parle dans une conférence savoureuse faite à Bagnères-de-Bigorre le 9 septembre 1909. C'est dans l'*Echo des Vallées* que Lorenzaccio fit paraître les premiers articles de son *Bagnères-Thermal*.

qu' « il était triste de voir un grand esprit, un vrai poète obligé de parader devant le public comme un pitre vulgaire et d'exécuter des tours de force pour divertir la société ».

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet étrange jeu auquel il se livre, c'est que le sentiment poétique ne l'abandonne jamais; c'est qu'à travers les rimes les plus bizarres on sent circuler le souffle d'une chaude et vigoureuse inspiration. Aussi l'auditoire surpris, émerveillé, a-t-il applaudi avec un véritable enthousiasme (20 juin 1868).

Pourtant, Louis Tappie concluait en ces termes :

C'est au nom de la dignité de l'art, c'est au nom de l'amitié que nous supplions Glatigny de tuer en lui l'improvisateur s'il ne veut pas que l'improvisateur tue en lui le poète.

Même opinion, même désir sous la plume de Nobody. Mais Glatigny, « Panurge dans la lune », n'avait souci que de chimères. Avant de quitter le quai de l'Adour où il logeait, pour aller à Paillole, d'où il écrira à Banville, à plusieurs de ses amis, en dehors des articles qu'il envoyait à *l'Eclipse*, il eut « la gracieuseté » d'accorder sa collaboration à l'*Echo des Vallées*. Les renseignements ne manquent point sur les étapes de sa vie errante, avec son chien fidèle, son cher Toupinel, d'abord, puis avec Cosette, « Gueule-de-Rose », à Bayonne, Pau, Mont-de-Marsan, Bagnères de Bigorre, Tarbes, les Eaux-Bonnes. Il convient de les compléter, car plusieurs de ses poèmes et quelques-unes de ses Lettres de la montagne n'ont pas été reproduits. Voici le Prologue qu'il récita au Casino de Bagnères :

AU PAYS DE BIGORRE

C'est de votre pays, de la vieille Bigorre,
Cet Eden de verdure au nom frais et sonore,
Que sont partis, jadis, les joyeux ménestrels,
Ces chanteurs turbulents, ainsi que les pétrels,
Qui chantaient leurs chansons à toute porte ouverte
Que leur faisait le Nord.

Cette vision verte
De montagnes, de fleurs, de gaves, de torrents
Eblouissait les yeux des poètes errants.
S'il neigeait sur la route, ils conversaient dans l'âme
La chaleur du soleil bienfaisant — et sa flamme,
Qui se réfléchissait ardente dans leurs yeux,
Faisait reculer l'ombre au fond des autres cieux.
Et toujours leur chanson doucement attendrie
S'enivrait de ce nom véritable : Patrie!

Moi, j'arrive et je tremble et j'ai peur. Oh! comment,
Lorsque mon cœur est plein de cet effarement
Que nous donne l'aspect de ces monts héroïques
Où le cor de Roland sonne en accents stoïques,
Comment venir jongler avec des mots, comment
Dire à la Muse : mets ce vil déguisement
D'Arlequine en gaîté, de sauteuse foraine?
Mais la Muse sourit, indulgente et sereine,
Et me dit : Ne crains rien pour nos pauvres chansons.
Le chêne, où la tempête avec de longs frissons
Pousse le vol heurté des vautours et des aigles,
Penche parfois son front auguste vers les seigles
Et sourit aux refrains de l'humble roitelet
Qui chante, tout en bas, son poème aigrelet.

Bagnères, « qui a toujours tenu à passer pour aimer l'art et les artistes », ainsi que l'écrivait Louis Tappie, Bagnères, dont la cohorte des quarante chanteurs Montagnards, sous la conduite d'Alfred Roland, avait fait le tour de l'Europe, ne pouvait point ne pas réserver à Albert Glatigny le chaleureux accueil que méritait ce simple poème — presque improvisé. L'inspiration en était généreuse et le « jongleur » qui annonçait à son maître Banville qu'on allait jouer *Gringoire* à Bagnères, devait, sans doute, se répéter, en remontant vers Campan et Paillole, le bâton ferré à la main, la pipe au bec, avec auprès de lui, jappant à ses chausses, son fidèle Toupinel, les Ballades des pendus et des Pauvres gens :

Prince! pour tous je demande merci!
Pour le manant sous le soleil noirci
Et pour la nonne égrenant son rosaire
Et pour tous ceux qui ne sont pas d'ici;
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

Le succès ne l'avait point grisé et s'il entendait le long de l'Adour, sur les pentes de l'Arbizon, du Col d'Aspin et de Sencours, les sonnailles et les clochettes des troupeaux, il n'avait dans sa poche que de rares écus. Mais à Paillole, à l'auberge Biau, il ne semble pas que le doux rêveur ait enduré « peine et misère ». En dehors du paysage qu'il goûtait (on lira sa lettre à Frédéric Soutras) avec une compréhension et un sentiment fort rares de la nature, Glatigny trouvait là, à quelques pas du pré Saint-Jean et des carrières de marbre de Campan, « un vrai paradis », écrivait-il à Théodore de Banville; « avec le café, la nourriture et le logement me coûtent soixante-dix francs par mois : le soleil du Midi dans toute sa magnificence, le soleil qu'on voit et qu'on ne sent pas à cause de l'air ». C'est là qu'il perdit Toupinel, son compagnon d'excursions, « bon et dévoué au possible, qui lui léchait encore les mains en mourant ». En quittant le Casino de Bagnères, où l'on devait l'applaudir à nouveau, il avait laissé à l'*Echo des Vallées*, qui s'empressa de la reproduire, « l'improvisation suivante » :

A TOUPINEL

Partons, ô mon vieux camarade,
Il fait un été sans pareil;
Sans redouter nulle algarade
Partons, l'air est plein de soleil.

Suivant tous deux notre chimère
Aux cheveux blonds, aux blanches mains,
Allons, à la façon d'Homère,
Cueillir les lauriers des chemins.

J'irai, la lyre en bandoulière,
Comme un bon marchand de chansons,
Cherchant l'étoile hospitalière,
Le vert des près, l'or des moissons.

Tu courras, la queue en trompette,
L'œil en éveil, le nez en l'air;
Partons, mon fils! Tout nous répète
Qu'il faut errer sous le ciel clair.

Viens tous deux arpenter la terre,
Scrutons-la d'un regard songeur :
Janvier fait l'homme sédentaire,
Avril le change en voyageur.
Nous sommes en retard, Juin brûle,
Le chêne a l'air d'un sénateur
Assis sur sa chaise curule
Et gourmandant notre lenteur.

Oh! le grand air! l'horizon vaste,
La montagne au front solennel,
Où la neige brille avec faste!
Partons, mon brave Toupinel!

« J'ai à ma disposition quatre ou cinq journaux des Pyrénées très lus pendant la saison », écrivait-il à Banville. Les deux plus importants publiés à Bagnières de Bigorre (6) étaient l'*Echo des Vallées* et *la Petite Gazette*. Prose ou vers, tout ce qui portait la signature d'Albert Glatigny y était inséré avec faveur. Le sonnet destiné au *Falot cosmopolite* de Job-Lazare et que celui-ci reproduit — avec deux variantes — dans son livre (1878) en le croyant inédit, avait déjà paru dans *la Petite Gazette* du 15 juillet 1868. Donnons le premier quatrain:

Quelquefois un beau ciel s'embrase tout à coup;
L'herbe est verte, les bois sont baignés de rosée
Et la nature aimante, heureuse et reposée,
A l'air de s'endormir et de rêver partout.

Le même journal nous fournit l'occasion d'apporter un correctif — si j'ose dire — à un passage de la Préface d'Anatole France parlant des improvisations de Glatigny supérieur à Pradel. « Ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est que Glatigny ne souffrit jamais qu'un seul feuillet de ces bouts-rimés restât aux mains des étrangers et pût

(6) Dans *le Furet*, « journal paraissant quelquefois » à Pau, Gustave de Coutouly, en mai 1868, avait ainsi présenté Glatigny aux Palois : « Il est si grand que son nez s'accroche aux branches des sycomores; il est si maigre que ses habits étroits flottent autour de ses os comme la brume crépusculaire autour des peupliers de la vallée. Un chapeau pointu qui a eu des malheurs allonge encore sa tête longue au sommet de laquelle s'accroche une modeste forêt de cheveux qui frisent... comme des bâtons de chaises. » (Cité par Benoux-Barès, *Revue Régionaliste des Pyrénées*.)

être publié. Il savait, lui qui faisait des vers, que ce n'en était pas. »

Or, on a lu le programme de la soirée du Casino : une fable sur un sujet et une morale imposés par le public. Le sujet choisi était : La tourterelle et le crapaud et la morale (fort édifiante comme toute morale qui se respecte : la vertu est toujours récompensée). « La réponse n'a pas tardé, écrit Nobody. En quelques minutes, l'improvisateur a fait applaudir l'apologue demandé, un véritable petit bijou si finement ciselé qu'un peu plus ou un peu moins de temps n'eût rien pu ajouter à sa grâce, à sa fraîcheur. » Et voici la fable :

LE CRAPAUD ET LA TOURTERELLE

Le crapaud regardait voler la tourterelle,
Lorsque l'humble oiseau de Vénus
Vint tomber devant lui sur les cailloux aigus,
Triste, avec du plomb dans son aile.
Il la raillait — A quoi bon ta fidélité.
O pauvre innocent volatile!
Tu meurs! tu meurs! En vérité,
Te tuer était si facile.
C'était par la douceur
Que tu séduisais le chasseur
Qui me regarde, moi! haineux et gris dans l'ombre
Lâchant toujours ma bave sombre.
On ne me vise pas.
La vertu, pauvre sotte, est mal récompensée.
— C'est vrai, répondit la tourterelle blessée;
Mais on peut braver le trépas
Lorsque, vers le ciel qui s'azure,
On monte l'âme blanche et pure.

Les vers « créés d'emblée » par Glatigny, selon l'expression de Victor Hugo exilé à Guernesey, gardaient toujours cette délicatesse de touche, cette grâce et cette fraîcheur qui valurent au « Trouvère vagabond » les bravos enthousiastes du public bagnérais. Le samedi 18 juillet 1868, le *Bois* était représenté au théâtre, avec le concours de Mme Etienne, entre un vaudeville, *Jobin et Janette*, et une comédie : *Un Monsieur et une Dame*, interprétée par

Mlle Gabrielle, M. Etienne et Mme Dalis. Gros succès pour tous les acteurs, et notamment pour Glatigny « improvisateur poète, auteur et acteur », bien qu'un rédacteur qui signait : B. V... eût jugé que le *Bois* « était une pièce étrange, ne ressemblant à rien de ce qu'on joue habituellement au théâtre ». L'on ne saurait plaire à tous les auditeurs, surtout quand on est un vrai poète lyrique.

Les deux lettres qu'on va lire n'ont pas une simple valeur de documentation. Elles éclairent singulièrement la physionomie et le talent très sûr de ce bohème impénitent qui se complaisait à la contemplation de la nature pyrénéenne, si magnifiquement comprise par Ramond et Russell — par d'autres aussi, plus près de nous, — et qui, dans sa chambre de l'Auberge Biau, à Paillole, adressait à Louis Tappie une page de haute critique littéraire sur *l'Intermezzo* de Henri Heine et ses traducteurs.

Frédéric Soutras (7), auquel est adressée la première Lettre de la montagne parue le 1er juillet 1868, mériterait mieux qu'une mention sommaire. Glatigny avait lu ses « éblouissantes *Pyrénéennes,* toutes d'ardeur et de couleur », écrira plus tard Laurent Tailhade. Soutras, poète et prosateur remarquables, était resté, toute sa vie, inébranlable dans sa foi républicaine, admirateur passionné de Victor Hugo et des *Châtiments*. Par dessus tout, en dehors de ses études historiques, il était le chantre inspiré de ces montagnes qui avaient tant d'attraits pour Albert Glatigny — « le Sylvain des Pyrénées », dont il redisait peut-être les vers, mis en musique par François Soubies :

Allons, mes guêtres, Madgeleine,
Mes bonnes guêtres de peau d'ours,
Mon havresac, ma gourde pleine,
Du pain et des noix pour deux jours.

(7) Frédéric Soutras (1815-1884), professeur, poète, historien, était « un beau talent, un grand caractère, un homme austère, stoïque, désintéressé ». (Docteur Dejeanne : Bulletin de la Société Ramond). Laurent Tailhade lui a consacré un excellent article dans *Bagnères-Thermal*. Ses compatriotes lui ont élevé un monument le 10 septembre 1922. On peut lire, en dehors des discours prononcés ce jour-là par Arnaud Lacoste, Camille Vettard, Prosper Noguès et Tristan Derème (ce dernier sur le mode lyrique, bien entendu), la conférence de Laurent Tailhade sur *Quelques poètes bagnérais d'expression française* (9 septembre 1909) que nous avons publiée dans les *Pyrénées* de Tarbes.

L'oiseau chante : le vent d'Espagne
Au loin disperse les brouillards :
Ce soir je gravis la montagne,
Je sais où dorment les isards.

PAILLOLE

A M. Frédéric Soutras.

Il arrive parfois qu'un beau dimanche de juillet un Parisien prenne sa volée vers la campagne. Il descend du chemin de fer et le voilà, tout d'un coup, lâché en pleine nature. La verdure frémissante, l'or des blés, la vendange qui va s'éveiller, l'odeur des foins, ce je ne sais quoi de grand et d'auguste dont on est pénétré dans les foins, tout cela lui monte au cerveau. Il se grise de ces choses saines. Sa joie déborde, éclatante, expansive, folle. Il arrête tout le monde et dit, même au paysan : « Vous ne savez pas? Mais la campagne est merveilleuse. C'est très beau, un arbre. Regardez donc ce ruisseau. Que les hommes sont bêtes! Ils circonscrivent l'univers dans le mur d'enceinte; c'est qu'on ne se doute pas de ces parfums, de ces lumières, de ces vagues chansons entendues sous bois! » Et le paysan lui répond en souriant : « Mais je savais tout cela! »

Je suis un peu comme ce Parisien naïf. Jeté brusquement au beau milieu des montagnes, aux prises, pour la première fois, avec cette nature en révolte, sauvage, et cependant si douce et si verte, ma surprise éclate en folles exclamations, et je viens vous prendre au collet, vous, le Sylvain des Pyrénées, pour vous dire que votre pays est merveilleux. Laissez-moi mon erreur. Permettez-moi de croire que j'ai découvert, le premier, ce coin de terre aérien, brusquement fermé par les hautes sapinières; qu'avant moi, en dépit de vous-mêmes, en dépit des livres innombrables écrits à propos de ces vallées heureuses, personne n'y est venu. Je vous écris au hasard, comme je vais, ne sachant la plupart du temps pas même comment s'appellent les endroits que je traverse, ne voyant que leur splendeur. Il m'arrivera peut-être de prendre le Pirée pour un homme; mais qu'est-ce que ça fait pour vous que le Pirée me soit apparu?

Je ne sais rien de charmant comme le repos du soir, lors-

que la nuit tombe, et qu'assis devant la porte de l'auberge du brave père Biau, je vois l'ombre envahir le vallon de Paillole. A deux pas du Tourmalet, du Pic-du-Midi, de l'Arbizon, de toutes ces grandioses sauvageries, de ces magnifiques épouvantements, on dirait que la nature se délasse et veut respirer. Le flamboiement du soleil couchant allume un incendie joyeux dans la sapinière qui clôt le pré Saint-Jean. C'est terrible et rassurant à la fois; mais de l'autre côté! la route de Campan, dont on ne voit qu'un petit tronçon, débouche sur le pont, entre deux collinettes gaies, couvertes de hêtres, avec une grande trouée au milieu pour l'horizon, pour l'espace, pour l'illimité. On ne soupçonne pas les géants qui sont là derrière à deux pas! O jeux de la terre sacrée! Goliath se cache derrière Tom Pouce. C'est un entr'acte dans la féerie de la montagne. Rien n'empêche, à cette hauteur, de se croire au Bas-Meudon, ou dans un joli vallon du centre de la France. Les troupeaux reviennent du pâturage, les chevaux vont boire à l'auge, en face de l'écurie; l'Adour, le fleuve magnifique qui, à Bayonne, enverra des trois mâts donner des nouvelles à l'Amérique, coule tout près de vous, chantant, gazouillant, comme un gamin de torrent qu'il est. On prend le frais, le frais large, vaste, synonyme d'apaisement. On sent, comme dans la *Légende des Siècles :*

Une immense bonté tomber du firmament.

L'homme et la terre vont dormir, reprendre des forces pour le combat de demain. Mais avant le sommeil, le crépuscule nous donne cette adorable quiétude, ce songe avec les yeux ouverts de la nuit qui vient sereine et pacifique. Le corps ne fait plus rien, la pensée flotte vague, indécise, et ce n'est pas le moment encore de clore la paupière. Il faut assister au prologue de la nuit, les lézards ne sont pas encore couchés, il y a des bruits épars dans l'air, dans l'arbre, sur le sol!

Ce que j'aime avant tout dans la montagne, ce n'est pas le sommet, ce ne sont pas les pics d'où le regard plane dans l'espace démesuré, c'est le bas, c'est la naissance de ces colonnes de granit. Quand on a monté quelque temps, le roc semble s'avouer vaincu, la lumière vous noie, au-dessus de vous, au-dessous de vous, tout autour, des cimes, des

villages, des plaines, tout cela vous regarde, vous espionne. Mais dans les forêts de sapins qui se pressent, farouches, au pied de l'Arbizon comme pour le garder et le défendre, toute la mystérieuse horreur du bois vous étreint. Il fait presque nuit. Le soleil a des allures de flèches, quand, profitant d'une éclaircie, il tombe sur la mousse, sans oser attaquer l'ombre rigide qui emmure le pied des arbres. Les escarpements sont plus droits; deux rangs d'arbres masquant la vue font pressentir quelque chose qui ne doit plus finir. Y a-t-il quatre pas de forêt, y en a-t-il cent lieues, qui pourrait le dire? Le gazouillis du ruisseau, si doux, si charmant dans la prairie, devient là redoutable et menaçant. On ne sait pas d'où ça vient, cette voix grave et profonde, qui vous entoure, qui est palpable presque. C'est un Titan qui se plaint, c'est le bois qui s'anime. Menace-t-il? Pleure-t-il? Est-ce un éclat de rire, un sanglot, une provocation, ce bruit formidable, incessant, qui recommence, qui a des silences, des fanfares, de sourdes mélodies prolongées sous l'ombre? Non! c'est l'hymne de joie qui célèbre l'éternel accouplement de la forêt et de la matière. C'est la vie qui sourd, qui s'essaie en bégaiements terribles. Elle vous effraie. Tant pis pour vous. Pourquoi veniez-vous la surprendre chez elle? Plus tard, ce fracas qui gronde sera le silence majestueux du fleuve; mais là, dans ce bois, au milieu de tous ces rocs, dans cette occupation d'une descente vertigineuse, le torrent a bien le temps, vraiment! de faire sa petite voix et de trouver des mots aimables.

Et comme, lorsqu'on sort des ténèbres de ces voûtes austères, la claire lumière de la prairie vous paraît nouvelle! C'est une sensation d'inconnu, une résurrection. Toutes les chimères de la terreur s'en vont, se dissipent dans le bleu pur du ciel; la montagne vous regarde par dessus la forêt et vous dit : Tu reviendras demain! Alors, on sent dans sa poche le livre ami qu'on avait emporté, et qu'on n'a pas ouvert, empêché qu'on était de le faire par la jalousie et l'accaparement du bois.

Cette page si pénétrante était digne de l'auteur des *Pyrénéennes*, des *Pyrénées illustrées* et des *Echos de la Montagne*.

Tout en restant en contact avec le centre intellectuel du pays, disait Arnaud Lacoste, notre ancien maître, le 10 septembre 1922, Soulras préféra l'immuable nature dont l'austère grandeur concordait avec la sévérité de ses pensées. Les promenades à travers les bois et les champs où s'épurent les méditations; ces allées ombreuses d'où il apercevait le clocher à l'ombre duquel il avait grandi suffisaient à son âme de rêveur solitaire.

Et l'on voit bien que si Glatigny n'avait pas été entraîné par sa vie de comédien-errant il aurait trouvé dans ce coin de la Bigorre aux multiples aspects une source féconde d'inspiration. « J'ai un mètre de manuscrits sur ma table », écrivait-il à Banville. Confiné à l'auberge Biau et ne pouvant escalader l'Arbizon et « abattre ses cinquante kilomètres par jour », seul ou en compagnie d'une bande d'Anglais auxquels il servit de guide, Albert Glatigny, dans une lettre du mercredi 15 juillet 1868, faisait goûter à Louis Tappie le fruit de ses lectures. Recueillons ce document, précieux à tous égards. C'est un Glatigny inconnu qui se révèle ici.

DANS LA CHAMBRE

Il pleut. La montagne apparaît comme une chose sombre sur laquelle s'abattent des brouillards épais et cotonneux. La petite rivière claire, si transparente à l'ordinaire, coule une eau jaunâtre, et les grands fils gris de la pluie se pressent de plus en plus. Le bâton ferré, dans un coin de la chambre, se repose des courses précédentes. Il n'y a qu'une chose à faire, se résigner et prendre un livre, oublier le paysage qui ne veut pas de vous aujourd'hui, et fumer mélancoliquement en épiant une embellie incertaine. Heureusement que le facteur m'a apporté ce matin un livre, tout frais arrivé de Paris, et joyeux à recevoir comme une poignée de mains d'amis oubliés.

Ce livre est *l'Intermezzo* (8), de Henri Heine, traduit en vers

(8) Paul Ristelhüber avait publié sa traduction en 1857. Celle d'Albert Mérat et de Léon Valade est de l'année 1868. Auparavant Jules Lacroix, dont parle Glatigny, avait fait représenter, en 1858, l'*Œdipe Roi*, de Sophocle, qu'il avait traduit, et qui fut couronné, en 1862, par l'Académie Française. Quant à Henri Heine et à Gérard de Nerval, la documentation en est abondante et sera consultée avec intérêt.

français par deux jeunes gens, Albert Mérat et Léon Valade, qui, dès leurs débuts, se sont associés déjà, mêlant leurs vers, confondant leurs sonnets, et en faisant un tout charmant qui avait pour titre : *Avril, Mai, Juin.* Je connaissais déjà un *Intermezzo* en vers français de M. Paul de Ristelhuber, aussi ai-je un peu fait la grimace en recevant celui de mes amis Valade et Mérat. Quoi! me disais-je, voilà deux êtres à qui les vers ne coûtent rien, qui ont l'imagination vive, ardente, travaillent le rythme en bons ouvriers, et au lieu de nous donner un livre échappé de leur cœur, ils s'attellent à une paraphrase, ils cousent des rimes à la prose opulente que Gérard de Nerval et Henri Heine ont voulue pour l'*Intermezzo* en France! A quoi bon ce jeu de patience?

Cependant, en y réfléchissant, j'ai vu que les traducteurs nouveaux avaient eu raison. En effet, rien n'est plus choquant, pour un poète, que de lire des vers en prose. Il cherche à rétablir le rythme que la traduction a brisé. Il en a besoin. Ces strophes si brillantes, si éclatantes qu'elles soient, ressemblent à de magnifiques insectes dorés à qui manqueraient des ailes, c'est un clair de lune empaillé, dit Henri Heine lui-même. MM. Mérat et Valade ont voulu reconstruire le rythme allemand; aux paroles de la chanson ils ont tenté de rendre la musique, et patiemment, longuement ils se sont mis à l'œuvre.

Je ne crois pas que depuis M. Jules Lacroix, on soit parvenu à plier cet indomptable vers français aux exigences du mot-à-mot, indispensable surtout dans un poème comme l'*Intermezzo*, ainsi que l'ont fait MM. Mérat et Valade. Vers par vers, syllabe par syllabe, ils suivent le texte, l'épient, se jettent sur lui et l'enferment dans le moule d'un beau vers, sonore et franc, qui tinte d'or, voyez plutôt :

> Les colombes, les lys, les roses, le soleil,
> Je les aimai longtemps d'un amour sans pareil.
> Je ne les aime plus; j'aime tout autre chose.
> C'est toi, claire, petite, immaculée et rose,
> Toi, ma source d'amour à qui rien n'est pareil,
> Ma colombe, mon lys, ma rose, mon soleil!

N'est-ce pas que le mouvement du vers était nécessaire à

cette strophe? On le sentait bien derrière la prose de Gérard de Nerval, mais instinctivement, et mal. En commençant ces lignes, j'ai employé le mot paraphrase et la traduction de MM. Mérat et Valade n'en est pas une. C'est la reproduction du style; toutes les expressions pittoresques, toutes les tournures alertes et singulières d'Henri Heine sont conservées; un mot n'est jamais employé pour un autre; le balancement de la strophe française est le même que celui de la strophe allemande. Ce poème, que nous savions par cœur, nous produit un effet nouveau. C'est la sensation de surprise produite par la femme aimée qui nous apparaîtrait dans une toilette exquise pour la première fois. Sur sa blanche tunique de tous les jours, la muse a jeté mille belles et précieuses broderies, elle a savamment relevé les nœuds de sa chevelure et nous vient dire : Comment me trouvez-vous en mes beaux atours?

Mais à quel travail de nègre les traducteurs de l'*Intermezzo* ont-ils dû se livrer pour arriver à ce résultat? Je me rappelle avoir essayé, une fois, de traduire en vers une chanson basque pour un musicien. Après m'être bien appliqué pendant une journée entière, je relus mon œuvre.

Dans le texte basque il était question d'un oiseau en cage, et ce que j'étais parvenu à faire ressemblait à une seconde édition du récit de Théramène. Il y avait peut-être le monstre aux écailles jaunissantes, mais très certainement il n'y avait ni oiseau ni cage. MM. Mérat et Valade ne m'ont point imité comme traducteur, et je ne puis que les en féliciter. Mais, à présent, ils nous doivent un livre personnel, qui leur appartienne et jaillisse tout armé d'eux.

Cette seconde Lettre de la montagne aurait peut-être besoin d'être commentée; le sujet s'y prête : Henri Heine, Gérard de Nerval, Jules Lacroix, Albert Mérat et Léon Valade, parnassiens qui n'ont pas vécu, hélas, « dans un dandysme épris des seules rimes », que d'aperçus, que d'évocations, que de retours sur une période riche de méditations, de rêves et de pensée suggèrent ces noms et ces œuvres! Glatigny, habile, dans sa nonchalance bohémienne, à découvrir le trait exact, à préciser une impres-

sion qui apparaîtra à d'aucuns bien fugitive, puisqu'il n'était, aux yeux de la plupart, que le Poète-vagabond, comédien et funambule, Glatigny avait certainement, à ce moment-là, d'autres choses à dire. Catulle Mendès l'avait-il deviné? Et Banville? Et Anatole France? Nous n'en avons, pour l'heure, aucune preuve. Contentons-nous, en nous promettant une incursion dans ce domaine, où, par un heureux effet du hasard, la fantaisie n'est pas entrée, d'ajouter à cette Lettre de la Montagne la conclusion d'Albert Glatigny :

Et maintenant, mon cher Tappie — la pluie en est cause — permets-moi de finir par ces rimes griffonnées en descendant de l'Ordinçède, pendant que le comédien Depay s'exerçait à remplacer les souliers par les fonds de culotte et se demandait s'il n'allait pas être embroché, d'un instant à l'autre, par le clocher de Sainte-Marie :

L'AUBERGE.

A M. Biau.

Foin de l'hôtel où des notaires,
Raie au milieu, gros favoris,
Prennent leurs airs les plus austères
Pour servir un potage au riz.

Où la table d'hôte s'allonge,
Lugubre comme un grand convoi,
Où l'œil avec désespoir plonge
Sur des genoux en désarroi,

Où l'on dîne en pinçant la bouche,
Où l'on s'observe, où le beau temps
Est commenté, d'un air farouche,
Par des prud'hommes révoltants.

Où, tout d'abord, ce qui vous frappe
Est un brouillard d'ennui mortel :
Autant la chartreuse ou la trappe
Que ce qu'on nomme un grand hôtel.

Mais vive l'auberge où l'on hume
La gaîeté, le repos, l'espoir,
Où, libre et sans gêne, l'on fume
Sa pipe, à la porte, le soir.

Qu'elle est gaie et franche l'auberge
Dans les prés assise et les champs!
Sa fenêtre joyeuse héberge
L'aurore et les soleils couchants.

La vie autour d'elle fourmille
Dans les grands arbres familiers;
On cause et l'on est en famille
Avec le garde et les rouliers!

Et quand la nuit calme débouche,
Le vent en tête pour clairon,
On gagne doucement sa couche,
En serrant la main du patron.

Glatigny emportait-il dans ses bagages d'autres impressions écrites du pays de Bigorre? C'est probable. Nous sommes heureux d'en avoir précisé quelques-unes en puisant directement aux sources qui avaient été négligées jusqu'ici.

La dernière soirée du 18 juillet 1868 au Théâtre de Bagnères causa, sans doute, à Glatigny une amère déception, car l'auditoire était fort clairsemé. Sait-on jamais avec cet incorrigible vagabond qui vécut son « Roman Comique » à la manière de la Rancune, mais en gardant toujours une folle insouciance, la plus brillante fantaisie et une intarissable gaieté! Aussi terminerons-nous cette étude forcément écourtée en citant ces lignes d'une Chronique Bagnéraise due à la plume d'un rédacteur anonyme qui l'aimait et le connaissait bien :

« Glatigny déroute ceux qui l'approchent. Cependant chacun du premier coup découvre en lui, sans difficile recherche, une grande âme et un grand cœur. Il ne ressemble à quiconque; il est profond et naïf; plein de fougue et de logique, de rires et de pleurs, de tendresse et d'amertume, d'amour et de persiflage. Sans arrondir ses coudes aigus, il marche d'un pas rapide à travers les conventions humaines; de sa chaussure ferrée, il en écrase même quelques-unes. Glatigny est ce qu'il paraît être. Un tel homme est rare! On a du plaisir à voir les vives arêtes de ce caractère égratigner le poli de la société; on dirait un

diamant qui trace son chemin sur le verre. Il est plus grand que nous, lui qui pousse du pied l'orgueil qui est notre maître; nous, nous ne sommes au moral qu'une pétrissure — tant pis si le mot n'est pas dans le dictionnaire — une pétrissure de vaniteuses conventions. Inclinons-nous devant le génie du poète, mais sans cérémonie aucune, pressons la main du poète » (9).

ANDRÉ GAYOT.

(9) Le jeudi 25 janvier 1869, l'*Echo des Vallées* annonçait qu'Albert Glatigny, « que nous avons entendu et applaudi à plusieurs reprises à Bagnères l'an dernier » avait éprouvé en Corse « la plus regrettable mésaventure ». Glatigny en a raconté toutes les péripéties dans le *Jour de l'an d'un Vagabond*. Nous croyons utile de reproduire quelques extraits d'un article qu'Alphonse Duchesne lui consacra dans le *Diable à quatre* du 23 janvier 1869 :

« Un poète, le plus idéalement poète de la pléiade actuelle, un bohème errant dans la vie comme un fil de la Vierge dans l'air, le plus candide des arrière-neveux de Pierre Gringoire, l'être le plus inoffensif de la création, une véritable bête du bon Dieu, Albert Glatigny lui-même vient à son tour — ô dieux, qui l'aurait pu croire? — de subir la persécution, et, victime de l'arbitraire d'une autorité subalterne, de voir sa liberté individuelle confisquée — sans motif plausible ni indemnité appréciable. Ce doux amoureux de la muse, dont les jambes sont longues comme d'aujourd'hui à dimanche, s'en allait cueillant des sonnets le long des buissons épineux, happant les rimes au passage comme mouches au soleil, couchant souvent sur les matelas de la nature, à la clarté des étoiles, menant une vie digne des personnages de Scarron : jouant la comédie ici, écrivant des comédies là, jetant des vers sonores et des rires saccadés à la face des gens, lutinant Dorine et Marton, se faisant moquer de lui, se moquant mieux des autres, toujours en mouvement, toujours en gaieté, toujours en appétit, mangeant quelquefois, buvant plus souvent, arpentant les routes avec des muscles d'acier, défiant la maigreur comme Falstaff l'embonpoint; eh bien! ce chevalier de la poésie errante, cet Ahasvérus de la comédie galante et des madrigaux, cet étranger au monde, cet ignorant de toute politique et de toute histoire contemporaines, qui, interrogé sur le nom du présent ministre de l'intérieur hésiterait entre Polignac et Guizot, le voilà devenu tout d'un coup, après quatre jours de prison, un initié, un opposant, un martyr — et qui sait si, dans un temps quelconque (il n'a pas vingt-cinq ans!) il ne sera pas devenu, en partant de ce fait, un révolutionnaire ferme en ses voies, redoutable en ses moyens? »

UN JEU
DE MORT ET DE RÉSURRECTION

—

Jeté en ce monde sans l'avoir consciemment voulu, venu à la lumière dans des circonstances assez bouleversantes, l'homme vit, dès qu'il réfléchit, dans l'angoisse de la mort. Cette angoisse est son bien propre, sa gloire et son tourment. Son principal effort va être d'entretenir une vie perpétuellement traquée, « œuf sur la pointe d'une corne », de la répandre, de la multiplier pour essayer de regagner, par la vue de cette expansion dans l'espace et le temps, le sentiment d'une sécurité qu'il sait précaire.

La ronde des événements noue et dénoue sans cesse des formes nouvelles, comme une chaîne de danseurs des figures perpétuellement réengendrées, comme l'orbite des astres entretient harmonieusement la réalité du cosmos. Mais cela ne suffit pas à l'homme.

Individu, il resterait encore sans consolation quant à son propre destin; intelligence, il resterait insatisfait de la succession des phénomènes impermanents. Il mourra; il le sait; il est le seul à le savoir peut-être en ce monde où ce qui est le plus voyant est aussi le plus mystérieux, mais il ressuscitera. Un pas de plus. Tout ce qui est contingent est inexorablement menacé, n'ayant pas de force en soi, n'ayant pas d'avenir assuré par soi. La vie ne peut se prolonger indéfiniment. Il faut donc qu'elle se transforme, qu'elle passe au delà de la forme, ce qui, ontologiquement revient à retrouver sa racine absolue.

L'individu, la nature et la société s'accordent dans le vouloir de renaissance. C'est le grand gémissement de

toute créature entendu par saint Paul. L'homme se distingue, s'oppose et pourtant se réunit. Ce n'est pas seulement un salut individuel qu'il postule et qu'il évoque pour le réaliser, dans les mystérieuses liturgies populaires que nous voyons parfois sans les comprendre, venues qu'elles sont d'au delà l'histoire et la mémoire des hommes.

Comment dégager et développer l'étincelle divine? Comment faire germer à l'immortalité une chair périssable et un sang trouble? Les époptes le cherchaient à Eleusis et les Ménades dans les thyases orgiastiques. Le fidèle d'Atys meurtri le cherchait dans la fosse où coulait sur son corps le sang du taureau. A Prométhée, fils du titan Japetos, la délivrance fut promise par les oracles. Un nouveau Prométhée, psychopompe et médiateur, est venu se présenter comme la vie elle-même et la résurrection. Le Dieu mort et ressuscité du christianisme manifeste sous une forme achevée l'aspiration universelle qui se décèle dans les dogmes et les rites, les littératures et les arts, les chansons populaires et les danses campagnardes.

Au Pont-de-Cervières, petit village de la commune de Briançon, au pied des montagnes couronnées de forts, est conservée une danse des épées en chaîne qui m'apparaît comme un jeu de mort et de résurrection.

Le 16 août, lendemain de l'Assomption de la Vierge, jour de saint Roch et de la fête patronale, devant l'église, puis sur une petite place à mi-côte, et enfin près d'un pont, neuf jeunes gens l'exécutent vêtus d'une chemise blanche, d'un pantalon blanc et d'une ceinture rouge. Tête nue, ils s'avancent précédés de leur étendard, l'épée nue au port d'armes, forment un cercle, s'arrêtant la face tournée vers le centre, posant leur épée sur le sol en forme d'étoile, se saluent, retirent leurs épées dont chacun tend la pointe à son voisin de droite qui la prend dans sa main gauche.

Désormais la chaîne circulaire ne devra plus jamais se rompre. Tous partent du pied gauche et tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, le bras gauche en avant tenant la pointe de l'épée du voisin, le bras droit en arrière, tendant l'épée au suivant. Puis, de ce grand cercle,

naît *un petit cercle qui se développe en appendice du premier et finit par le remplacer complètement.* (C'est maintenant le bras droit qui est en avant et le bras gauche, croisé sur l'autre qui tient la pointe de l'épée du voisin arrière. Par une suite de manœuvres minutieuses, l'on arrive à la figure centrale, cruciale, la *lève :* le danseur n° 1, passant sous l'épée 2-9, entre du pied droit dans le cercle (qui se resserre, chacun ayant le coude gauche plié sous le coude droit du voisin), et finit par avoir *toutes les épées croisées en étoile autour de son cou.* Tous dansent alors dans cette position délicate, avançant le pied gauche, le ramenant près de la jambe droite, lançant le pied droit en arrière et *abaissant le genou* droit presque au ras du sol, tout en tournant très lentement vers la gauche.

La première partie du *Bacubert* est terminée. Elle a compté dix-neuf figures. Elle a été accompagnée par un chant étrangement beau, grave, pur, noble, un peu funèbre et la danse elle-même laisse une impression de religiosité grave, parfois solennelle, comme si, en même temps qu'un jeu d'adresse, elle était la quintessence de quelque « mystère ».

L'air (1), dont nous nous contenterons de noter que le rythme fondamental est anapestique et que la tonalité peut se rattacher au deuxième mode grégorien, est chanté par quatre femmes assises sur un rang, à côté du cercle des danseurs. Il ne comporte pas de paroles, mais une suite de syllabes (*Et tra la la laderatanla,* etc.) qui n'est pas arbitraire mais fixée par la tradition invariable. Chaque répétition de l'air correspond à une figure. Tout doit être mathématiquement réglé.

La seconde partie du *Bacubert,* qui s'appelle *les figures,* comporte essentiellement une série de figures géométriques dessinées par les épées, à la suite d'évolutions de plus en plus complexes : trois cercles qui s'engendrent l'un l'autre, deux carrés, trois triangles, une étoile à cinq branches et un carré (on pense à la Grande Ourse). Ces figures sont

(1) Il a été noté au début du XIXe siècle, puis par M. Royer et par M. Tiersot. Feu M. Lacroix-Novarro, élève de M. G. Cohen, s'était attaché à le reconstituer dans son intégrité primitive.

parfaitement décrites dans la brochure du docteur Raphaël Blanchard parue en 1914 (2).

Où voyez-vous dans tout cela, me dira-t-on, un mystère de mort et de résurrection?

Isolé, le Bacubert ne se laisse pas facilement comprendre. Il a d'ailleurs donné lieu à de longues discussions sur son origine et sa signification. Cette danse des épées, la seule qui subsiste en France, venait-elle des Romains, des Grecs, des Caturiges, des Carthaginois, de Bacchus, des Druides?... Avait-elle été tout simplement importée par des soldats flamands en garnison?

Mais le Bacubert n'est pas isolé. Il a de nombreux parallèles en Espagne, Autriche, Allemagne, Italie, Angleterre. Non loin du Pont-de-Cervières, dans la partie du Briançonnais devenue italienne, il existait à Fenestrelle une danse des épées qui lui ressemble fort, bien qu'elle soit à la fois plus complète, plus complexe et moins pure (3). En Provence, il existait au XIXe siècle la danse des *Olivettes* (4) rentrant dans le même cycle.

Je n'ai pu étendre mon enquête à l'Amérique et à l'Asie, où il existe, semble-t-il, des cas analogues. Quant à l'Antiquité, ce qu'on peut savoir de la pyrrhique grecque, des danses armées des Curètes, des Corybantes, des Saliens, etc.; apparaît d'un style assez différent en général (combat mimé, choc d'armes, mimique vive). Mais les parallèles européens sont assez nombreux et assez précis pour donner déjà un résultat et pour qu'une comparaison méthodique permette de proposer une explication générale.

Notons tout d'abord que le Bacubert est une danse cérémonielle. Elle a lieu en principe un jour par an, pour la fête patronale; elle se fait avec un costume spécial; les jeunes gens célibataires seuls, en principe, y participent;

(2) *L'art populaire dans le Briançonnais. Le Ba'cubert.* Champion, 1914. 8°.

(3) *Estella Canziani and Eleonour Rohde :* Piedmont, London, 1913, in-4°, p. 59-63.

(4) Mlle Bourdillon, de Marseille, m'écrit qu'elle a vu autrefois la danse des épées, à Aubagnes. Les Olivettes reconstituées ont été données ce printemps en l'honneur de la folkloriste de Miss Violet Alford. Cf. M. Provence, *Symbolisme des danses provençales*, Aix, 1937.

l'idée plus ou moins nette d'une sorte d'obligation y est attachée.

Quelques interruptions, au xxe siècle, furent sévèrement jugées par les vieux. Enfin le Bacubert est considéré par les jeunes gens du Pont-de-Cervières comme leur bien réservé; il ne doit pas être révélé aux étrangers.

Un vieux prêtre du pays m'a raconté l'histoire de Coco Roux, qui voulut enseigner la danse des épées à la jeunesse de Briançon et qui, menacé d'un mauvais parti par ses camarades de Pont-de-Cervières, dut renoncer à son projet.

Plusieurs des figures du Bacubert se retrouvènt dans les danses allemandes, italiennes, espagnoles, anglaises, etc..., en chaîne, qui toutes ont, sous une forme ou sous une autre, la figure centrale du nœud des épées en étoile (*la lève* dans le Bacubert).

Dans les Olivettes provençales, les épées entrecroisées autour du cou d'un Arlequin, servaient ensuite de pavois à ce dernier. Dans une danse des Gardes Suisses de Louis XIII, décrite par Théophraste Renaudot en 1635, les soldats formaient deux plates-formes du haut desquelles combattaient deux sergents (comme dans une gravure de Nuremberg du xvie siècle). Dans la danse de Fenestrelle, où les danseurs passent *à travers le cerceau* de l'Arlequin, ce dernier est encerclé par les épées, autour de la taille puis du cou, et porté ensuite sur le pavois. En Allemagne (5) nous trouvons, dans le Nord, une danse des épées qui ressemble à celle décrite par Olaüs Magnus en Suède, au xvie siècle, avec une *rose* ou étoile à six branches. Dans la Bohême allemande, la rose est posée sur le dos d'un danseur. Dans l'Innviertler, elle est posée sur le dos du Fou, sur lequel monte le premier danseur, puis autour du cou du Fou.

Dans une danse des arceaux, à Gastein (Bavière), l'on place sur le Fou *la couronne*, puis le Fou est *rasé, édenté, mis à mort et ressuscité* au cours d'une parade burlesque.

En Autriche, nous retrouvons à Hallein le pavois. A Ebensee, le Chef combat, meurt et ressuscite; puis les

(5) Cf. les travaux de Richard Wolfram, Meschke, Walter Zaide.

épées entrelacées sont placées sur le dos du Fou sur lequel monte le Chef; puis le Fou monte sur le pavois.

En Angleterre, le Northumberland et le Yorkshire nous fournissent d'abondants parallèles admirablement étudiés par Cecil Sharp, qui insistait surtout sur le côté sacrificiel et totémique (c'était alors la grande vogue). La figure qui nous occupe particulièrement s'appelle tantôt *Rose*, tantôt *Lock*, *Knot* ou *Nut*, nœud, serrure. A Sleights, le *lock* des épées solidement entrecroisées est levé verticalement d'une main par le premier danseur qui expose ainsi au public une étoile à six branches, le sceau de Salomon; puis ce *lock* est abaissé, repris par tous et rompu brusquement; il était par la suite placé sur les épaules de la « Reine » ou du « Tom ». A Flamborough, où l'on tient l'épée de la main gauche, le *lock* à huit branches est simplement levé. A Kirby Malzeard, il est à six branches, levé et placé sur la tête du Capitaine. A Grenoside, il est mis autour du cou du Capitaine et levé verticalement, remis autour du cou du Capitaine et dénoué brusquement. A Swallwell, le *nut* à cinq branches (pentacle) est soulevé par tous et levé à la fin par un seul. A Earsdon, il y avait jadis un duel et un mort ressuscité par le Docteur. A Escrick, la Rose est levée verticalement, abaissée, reprise, posée à terre. A Handsworth, le *lock* est autour du cou du Clown ou d'un danseur. A Ampleforth, les épées sont retirées brusquement du nœud, la victime tombe à terre, comme morte et elle est ressuscitée au cours d'une longue parade aux paroles traditionnelles. Dans beaucoup de cas il y a en effet des vers et des chants qui précisent, avec toutes sortes de plaisanteries burlesques, les sens de mort et de résurrection.

Ajoutons qu'en Espagne, où il existe (surtout en Navarre et dans les provinces Basques, jadis dans le royaume de Tolède) des danses des épées, ou des bâtons, de styles variés, la figure des glaives autour du cou porte le nom significatif de *degullada*, décollation (6).

(6) En Belgique la danse des épées exista traditionnellement jusqu'au XVIII[e] siècle. Elle a été reconstituée ces dernières années à Namur. le Bacubert.

Somme toute, le « nœud » des épées est tantôt placé sur la tête ou sur le dos d'un personnage, tantôt autour de son cou, tantôt levé comme un pentacle; tantôt, devenu pavois, il sert à élever le personnage. Le rituel s'est fragmenté avec le temps dans les diverses danses qui le perpétuent et qui en ont conservé plus ou moins intact tel ou tel élément, tandis que le temps aussi introduisait çà et là des motifs extérieurs, des ornements, des variantes de virtuosité. Une victime est désignée, couronnée, immolée, exposée; elle ressuscite et revit d'une vie renouvelée. Le sacrifice est le lien mystique du groupe, le gage de sa permanence, la promesse d'une vie supérieure, en même temps qu'il représente et favorise la mort et la résurrection de l'année, du printemps, de la végétation, du soleil. Il vise souvent à entretenir la vie; son but suprême est l'anéantissement de la mort. Dans les traditions musulmanes, au jour suprême, le juge égorge un mouton qui représente la Mort et dit : « La mort n'existe plus. Vous avez la vie éternelle. »

Ne nous étonnons pas de voir la danse servir à un rite de mort et de résurrection. Le cas des danses des épées en chaîne n'est pas le seul. Issue du plus intime de la vie, la danse en général a pour but l'entretien et la sublimation de la vie. De façon plus précise, des rites de mort et de résurrection se trouvent, par exemple, dans les fameuses mascarades de la Soule (7). Dans le *Baraban* (8) italien, un homme fait le mort, on danse autour de lui et il ressuscite. Ce n'est pas non plus sans raison que des danses funéraires ont lieu autour des cadavres ou des tombes (9); d'autre part la danse est souvent employée comme moyen de guérison (10).

Si nous envisageons les autres figures du Bacubert et des danses d'épées en chaîne, nous trouvons des sauts sur les épées, des passages sous l'arche (et à travers le cerceau de

(7) Cf. notamment les travaux de G. Hérelle, F. Michel, Violet Alford, Rodney Gallop.

(8) Ungarelli : *Vecchie danse della provincia Bolognese*, 1894, p. 64.

(9) Ungarelli : *Vecchie danse della provincia Bolognese*, 1894, *Sacred Dance*. 1923.

(10) Les *medecine-men;* certaines processions; de nombreuses confréries d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Europe.

l'Arlequin à Fénestrelle), des voûtes, des spirales, des roues, des entrelacements des chaînes et des ponts se renouvelant indéfiniment, qui sont des symboles d'entretien, de renouvellement de la vie, de passage et d'initiation (11). Le cercle qui sort d'un autre cercle et, croissant à ses dépens, le remplace, n'est-il pas un symbole qui, physiologiquement, astronomiquement, mystiquement, fait penser au texte évangélique : « Il faut qu'il croisse et que je diminue »?

Rites saisonniers, rites sacrificiels, rites de fécondité, rites d'initiation s'entrelacent ici étroitement, comme les épées dans la figure de la Rose.

La mort est une initiation; elle est « l'épreuve » par excellence; le printemps est une renaissance, l'initiation est une mort et un renouvellement.

La résurrection du soleil et de la végétation est la figure et le gage du salut; la force qui fait verdir les arbres et mûrir les fruits est l'image de celle qui fait fructifier la grâce dans les âmes et la joie dans les cœurs, l'élan vital capable de vaincre même la mort. Le grain doit mourir...

Il y aurait beaucoup à dire également sur le rôle de l'épée comme symbole de l'axe du monde, du rayon solaire, comme symbole phallique, comme instrument apotropaïque (12), comme lien du groupe, comme arme ennoblissante, etc... A certaines figures on pourrait aussi trouver des sens secondaires et dérivés, notamment astronomiques.

Dans le monde moderne où tant de contacts ont été coupés, tant de courants interrompus, tant de sources

(11) Sur les formes de la danse, cf. Curt Sachs, *Eine Weltgeschichte des Tanzes*, 1933.

Sur le rôle du Fou, du Bouffon, notons avec René Daumal que, selon le traité d'art dramatique hindou Nâkya-Çâstra, le Bouffon, est protégé par le son *Aum*, la syllabe sacrée par excellence. « Il a donc un rôle central dans le théâtre... Arts et religions dégénèrent lorsque disparaît l'élément humoristique. » (*Mesures*, octobre 1935.) « Le Soleil est Aum », dit Chhândogya Upanishad (Coomaraswamy, *Etudes traditionnelles*, février 1937).

(12) Surtout lors des mariages et des funérailles, et sans doute chez les Saliens, les Curètes ,les Corybantes. Ces danses armées (qui ne sont pas des danses en chaîne) ont elles aussi un sens de fécondité, de fertilité et de renouvellement de la vie. L'Hymne orphique 37 invoque les Curètes qui font germer les fruits, conservent le Cosmos, font vivre et détruisent (ce qui fait penser à la danse de Siva).

taries, il est bon que des montagnards comme à Pont-de-Cervières, des cultivateurs comme à Sleights, des mineurs comme à Earsdon et à Ebensee, des pêcheurs comme à Flamborough, maintiennent, avec les débris de rites peut-être, dans leur fond, préhistoriques, ce qui peut subsister encore de traditions vitalisantes. Leur idéal est terre-à-terre, dira-t-on. Peut-être; si c'est être terre-à-terre que de n'être malthusien ni pour ses récoltes, ni pour ses bestiaux, ni pour soi-même. Pas tant que cela; puisque nous voyons que l'amour de la vie va jusqu'à vouloir la dépasser et que la danse cérémonielle postule une sorte de métaphysique.

C'est d'ailleurs en voulant faire l'ange — ou le diable — qu'on fait la bête. Pour l'éviter et pour être vraiment homme, il ne faut pas flotter comme une algue ou une holothurie entre deux eaux, mais enfoncer des racines dans la terre et vivre au milieu des rythmes du monde.

La danse populaire en général, la danse des épées en particulier, nous donnent à cet égard une leçon.

ÉMILE DERMENGHEM.

ÉMILE POUVILLON

I

Emile Pouvillon est né à Montauban, le 4 juin 1840. Comme beaucoup de villes du Midi, Montauban est une ville de brique, toute rouge au bord du Tarn, qu'enjambe le fameux pont médiéval. Le château du Prince Noir, l'église Saint-Jacques, les arcades de la Place Nationale, lui composent un ensemble curieux. Vieille ville huguenote, à l'égal de La Rochelle.

La campagne, alentour, se déploie largement, triple vallée du Tarn, de la Garonne et de l'Aveyron. Pays riche et gai. Pays plat, que relèvent çà et là de molles ondulations. Tout de suite après, commencent les Causses, avec leurs plateaux dénudés et leurs combes remplies de chênes. Les Causses brûlés de soleil, arides et désolés, d'une poésie farouche, contrastant, par leurs maigres pierrailles, avec la riche plaine voisine.

C'est la rencontre de la Gascogne et du Quercy, terre d'Oc par excellence.

La famille Pouvillon était originaire du département voisin, la Haute-Garonne, mais les parents du futur romancier s'implantèrent à Montauban et y firent souche : c'est, aujourd'hui, la quatrième génération qui y grandit.

Emile Pouvillon y passa son enfance, avec, de temps à autre, des échappées vers les Pyrénées, où il eut « ses impressions de nature les plus fortes,... ses premières larmes d'amour pour les eaux vives et les rochers ». Puis il vint faire ses études à Paris, au petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, maintenant le collège Stanislas. Les études finies, il resta quelque temps encore dans la

capitale et y fit ses débuts d'écrivain en publiant des nouvelles dans la *Rue* de Jules Vallès puis dans l'*Illustration* et différents autres journaux. Il noua de solides amitiés dans le monde littéraire, entre autres avec Alphonse Daudet, qui était du même âge que lui.

Vers 1865, fatigué de la vie parisienne, il regagna Montauban. Il s'y maria et y vécut désormais, dans un calme foyer de province qu'animait la présence de trois fils. Il habitait le faubourg de Ville-Nouvelle, rue Corail, qui porte aujourd'hui son nom. Ami des jolies choses, il avait un intérieur charmant et s'entourait de meubles anciens, avec une prédilection pour le style Louis XVI, dont la simplicité gracieuse convenait bien, en effet, à son tempérament.

Peu soucieux de la gloire, c'est vers la quarantaine seulement qu'il publia son premier livre. Rassemblant les nouvelles parues ici et là, il les donna en recueil chez Lemerre, sous le titre de *Nouvelles réalistes* (1878). Tout de suite après, son premier roman, *Césette*, parut en feuilleton dans le *Temps* (1880).

Un numéro de l'*Illustration*, contenant la nouvelle intitulée *Matines*, puis deux numéros du *Temps* contenant des passages de *Césette*, tombèrent par hasard sous les yeux d'un jeune officier de marine, qui débutait lui aussi dans les lettres, vers le même moment, et venait de publier cette année-là un livre qui avait fait grand bruit : *Le Mariage de Loti.*

Julien Viaud fut saisi de découvrir chez Pouvillon comme un écho de lui-même. Il lui écrivit et lui fit parvenir sa lettre par l'intermédiaire de l'éditeur Lemerre. « Il y a, lui disait-il, une affinité entre votre nature et la mienne ». Il exprime à Pouvillon sa surprise de trouver chez lui des sentiments et des impressions qu'il se croyait seul à connaître. Et Pouvillon les dit « avec le talent d'un maître. » Il explique qu'il a lu par hasard à Alger une nouvelle de Pouvillon dans l'*Illustration*. Il a cru que c'était lui, Loti, qui avait écrit cela. Puis il a lu des fragde *Césette*, et y a retrouvé ses « impressions d'enfant dans les bois ».

Cette démarche de Loti, écrivant spontanément à un auteur qu'il ne connaissait pas, pour lui exprimer sa sympathie et son admiration, lui si timide, si réservé, presque sauvage, vaut la peine d'être notée : il faut croire qu'en effet, il avait été bien frappé par le talent de Pouvillon.

Pouvillon fut touché de cette lettre et y répondit. Bientôt, à certains indices, il devina que son correspondant inconnu — et trop modeste — n'était autre que l'auteur du fameux livre en vogue sur *la grisette de Tahiti*. Loti se dévoila. Pouvillon fut enchanté. Et alors commença de part et d'autre cette correspondance charmante, dont une partie a été publiée dans le *Journal Intime* de Loti.

II

Pouvillon s'enthousiasma tout de suite pour son nouvel ami, dont il avait d'ailleurs entendu parler par Daudet.

Je me sens pris, entraîné, lui écrit-il, et, si vous ne m'arrêtez pas sur la pente, je vais me donner à vous tout à fait... Depuis votre première lettre, je vis dans une agitation d'esprit et de cœur des plus étranges... Je suis sûr que vous allez m'être quelque chose, beaucoup même.

Quoi de plus charmant que cet élan du cœur, cette chaleur d'affection, cet enthousiasme juvénile, chez un homme de quarante ans?

« Vous avez l'air très jeune », disait Loti après avoir reçu sa photographie. Ce n'était pas de visage seulement que Pouvillon restait jeune. Il avait cette merveilleuse jeunesse du cœur qui est le privilège des sensibles et des tendres.

Les portraits de sa quarantième année le montrent doux et rêveur. Vraie figure de poète. Un de ses amis note en lui « la douceur du regard bleu pâle ». Ame sensible et généreuse, délicate et vibrante, il avait toutes les qualités que laissait supposer son aspect : la bienveillance, la simplicité, la bonté, la patience...

Doué d'un sens poétique exquis (bien qu'il ait peu

écrit en vers), il puisait ses meilleures joies dans la contemplation de la nature. Elle fut pour lui la source intarissable d'émerveillements toujours nouveaux, en même temps que la source la plus sûre de son inspiration.

Avec cela, grand nerveux comme Loti, en proie à des angoisses inexplicables et subites, à des tristesses profondes, à des accablements. On peut le définir en deux mots : un sensitif et un contemplatif.

Tel était l'homme vers qui Loti ne pouvait pas ne pas se sentir entraîné, à son tour.

Bientôt, les deux amis brûlèrent d'envie de se connaître. Et, en octobre 1881, — ils correspondaient depuis janvier environ — Loti vint pour la première fois à Montauban et y passa deux jours chez Pouvillon. Cette rencontre scella leur amitié.

Entre autres choses, Loti devait apprécier en lui l'élégance des manières, la parfaite courtoisie, une modestie voisine de la timidité, si semblable à la sienne! — et cette gaîté d'enfant, coexistant — comme chez lui-même — avec les pires angoisses; enfin, une très vive sensibilité à la musique, surtout à celle de Chopin, le grand préféré des jeunes années de Loti...

Pendant ce bref séjour, les deux nouveaux amis se promenèrent ensemble. Ils allèrent aux collines du Fau, qui dominent de loin Montauban et la vallée du Tarn, puis allèrent visiter le domaine de campagne que les parents de Pouvillon possédaient dans les environs. Ce domaine de Capdeville, dont leur fils hérita, qui fut sa retraite préférée et où il écrivit une partie de son œuvre, est un véritable petit Eden. La maison, carrée, à toit plat de tuiles roses, est adossée à une colline, — ancienne « motte » gallo-romaine, — et contemple un horizon de prairies que borde le cours tranquille de l'Aveyron. Le cabinet de travail de Pouvillon ouvrait par trois fenêtres sur cet horizon harmonieux. On y accède par une terrasse de briques, dont le double escalier part de la cour ombreuse, décorée d'orangers et de citronniers en caisses.

Du haut de la colline, que couronnent des pins, on

embrasse un vaste panorama, au fond duquel, par temps clair, on aperçoit les Pyrénées...

Ce petit coin, si paisible, si charmant, dut plaire à Loti, qui note dans son *Journal Intime* : « Bonne vieille maison d'autrefois, vieux jardin à l'ancienne mode, avec des orangers; vieux hôtes aimables, honnêtes et souriants. »

Quand il repartit, après un arrêt de quarante-huit heures à peine, il pouvait dire en toute sincérité que Pouvillon et lui étaient déjà très amis, et pour de bon.

Trois jours après (21 octobre), Emile Pouvillon à son tour venait le voir à Rochefort. Ils excursionnèrent longuement sur la côte et dans l'île d'Oléron, qui plut beaucoup au voyageur, charmé de ce pays si nouveau.

III

Pouvillon prit très vite une grande place, — et une place de choix, — parmi les affections de Loti. Dès le mois de décembre, celui-ci lui faisait ses premières confidences sentimentales :

Il y a de grands nuages amassés sur ma tête en ce moment, lui écrit-il. Je me débats contre mon passé, et cette lutte encore n'est pas tout; une chose inattendue s'est jetée sur ma route, un amour, un entraînement de mes sens contre lequel je ne puis plus rien. Et je glisse sur cette pente délicieuse et terrible; je voudrais que ces heures de trouble puissent durer toute ma vie (1)...

L'amour dont il est ici question est celui que Loti éprouva pour une femme rencontrée à Bordeaux et qui devint sa maîtresse pendant quelques mois. Pareillement, Pouvillon sera le confident de son autre amour pour une jeune fille de Paimpol, qu'il voulut épouser, celle-là. L'âme féminine de Loti avait besoin d'un confident, et Pouvillon était merveilleusement fait pour la comprendre.

Tant de similitudes les rapprochaient : même goût de la nature, même sensibilité excessive, même nervosité

(1) Lettre inédite.

morbide, même disposition au rêve, même crainte et même horreur de la déchéance physique, enfin et surtout, même culte de l'amour.

Avec plus de réserve, mais une ferveur égale, Pouvillon, comme Loti, fut un amoureux. Il évoque avec ardeur « cette intensité de sensations que l'amour seul peut donner ». Et il dit à son ami, lorsque celui-ci retrouve sa maîtresse de Bordeaux après l'échec de ses projets matrimoniaux en Bretagne :

Il vous faut ce doublement, ce triplement de vie que donne la fièvre amoureuse, et, si vous aviez en plus cette fois la souffrance, je vous tiendrais pour un mortel parfaitement heureux.

Ah! qu'il comprenait donc bien l'amour, ce Pouvillon!... Et comme on ne saurait mieux laisser entendre qu'il n'est pas de bonheur véritable sans amour, ni d'amour véritable sans souffrance...

Tandis que Loti s'exaltait dans l'amour, Pouvillon, malade et déprimé, — il était de santé délicate, — comptait sur sa visite pour l'arracher à sa tristesse et au découragement. Il le conviait à venir admirer le printemps à Capdeville, la rivière coulant parmi les violettes et le frisson de verdure qui se berçait aux cimes des peupliers...

Le tableau était tentant... Hélas! Loti n'eut pas le loisir de le contempler. Il dut partir précipitamment pour le Tonkin, sans avoir revu son ami. Pouvillon en fut très affecté :

Vous perdre pour deux ans, peut-être trois, est très dur. Je savais bien que cela devait arriver tôt ou tard, mais je ne prévoyais pas du tout le chagrin que j'en aurais, — il est tel que vous pouvez le souhaiter...

Et il mit sur sa table de travail la photographie de Loti en uniforme de marine...

Au mois de juillet, il va se reposer au Mont-Dore, où il fit de fréquentes saisons, ainsi qu'à Cauterets, et il envoie à Loti ses impressions d'Auvergne, toute d'inno-

cence et de fraîcheur, tandis que l'exilé lui adresse en retour des notations exotiques. Ces notations, d'ailleurs, Pouvillon les rendra plus tard à Loti, pour que celui-ci les utilise dans son livre *Propos d'Exil*.

C'est à Loti que Pouvillon dédie le sien, *L'Innocent*, paru en 1884, et qu'il qualifie lui-même de « roman d'eau douce », parce qu'il se passe au bord de la Garonne, « quelque part entre Agen et Toulouse », et que le grand fleuve méridional en est, si l'on peut dire, un des personnages principaux. C'est sur ses rives que l'Innocent passe son humble existence, et c'est dans ses flots qu'il se noie. Au cours de toute l'histoire, la Garonne est présente, avec ses grèves blanches et ses futaies de peupliers...

Pouvillon avait composé *L'Innocent* en même temps que Loti préparait *Mon frère Yves*, et Loti lui écrivait en mars 1883 :

J'ai piqué une tête dans *Mon frère Yves*, comme vous dites; le voilà écrit à peu près; reste à éplucher et recopier, l'affaire d'un mois. Je pense que l'Innocent doit avancer aussi. Nous paraîtrons ensemble, ce sera amusant; on nous éreintera dans les mêmes journaux (2).

Il avait hâte de lire l'œuvre de son ami, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, comme *Mon frère Yves*, et le 15 novembre il lui écrit : « Vous devriez bien dire à Buloz, puisqu'il est content de moi, de m'envoyer votre *Innocent*. Je sais bien qu'il sera joli (3). »

Loti, de son côté, avait pensé dédier à Pouvillon son récit intitulé *Un vieux*. Pouvillon admira beaucoup ce récit, mais préférait qu'il lui dédiât « quelque chose de moins fané, de moins décomposé; une impression de nature fraîche et enfantine ». Loti fut-il froissé? Toujours est-il qu'il ne dédia rien d'autre à son ami.

A son retour en France, les projets de réunion, suspendus l'année précédente, furent bientôt repris : il fut convenu que Pouvillon irait à Rochefort à la saison des cerises, et que Loti irait à Montauban à celle des raisins.

(2) Lettre inédite.
(3) Id.

Au début de juin 1884, voici donc les deux amis qui partent en expédition dans l'île d'Oléron. Ils débarquent à Boyardville, passent par Saint-Pierre; gagnent, sur l'autre rive, le petit port de la Cotinière; puis, vêtus en pêcheurs, ils parcourent à pied toute la Grande Côte, celle qui regarde vers l'Océan. Deux jours de marche, par vent de tempête, les rafales de pluie alternant avec le soleil.

Rentré chez lui, Pouvillon s'attendrit au souvenir des « petites maisons blanches de la Cotinière... Quant à la Grande-Côte sauvage, c'est une véritable passion... »

Retenu sans doute par son service, Loti laissa passer la saison des raisins, et ce n'est qu'en novembre qu'il s'en alla à Montauban, où il trouva de la neige et du froid. Au printemps suivant, il repartait pour l'Extrême-Orient. Pouvillon l'accompagna jusqu'à Toulon, avec deux autres amis, dont Marcel Sémézies, qui nous a fait, dans *Trois Figures Montalbanaises*, le récit de cette expédition.

Il n'y avait plus de chambres au Grand-Hôtel lorsqu'ils s'y présentèrent, hormis quatre, qui étaient réservées aux membres d'une commission de l'École de Guerre. Les joyeux compagnons étaient juste quatre : ils se firent passer pour les hôtes attendus et désignèrent Pouvillon comme leur colonel. Promu malgré lui à cette dignité militaire, Pouvillon, dit Sémézies, vécut durant deux jours dans l'effroi d'un criminel qui craint d'être appréhendé... Puis, tous les quatre se promenèrent le soir à travers les vieux quartiers de Toulon, coiffés de bérets de matelots... Le lendemain, ses amis conduisirent Loti à bord du *Mytho* qui devait l'emmener, et l'un d'eux s'écria : « Pouvillon embarquant Loti pour la Chine, c'est un instant de l'histoire des Lettres Françaises que nous vivons ici ! »

Ils étaient jeunes...

Pas plus que la première fois, la distance ne fit oublier Pouvillon à Loti. Il le tient au courant de sa vie exotique, lui raconte son mariage avec Mme Chrysanthème (alias O Kané-San), dont il lui envoie même une photographie.

« Ma femme, écrit-il de Nagasaki, sur un de ces minces papiers de soie du pays, ma femme, au début, ne me plaisait

guère, mais je m'y suis fait. Elle joue délicieusement du Sanican — une sorte de guitare à long manche qui rend des sons graves, — elle est très douce et très soumise (4).

Du Japon encore, il lui envoie ses mots affectueux :

Mon cher Ami, je viens de recevoir votre lettre du Mont-Dore, où vous semblez plus remonté, plus vivant. Je pense beaucoup à vous; vous êtes un des rares à qui j'écrive un peu souvent, à qui j'aie plaisir à écrire... En somme, je suis sûr que je vous aime bien (5).

IV

Par la force des choses, les amitiés de Loti consistèrent surtout en échanges épistolaires, et c'est pour cela qu'il nous en reste tant de trace.

La correspondance de Loti et de Pouvillon offre cet intérêt particulier que non seulement les amis s'y épanchent en propos intimes, mais qu'ils s'y livrent à des confidences littéraires et à des appréciations mutuelles sur leur œuvre. Pouvillon y fait preuve d'une modestie charmante, et, bien qu'il soit l'aîné, il n'hésite pas à s'incliner devant Loti. Celui-ci, de son côté, n'est pas en reste d'admiration, — c'est d'ailleurs lui, on s'en souvient, qui avait pris l'initiative des compliments. Craignant, au début de leurs relations, de se faire mal juger de son nouvel ami, il avait cru prudent de lui donner quelques explications; avant qu'il ne lût *Aziyadé :*

Je veux vous dire deux ou trois petites choses en vous envoyant *Aziyadé* — de peur que ce livre ne vous produise trop mauvais effet. Ne vous épouvantez pas des deux premières pages qui me donnent l'air si poseur : ce sont mes amis qui les ont fabriquées. La première partie du *Journal de Loti* est idiote — que voulez-vous, c'est un livre de jeunesse. La fin est meilleure et me ressemble davantage.

L'histoire est vraie dans ses moindres détails — sauf la

(4) Lettre inédite.
(5) Id.

fin *Azraël*, bien entendu. Je n'avoue pas cela à tout le monde. Même, je paierais cher, aujourd'hui, pour n'avoir pas profané, prostitué ces choses intimes. Toutes les lettres adressées à Loti sont des copies textuelles de lettres que j'ai reçues en Orient.

Le Loti déplaisant qui vous apparaîtra dans ce livre est un moi factice qui a duré quelques années. J'étais de bonne foi en prenant ces grands airs débauchés dans le goût des jeunes blasés de 1830; je me figurais être ainsi (6). »

« Je comprends, disait-il un autre jour à Pouvillon, que vous vous soyez donné au roman rustique. »

Roman rustique : rien ne définit mieux l'œuvre de Pouvillon. Elle se déroule tout entière dans le cadre de la campagne, avec des paysans pour héros, bouviers et pastourelles, gens du Causse ou de la plaine... C'est son Quercy natal qu'il décrit avec amour, et les pays environnants : le Rouergue, l'Albigeois, l'Agenais, le Lauraguais... Sous des noms déguisés, il a dépeint toute cette province de la Garonne et de l'Aveyron, les hauts plateaux pierreux et les riches vallées, avec toute leur population rurale, forte et naïve. Emile Pouvillon est le chantre de la Terre d'Oc.

Le sujet de ses livres est toujours très simple — comme chez Loti. L'intrigue ne compte pas, elle n'est qu'un prétexte à des tableaux de mœurs et surtout à des descriptions de paysages. C'est là que Pouvillon excelle. Son sens de la nature l'inspire délicieusement.

Les notations exquises abondent dans son œuvre. Ce sont des journées d'été « éclatantes et lourdes, ensommeillées dans une torpeur de fournaise ». C'est la rivière qui passe, « si lente, si tranquille, qu'on eût dit qu'elle charriait du silence ». C'est le cimetière rural, « île de cyprès qui monte toujours noire au-dessus des moissons ». C'est « un sentier qui se perd dans des tournants d'ombre bleue ». C'est « la chanson d'un merle vacillante à la cime des branches ». Ce sont les buissons de cornouiller, « frisés d'or par la lumière du soir ». Ce sont les

(6) Lettre inédite.

feuilles des peupliers, « ruisselantes au moindre souffle comme des rivières de verdure ».

Tout cela est vu, senti, traduit avec amour, — avec autant d'exactitude que d'art. Il y a dans chacune de ces phrases — et ce ne sont que des exemples entre mille, recueillis çà et là, au hasard de ses premiers livres, — une douceur, une grâce, une poésie qui pénètre et qui charme.

On comprend que Jules Lemaître ait pu dire de Pouvillon : « C'est un amoureux, un amant, un enamouré de la nature. »

V

Depuis quelques années déjà, la famille de Loti cherchait à le marier. Aussi ses lettres à Pouvillon sont pleines de projets de mariage et de récits de présentations, — la plupart sur le mode ironique. On y voit défiler les jeunes filles qu'on lui propose, « têtes de fouine, têtes de chouettes, têtes de poupées à ressort... » Aucune ne trouve grâce à ses yeux. Avec l'une d'elles, pourtant, les choses étaient assez avancées. Mais le père est encore trop paysan, dit Loti, pour se décider à donner sa fille à un garçon « qui n'a ni sou ni maille ». La fille était sans doute richement dotée, et le « garçon », à cette époque, n'avait rien — que sa jeunesse et son génie...

C'est en juillet 1886 seulement que Loti écrit à Pouvillon :

Ce que je deviens, mon cher ami, — je me marie! C'est décidé et je tremble un peu de ce changement... Je suis fiancé depuis trois jours... Dites vite quand vous reviendrez de Cautertes, que je sache à quelle époque je pourrai vous faire ma dernière visite de garçon (7).

Pouvillon assista au mariage de Loti, — le vrai, enfin, après tant d'autres fantaisistes, — qui eut lieu à Bordeaux, en octobre. Et, de Grenade, au cours de son voyage de noce, Loti le remercie d'être venu.

(7) Lettre inédite.

L'année suivante, il l'entretient du pèlerinage qu'il a entrepris à Stamboul, à la recherche d'Aziyadé :

Je suis à Constantinople où, comme je le pensais, je n'ai plus trouvé qu'une petite tombe, sous des cyprès. Après deux journées d'une enquête difficile, je suis parvenu à trouver cette sépulture, dans le dédale de ces immenses cimetières...

En 1888, il l'invite à l'inauguration de la Salle Gothique que l'on vient d'édifier dans sa maison de Rochefort :

Vous viendrez à notre dîner gothique, n'est-ce pas? Ça n'est pas possible sans vous. Nous vous destinions un rôle de chapelain grivois, mais il va sans dire que vous choisirez tel autre qui vous conviendra mieux (8).

On se demande ce qui avait pu inspirer à Loti cette idée malicieuse de déguiser son ami en « chapelain grivois »! Vraisemblablement il s'agit d'une plaisanterie, qui prouve que Pouvillon avait bon caractère, sans quoi Loti ne l'eût pas risquée. Et dans l'attribution fantaisiste, au romancier montalbanais, d'un rôle si contraire à son genre, il fait voir une manifestation de cet esprit d'humour que Loti adorait exercer aux dépens de ses amis intimes...
Malheureusement, Pouvillon ne put venir à cette fête, et Loti en fut bien déçu.

Les années qui suivent sont pour Émile Pouvillon la pleine période de la production littéraire. De 1890 à 1900, ses livres se succèdent sans interruption : *Chantepleure*, *Les Antibels*, *Petite Ames*, *Bernadette de Lourdes*, *Pays et Paysages*... Ce dernier volume est un recueil d'impressions de nature et de voyage, où la terre d'Oc a encore la plus grande part, avec les bords de la Garonne aux peupliers frissonnants dans un bruit d'averse; le Causse d'Anglar, soleilleux et désert; et puis l'Occitanie pyrénéenne, Cauterets, la station montagnarde tant aimée de Pouvillon; et puis, des *Heures de Campagne*, des notations fragiles et fugitives, sur un brin d'herbe, une goutte d'eau, un arbre en fleur, où il nous décrit, en visions poétiques et brèves, les anémones et l'églantier, l'averse de prin-

(8) Lettre inédite.

temps, le clair de lune sur la forêt, toute une suite de petits tableaux pour la plupart observés à Capdeville...

Mais à côté de la Terre d'Oc, Pouvillon insère aussi quelques esquisses de la Riviera et du Pays Basque, — ce Pays Basque que Loti, deux ans plus tard, va célébrer dans *Ramuntcho* d'immortelle façon. Pouvillon, en passant, nous montre par avance la silhouette de Fontarabie et l'embouchure de la Bidassoa. Et, par une singulière rencontre, il décrit le couvent d'Anglet, près de Bayonne, où celle qui fut l'héroïne de *Ramuntcho*, la véritable Gracieuse, est en train, actuellement, d'achever ses jours...

Pouvillon devance aussi Rostand, et dans *Le Roi de Rome* (1898) il a écrit un *Aiglon* avant la lettre. Poussant jusqu'au scrupule le souci de la documentation, il avait fait exprès le voyage de Vienne, afin de puiser aux sources mêmes du drame et d'en respirer l'atmosphère.

VI

Pouvillon était de ces êtres nerveux et sensitifs à qui seule la jeunesse peut donner l'élan nécessaire pour supporter les épreuves de la vie. En vieillissant, ils perdent tout moyen de se défendre contre elles, et s'abandonnent, vaincus et impuissants.

Aussi, voit-on Pouvillon s'enfoncer peu à peu dans un pessimisme sans remède, — aggravé par les défaillances d'une santé toujours précaire.

De Capdeville, en 1896, il écrit à la nièce de Loti :

> Je m'enlize ici dans une grisaille irrémédiable et définitive. Sauf de très brèves minutes où je revis les heures anciennes, la vie ne me dit plus rien...

Et ne croirait-on pas entendre Loti lui-même, lorsqu'il évoque « la sensation de son néant et le dégoût d'en sortir » ?

En 1898, pour les répétitions et la représentation à l'Odéon de son drame *Les Antibels*, il passa plusieurs mois dans la capitale. Mais il ne retira aucune joie de ce séjour, qui l'eût naguère ravi.

Vous n'imaginez pas, dit-il à Mme D..., à quel point je suis las de Paris, las des littérateurs, mes frères, et de tout ce monde des théâtres où je traîne mes journées.

Même le succès de sa pièce lui devenait indifférent.

Très nombreuses pendant les premières années, les lettres de Loti à Pouvillon s'espacent peu à peu. Au fur et à mesure qu'il entre dans la gloire, il est trop absorbé par sa vie de grand homme, trop débordé d'occupations multiples, pour se consacrer, comme jadis, à sa correspondance. De même, son *Journal Intime*, si abondant et si détaillé au début, devient de plus en plus concis.

Et puis, un refroidissement était survenu dans son amitié pour Emile Pouvillon, — refroidissement dont la responsabilité semble incomber à des tiers. Loti était de nature susceptible, et facile à blesser. Pouvillon, de son côté, était ultra-sensible. Entre deux êtres de cette sorte, ou l'entente est parfaite, — et c'est ce qui eut lieu au début, — ou le moindre malentendu provoque d'inévitables froissements (9).

Et il semble bien, d'après les allusions de Loti, que ce soient des malentendus occasionnés par d'autres — volontairement ou non — qui mirent fin à leur intimité première.

Un deuil les rapprocha, — deuil cruel entre tous pour l'auteur de *Césette*. Depuis longtemps déjà, la santé de sa mère lui donnait des inquiétudes. Et dans l'angoisse qu'il éprouvait de la perdre, nous retrouvons l'écho des angoisses de Loti pour la sienne. A l'un comme à l'autre, cette épreuve apparaît au-dessus de tout courage, affreuse, inacceptable. A la pensée de la séparation éternelle, leur cœur de fils se déchire et se révolte. Encore un point commun entre eux...

Rien que des mois, peut-être des semaines, dit Pouvillon,

(9) Il y en eut un, entre autres, à l'occasion d'une rencontre manquée. Loti, devant passer une nuit en gare de Montauban, avait demandé à Pouvillon de venir le rejoindre sur le quai, si l'heure ne l'effrayait pas trop (2 heures du matin, en hiver!...). Il fut déçu de ne pas le voir. Pouvillon, de son côté, affirma qu'il était venu et que lui non plus n'avait vu personne, que Loti avait dû s'endormir et laisser passer la gare de Montauban sans s'en apercevoir... Lequel des deux avait raison?

me séparent d'une heure terrible à laquelle je ne peux pas penser sans frémir... Où prendrai-je la force et la résignation nécessaires?

Il perdit sa mère au mois de janvier 1901 et chargea l'un de ses fils d'annoncer la nouvelle à Loti. Celui-ci, à ce moment, se trouvait au Japon, comme aide de l'Amiral Pottier pendant la guerre des Boxers. Et c'est de Nagasaki, le 25 mars, qu'il écrivait à Pouvillon :

Mon cher Ami, -- combien je suis touché de la pensée que vous avez eue de me faire écrire par votre fils. Vous pensez si je puis comprendre ce que c'est que de perdre sa mère, et je suis en toute sympathie avec vous.

Des mal intentionnés ou des maladroits se sont glissés entre nous deux, mais je me rappelle notre intimité passée, et je voulais justement vous proposer d'y revenir un peu (10).

Les circonstances de sa vie mouvementée l'en avaient empêché : à peine revenu de son grand voyage aux Indes et en Perse, il avait dû repartir précipitamment pour la guerre de Chine. Mais, à travers l'espace, il tend la main à Pouvillon et réaffirme sa sympathie.

La même année, Pouvillon écrit tristement à Mme D. :

Mes 61 ans qui vont arriver tantôt me trouveront bien languissant, bien découragé et bien mal résigné à vieillir.

Mal résigné à vieillir : un autre que lui le sera aussi, le sera jusqu'au désespoir, et cet autre, c'est Loti, dont on dirait que Pouvillon formule par avance la plainte désolée... Loti et Pouvillon auront eu tous les deux l'horreur de la vieillesse et de ses déchéances. Mais, plus heureux que Loti, Pouvillon y aura échappé.

Le 7 octobre 1906, il meurt foudroyé par une crise cardiaque, au cours d'une excursion en montagne aux environs de Chambéry. Belle mort, sans agonie et sans souffrance, face à la nature qu'il avait tant aimée.

RAYMONDE LEFÈVRE.

(10) Lettre inédite.

POÈMES

—

CAMPAGNE

Bleu, bleu, vert. Les arbres et le ciel,
frisselis léger des peupliers,
essieu grinçant, les moustiques
piquent le bras, piquent, piquent.
Terre de France, herbe française,
les moutons paissent.

Le soleil va se saouler de rosée,
chaque brin d'herbe est un hanap
où des gouttelettes sont posées.
Trois moissonneurs aux grands chapeaux
passent. Une heure sonne, on ne sait pourquoi.
Un serpent glisse,
le soleil glisse.

Les feuilles sont transparentes.
Les gerbes ont l'air de paysans ventrus
renversés par l'heure pesante
et qui dorment sur leurs ventres nus.

Un chemin ondule. Dans la poussière blanche
un chien court à la poursuite d'un rêve
comme s'il avait une intelligence.
Le noyer a de vieux bras tordus d'arthritique
qui n'a jamais voulu se soigner.
La terre est dure et sèche,
craquelée par le feu.

Ivresse naturelle et sans rien de morbide,
l'esprit vogue à la dérive

parce que la nature est bonne et saine
et lui tend ses seins lourds.
Les nuages sont plus réussis que sur les tableaux
du musée du Louvre.

Accueil de l'air chaud sans microbes.
Plénitude où les soucis s'insensibilisent.

—

ROUTE

Un jour, par la route blanche,
un jour de pluie ou de soleil, que sais-je?
Le cheval noir viendra de son pas lent et sage
avec la sinistre patache
à place unique;
des hommes noirs viendront aussi
par cette route blanche
que le soleil jonche
aujourd'hui.

Coincé dans mon sommeil, comme un rat dans son [piège,
avec la puanteur énorme
qui désarme
les pires créanciers, les mains rouges
des travailleurs de nécropole
plieront en quatre ma dépouille
protestataire, afin que point elle ne déborde
du coffre ultime, par mégarde.
Ils viendront là, par cette route
avec leur mine indifférente...

M'emmener où? Vivant ou mort?
En ce sinistre quelque part,
la-bas, en haut de la côte,
entre ces murs gris, que des femmes racontent
avoir vus se peupler de feux-follets la nuit?
Pourtant elle est belle ma route,
avec ses arbres drus dont la cime est si haute
qu'un nuage s'accroche en leur sommet parfois,
avec ses champs de blé, ses buissons et ses vignes,

ma route qui serpente à travers la campagne
et va de ferme en ferme
ainsi qu'une bonne nouvelle...

J'ai dormi dans ses fossés, cassé la croûte
sur ses tas de cailloux, j'ai compté ses bornes,
la-bas, dans ce champ de luzerne,
à la nuit tombée,
j'ai possédé le corps de la plus belle fille.
Ma route! Maille après maille,
j'ai tressé sur ses bords le tissu de ma vie,
j'ai cru en elle, à cet infini qu'elle désigne
au delà des limites raisonnables...

J'ai pleuré sur ma route, un jour de détresse,
sur cette route qui passe
et ne mène à rien,
qu'aurais-je fait de sa sagesse?
Elle m'a conduit à l'école,
au martyre de la guerre,
au labeur quotidien, ma besace gonflée.

Demain, demain, demain...
ma verticale sera brisée.
Toute route conduit au trou sous l'herbe grasse.

—

OUBLI

Tombe désertée où le nom s'efface...
Sous le cyprès noir
les feuilles s'amassent,
on ne peut plus voir
le nom de celui qui repose là
et sur cette tombe où jadis pleura
un cœur d'amertume,
aucun souvenir
ne peut plus venir
dissiper la brume.

La grille est rouillée

où fanaient les fleurs,
la dalle est mouillée
où roulaient des pleurs.

Plus rien, dans l'oubli, tout passe
ce cœur fut aimé, cœur vivant, de chair.
On ne parle plus à voix douce et basse
et le laboureur que la terre harasse
aux fleurons rouillés de la grille en fer,
sous son vieux manteau, croche sa besace...

Plus de nom, plus de date,
la mousse festonne
des arabesques délicates...
tout souvenir a fui de la mémoire ingrate...

Qui gît là?... Personne!

PIERRE LOUIS-PICARD.

PROMENADE DANS HARLEM

Le serviteur s'inclina, en faisant virer la porte tournante :

— Good bye, Professor Barel!

Le professeur remercia; et, en descendant les marches du perron, il pensait : « Décidément, ces gens de Columbia University font bien les choses. Leur club est vraiment installé. »

Il prit la 116e rue, qui le menait vers Broadway, passant entre de hautes maisons aux nobles fenêtres. Puis soudain le terrain apparut au plein air. A gauche, s'étendaient de larges cours de tennis, bloqués de tous côtés par les murailles des immeubles. Au bord du trottoir, s'alignaient les autos des étudiants. Paul Barel s'arrêta un instant pour faire face à la grande bibliothèque.

« C'est là que je leur ai donné rendez-vous, pensa-t-il. Pourvu qu'elles ne se soient pas égarées, pour leur premier déplacement, seules à New-York. Je leur ai bien expliqué : n'importe quel autobus remontant Broadway, descendre à la 116e rue. Impossible de se tromper dans cette ville logique, où les rues sont numérotées comme les feuillets d'un livre. Sans doute, Geneviève va être un peu embarrassée, avec notre petite Francine. Mais les Américains sont si gentils pour les enfants. »

Pour user les minutes, il regarda la bibliothèque, avec ses colonnes aux chapiteaux enroulés comme des cornes de bélier, en hommage à de vieilles civilisations lointaines, au bord d'une mer bleue et fermée. Au bas des vastes escaliers, que représentait cette statue de femme

assise, où de l'or étincelait au soleil? Paul Barel, de ses yeux myopes, distinguait mal. Elle levait les deux bras à demi : geste de justice ou d'accueil?

— Papa, papa!

Barel se retourna : Francine était près de lui, levant à demi les bras, comme la statue d'en face.

— Je suis content que vous soyez là, dit-il. J'étais vaguement inquiet.

Mme Barel sourit. Avec son teint clair et ses yeux bleus, elle ne se distinguait pas de tant d'Américaines. Les hommes qui la croisaient avaient-ils deviné la femme de Paris? Et à quoi l'auraient-ils reconnue, à son chapeau sombre, ou à la coupe de son manteau? Non, à la fourrure plutôt; le petit-gris était moins courant ici que le raccoon.

— Tu n'as pas eu de peine à trouver? demanda Barel.

— Mais non. Où nous emmènes-tu?

— Veux-tu voir Harlem?

Elle hocha la tête, tandis que la curiosité rétrécissait ses prunelles. Paul Barel reprit la 116e rue en sens contraire. Au bout, on apercevait le ciel dans un vaste espace libre; et ils arrivèrent bientôt dans une rue, blanche sous le soleil d'automne, qui s'allongeait en terrasse au-dessus d'un parc.

— Cela vaut Saint-Germain, dit Mme Barel.

Ils s'accoudèrent tous deux à la rampe de pierre, mais la fillette protesta :

— Papa, papa, je veux voir.

Ce fut la mère qui la souleva et l'assit au-dessus du mur à pic, en la tenant serrée contre elle. Le parc descendait à flanc de coteau, s'étendait largement à droite et à gauche; mais il semblait étroit devant eux, car il s'arrêtait juste au pied de la pente. Le professeur parla :

— Ils appellent cela Morningside Park, le Parc du Côté du Matin : et on dit qu'ils ne sont pas poètes. Il y avait là, derrière nous, ce plateau rocheux, et devant nous cette plaine. Ils ont su utiliser cette pente et la rendre belle, dans la ville du monde où le terrain est le plus cher : et on dit qu'ils ne sont pas artistes!

Mme Barel sourit gentiment :

— Te voilà de nouveau enthousiaste pour les Américains. D'ailleurs, tu étais résolu, dès le paquebot, à trouver tout admirable.

— C'est peut-être la meilleure façon de comprendre. Je sais bien qu'ils n'ont pas été gentils aujourd'hui, puisqu'ils m'ont invité seul. Mais que veux-tu, c'était un club d'hommes.

Mme Barel pencha un peu la tête en avant, pour mieux voir au loin, en bas.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces maisons?

— Mais c'est Harlem.

— Si près de Columbia et de ces quartiers riches?

Le sourire du professeur s'enfonça dans ses joues déjà fortes :

— C'est à ton tour de devenir Américaine. Tu veux séparer les noirs et les blancs... Mais songe qu'il y a tout ce parc entre les deux quartiers.

— Comme terrain neutre?

— Je ne sais trop. Il paraît qu'il ne fait pas bon remonter par ici, le soir, si on ne veut pas être dévalisé par quelque nègre.

Il s'arrêta net, sentant sa femme railleuse; puis il ajouta :

— Crois-tu qu'il serait plus sûr, à la même heure, de longer le viaduc du métro, boulevard de la Chapelle?

Comme elle se taisait, il regarda devant lui. Rien de plus banal, au delà du parc, que ces maisons séparées par une large rue; à un tournant, les voitures avaient laissé, sur le pavé, une courbe brillante, faite par l'huile ou par l'usure. Barel compta les étages des deux maisons qui faisaient le coin : sept, donc rien de caractéristique. Il demanda à sa femme :

— Ces petits points que l'on voit contre les maisons, au ras du trottoir, qu'est-ce que c'est?

Ce fut la fillette qui répondit :

— Des escaliers de pierre.

De loin, ces maisons paraissaient plus anglaises qu'américaines. Pourtant, on n'eût point vu en Europe

ces toits plats, où les cheminées étaient isolées et raides, et qui portaient chacun comme une petite maisonnette, qui devait être le réservoir d'eau de tout l'immeuble.

— On va dans le parc, maman? demanda Francine.

Ils prirent la première avenue descendante et furent tout de suite parmi les arbres. Francine courait devant eux, furetant de tous côtés.

— Qu'est-ce que tu cherches? demanda Mme Barel.

— Il n'y a pas ici des écureuils comme dans Central Park?

— Non, sans doute, dit le père.

— C'est les nègres qui leur font peur?

Barel tressaillit : est-ce que les préjugés s'attrapent si vite, comme s'ils étaient dans l'air qu'on respire, au bout de cinq jours? Mais non, il y avait déjà douze jours que Francine avait quitté l'Europe, et elle avait joué sur le bateau avec des enfants de toutes les races, ou plutôt avec des petits blancs de toutes les nations.

Détachés sur un fond de verdure, deux jeunes amoureux étaient assis, des étudiants de Columbia, à en juger par les livres posés à côté d'eux. Barel remarqua seulement le costume du garçon : un feutre bossué, une sorte de vareuse à carreaux, serrée à la taille et dont la fermeture-éclair bâillait largement.

— Bigre, dit Mme Barel, est-ce un cowboy?

— Peut-être un de ces gars du Middle West dont on parle beaucoup.

Ils croisaient un jeune nègre, qui remontait l'avenue d'un pas nonchalant : mince, bien serré dans son veston européen où se posait, dans l'échancrure du plastron, un papillon éclatant.

— Sans la cravate, dit Mme Barel, il aurait l'air moins sauvage que l'étudiant de tout à l'heure.

— Plus européen, tu veux dire.

Il y eut comme un petit éclair d'impatience dans la sérénité des yeux bleus.

— Toi et tes distinctions de professeur...

Barel se tut, heureux de cette promenade dans la verdure, vers l'inconnu de Harlem. Jusqu'ici, il n'avait guère

vu de nègres à New-York. Il n'y en avait ni dans les autobus, ni dans les restaurants. On pouvait parcourir les vingt kilomètres de Broadway sans en rencontrer un seul. On ne les trouvait qu'à des endroits précis, où la présence d'un blanc surprenait : garçons dans l'ascenseur d'un grand hôtel, ou cireurs dans une rue du centre.

Barel et les siens avaient franchi la grille du parc et entraient dans la rue. N'était la hauteur des maisons, on se fût cru en Angleterre; ces nobles escaliers de pierre enjambant le sous-sol, on aurait pu les voir dans les quartiers riches, à Londres; et ce quartier-ci n'avait pas l'air pauvre; il y avait des plaques de médecins et de dentistes, mais aussi, il est vrai, des écriteaux de carton. Les meubles que l'on distinguait confusément semblaient cossus. La plante verte entre les rideaux écartés surprenait un peu, parce qu'elle rappelait encore Londres, mais le Londres des petites villas suburbaines. Il aurait fallu un effort pour se croire en Amérique, sans l'air funèbre que donnaient à toutes les fenêtres les stores à demi-baissés. New-York est à la latitude de Lisbonne ou de Naples, et le soleil y est toujours brutal derrière une vitre, même en plein hiver.

Bientôt, au-dessus de la rue, Barel aperçut le viaduc dénudé de l'*elevated*. Et ce fut soudain la Septième-Avenue, tout entière encombrée, emprisonnée par la charpente d'acier qui soutenait le chemin de fer. On ne voyait les maisons que derrière des barreaux de fer; on marchait entre des barreaux de fer; le ciel apparaissait de biais, au bord des toits, et il était strié par les barreaux de fer.

Tout à l'heure, les passants, malgré leurs visages noirs, semblaient des bourgeois d'Europe. Mais ici, dans cette pénombre, tous les visages étaient d'Afrique. De temps à autre, à quinze pas, on apercevait un visage pâle d'Européen; mais à mesure que le visage s'approchait, on eût cru que les traits se brouillaient, s'épaississaient, et le masque nègre apparaissait bientôt sur la peau blanche, avec son nez écrasé, ses lèvres lippues et mauves.

Les hommes avaient beau marcher du pas pressé des

New-Yorkais; même de dos, on ne pouvait plus se tromper; certains avaient des membres longs et grêles, comme prêts à une brusque détente, pour esquiver un fauve ou grimper à un arbre. D'autres possédaient des épaules de colosses qui proclamaient, sous le veston à l'européenne, la vigueur et la beauté d'un torse nu.

Les femmes aussi se reconnaissaient de dos, soit trop cambrées avec une croupe maigre et pointue, soit trop penchées en avant, avec des bras qui ballaient comme si le fardeau était perché sur la tête, au lieu de ce chapeau retroussé. Et en vieillissant, elles devenaient grasses, lourdes, bonnes seulement à s'étendre au soleil.

Elles étaient debout pourtant, sur leurs jambes trop grasses ou trop maigres, réunies en groupes de trois ou quatre pour bavarder, au beau milieu du trottoir, d'une voix haute et criarde. De temps en temps, une voix virile se mêlait aux cris, une voix de basse à la résonance profonde, une voix riche et sombre comme un bois précieux, une voix qui montait lentement, tel un parfum lourd et entêtant dans la pénombre équatoriale.

L'alignement des boutiques rappela un instant à Barel n'importe quelle grande ville d'Europe; mais il leva les yeux vers ce plafond sombre qui tenait toute la largeur de la rue, vers ces alignements de croisillons d'acier que la perspective alignait les uns au-dessous des autres, toujours diminués, mais toujours plus serrés, jusqu'à boucher la vue par-devant comme elle l'était par en haut. Et au milieu de l'immense cage, passaient les autos cornantes, dont les pneus éraillaient le pavé de leurs clous plats.

Barel remarqua que les races d'Afrique ne s'étaient pas mêlées, que les membres grêles avaient des faces plates et jaunâtres; que, sur les épaules de colosses, il y avait toujours un visage d'un noir mat et sec, avec une peau épaisse et granuleuse. Le sang blanc semblait disparu, évaporé; les cheveux des hommes, aplatis par la gomina, par la volonté obstinée de ressembler aux vainqueurs, se crispaient d'impatience; certaines femmes,

sous leur chapeau, n'avaient que des minces ondes serrées de cheveux crépus.

Pourtant tous ces grands corps portaient, au moins par leurs vêtements, la marque de la civilisation blanche; mais partout, contre les barreaux de la cage, s'en amusant comme de petits fauves, il y avait des négrillons qui semblaient arrivés d'Afrique le matin même. Pieds nus, les vêtements prêts à tomber du corps, ils trottaient, roulaient, dansaient sur le pavé, avec leurs grands yeux ronds dont le blanc était fidèle et pathétique. Malgré soi, on cherchait le sable où ils allaient se rouler, le lac où ils allaient plonger plus vifs que des poissons. Et il n'avaient pour se mouvoir que l'espace séparant une grande boîte à ordures en tôle ondulée et une bouche à feu peinte en rouge, à laquelle pendait ridiculement un bout fermé de tuyau en grosse toile. Francine, si prompte à rechercher les enfants pour jouer avec eux, ne les regardait même pas et se faisait traîner à la main de sa mère.

— Où nous emmènes-tu? demanda Geneviève, qui semblait lasse aussi. Il n'y a que toi pour découvrir des promenades aussi sinistres.

Barel ne répondit point. Ce n'était pas vrai, le quartier n'était pas triste. Il régnait, au contraire, de la gaieté et de la joie sur ces visages prêts à montrer des dents éclatantes, dans ces vêtements où brillait toujours une note vive. Ils avaient de l'entrain, ces hommes noirs qui passaient sans chapeau et le torse simplement vêtu d'une chemise, tout comme leurs frères les blancs de New-York, à la moindre menace de chaleur. Elles n'étaient pas malheureuses, ces ménagères qui caquetaient sur le trottoir, en riant d'un bon gros rire et en tenant, sur leur ventre prospère, un sac gonflé de provisions.

— Où nous emmènes-tu? répéta Geneviève.

Barel s'arrêta pour consulter son plan :

— La 120ᵉ rue nous conduira vers le parc de Mount Morris.

Les rares visages que l'on rencontrait étaient toujours noirs, mais on se trouvait de nouveau dans une ville

anglaise, presque parfaite cette fois, avec les mêmes nobles escaliers de pierre et les maisons plus basses.

L'apparition du parc derrière sa grille compléta un instant l'illusion. Un instant seulement, car, tout de suite, le parc s'enlevait en une pente qui révélait une nature vaste et sauvage; on n'enferme pas, en Europe, une colline dans un parc. De noirs adolescents, garçons et filles, jouaient ensemble au base-ball, et la fille qui courait pour l'instant avait cette gravité et cette sûreté dans les mouvements qui est celle des Anglo-Saxons; en chemises à manches courtes, blanches ou de couleur sombre, les garçons la suivaient des yeux avec un pur intérêt sportif. Mais soudain, plus haut que les autres, apparut une tête enturbannée de couleurs vives, qui était celle d'un sultan nègre, avec ses yeux à fleur de tête, avec ses lèvres goulues, cruelles et lasses.

Plus loin, c'était un groupe d'hommes, tous noirs, entourant des personnages assis qui paraissaient jouer aux cartes; mais les spectateurs étaient si denses qu'il était impossible de rien voir, sauf des dos inclinés et de larges feutres. Barel fit mine d'approcher pour regarder aussi; il n'y eut, dans le groupe, aucun mouvement d'hostilité; deux visages seulement se levèrent, par hasard, n'exprimant envers lui ni curiosité ni mauvais vouloir. Et ce fut cette indifférence qui, en fin de compte, arrêta Barel, moitié par discrétion, moitié par un sentiment indéfinissable.

Puisque personne n'avait bougé, pourquoi n'avait-il pas fait un pas en avant? Mais justement, c'est parce que personne ne s'était effacé pour lui faire place qu'il avait dû s'arrêter. L'indifférence de ces gens était-elle voulue ou naturelle, consciente ou non? Elle avait été l'attitude instinctive d'un groupe entier à son approche, une réaction de défense vis-à-vis de lui, une discipline innée que chaque noir s'imposait à soi-même; comme si tous savaient de naissance que la meilleure façon de ne pas entrer en conflit avec les blancs, c'est de leur témoigner une indifférence si absolue que la conscience n'enregistrera pas plus la présence de l'ennemi qu'un homme

obligé de dormir dans une pièce donnant sur une rue passante n'entend, à la longue, le bruit des voitures.

Il ne suffisait pas de dire que Barel n'était pas de leur milieu, qu'ils avaient continué de jouer comme des gens du monde au passage d'un domestique. Un blanc ne pouvait pas entrer dans le champ de leur perception sentimentale, rien de lui n'allait plus loin que leurs yeux ou leurs oreilles. Barel en éprouva un malaise, une sourde irritation, comme un besoin de revenir sur ses pas pour les forcer à s'occuper de lui .

Geneviève et Francine avaient continué de marcher; il les chercha un instant des yeux et les vit assises sur un banc. Il n'alla pas les rejoindre tout de suite, car il s'aperçut avec surprise que, de ce côté du parc, il y avait beaucoup de visages pâles. Les blancs entraient tous par cette porte du nord, de même que les nègres entraient tous par la porte du sud. Est-ce que Barel et les siens n'avaient pas violé une loi sacrée, insulté un tabou en pénétrant par la porte du sud? Car voici soudain que, dans le souvenir, l'attitude des joueurs de base-ball s'identifiait à celle des joueurs de cartes. Ce que Barel avait pris pour l'attention totale de jeunes gens s'adonnant à un sport, n'était-ce point déjà cette façon de rejeter le blanc loin de leur pensée?

Sur la pelouse, le long de la grille, se trouvaient des chaises et des bancs où les visages sombres et les visages pâles se groupaient sans se mêler. Il n'y avait certes pas un banc réservé à une race plutôt qu'à l'autre. Le premier occupant fixait, pour le reste de l'après-midi, le sort d'une partie de ce parc. Aucun homme de l'autre race ne viendrait s'asseoir, non seulement sur ce banc, mais encore à proximité. A l'intérieur même du parc, se dessinait ainsi une frontière sinueuse, mais nette au point qu'on la suivait de l'œil, une frontière qui variait à chaque jour, mais non point à chaque heure; car un banc avait beau être vide, s'il avait été occupé par l'une des races, il ne serait pas touché par l'autre avant que la nuit et la rosée ne l'eussent purifié. Chaque jour, la frontière se déplaçait ainsi, mais entre des limites restreintes; il

était clair que les blancs n'avaient droit qu'à une zone étroite, le long de la grille, et que leurs incursions capricieuses n'allaient jamais jusqu'à occuper le banc des joueurs de cartes, qui était la propriété éternelle des nègres.

Geneviève et Francine, d'instinct, s'étaient assises du bon côté de la frontière. La fillette regarda un instant les négrillons là-bas, qui culbutaient comiquement sur l'herbe. Puis elle tira des cacahuètes du sac de sa mère, et essaya d'attirer un écureuil embusqué sur une branche.

Tout en se reposant, Barel réfléchissait. Lui-même, qui se croyait sans préjugés de race, eût-il été volontiers s'asseoir parmi les nègres? Il se persuada qu'il en était empêché uniquement par cette déférence que l'on doit aux façons de sentir des gens qui vous donnent l'hospitalité. Et pourtant, s'il s'était mêlé aux nègres, il aurait eu une autre impression que celle de se montrer mal élevé. Il y serait allé par cynisme et par bravade, ce qui est encore une façon de rendre hommage au tabou.

Il s'imaginait seul dans le parc, au moment où le dernier nègre venait de le quitter, et il sentait bien qu'il ne fût pas volontiers allé s'asseoir sur le même banc, qu'il en eût éprouvé un sens confus de souillure, comme une façon d'insulter en lui non pas le respect de soi-même, mais le respect de quelque chose qui vous a été légué depuis longtemps, depuis toujours. Et il se révoltait secrètement contre cette impression qu'il jugeait sotte, et qui pourtant lui collait à la peau et lui coulait dans la chair. Tant de sympathie pour toutes les races, tant de croyance à l'égalité de toutes les cultures, pour en venir, au crépuscule, dans la ville la plus moderne du monde, à trouver en soi-même cette insondable niaiserie?

Les siens étant reposés, il sortit avec eux par la porte nord. Les noms et les visages révélaient un quartier scandinave, comme si les blancs, pour veiller sur la frontière, avaient délégué ceux d'entre eux qui se distinguaient le plus complètement de la race de Cham. Mais au bout de quelques centaines de mètres, les trois promeneurs se retrouvèrent dans la ville nègre; sans doute ne l'avaient-

ils guère quittée, et avaient-ils traversé simplement une corne extrême de la ville blanche. Le soleil était couché; mais la chaude journée d'automne ne se démentait pas; les trois promeneurs suivaient une rue semblable à celle de tout à l'heure, qui lui était parallèle et qui les ramenait vers les grandes avenues de Harlem.

Soudain, les yeux de Barel se fixèrent sur un enfant, qui arrivait vers lui avec toute la vitesse de sa patinette. Un mulâtre de Scandinave et de nègre, sans aucun doute. Les deux races communiquaient donc; mais dans le secret de quelle luxure? Et à quoi était condamné ce petit bâtard, renié sans doute par son père et que sa mère noire ne pouvait regarder sans tristesse?

Mais derrière celui-ci, il y en avait un autre, son frère cadet, vêtu de même, filant sur une patinette semblable. Ils étaient donc fils d'un ménage régulier; deux êtres avaient osé braver le tabou, s'unir pour fonder une race. Barel en fut soulagé et se sentit un instant plus allègre. Mais il lui sembla soudain que la malédiction retombait plus lourde. Le grand Scandinave blond vivait tout près d'ici, séparé des gens de sa race, humilié par eux. Ces enfants étaient condamnés à vivre à jamais dans le quartier noir, à y épouser des négresses. Ce qu'ils possédaient de sang blanc, la moitié de leur être, la meilleure peut-être, allait se perdre à jamais, retourner à l'Afrique.

C'était pire qu'une action généreuse qui se trouvait perdue, c'était une injustice illogiquement perpétuée. Un demi vaut l'autre demi. Et à tout prendre, ces petits étaient plus blancs que noirs. Barel jeta les yeux sur Francine; avec ses yeux sombres et son teint bronzé de Méditerranéenne, elle ressemblait plus à un mulâtre que n'y ressemblaient les deux petits Scandinaves. Ils avaient la peau blanche comme la neige et les cheveux dorés comme un soleil pâle. De quel droit les obligeait-on à retourner à l'enfer? Pour quelle courbe dans les lèvres, fuyante, indéfinissable, qui échappait à toute norme et toute mesure et qui pourtant était aussi indéniable que la gravitation universelle?

L'aspect des rues changeait avec le soir. Il y avait des

nègres en groupes, debout contre les rampes de pierre, ou assis en gradins sur les marches. Harlem prenait le frais; et c'était comme si la loi qui opprimait tous ces gens s'était soudain abolie dans le soir. Les attitudes étaient moins raides, les gestes moins affairés; une bonne paresse s'étendait délicieusement sur tous. Le soir cachait la tare de leur visage; mais le soir surtout les délivrait des étrangers; dans ce moment de détente qui se prolongerait jusqu'au sommeil, ils oubliaient tout ce que les blancs leur avaient appris; ils riaient bruyamment, sans raison, sans contrainte. Et ils regardaient avec surprise ces promeneurs blancs qui avaient pénétré dans le domaine des noirs. Francine, fatiguée, avait pris la main de son père et de sa mère; marchant tous trois du même pas lent, ils se serraient les uns contre les autres, et se trouvaient mal à l'aise sous la curiosité.

Barel récapitulait les sentiments provoqués dans Harlem par leur passage. L'après-midi, dans la Septième-Avenue, on ne les avait même pas regardés : il vient d'autres blancs dans le quartier, pour leurs affaires; d'ailleurs, le jour personne ne s'appartient, on fait une tâche imposée où l'on doit coudoyer toutes sortes de gens; la présence de Barel et des siens était alors permise, légitime et ne se remarquait point.

Parmi les jeux du parc, on les avait seulement tolérés; on avait admis qu'ils pussent être là par erreur, ou parce qu'ils allaient plus loin. Mais l'indifférence des noirs avait déjà changé de qualité; l'après-midi, elle était un fluide dans lequel le couple et l'enfant se mouvaient sans en sentir la réaction. Au crépuscule, dans le parc, elle était devenue un bloc solide, opaque, qu'il fallait à tout prix contourner.

Maintenant, c'était une curiosité amusée : il y a donc des blancs qui errent, des blancs qui n'ont pas de voiture et qui ne savent où aller; il était clair que ces blancs-là étaient perdus comme dans une forêt, qu'ils se trouvaient sans attache et sans lien, pour l'instant du moins, avec les gens de leur race.

La curiosité devenait hostile. On sentait des regards

plus prolongés, on devinait dans l'ombre des coups de coude, on voyait brusquement des dents blanches apparaître dans un sourire mauvais. Ainsi des touristes en costume de sport, passant dans une petite ville, autour de la cathédrale, sont en butte à tous les regards. Mais c'était pis que cela. Une race de vainqueurs et d'oppresseurs perdait soudain son prestige. Barel songeait à un dernier bataillon d'occupants, qui abandonnent une ville après la défaite; ceux qui les regardent passer n'osent pas encore témoigner leur mépris; mais ils lèveront des poings menaçants quand ils ne verront plus que des dos. Dans le soir qui s'épaississait, Barel songeait à la cruauté des guerres serviles et à l'insolence des affranchis. Si tout était hostile ce soir autour de lui, à ras de terre, c'était la faute des gens de sa race et des négriers d'autrefois.

Mais les trois isolés arrivaient dans Lennox Avenue, qu'ils avaient traversée tout à l'heure, en se rendant au parc, sans en rien remarquer, sauf les vastes proportions. Ils la retrouvaient flamboyante dans la nuit, où les réclames traçaient des caractères de feu. Tout Harlem, ayant quitté les seuils ou les marches, se répandait dans les rues et les bars entr'ouverts. Les noirs se coudoyaient avec plaisir, s'interpellaient, se donnaient de grandes tapes sur l'épaule. La détente du soir et le goût du whisky les enivraient également.

Et voici que parmi eux, arrivant à peine à se frayer passage, ils voyaient ces trois blancs qui se tenaient par la main et encombraient tout le trottoir. Les noirs s'écartaient pour leur faire place, mais d'avance et de loin, comme devant un objet de curiosité, et en ricanant au passage. Car les blancs, la nuit, n'ont le droit de venir à Harlem qu'en voiture, pour s'enfermer dans des cabarets où l'on est prêt à les recevoir et à vivre de leur curiosité bête. Mais ce couple de blancs qui promenait une fillette était incongru, insultant.

Barel s'aperçut très vite que c'est à l'enfant surtout que s'adressait la curiosité hostile. C'était elle surtout dont la présence choquait les nègres, elle qui soulignait

qu'on était venu pour les voir, comme des fauves en cage. Ils la montraient du doigt en s'esclaffant.

La colère montait en Barel, à voir qu'on s'attaquait au plus faible d'eux trois. Il avait des gestes nerveux, comme s'il eût cherché un fouet. Ces nègres ne comprenaient donc pas qu'il est ignoble de s'en prendre à une fillette? Ils n'avaient donc jamais vu d'enfant blanche? Et Barel songeait à toutes les légendes, absurdes ou vraies, qui avaient couru autrefois, dans le Sud, au temps de l'esclavage. Une enfant blanche disparaissait de temps à autre et il était impossible de savoir si elle avait été sacrifiée dans quelque cérémonie souterraine et barbare, ou si elle n'avait pas été enlevée par cette bête traquée, affamée de pain et de chair, qu'était un esclave marron.

Barel essaya de se défendre contre des impressions aussi déraisonnables.. La petite blanche incarnait précisément, aux yeux des noirs, l'injustice du préjugé et de la race. Le blanc adulte a pour lui tout ce qu'il sait faire et que peut-être on n'eût point pu apprendre; mais elle, cette gamine de cinq ans au visage pâle, elle était déjà supérieure aux meilleurs d'entre les nègres; elle possédait, par l'unique privilège de sa naissance, ce que ne pouvait donner nul travail, nul sacrifice, nulle douleur.

Ou peut-être la réaction des noirs était-elle plus instinctive. Barel lui-même, dans la Septième Avenue, n'avait-il pas été surtout frappé par les négrillons? L'enfant n'a pas encore acquis ce que les hommes peuvent mettre en commun; il n'a pas subi l'usure de la civilisation; il est plus près de sa race, plus marqué aux yeux des étrangers, plus étonnant par tout ce qu'il renferme déjà d'achevé, d'inaltérable, par tout ce que lui a donné la simple merveille de sa croissance.

Tandis qu'il manœuvrait avec soin pour avancer à trois de front sans heurter ni offenser personne, Barel regardait Francine du coin de l'œil. Elle était lassée par la marche et ses yeux paraissaient plus noirs dans son visage plus blême; elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Entre son père et sa mère, elle avait la certitude d'être dans un univers parfait où aucun

danger, aucune menace, même sourde et lointaine, ne pouvait vivre. Rien en elle n'insultait la race vaincue.

Geneviève redressait un peu la tête en pinçant les ailes du nez et en serrant contre elle sa fourrure de petit-gris; mais, il fallait la bien connaître pour savoir que ce n'était pas son attitude naturelle. Ou était-ce lui, Barel, qui provoquait la foule par des regards irrités? Mais non, les nègres continuaient de se montrer l'enfant, les négrillons eux-mêmes s'arrêtaient sur leurs patins à roulettes.

Barel se sentait pris par la crainte. Il avait beau se dire : on n'a jamais entendu parler de blancs massacrés dans Harlem. La peur donc ne se justifiait pas, puisque si la peur ne vient pas de la raison, elle est du moins acceptée par elle. Barel ressentait tout autre chose, une terreur obscure instinctive, sacrée. Il songea tout à coup à ce que l'on conte dans les livres de psychologie : comment un jeune chien, qui n'a jamais vu ou senti un lion, se met à trembler pourtant quand il passe près d'une ménagerie silencieuse. C'était la même terreur panique qu'une conscience aiguë de l'heure lui faisait ainsi retrouver, au delà de l'apport de toutes les générations humaines.

Mais bientôt la raison se fit complice, adopta le sentiment pour l'apprivoiser, pour lui donner les apparences d'une peur normale. Certains de ces noirs, sur la porte des bars, étaient ivres et prêts à se quereller. Il n'eût pas fait bon être pris dans une bagarre; toutes les colères se seraient unies contre les intrus. Barel, levant la tête, aperçut soudain, à un carrefour plus important, un policier monté, un blanc, avec revolver à la ceinture et bâton au poing. Il en fut à la fois rassuré et apeuré; les gens de sa race veillaient sur lui; mais il était donc possible qu'il y eût des coups échangés entre nègres. Là-bas, à cinq cents mètres plus loin, il y avait un autre policier, à cheval.

Barel et les siens passèrent tout près du premier, qui soudain les aperçut, tressaillit comme pour faire un geste ou lancer un appel, puis reprit aussitôt sa pose de vigilance tranquille. Les bars devenaient de plus en plus

nombreux, ils rejetaient, sur le trottoir, des nègres aux gestes excités. Barel pourtant s'obstinait à regarder encore, à goûter cette terreur qu'il ne retrouverait jamais. Il se planta au coin d'une rue, près d'une voiture à cheval chargée de provisions, en partie recouvertes par d'immenses étiquettes aux chiffres voyants et grossiers. Mais Geneviève, tirant sur Francine, fit comprendre qu'elle ne voulait pas s'arrêter.

Comme ils traversaient la rue à quelque distance de l'artère principale, ils arrivaient droit sur l'escalier d'une maison où des nègres étaient assis. Barel, en montant sur le trottoir, vit soudain une vieille négresse, lourde et grasse, écarter plus largement ses cuisses sur la pierre; et montrant la fillette des deux mains, elle partit à la renverse d'un rire énorme, d'un rire de joyeuse commère qui en contera une bien bonne à ses voisines, d'un rire de sorcière qu'inspirent tout à coup les dieux obscurs de la joie, ces mêmes dieux qui vous roulent à terre et vous font écumer, quand on s'est trop longtemps abandonné aux chatouillements de leurs doigts invisibles, sur le rythme des tam-tams.

Barel se rendit compte alors combien son obstination à marcher dans l'avenue était ridicule. Les autobus rasaient le trottoir, pleins d'une foule nègre; mais de l'autre côté, ils regagnaient la ville blanche. Deux autobus stationnaient là-bas, à un terminus. Barel, sans rien dire, tira Francine, qui entraîna sa mère, et tous trois traversèrent la rue.

L'autobus était vide et Barel s'aperçut avec soulagement que le chauffeur et le receveur étaient des visages pâles: il savait bien, pourtant, qu'il en est toujours ainsi. Les voyageurs commençaient à monter, tous noirs, tous en toilette, se rendant dans quelque théâtre ou quelque music-hall. Ils s'asseyaient paisiblement. Barel ne retrouvait plus son inquiétude de tout à l'heure. Il était parmi de braves noirs qui bavardaient ensemble avec bonhomie, avec une joie de vivre qui se communiquait à lui .

Il se demandait : « Ai-je rêvé tout à l'heure? » Mais il

se rendait compte que déjà, dans cet autobus qui n'avait pas bougé, il n'était plus dans Harlem. Il n'envahissait plus un domaine qui n'était pas le sien; lui et sa famille n'étaient que des passants qui rentraient chez eux dans la ville blanche. Nul ne s'occupait d'eux. L'indifférence était de nouveau un fluide dont on ne percevait guère la présence.

L'autobus s'emplissait et Barel, en se retournant, se rendit compte que lui et les siens étaient les seuls blancs. Il avait pris Francine sur ses genoux, si bien qu'à eux trois, ils occupaient un siège double isolé. Mais les nègres ne les fuyaient pas. Ils s'entassaient debout, tout contre eux et, quand la voiture partit, une négresse frôlait l'épaule de Barel sans paraître s'en apercevoir; par-dessus la tête du blanc, elle causait avec son bon ami et tous deux riaient d'aise.

A mesure que l'autobus avançait et que le numéro des rues décroissait, le nombre des nègres décroissait aussi, « selon le même rapport », pensa Barel machinalement. Bientôt, il y eut sensiblement autant de blancs que de noirs; puis les nègres devinrent l'exception, sans qu'aucun des voyageurs eût remarqué le changement. Quand Barel et les siens descendirent à la 23ᵉ rue, l'autobus ne contenait plus que des visages pâles depuis peut-être dix blocs.

Alors, Barel éprouva le besoin de vérifier ses impressions, de les comparer à celles de sa femme; mais il essaya de ne lui suggérer aucune réponse. Il prit un air détaché :

— Eh bien, c'était charmant, cette promenade?

Les yeux bleus jetèrent un éclair pâle que Barel connaissait bien :

— Il n'y a que toi pour avoir des idées aussi ridicules.

Il jugea sage de ne pas relever le mot : son expérience avait réussi; il n'avait point construit d'impression fausse à coups de souvenirs livresques. Geneviève, plus spontanée, avait senti la même terreur vague. Il reprit, d'un ton conciliant :

— Mais tous ces nègres sont charmants de bonhomie.

Les fins sourcils blonds se froncèrent d'impatience :

— Tu n'as donc pas vu qu'ils se moquaient de nous?

Il y eut un temps, puis Geneviève ajouta :

— C'est à Francine surtout qu'ils en avaient... Mais tu es dans la lune, tu ne vois jamais rien... Au coin d'une rue, il y a une affreuse mégère qui est partie d'un rire que je n'oublierai jamais.

Barel se sentait plein d'allégresse : l'expérience vérifiait toutes ses remarques, en mesurait la valeur objective. Mais il ne fallait pas laisser Geneviève, ni lui-même, sur cette impression.

— Cette affreuse mégère, comme tu dis, n'est probablement, dans les circonstances ordinaires de la vie, qu'une bonne grand'mère gâteau, sentimentale et affectueuse comme le sont les noirs.

Geneviève était butée :

— Il faut donc croire que la circonstance était vraiment exceptionnelle, alors.

— Mais oui, Geneviève; nous les avons provoqués sans le savoir. C'est notre faute.

— La tienne, dit Geneviève sèchement.

Laissant la main de la fillette, Barel marcha à côté de sa femme, passa sa main sous la fourrure tiède :

— Geneviève, la haine du blanc couve dans Harlem, elle est prête à flamber au moindre prétexte... Et tels que nous connaissons les hommes d'Europe, le plus beau prétexte serait une guerre avec une nation proche... Mais ce qu'il y a d'admirable sur ce continent, c'est qu'une telle guerre y est impossible.

Ils étaient rentrés dans l'hôtel et ils se dirigèrent vers l'ascenseur. Le nègre de service, dans sa livrée élégante, les reconnut d'un sourire déférent. Francine, qui avait semblé dormir en marchant, se réveilla sous le choc du départ. Et elle dit gravement le numéro de l'étage :

— Twenty-five.

Le nègre eut le même sourire d'approbation aimable. Barel ne put se tenir de lui parler, et de lui parler de la fillette :

— Elle commence à bien prononcer l'anglais, vous ne trouvez pas, pour le cinquième jour?

— Yes, Sir, dit le nègre en faisant glisser la porte de l'ascenseur.

Il parlait d'un ton cordial, qui réchauffa le cœur transi du professeur; et il ajouta affectueusement, en s'adressant à Francine :

— Good night, little lady!

LÉON LEMONNIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Y.-H. de Laurière : *Une Américaine à la Cour de Napoléon III*, Calmann-Lévy. — H. Chobaut et L. Royer : *La famille maternelle de Stendhal : Les Gagnon*, Grenoble, Libr. B. Arthaud. — Paul Arbelet : *Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal*, Grenoble, Libr. B. Arthaud. — G. Saintville : *Stendhal et Vauvenargues*, Le Divan. — Revues.

Née à Boston, en 1843, de parents honorables et aisés, Lillie Greenought, fut, semble-t-il, vouée au bonheur par des fées bienveillantes qui veillaient auprès de son berceau. Dès qu'elle fut sortie de la petite enfance, elle fit, en l'Université de Cambridge (Massachusetts), de solides études sous la direction littéraire du poète Longfellow qui, séduit par sa promptitude d'intelligence, sa vive sensibilité, son optimisme, sa pétulance, mit tous ses soins à cultiver son esprit. A seize ans, ardente amazone au front couronné de cheveux d'or, surnommée la « belle de Cambridge » par ses condisciples, elle ne rêvait que de prouesses et d'aventures. Comme elle avait, avec beaucoup de fougue et de talent, pratiqué la musique, comme elle disposait aussi d'une agréable voix, elle crut que le théâtre lui ouvrirait une glorieuse carrière.

Elle partit donc, en septembre 1859, pour Londres où elle alla demander à Garcia, frère de la Malibran et de Pauline Viardot, de la préparer à son merveilleux avenir. Ayant reçu, pendant une année, les leçons, et à leur fin, le satisfecit de ce maître, elle se rendit à Paris où elle ne doutait point que l'Opéra ne l'engageât sur-le-champ. Au lieu d'y monter sur les tréteaux, elle y trouva, en la personne de Charles Moulton, riche financier d'origine américaine, un amoureux qui l'épousa promptement. Voilà la première de ses aventures. Elle lui per-

mit de connaître la grande opulence, d'ouvrir son salon de la rue de Courcelles et son château du Petit-Val aux artistes, aux seigneurs, aux diplomates qu'attiraient à la fois sa beauté, son esprit primesautier, ses talents de pianiste et de cantatrice, de pénétrer triomphalement dans la haute société parisienne. Un portrait qui subsiste d'elle offre un type parfait d'élégante du second Empire. Le visage, d'un merveilleux ovale, casqué d'une haute et lourde chevelure dont quelques amples boucles retombent sur les épaules largement décolletées, dévoile un air de sévérité que démentent d'immenses yeux brûlants, un nez long, fin, spirituel, une bouche de sensuelle aux lèvres admirablement dessinées. La gorge est lourde sans excès, les formes sont épanouies et telles qu'on les aimait en ce temps où l'on sortait des « féminités » chlorotiques du romantisme.

La nouvelle dame Moulton, ayant réussi cet exploit d'épouser un nabab, ne bornait point son ambition à vivre en déesse encensée dans un cercle restreint; elle souhaitait partager la gloire et la félicité des dieux. Elle était, de nature, audacieuse. Elle utilisa, pour entrer à la cour de Napoléon III, un habile stratagème. Ayant appris que l'empereur, l'impératrice et leur suite se rendraient, un matin de janvier 1863, à Suresnes, pour y patiner sur le lac, elle parut, munie de ses patins, à quelque distance de l'auguste compagnie et, sans paraître s'occuper d'elle, se lança en de savantes évolutions sur la glace. A peine avait-elle accompli ses glissades eurythmiques que le prince Joachim Murat, émerveillé, se lançait sur ses traces et liait connaissance avec elle, bientôt suivi de l'Empereur qu'une sciatique obligeait à traîner la jambe. Quelques minutes plus tard, sur sa prière, elle donnait à Sa Majesté, la tenant à la main, la plus belle leçon de patinage qu'elle eût jamais reçue. Après l'Empereur, l'Impératrice souhaita à son tour baller sur la glace avec l'aide de la charmante Américaine. De ce moment, Mme Moulton devint l'invitée constante et la familière de la cour impériale.

De la vie et des mœurs de cette cour, où elle tint un double rôle de mondaine affamée de plaisir et de cantatrice admirée, elle a laissé, dans un journal secret publié en anglais, des images quotidiennes. Mme Yves L. de Laurière vient d'en

tirer les portraits, les conversations, les scènes qui lui ont permis de nous donner, à son tour, sous le titre de **Une Américaine à la cour de Napoléon III,** une vue générale, fort plaisante, des divertissements que goûtait, au Palais des Tuileries et au château de Compiègne, la société impériale.

Des extraits empruntés à ce journal, il ressort que Mme Moulton, femme d'esprit, excellait à peindre, de pied en cap, les personnages avec lesquels elle entrait en relations. Ses portraits voisinent quelquefois avec la satire, sans cependant en prendre l'allure réelle. De Napoléon III, elle fournit, au cours de ses récits, une image de brave homme fort courtois, plein de prévenance pour elle, ni très intelligent, ni très fin. Elle se montre assez réservée dans ses jugements de l'impératrice dont elle admirait la grande beauté et la grande bonté. De ci, de là, grâce à elle, nous voyons, sous leur véritable aspect, la Castiglione, le duc de Morny, le prince et la princesse de Metternich, ses particuliers amis, le prince Oscar de Suède, le général de Gallifet, la princesse Mathilde, le duc de Persigny, etc...

Mme Moulton a connu Théophile Gauthier et Mérimée, Haussmann, Gudin, mais elle semble avoir surtout apprécié la compagnie des musiciens et des cantatrices. Elle représente Richard Wagner sous un jour fort peu plaisant. De Rossini, elle donne, en plusieurs endroits de son *Journal,* une physionomie pittoresque d'homme désordonné sous le toit duquel la cuisine était exécrable. Elle fréquenta, ce semble, assez intimement Auber chez lequel elle rencontra Gounod et Massenet à leurs débuts. Elle consacre de charmantes pages à Liszt. On voit aussi passer sous sa plume les profils perdus de Christine Nilsson et de Jenny Lind, celle-ci vieillie et pleine d'aigreur.

Mme Moulton ne manifeste à personne d'antipathie marquée. Elle est fort curieuse, avide d'informations, mais non, à proprement parler, de potins. Elle s'intéresse peu à la chronique scandaleuse, peut-être parce qu'elle est elle-même de mœurs pures. Elle a été maintes fois l'animatrice des divertissements de la cour. Elle y jouait dans de plaisantes charades. Elle y chantait tantôt des airs d'opéra et tantôt des chansons nègres

qui ravissaient Napoléon III. Elle y introduisit un jeu américain, le croquet, auquel elle initia Sa Majesté.

Sa gazette intime donne l'impression qu'une atmosphère patriarcale régnait, au moins en apparence, dans cette cour, en dehors des cérémonies somptuaires. Pas une fois, elle ne fait allusion aux gestes extra-conjugaux de l'Empereur. On y trouve, entre autres faits, l'histoire d'une mystification qui semble d'esprit peu raffiné. Cette mystification eut pour auteur le prince de Metternich. A un dîner donné par la comtesse de Pourtalès, ce prince eut l'idée assez étrange de remplacer les serviteurs habituels de son hôtesse par d'autres qui versèrent régulièrement les sauces et les jus des plats sur les vêtements des invités et finirent par interpeller grossièrement ces derniers. Le comte de Pourtalès allait faire un éclat, lorsque les domestiques malappris quittèrent leurs perruques et leurs maquillages et se révélèrent comme des gens de la plus grande distinction grimés pour cette sotte comédie. Bizarres mœurs!

A la fin de son journal, Mme Moulton, qui vit avec désespoir sombrer l'Empire, fournit des renseignements curieux et souvent pathétiques sur le Paris de la guerre et de la Commune.

La bibliographie stendhalienne vient de s'enrichir de quelques volumes nouveaux d'un assez grand intérêt. MM. H. Chobaut et L. Royer ont eu la curiosité de rechercher les origines réelles, jusqu'à l'heure inconnues, des **Gagnon** qui formèrent **la Famille maternelle de Stendhal.** Ils se sont partagé la tâche un peu rude de fouiller les archives publiques et aussi les minutiers de notaires qui, seuls, pouvaient éclairer ces origines. Stendhal, qui poursuivait toujours des chimères, croyait sans aucune donnée positive ses ascendants maternels venus d'Italie en Avignon vers 1650.

M. H. Chobaut qui, dans sa collaboration avec M. L. Royer, s'est chargé de la partie méridionale de l'enquête susdite, a bien trouvé en Avignon des Gagnon installés depuis le xve siècle, mais il n'a pu les rattacher aux Gagnon véritables dont il souhaitait établir la généalogie. De ses travaux, il résulte que Monteux, commune voisine de Carpentras, fut le berceau de ces derniers depuis le début du xvie siècle. Les Gagnon furent en ce temps lointain des gens de peu attachés à la terre,

tous « ménagers » c'est-à-dire petits propriétaires. D'aucuns prirent racine à Bedarrides et c'est de ceux-ci que descendit Stendhal. Ils semblent avoir préféré le métier de fileurs de soie à celui de laboureurs. Ils s'élevèrent en classe sociale au fur et à mesure que s'étendit leur lignée, passant par Avignon et finalement s'établissant à Grenoble où Antoine, au début du XVIII[e] siècle, exerçait la profession de maître-chirurgien.

C'est dans cette dernière ville que M. L. Royer retrouve Antoine. L'homme a épousé Elisabeth Santerre, sortie d'une importante famille de marchands et bourgeois grenoblois. De cette famille Santerre naîtront les Daru, dont Stendhal parla avec plus de liberté que de sympathie, et Romain Colomb qui fut son exécuteur testamentaire.

D'Antoine Gagnon, le chirurgien qui sut si heureusement accommoder ses affaires, qui occupa des emplois et laissa des biens importants, M. Royer éclaire, avec un soin particulier, la physionomie morale et suit pas à pas la carrière. L'homme était « ferme, plein d'énergie et d'honneur » ; on peut voir en lui le type culminant, à cette période, d'une famille qui n'a pas encore donné ses meilleurs fruits. Henri Gagnon succède à Antoine; il est de caractère moins énergique; il commence des études de médecine, ne les poursuit pas, fait un rude stage aux armées, quitte la casaque militaire, reprend et achève ses études, devient, à son tour, médecin à Grenoble. Il épouse Thérèse Rey de laquelle naît, entre autres enfants, Henriette, qui unit son destin à celui de Chérubin Beyle, le père de Stendhal.

De même que M. H. Chobaut, M. L. Royer prodigue, dans la partie de la généalogie stendhalienne dont il s'est occupé, les actes inédits et les renseignements circonstanciés. De temps à autre, il fournit une gerbe de documents sur des collatéraux qui jouèrent un rôle dans l'existence de Stendhal. Détail curieux : M. Chobaut révèle qu'une Gagnon épousa, au XVIII[e] siècle, un Joseph Brulard.

Le travail remarquable et scrupuleux, abondant en faits nouveaux, de MM. Chobaut et Royer permettra , sans nul doute, d'établir si Stendhal tenait ses hérédités morales et physiques de son ascendance maternelle ou de sa filiation paternelle. Avait-il, par exemple, hérité de son père ou de

son grand-père, qui semble avoir été un homme de faible volonté, la pusillanimité et l'indécision qu'il témoignait, par exemple, en amour? M. Paul Arbelet ne nous en informe point qui nous a pourtant conté, dans des pages pleines de finesse et d'agrément, l'une des plus absurdes défaites amoureuses de l'écrivain.

Historiographe de la liaison Stendhal-Mélanie Guilbert, M. Paul Arbelet a mis, ce semble, la charrue devant les bœufs. En 1926, dans un curieux ouvrage : *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie,* dont nous avons rendu compte lors de sa publication, il nous montrait la fin lamentable de cette liaison. Aujourd'hui, dans un nouveau volume, non moins intéressant : **Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal,** il nous offre le tableau déconcertant de ses origines. Peut-être, faute de documents, n'avait-il pu joindre les deux parties de cette mélancolique aventure de cœur.

Quoi qu'il en soit, grâce à ses recherches et à d'heureuses trouvailles dans différentes archives, M. Paul Arbelet fait surgir de l'ombre où elle était ensevelie l'attachante figure de Mélanie Guilbert, dite Louason. Peut-être celle-ci méritait-elle de rencontrer un être moins compliqué que Stendhal, un être qui lui eût, au moins, procuré quelque temps de bonheur sans nuages.

Mélanie Guilbert, née à Caen le 28 janvier 1780, sortait d'une famille de bourgeoisie aisée. Elle semble avoir particulièrement souffert de la discorde existant entre son père et sa mère et de l'indifférence à son endroit de son frère et de sa sœur. Elle fit certainement des études qui ouvrirent son intelligence aux belles-lettres; elle témoigne, en effet, dans la suite de son existence, d'une certaine culture. Un amour malheureux, qui donna un fruit inattendu, une petite fille, l'obligea à quitter sa famille. Elle rêvait d'entrer au théâtre. Elle vint à Paris et sollicita l'aide de Mlle Clairon, puis de la Dugazon, chez laquelle Stendhal la rencontra.

C'était une jouvencelle sensible, pleine de douceur et de charme, passionnée de son art et qui attirait les sympathies. Elle vivait au milieu de gens de lettres et d'artistes sur lesquels M. Paul Arbelet nous apporte les plus curieux renseignements. Rien ne prouve qu'elle ait été la maîtresse de ces

personnages, aujourd'hui obscurs, dont quelques-uns la protégeaient.

Stendhal la connut le 10 nivôse an XIII (30 décembre 1804), c'est-à-dire à une période misérable de sa vie (souliers éculés, vêtements minables) où il se préparait à devenir à la fois grand écrivain de théâtre et grand acteur. Il ne lui accorda d'abord aucune attention. Quelques jours plus tard, il la raccompagnait à son domicile. D'avoir vu un jeune coquebin faire des grâces autour d'elle, cela lui avait donné le goût de la conquérir. Il la fait dès lors entrer toute vive dans son journal. C'est d'après ce journal que l'on peut se rendre compte du progrès rapide que fait son amour et des tribulations qu'il traverse.

L'homme n'offrait aucun attrait physique. Louason (cela montre son intelligence) s'éprit de lui uniquement pour les qualités morales et les finesses d'esprit qu'il faisait valoir auprès d'elle. M. Paul Arbelet ne doute point que la jeune femme ne fût prête à donner à son galant chimérique des preuves décisives de son amour; mais Stendhal trouvait plus de délices à se nourrir de jalousies, de doutes, de tristesse, d'exaltation qu'il n'en eût trouvé à accomplir le geste de conquête. Finalement il ne l'accomplit point. C'est le « roman de son désir », écrit d'ailleurs par lui-même, que M. Paul Arbelet se proposa de nous présenter et qu'il nous a présenté, dans son ouvrage, avec une grande subtilité d'analyse. Les deux jeunes gens se séparèrent sans conclure. Plus tard, Stendhal devait retrouver Louason à Marseille, conclure cette fois et retirer plus de déception que de joie de la possession. Victime de ses imaginations et de ses rêves, il perdait la saveur de la réalité.

Dans un petit volume : **Stendhal et Vauvenargues,** M. G. Saintville envisage notre écrivain sous un autre aspect où on le découvre non moins déconcertant, l'aspect, sinon du plagiaire, du moins du démarqueur. On a beaucoup accusé Stendhal (et ses admirateurs les plus ardents ne repoussent pas l'accusation) de s'être servi sans scrupules de ses lectures, d'avoir emprunté à maints auteurs leurs idées, leurs thèmes et assez souvent leurs textes. Dans quelle mesure utilisa-t-il

les écrits de Vauvenargues? M. G. Saintville répond avec grande indulgence à cette question.

Vers novembre-décembre 1802, Stendhal commença à étudier l'œuvre du moraliste. Il possédait très probablement l'édition originale de cette œuvre (1746) et il en consulta une édition postérieure plus complète, celle sans doute de 1797. Il en copia assez infidèlement maints passages dont il marqua la provenance en les « accompagnant de la double initiale V. V. » Au fur et à mesure qu'il faisait ces copies, il les entremêlait à ses propres pensées qu'il marquait, pour se ressouvenir qu'elles lui appartenaient, des lettres h et b, sans s'apercevoir qu'elles émanaient directement du texte de Vauvenargues. Plus tard, il retrouva les unes et les autres dans ses cahiers intitulés *Filosofia nova* et les utilisa dans différents écrits. M. G. Saintville a fait le rapprochement entre les pensées de Vauvenargues et celles qui figurent dans les manuscrits de Grenoble. Ce rapprochement prouve que Stendhal subit plus que l'influence du moraliste. M. G. Saintville veut bien admettre que le pêcheur prit « de bonne foi, pour sien, le bien d'autrui »; il est plein de bienveillance. Plus tard, Stendhal se dégoûta de Vauvenargues, lui reprochant d'avoir copié l'ouvrage de Hobbes : *De la Nature humaine* et, par conséquent, d'avoir « volé sa gloire ». Ce jugement n'est-il pas savoureux?

Revues. — *Revue des Cours et Conférences*, 30 mai 1938. De M. Georges Goury : *Origine et développement du Sentiment religieux au temps préhistorique, L'idée de Dieu.* 15 juin 1938. De M. William Mc. C. Stewart : *Racine et Descartes;* de Mme Geneviève Bianquis : *Les problèmes sociaux dans le roman allemand contemporain : Thomas Mann;* de M. Ch. Lehmann : *Du symbolisme au sionisme.* 30 juin 1938. De M. Agostino de Campos : *Le comique et la satire dans le théâtre de Gil Vicente;* de M. Jean Deniau : *Les Cisterciens;* de M. André Mazon : *Vuk et l'Europe;* de M. Maurice Bardou : *Une correspondance inédite de Mérimée en anglais.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 mai 1938. De E. de la L.: *Anne Boleyn en France;* de M. Bernard Barbery: *Le Bal offert au duc d'Angoulême, Balzac et « Le Lys dans la vallée ».*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philippe Chabaneix : *Le désir et les Ombres,* « La Presse à Bras ». — André Blanchard : *Les Figures et les Songes,* « La Presse à Bras ».

Philippe Chabaneix, je n'apprendrai rien à personne en affirmant qu'il est, des poètes de sa génération, le plus pur, le plus exactement et délicatement parfait et peut-être aussi le plus sensible. En 1928, on s'en souvient, il rassemblait les plaquetttes qu'il avait publiées précédemment sous ce joli titre, *le Bouquet d'Ophélie,* et en offrait la dédicace « à la mémoire de Marie Nervat », sa mère. C'est à Jacques Nervat qu'il dédie aujourd'hui le recueil de ses plaquettes éditées depuis *le Bouquet d'Ophélie,* en lui attribuant ce titre entre tous délicat et significatif, **Le Désir et les Ombres.** Philippe Chabaneix est désormais, et depuis bien des années, en possession d'une maîtrise reconnue par tous les lecteurs lettrés. Comme il met une infinie coquetterie à se parfaire dans les sentiments qu'il exprime et dans le maniement subtil d'une technique appropriée plutôt qu'à s'engager aventureusement sur des chemins dont il n'est pas aussi sûr, le critique éprouve quelque difficulté, à moins de consentir à répéter sans cesse les mêmes éloges, pour caractériser de façon satisfaisante son talent si personnel, sa manière si séduisante, l'émotion issue mutuellement de cette finesse congénitale d'impressions éprouvées, de cette atmosphère qui les baigne de songe à peine teinté d'une douce mélancolie, aux saveurs légères de souriante sensualité, de grâce naturelle, de jeunesse presque ingénue qui s'ouvre, les yeux vierges, sur les fièvres heureuses de la vie, de regrets même qui sont encore un parfum, qui sont une volupté.

Et Philippe Chabaneix n'est pas moins que par les voluptés de l'Amour ému par les charmes profonds de l'amitié : *Amitié; Sœur de l'Amour,* s'écrie-t-il, dans un élan de gourmandise enivrée :

> Donne-moi ton regard pareil à cet oiseau
> Qui vole dans un ciel triste et couleur de cendre,
> Donne-moi ton regard le plus beau, le plus tendre
> Et, sans ailes, qui va plus vite qu'un oiseau,
> Donne-moi ton regard pareil à cette flamme
> Que nous avons aimée aux sources des amours,

Donne-moi ton regard de pierre et de velours
Pour que de ma langueur naisse encore une flamme.

Les yeux, la lumière, les fleurs, les épaules nues des jeunes filles, la mer, les heures charmantes, les belles atmosphères mouvantes parmi les arbres et les saisons, toute la poésie des ombres, le retour, le départ, le plaisir même, le regret, emplissent tous ces exquis poèmes de leur nombre, de leur glissement de fraîcheur et de beauté, de leur parfum, avec, aux lèvres murmurés, les prénoms charmants de ces apparitions, de ces passages, de ces furtives vagabondes, parfois douloureuses, aimées du poète : Irène, Laurence, fantôme qui dort sous les jardins de Saintes-la-Romaine, Pauline, Gaby, Germaine, Aurélie dont les yeux étaient une clarté, et Inès, et Delphine, Laura, Marie, un des prénoms suprêmes, syllabes enchanteresses enchâssées dans des strophes de fièvre douce ou d'extase « tremblant au ciel des noms aimés ».

Le poète affectionne le poème court, de deux ou trois quatrains, où il enclôt, jusqu'à en faire surgir une puissance pathétique, l'émotion contenue de son rêve sentimental, dans une forme aussi nette, aussi dépourvue de surcharges, aussi suggestive que celle, exemplaire, de Racine, mais il varie la mesure de ses vers qui vont du vers de quatre syllabes, si prestement manié, jusqu'à l'alexandrin, en s'arrêtant, selon l'heure, aux vers de six, de huit, de dix syllabes. Cependant, je ne puis m'empêcher d'arrêter l'attention sur un poème plus étendu que les autres, *Flèche parmi les Ombres,* qui se compose de onze sizains octosyllabiques, où s'évoque le souvenir d'un premier amour d'écolier, quand

L'amour naissait comme une flamme
Ardente et chaste au fond de l'âme,
L'amour naissait et nous naissions
A ses tendresses, à ses charmes,
Et, sans verser encor de larmes,
A ses jalouses passions...

Toutefois, confesse dans sa sincérité d'homme attiré par toutes les apparences de vie en feu où son désir s'avivait,

Loin des bouquets et des charmilles
Je me souviens aussi des filles

Mystérieuses sous les fards
Qui n'étaient pas assez cruelles
Et qu'on trouvait dans les ruelles
Du Port de Brume ou dans les bars.

« Je les fuyais... » ajoute-t-il, ses bras ne se tendaient que vers les anges dont il ne sait ce qu'ils sont devenus, aux lents soupirs, aux feus étranges, aux vertus saines et secrètes. Il n'ose interroger la Muse

De qui la voix se fait confuse
Dès qu'elle touche à mes regrets.

C'est l'exquise, un peu troublante, et la plus longue confession du livre où domine surtout l'allusion pensive, soit consacrée à *l'Amour et à l'Amitié,* soit qu'elle illustre des souvenirs de la *Méditerranée,* soit qu'elle se berce au rythme de *dix romances* ou flambe, toute altière et fraîche *poésie,* brûle *comme le feu* ou s'échappe enfin *d'un cœur sombre et secret,* le cœur magnanime et tendre du beau poète élégiaque Philippe Chabaneix.

André Blanchard, dans **les Figures et les Songes,** se montre inquiet de s'exprimer au mieux qui convienne, et soucieux de se connaître. « Ce n'est point », déclare-t-il au seuil de son livre, « par un vain souci de nouveauté ou d'originalité que plusieurs de ces poèmes sont écrits en vers de onze et treize pieds et remplacent par la contre-assonance la vieille et toujours très excellente rime ». J'observerai tout de suite que l'usage des mesures de onze ou treize pieds ne peut plus avoir, en soi, rien qui nous étonne, à la condition expresse qu'on n'en abuse pas, qu'on n'en use pas de façon exclusive. Mais pour ce qui est de la contre-assonance j'avoue humblement m'apercevoir, en dépit de mes essais de bonne volonté, que je ne parviens pas à m'y accoutumer. Certes j'aperçois bien que « par ce qu'elle a d'imprécis, d'insolite... elle convient parfaitement aux poèmes qui hésitent aux frontières du réel et du songe ». Elle pique ma curiosité, la satisfait quelquefois, mais seulement lorsque l'emploi n'en a pas été systématique; elle peut être un accident heureux, mais non pas constant, parce que, contrairement à ce qu'est — et doit être la rime — elle ne combine pas en elle le double élément

de surprise et d'ordre, qui nous satisfait dans la rime. L'élément de surprise l'emporte trop sur l'élément d'ordre; il peut suffire, être efficace dans des circonstances données; il ne saurait, comme la rime, surprendre et régulariser à la fois. Les poèmes tentés dans ce sens par André Blanchard présentent, à mon sens, le désavantage de dresser aux aguets d'une bizarrerie périodiquement attendue l'attention qui désormais ne s'occupe que d'elle et se détache du sens et de la poésie intime du poème. L'assonance ordinaire n'est qu'une atténuation de la rime, une sorte de rime chétive, malingre; la suppression de la rime est l'abandon volontaire d'une ressource qu'on croit superflu, à tort ou à raison, de mettre à profit; c'est un appauvrissement de l'harmonie du vers, mais on peut se maintenir, si on croit y avoir intérêt, dans une région sans lumière et sans sonorité; je sais des poèmes dont l'effet s'est accrû de ce lamentable sacrifice. La contre-assonance m'apparaît comme quelque chose de disparate qui aiguise, un instant, la surprise qu'elle excite, mais ne saurait être réitérée sans dommage pour elle-même et surtout pour la signification totale du poème où elle s'est introduite. Laissons cela; voyons, dans la technique qu'il s'est choisie, ce que sont les réalisations acquises par le poète André Blanchard.

Tout de suite je le déclare, une impression d'absolue franchise vis-à-vis de soi-même et de sincérité vis-à-vis du lecteur frappe dans ces poèmes, où tout est travaillé, où tout est construit, conçu aussi sans la moindre idée de tromperie, d'effet faux, de mode ou de facilité à l'emporte-pièce. Lire un poème de ce livre est nécessairement sympathiser avec l'auteur; même quand il semble s'égarer, il s'égare de bonne foi, et, si l'on peut oser parler de la sorte, par excès de scrupule et de conscience. Je ne dis pas cela à cause de la surabondance des vers trop visiblement travaillés, où la volonté prévaut sur la sensibilité, au point de n'y apparaître pas suffisamment fusionnée, mais surtout en raison de l'application trop visible qu'il met à éviter, à contourner la rime qui aurait pris place tout naturellement au bout du vers afin de lui substituer cette maudite, cette enragée contre-assonance qui lasse par la monotonie de son emploi, et qui déconcerte l'attente. Voici quelques vers d'un poème,

les Villes Mortes, où rien n'est dérangé des ordonnances classiques, rime ni rythme :

Leurs troupeaux de moutons avaient rasé la plaine
Si loin, qu'ils pâturaient sur les cimes du nord,
Et les courriers disaient : A l'autre lune pleine
Nous ne les verrons pas encore.

Autour d'eux le désert naissait de leur richesse,
L'orage dispersait la bonne terre à blé,
L'orgueil étant au cœur de toute sécheresse
Debout comme un arbre brûlé.

Combien la démarche d'un tel poème est simple, naturelle, et dépeint ce paysage désolé alternativement riche et appauvri, vaste toujours et évocateur. Dans *Brocéliande* d'inattendues magies se dispersent sans résultat, nous fixant à des mirages de procédés selon le doigté de l'Enchanteur, ne nous captivant ni par l'assentiment ni par l'extase sur l'évocation de la forêt totale :

Ensemble, par les hauts chemins d'herbes et d'ajoncs,
De soleil dansant sur les fougères,
Nous sommes partis des bords du lac aux feux changeants
Vers la source et les formes majeures,

Vers la source d'enchantements, la source qui rit,
Celle du bon augure et des fées,
Qui garde dans la transparence d'un songe étroit
Les plus belles des heures enfuies...

J'arrête là cette citation, je ne l'ai faite surtout que pour opposer les contre-assonances du premier quatrain qui m'apparaissent admissibles à celles du second quatrain, auxquelles je ne saurais consentir. Entre les syllabes *rit* et *étroit*, *fées* et *enfuies*, le cousinage est à peine perceptible et ne se distingue guère d'un abandon complet de la rime. Voilà où l'on en arrive par l'excès de la théorie. L'art est de consistance plus souple; ses règles peuvent n'être pas inflexibles, soit! mais non pour s'anéantir au profit d'une rigueur aussi exigeante dont l'efficacité demeure incertaine.

J'aurais aimé parler en d'autres termes du livre probe, hautement senti, que nous apporte André Blanchard, âme de

poète d'une valeur profonde, qui tend à la grandeur et qui pourra y atteindre, elle en approche souvent, sans rien délaisser de sa pureté d'instinct et de son intelligence émue d'artiste vrai et pur. J'ai cru devoir, avant tout, le mettre en garde contre une erreur où il ne faut pas qu'il s'enlise, car elle pourrait le séduire, tant la tâche qu'il s'impose il l'accomplit d'une ferveur convaincue, résultats inespérés parfois, et dangereuses illusions.

ERRATUM. — Je m'en voudrais de ne pas donner satisfaction à un de mes jeunes poètes dont je suis les recherches avec le plus de confiance. M. Roger Lannes me fait justement observer que le poème que je donne en exemple de sa manière la plus heureuse perd toute signification quand on lit (*Mercure*, 1-VII-1938, page 162) au bout du premier vers imprimé le mot *Jumelle*, et non pas comme il convient :

S'il doit naître une prunelle
exigée par l'amour de voir...

Je m'excuse, auprès de mes lecteurs, et de l'auteur, de cette faute due à un hasard.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Corthis : *Masques*, A. Fayard. — Bernard Barbey : *Le crépuscule du matin*, A. Fayard. — Capitaine Canot : *Vingt années de la vie d'un négrier*, Les libertés françaises. — Henri Poydenot : *Impasse de l'avenir*, Plon. — J. E. Benech : *Notre maire Tripou*, Nouvelle Revue Critique. — Maurice Bessy : *Sang nouveau*, Fasquelle.

Un Tartufe laïque, tel est le héros du nouveau roman de Mme André Corthis, **Masques.** Intelligent, sans doute, mais sectaire et très étroitement égoïste, par la dignité de ses attitudes, une rigueur sentencieuse qui voudrait se faire passer pour de la noblesse morale, la volonté d'atteindre à la perfection, il s'efforce de suppléer à la médiocrité de ses dons et de tromper sur son ambition. Il a inspiré un amour inouï, à la fois religieux et sensuel, à une jeune femme, qui, hélas! s'est réduite à sa merci en lui avouant un égarement passé, et il se sert, de la façon la plus lâche, de cette faiblesse pour dominer, asservir la malheureuse. Un tyran, dévoré d'orgueil, et qui souffre de ne pouvoir briller que dans un milieu étriqué... C'est pour l'opinion de son village, un

demi quarteron de notables et d'érudits de province, qu'il vit, faute d'avoir pu réussir à Paris, et qu'il deviendra criminel, pour éviter que le scandale ne ruine sa réputation. Au début, sa fille, qu'il avait eue d'un premier mariage, semblait l'avoir percé à jour, dénudé « du haut jusques en bas » comme l'hypocrite du sonnet de Rimbaud, sous l'influence du sentiment passionné qui bouillonnait en elle. Mais, abandonnée par son amant, et privée brutalement de son enfant, elle tombe sous la coupe du monstre par un renversement singulier, qui surprendra le lecteur superficiel, mais qui donne un sens profond au roman de Mme Corthis. C'est sur des créatures déprimées, en effet, que Gratien exerce son influence. Comme il avait pris possession de l'âme de sa femme, quand elle était désemparée, il se saisit du cœur de sa fille quand tout ressort est brisé en elle. Qu'on ne s'étonne pas que sa femme, quand elle sait quel il est, se livre au premier venu. Elle est tombée de si haut! Rien pour se raccrocher : Gratien l'a détournée de Dieu, rendue incapable de prier. Aussi, le pire crime du misérable n'est-il pas d'avoir tué l'enfant de sa fille. Je ne crois pas que Mme Corthis ait jamais écrit un roman plus amer que celui-ci, plus pessimiste — ni plus puissant (il est dans la lignée de *Tess d'Uberville* ou de *Jude l'obscur*, de Thomas Hardy). La sûreté de son art est admirable. Aucun commentaire n'affaiblit la rigueur objective de sa narration. Si l'on prend si fort en haine Gratien, c'est qu'elle ne le juge pas, nous laisse face à face avec lui; sans intervenir jamais, sans s'interposer jamais entre ses actes et les réactions qu'ils inspirent. Le récit est brûlant comme l'atmosphère dans laquelle il trempe.

Le héros du roman de Mme Andrée Corthis est un hypocrite, de la pire espèce; mais nous ne jouons pas toujours la comédie qu'aux autres, et nous sommes, souvent, notre propre dupe. Beaucoup d'entre nous voudraient être des saints pour eux-mêmes, mais bien peu se révèlent capables de l'effort continu qu'il faut pour cela. Il arrive, aussi, qu'on se donne ses passions pour des vertus, en les retournant en quelque sorte; qu'on se fasse, par exemple, un air de désintéressement de son envie, qu'on se montre d'autant plus indulgent qu'on est plus jaloux. Quels orages sous ce que certains

appellent la paix de l'âme! Témoin la féroce duplicité d'Ariane, une protestante, dans la belle pièce de M. Gabriel Marcel, *Le chemin de crête*. Les gens qui se veulent plus grands qu'ils ne peuvent l'être abondent dans la religion réformée. C'est qu'elle n'enseigne pas l'humilité, et qu'elle exclut la confession. Mme Lhostelier illustre cette constatation dans le roman de M. Bernard Barbey, **Le crépuscule du matin**, qui, faute, je pense, d'avoir pu déposer dans l'oreille d'un prêtre le secret de l'adultère qu'elle commit, autrefois, éprouve un beau soir le besoin de l'avouer à son mari... Révélation gratuite, absurde, et qu'on a reprochée à l'auteur (comme s'il en était responsable!) mais que je crois parfaitement conforme à l'esprit calviniste. Guérie de sa passion, c'est pour se purifier, se rendre digne du bonheur qu'elle attend, au crépuscule de sa vie conjugale, que Gilberte assène ce coup à son mari. Le pavé de l'ours. Elle a beau ne plus pratiquer que distraitement, en écrasant ainsi, sur le cœur du pauvre Bob, l'ombre du scrupule qui chatouillait sa conscience, elle atteste qu'elle est demeurée huguenote dans toutes ses fibres. Mais sa confession insolite aura des prolongements qu'elle n'avait pas prévus, et qu'il lui était difficile de prévoir, il est vrai... Son fils, en apprenant sa faute, par surprise, en ressentira de la méfiance pour la jeune fille qu'il aime, qui s'est donnée à lui, et qu'il aurait dû épouser. J'avoue avoir trouvé ce jeune homme assez cynique, en dépit de sa rigueur, assez mufle malgré ses scrupules ou sa susceptibilité; mais je dois reconnaître que sa façon spécieuse de raisonner, de se donner raison, est bien dans la ligne de la religion de sa maman, et puis c'est comme cela que l'a vu M. Barbey, qui n'a pas à nous rendre compte du caractère ou de la tournure d'esprit de ses personnages, encore une fois. « On ne construit rien sur le mensonge, il ne mène à rien », déclare notre Alceste. C'est une opinion. Et sur le manque de parole? Ce jeune homme, qui a fait sa maîtresse de la demoiselle vis-à-vis de laquelle il avait juré d'observer une fraternité cordiale, méritait d'être condamné pour rupture de promesse, *for breach of promise*, comme on dit dans les pays anglo-saxons. S'agit-il, ici, cependant, d'un roman psychologique, à proprement parler? Oui; mais aussi d'un

roman de mœurs. Les personnages de M. Barbey, pour cernés qu'ils soient de traits véridiques, servent surtout de prétexte à l'évocation d'une société, d'une partie, au moins, du monde bourgeois d'aujourd'hui. A cet égard, j'en connais peu qui nous montrent mieux la facilité, l'aisance, le bon *garçonnisme* de la façon de vivre des *gens aisés* de notre temps. Les éléments mêmes du drame en acquièrent dans leur fonctionnement quelque chose de semblable au jeu des billes dans une mécanique bien huilée. De l'air circule autour des protagonistes du récit de M. Barbey; leur contact semble léger, et s'ils souffrent — tout comme ceux de jadis ou de naguère — il y paraît à peine. Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans *Le Crépuscule du matin*. Tant de romans se sont efforcés de nous peindre le monde contemporain, sans y parvenir, parce que leur propos était trop appuyé! M. Barbey s'est placé, ou s'est trouvé placé, au cœur même des choses; et il évoque tout naturellement ce qui lui est familier. Il faudra se reporter à son livre pour se faire, plus tard, une idée juste de la façon dont on vivait à l'époque que l'on pourrait appeler celle des dévaluations...

La traite des noirs a été pratiquée dès le XIVe siècle par les Portugais. Autorisé en Angleterre par Elisabeth, en France par Louis XIII, c'est à la fin du règne de Louis XIV, et sous Louis XV, que ce commerce — ou cette industrie — a atteint le plus haut degré de prospérité. Il s'est prolongé, avec des fortunes diverses, jusqu'à la guerre de Sécession (nord contre sud) aux Etats-Unis, passé la première partie du siècle dix-neuvième. C'est donc à son déclin que nous le trouvons dans les **Vingt années de la vie d'un négrier**, du capitaine Canot. J'ignorais ce « grand récit d'aventures », qui se passent moitié au temps de Charles X, moitié au temps de Louis-Philippe, et qui est, en vérité, des plus attachants. On appelait « négrier » à la fois le bâtiment spécial destiné au transport des nègres, et les hommes qui vivaient de vendre ce bétail humain. On les considéra comme des corsaires, quand les nations chrétiennes décrétèrent par divers actes (de 1792 à 1826) la condamnation de leur trafic, et, dès lors, ils armèrent comme tels leurs bateaux, qui étaient, en général, de très bons voiliers, capables de se soustraire à la poursuite des croi-

seurs qui leur donnaient la chasse. Le capitaine Canot, qui avait du sang italien et du sang français dans les veines n'a pas fait aussi aisément fortune que les habitants de Nantes, sous Louis XIV et sous Louis XV, en particulier, à preuve les beaux hôtels qu'on voit encore, aujourd'hui, dans cette ville. Mais s'il a connu des jours, des mois, et même des années difficiles, il a joui de belles périodes de fortune, et il a vécu « dangereusement », comme disait Nietzsche. Ses mémoires, où il se peint au naturel, ne relatent pas seulement les exploits les plus extraordinaires, ils évoquent avec éclat et minutie les îles d'Amérique et le continent africain et fournissent de bien curieux documents sur les mœurs des tribus noires de tous les pays côtiers de ce continent, du Sénégal au Cap. Tout cela a un caractère d'authenticité, confirmé, d'ailleurs, par le ton fort modéré, nullement vantard, du narrateur. Un gaillard, ce capitaine Canot, de l'étoffe dont devait être fait le père de Chateaubriand, qui fut, aussi, négrier, comme on sait. Il faut lire son récit et le ranger en bonne place, après l'avoir lu, sur le rayon réservé aux livres de voyages les plus sérieux.

Il y a beaucoup de talent, avec un peu d'artifice autour, dans le roman de M. Henri Poydenot, **Impasse de l'avenir.** La psychologie, la peinture des mœurs de ce roman sont fortes, mais sa généralisation ou plutôt son effort d'atteindre au mythe, est faible. L'immeuble neuf où habite le jeune Pierre Lafarge, dans un studio, réclame des victimes, comme le Minotaure. Il a besoin de l'âme, dont il manque encore. Oui; il lui faut des naissances, des morts, et tout ce que les humains emportent avec eux, en vivant, de joies et de désespoirs, de moments magnifiques et d'instants sinistres. Or, Pierre a une maîtresse, Bernadette, qu'il suit, d'abord, dans son calme petit appartement, mais qu'un soir il éprouve le besoin de quitter, saisi par la nostalgie de la froide, de l'impersonnelle demeure qu'il habitait, et qui le réclame. Et c'est le drame : Bernadette le tue. La maison neuve aura sa photographie dans les journaux du matin... Otez du roman de M. Poydenot ces phrases (faut-il dire d'inspiration unanimiste?) qui ont comme l'accent que le symbolisme a pris en passant à travers Emile Verhaeren, et vous aurez le très

intéressant, le très attachant récit d'une jolie histoire sentimentale qui finit mal.

Il arrive, quand on a le don ou le goût de romancer, que la forme mange le fond. **Notre maire Tripou** par M. J. E. Benech, comptait atteindre l'essence secrète de la paysannerie : il ne touche que sa surface parce que la course de l'intrigue l'a pressé, emporté, enfiévré, et qu'il y a subordonné le reste. L'intrigue est plaisante; elle grappille en chemin et s'annexe les dictons et anecdotes du folk-lore local; elle dessine ses héros grossement, en imagine d'Epinal. Comme il s'agit d'un mauvais garçon, elle lui fait large mesure de canailleries; c'est la technique de la complainte populaire, très subtilement démarquée. L'auteur ne nous met pas dans l'intimité, dans la communion de l'Auvergne rurale (à cela, intelligence et adresse ne suffisent pas, ni si jolie écriture); au moins nous y fait-il faire, à fleur de la réalité quotidienne, parfois assez âpre, une excursion de vacances.

Autre tentative d'explication du paysan, plus poussée en profondeur, dans **Sang nouveau** par M. Maurice Bessy. La terre (un site méridional) garde l'imprégnation des dieux comme au temps des Lupercales; on obéit aux sourdes forces naturistes comme dans une tribu d'Afrique. Et cette dictature a si bien modelé les générations que même aujourd'hui on revient de la ville pour la subir et s'accorder à elle, seule chance de vivre sainement et pleinement. L'ouvrage a de la verdeur; il cherche, et manque quelquefois la véhémence, l'effet massif, la grosse tache de couleur. Aux meilleurs endroits, par éclairs, il rend proche à vous frôler le passé panique inscrit dans nos fibres.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Marie Tudor, cinq actes de Victor Hugo aux Arènes de Lutèce. — *L'abbé Constantin,* trois actes de P. Decourcelles, au théâtre de l'Odéon.

Si l'on avait joué un peu plus tôt **Marie Tudor,** j'aurais relu plus tôt aussi les notes dont Victor Hugo accompagne l'édition de ce mélodrame extraordinaire et j'aurais pu rappeler ce qu'on y voit à l'appui de ce que je disais dans ma précédente chronique, sur le peu de talent qu'avait Juliette

Drouet en tant que comédienne. Le rôle de Jane lui avait été attribué, elle ne le joua qu'une fois. Victor Hugo dans ses notes rapporte qu'une indisposition aussi grave que subite détourna la brillante comédienne de la scène, mais au lendemain de la première, Sainte-Beuve écrivait à Victor Pavie : « Juliette a si mal joué que nous avons décidé Hugo à lui retirer son rôle. » Ce fut sa dernière apparition sur la scène et la fin d'une carrière d'actrice qui dura un peu plus de quatre ans, depuis le 17 février 1829 où elle débuta à Bruxelles, jusqu'au 7 novembre 1833, date de la première de *Marie Tudor* (1).

On devrait toujours avoir tout en tête, ou des fiches assez bien classées pour ne pas s'exposer à faire de pareilles omissions — car enfin tout cela est tellement connu et si éloigné de l'inédit. Mais ce qu'il y a de curieux dans cette affaire c'est que, si bien réglée qu'elle puisse paraître, on la remet en question. Il y aura toujours des gens pour se complaire dans l'idée que Juliette eut du talent et pour le vouloir prouver, de même qu'il y en aura toujours pour vouloir qu'elle ait été introduite en qualité d'élève dans l'atelier de Pradier. Le désir que cette femme étonnante inspire à ses historiens de rectifier son passé n'est pas le moindre des miracles accomplis par sa mémoire. Les petites fleurs de Juliette Drouet!

§

Pour qui aimerait à se livrer au petit jeu des transitions, il y en aurait une bien amusante à effectuer pour passer de ce que je viens de dire à ces petites fleurs bleues qui se cultivent, dit-on, dans certaine littérature. D'où vient cette gentille image de petite fleur bleue pour symboliser ce qui est aimable, ingénu et sentimental? Il n'est probablement que d'ouvrir tel ou tel dictionnaire pour être fixé sur la question, mais c'est un soin que je laisse à d'autres cependant, ou que je remets à plus tard. Au reste elle s'explique de soi-même tant elle est parlante. Elle parfume, elle colore tous ces romans que des auteurs paternels composaient avec précaution à l'usage des jeunes filles. Jeunes filles! Je me demande si

(1) Maurice du Bos : « Juliette Drouet comédienne », *Mercure de France*, 15-xi-1933.

cette littérature qui vous était destinée ne vous survivra point!

Elle présentait un univers charmant, où la vertu était récompensée, le méchant puni, où les vœux s'exauçaient, où le rêve se réalisait, où les obstacles s'aplanissaient devant la bonne volonté. La fortune se trouvait toujours entre les mains les plus dignes de la détenir, ou bien elle y arrivait au dénouement, qui ne manquait jamais d'unir la jeune fille pauvre au jeune homme riche ou le jeune homme pauvre à la jeune fille riche. Tout y était toujours bel et bon et c'est vraiment de ces ouvrages-là qu'on pourrait dire qu'ils peignent le monde tel qu'il devrait être : affable, bien fait, concordant et ne décevant jamais personne. Si ce n'est les gentilles lectrices auxquelles ils étaient destinés et qui devaient trouver à la vie un goût bien différent après s'être nourries de cette étrange spécialité.

Mais les chefs-d'œuvre de ce genre artificiel ont parfois pour auteurs des écrivains qui n'étaient pas spécialistes en la matière. J'y songeais à la fin de la saison dernière quand l'Odéon eut la charmante idée de remettre à son répertoire **l'Abbé Constantin,** comédie aimable, que la Comédie-Française a laissé échapper du sien. Rien n'est si rose que le roman dont un adaptateur diligent tira cette comédie; et cependant Ludovic Halévy, son auteur, n'était point de ces écrivains dont la production s'adresse habituellement à un public qu'il faut ménager. L'auteur de la *Famille Cardinal* et de la *Belle Hélène* ne craignait ni la peinture hardie, ni le mot vif. Ici, il s'est montré suave comme une image de piété, une image un peu profane assurément, mais cependant bien édifiante.

Je viens de relire le roman dont la pièce est tirée. Il est d'une grâce avenante et malgré le ton dans lequel il est écrit, on y reconnaît bien l'homme d'esprit tout entier. Quels jolis croquis il nous trace de la société de 1875, celle qui était dans sa fleur lorsqu'on nous élaborait notre constitution, qui prolongeait si bonnement celle du second empire, la même qu'avait peinte Alfred Stevens, quand pour faire leurs aumônes les dames charitables tiraient de leur petit sac mille francs, sous la forme d'un rouleau de cinquante louis d'or. Il faut voir la scène où les belles Américaines qui viennent s'installer à Paris sortent de la gare Saint-Lazare dans

leur calèche qui monte le boulevard Haussmann au trot lent et cadencé de deux admirables chevaux. Ce tableautin eût fait sourire Balzac. On en sent la vivante exactitude.

D'ailleurs il y a plus d'exactitude qu'il ne semble d'abord dans le roman de *l'Abbé Constantin :* un historien de la littérature, M. Gérard-Gailly, qui a si bien su en divers domaines faire de précieuses identifications, nous a fixés sur les sources du roman de Ludovic Halévy (2). Car ce frivole ouvrage a des sources. Ces héros d'aspect imaginaire sont à la ressemblance de modèles qui vécurent. Cette histoire follement romanesque est à peu de chose près contée d'après nature. Car la vie sait être aussi invraisemblable que l'imagination la plus déraisonnable. Il n'y a invention si optimiste, dans les fades romans pour les jeunes filles, que la réalité n'ait quelque jour répétée. Malheureusement la proportion de ces heureux coups de la chance est bien petite et l'on fausse l'esprit aux gens en ne l'attirant que sur ces éblouissantes exceptions.

Mais je ne veux pas discourir encore sur la bibliothèque des jeunes filles. Le hasard m'amène à considérer un ouvrage qui s'y range et voici qu'un commentateur plein de clairvoyance — qui se montre d'ailleurs critique bien sévère du léger roman qu'il étudie — nous montre le soutien réel de tout ce qui ne semblait qu'invention. L'abbé Constantin, que Ludovic Halévy peignit en 1882, a vécu. Il n'est mort qu'en 1900. Il se nommait Félix Bertot. Il était curé de Pennedepie. Pennedepie est un de ces charmants villages qui se suivent sur la côte qui va de Trouville à Honfleur. Ludovic Halévy venait passer ses vacances dans cette région fortunée et l'on ne s'étonne point que M. Gérard-Gailly qui a si bien parlé des *Fantômes de Trouville* se soit mêlé lui aussi à ce monde-ci. Chose étrange d'ailleurs et qui nous montre comme les études que fait un homme se reflètent les unes sur les autres. Il ne pouvait appartenir qu'à M. Gérard-Gailly, flaubertiste des plus éminents, de noter que Flaubert n'était que de trois mois l'aîné de Félix Bertot et de noter, puisque tous deux firent leurs études au Lycée de Rouen, que *le futur abbé Constantin*

(2) Gérard Gailly. *Rencontre avec l'abbé Constantin.* Paris, Editions Albert. 1937.

et le futur créateur de l'abbé Bournisien furent condisciples. Voici deux prêtres bien différents, peints sans doute d'après nature l'un comme l'autre, car la nature nous donne le sucré comme l'amer, le fade et le fort, l'enchantement et le désenchantement. Les motifs ne se distinguent pas les uns des autres. Il n'y en a point de méprisables. L'art seul établit des classes.

L'Abbé Constantin ne saurait assurément pas entrer dans celle de Mme Bovary. Il est cependant bien aimable.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. W. Haslett : *Les problèmes non résolus de la science*, Hermann. — Maurice Lecat : *Le maeterlinckianisme*, Castaigne, Bruxelles.

C'est un ouvrage bien curieux que celui d'A. W. Haslett (du King's College, à Cambridge), dont J. Buhot et J. Rossignol viennent de nous donner une bonne traduction, sous le titre : **Les problèmes non résolus de la science.** Un lecteur français trouvera peut-être que l'auteur flatte exagérément le chauvinisme britannique, ou qu'il est bien indulgent pour l'ingénuité et le fidéisme de ses compatriotes. Mais ce ne sont là qu'apparences superficielles; ne parle-t-il pas, à diverses reprises, des « préjugés théologiques » (p. 36), de « la couleur des vues théologiques de chacun » (p. 69), de « la tempête d'indignation ecclésiastique » (p. 163), que le livre de Charles Darwin provoqua en 1859?

Depuis lors, aucune critique sérieuse de la théorie fondamentale de l'évolution n'a été faite (p. 163). Au lieu des quelques millénaires de la chronologie biblique, trente années de travaux ont eu pour résultats d'ajouter plus de quatre cent mille ans à la durée de l'histoire humaine... Si quelques-uns d'entre nous répugnent à l'idée d'une ascendance simiesque, qu'ils se consolent à la pensée que la dignité humaine pourra, dans l'avenir, subir un développement encore plus considérable (p. 186).

S'il est un transformiste convaincu, Haslett est également anti-finaliste, par exemple lorsqu'il évoque (p. 164) la tendance, « qui amène certaines espèces à s'éteindre d'elles-mêmes par suite du développement d'adaptations inutiles, voire nuisibles ». Enfin, il est physicochimiste en bio-

logie : Grégoire Mendel (p. 216) et T. H. Morgan (p. 220), ont établi que

l'hérédité est de nature atomique (p. 216). Il n'y a aucune raison de croire qu'il faudra, en fin de compte, faire intervenir quelque chose d'étranger aux lois habituelles de la physique et de la chimie...; l'énigme du processus constructif des êtres vivants n'a rien de plus romanesque qu'une énigme purement chimique (pp. 224 et 229). Les grandes lignes de la vie d'un homme sont déterminées bien plus par son hérédité, son éducation et les circonstances, que par son libre arbitre (p. 234). Les activités de l'organisme sont sous la dépendance de composés chimiques qui, tous, pourront être produits et examinés en dehors du corps (p. 228). La pensée elle-même peut être décelée par des moyens physiques (p. 231).

Nous ne signalons qu'en passant les divers chapitres, où il est question de l'origine de l'homme et du début de la civilisation, pour aborder les sciences exactes, qui forment l'objet de cette chronique. Là aussi, l'auteur fait preuve d'une documentation prodigieuse et prodigieusement exacte : qu'il s'agisse de la répartition des étoiles (p. 30), des taches solaires (pp. 114-116), des pseudo-connaissances météorologiques des campagnards (p. 112) ou des particularités de l'atmosphère terrestre, partout, le lecteur curieux sera satisfait. Les récents progrès de la microphysique, comme l'analyse cristalline (p. 294) et la radioactivité artificielle (p. 318), sont décrits à leur place. Çà et là, Haslett définit fort pertinemment le rôle de la science :

En règle générale, il n'y a pas destruction des anciennes théories : elles sont simplement élargies, de manière à englober un plus grand nombre de faits (p. 12). Le rôle de la science n'est pas d'édifier d'une manière esthétique des représentations satisfaisantes, mais de prendre le monde comme elle le trouve (p. 262). L'essence de la méthode scientifique est d'être cumulative dans ses effets (p. 312). Quelles que soient les critiques qu'on puisse adresser à la science pour ses changements d'avis, tout ce qu'elle fait a une valeur finale (p. 311). Il faudrait être un critique bien téméraire pour tenter de fixer des limites aux possibilités que nous réserve la science organisée (p. 332).

Toutes ces phrases constituent une profession de foi de *scientisme intégral*. Le titre de l'ouvrage risquait de laisser

une impression de faute, d'impuissance ou de négligence : ceux qui liront cette œuvre avec cette espérance inavouée seront bien déçus : ils n'y trouveront pas « les problèmes non résolus de la science », mais les problèmes non *encore* résolus, exposés avec impartialité par un esprit vraiment encyclopédique.

§

Maurice Lecat est un savant belge, dont la compétence s'étend des mathématiques à la chimie; son récent ouvrage **Le maeterlinckianisme** dénonce — dans le tome second, auquel nous nous limiterons ici — les ravages qu'une indigestion de la science peut produire dans les esprits sans défense, sous prétexte de vulgarisation romancée. En 85 pages, Lecat reproduit un millier de phrases empruntées aux diverses publications de Maurice Maeterlinck et qui se classent en « non-sens, absurdités, contradictions, lapalissades, étranges puérilités, etc. ». Nous nous contenterons de quelques exemples typiques, accompagnés de commentaires, le cas échéant.

L'espace est la quatrième dimension du temps, qui, pour nous, n'en a que trois : le futur, le présent, le passé. L'auteur de *La Grande Féerie* commet, d'un seul coup, une double confusion : il confond l'espace et le temps (c'est le premier qui possède trois dimensions, et le temps une), il confond le nombre des dimensions et la possibilité, pour une grandeur, d'être tantôt négative, nulle et positive.

D'après les plus savants théoriciens de la roulette, chaque coup est indépendant de tous les autres. C'est aussi « secret de Polichinelle » que ceci : « D'après les plus savants mathématiciens, deux nombres impairs forment une somme paire ». Eh bien! l'affirmation « des plus savants théoriciens de la roulette », Maeterlinck la conteste (p. 55).

Le passé et l'avenir sont interchangeables. Par cette phrase, l'auteur montre qu'il n'a jamais entendu parler d'un principe fondamental de la physique, énoncé par Sadi Carnot en 1824.

Dans un million de siècles, quelques étoiles se seront déplacées de cinq ou six millimètres. Anatole France raconte l'histoire d'un capitaine, qui donna à sa compagnie l'ordre de « reculer de cinquante pas, pour que les hommes pussent

voir plus facilement l'Etoile Polaire ». En réalité, les mouvements propres des étoiles (par rapport à l'ensemble de la Voie Lactée) s'échelonnent entre une dizaine et une centaine de kilomètres par seconde. Et, comme on connaît le nombre de secondes dans un siècle, ainsi que le nombre de millimètres dans un kilomètre...

La force d'inertie qui semble dormir, mais ne dort que d'un œil, comme un dogue au fond de sa niche, n'est que de la gravitation qui n'agit que par procuration (1). Maeterlinck se représente l'inertie comme une sorte de proxénète dans le monde des chiens.

Qu'entendrions-nous, si les étoiles n'étaient pas silencieuses? La réponse est « rien », car le son est incapable de franchir le vide (2).

Le critique inexorable réunit en quelques pages (pp. 81-89) les opinions enthousiastes de littérateurs, dont plusieurs sont célèbres : « Profond penseur... Véritable esprit scientifique... Chercheur qui pose honnêtement les questions et y répond aussi loyalement... Cerveau harmonieusement équilibré... Flambeau du siècle... ». On trouvera les références aux pages précitées.

Ce qui nous importe ici, ce n'est pas que Maeterlinck ait remporté de fabuleux succès de librairie avec des œuvres qui — *scientifiquement parlant* — étaient au-dessous du pire; c'est qu'il porte une lourde responsabilité dans la formation de cette invraisemblable « mentalité antiscientifique », malheureusement si répandue, même chez les cerveaux bien doués. Et il faut savoir gré à Maurice Lecat de l'avoir, à son tour, vigoureusement démasqué.

MARCEL BOLL.

(1) *Mercure de France*, 15 novembre 1931, p. 165.

(2) Dans un « bêtisier complémentaire » (p. 62), Lecat cite également ce passage : « Ne dites pas à votre père, à votre mère : *Je n'ai pas demandé à naître*. Ce n'est pas vrai. C'est parce que vous l'avez exigé que vous êtes né. Ils vous ont obéi. Vous êtes seul responsable. »

GÉOGRAPHIE

Wegener (Alfred) : *La genèse des continents et des océans, théorie des translations continentales.* Traduction A. Lerner. 1 vol. in-8°, Paris, Nizet et Bastard, 3 *bis*, place de la Sorbonne, 1937. — Canu (Jean) : *Villes et paysages d'Amérique, Etats-Unis et Canada.* 1 vol. in-8°, Paris, J. de Gigord, 1937.

Jusqu'ici je n'ai pas eu l'occasion de parler aux lecteurs du *Mercure* d'une des généralisations les plus hardies, les plus compréhensives et les plus discutées de la physique du globe, celle de la *dérive des continents* ou des *translations continentales,* formulée et précisée par le géophysicien allemand Alfred Wegener. L'occasion se présente aujourd'hui avec la traduction française de l'édition définitive (1928), du livre de Wegener, **La genèse des continents et des océans.** Edition définitive parce que Wegener, mort pour la science sur l'inlandsis du Groenland en 1930, n'a pas eu le temps de soumettre ses vues à un nouvel examen critique : il est probable que le savant allemand, esprit très audacieux, mais très souple et ouvert aux conceptions les plus opposées des sciences, aurait apporté, s'il avait vécu, de nouvelles atténuations à ses premières assertions un peu trop tranchantes.

Quoi qu'il en soit, voici les points essentiels de la synthèse de Wegener.

Les géologues admettent que le magma terrestre se compose de trois couches concentriques : à la surface, une couche légère et acide, faite essentiellement de silicium et d'aluminium (le *sial*); ensuite, une couche plus dense, basique, de silicium et de magnésium (le *sima*); enfin, un noyau central beaucoup plus volumineux et aussi plus dense, où domineraient le nickel et le fer (le *nifé*). Remarquons que dans cette conception est exclue l'ancienne *pyrosphère* ou feu central : peu de savants y croient aujourd'hui.

Wegener admet que les continents émergés, les socles continentaux (jusqu'à 200 mètres de profondeur), les archipels et les îles, faits uniquement de *sial* et superposés au *sima* qui affleurerait dans les grandes profondeurs des Océans, forment au-dessus du *sima* un magma flottant qui fut dans le lointain des âges géologiques une masse cohérente, mais qui, sous l'influence de forces translatrices jusqu'ici mal connues, se

fragmenta en masses continentales et en débris insulaires, selon diverses directions dont les dominantes sont d'est en ouest.

Les grands continents seraient donc d'immenses radeaux terrestres flottant sur le *sima.* Les mouvements, commencés dans ces lointains prodigieux du temps que les géologues admettent comme les astronomes admettent ceux de l'espace, continueràient encore aujourd'hui.

Le plus défini et le plus certain de ces mouvements serait, d'après Wegener, celui qui a séparé les deux Amériques de l'Europe-Afrique avec laquelle elles étaient autrefois soudées, en donnant naissance à la large vallée atlantique où les saillants des côtes d'Europe-Afrique correspondent aux rentrants des côtes d'Amérique, de même que les deux parties d'une feuille déchirée d'un livre. C'est seulement pour ce déplacement de l'Amérique vers l'ouest que Wegener trouve dans le calcul des longitudes des preuves actuelles : la comparaison de différentes mesures de longitude, au Groenland, à Washington et en Europe, prouverait que depuis un siècle la distance d'Europe en Amérique ne cesse de grandir. A raison de 8 centimètres par an, selon les mesures les plus récentes. Mais une si faible progression suffit aux forces naturelles, qui ne comptent pas avec le temps.

Dans une simple recension, il n'est pas possible de soumettre à une critique serrée la théorie translatrice de Wegener. Quelques remarques seront utiles, pour la mettre à la place qui convient dans le mouvement des idées scientifiques.

Depuis que la géologie s'est constituée, elle s'est habituée à admettre un *mobilisme* croissant du magma terrestre superficiel. Elle a parlé d'abord de soulèvements plus ou moins localisés, de nature éruptive ou simili-éruptive; puis sont venus les affaissements; puis les effondrements sur des rayons de plus en plus étendus, avec des oscillations attestées par les changements de niveau des mers (mouvements *eustatiques*); enfin, aux dernières années du siècle dernier, la théorie des *charriages* a habitué les géologues à concevoir le déplacement, par masses, de morceaux considérables de la surface terrestre

transportés tels quels à une distance plus ou moins grande de leurs centres de formation originelle.

Il n'y avait qu'un pas à franchir de la théorie des charriages à la dérive des continents. Plusieurs y songèrent avant Wegener, comme celui-ci le reconnaît très loyalement. Une formule presque analogue à celle du savant allemand fut donnée dès 1910 par Taylor : les Américains appellent *système Taylor-Wegener* la théorie de la dérive des continents.

Mais il n'est pas douteux que c'est Wegener qui a trouvé la formule la plus nette et la plus précise, appuyée, sinon sur des preuves, au moins sur de nombreuses présomptions que lui fournit une érudition immense, où plusieurs sciences spéciales, géophysique, paléontologie, paléoclimatologie, géologie et même astronomie viennent toutes apporter leur contribution. Tout cet ensemble d'indications fait un miroir à facettes chatoyantes infiniment séduisant pour ceux qui s'intéressent aux mystères de l'évolution du globe. Je le dirai franchement : tant d'indications, si habilement présentées, n'emportent pas la conviction; au moins n'emportent-elles pas la mienne. Une preuve solide et incontestable vaudrait mieux que cette masse de présomptions dont un bon nombre sont reconnues douteuses par Wegener lui-même. Jusqu'à nouvel ordre, la théorie de la dérive des continents n'est qu'une hypothèse de travail. Mais, même à ce titre, elle est singulièrement féconde. Elle tire géologues et géographes de leur sommeil dogmatique. Elle leur fait reviser bien des notions qu'ils croyaient acquises, comme celle des ponts continentaux. Elle demeurera, dans sa forme actuelle, l'honneur de l'esprit agile, curieux et puissant qui l'a conçue.

§

Des synthèses comme celle de Wegener ont un don d'évocation très grand : le visage mystérieux et fermé de notre planète s'éclaire d'une sorte de lueur, passagère et décevante peut-être, mais destinée, nous le savons, à briller sous d'autres formes, pour nous conduire à des approximations de vérité de plus en plus serrées. Il est vrai que de telles études ne sont point un délassement. C'est un des charmes de la géographie de nous mener parfois, après un cheminement dans les âpres

déserts scientifiques, vers des oasis où l'on se contente de décrire, pour le plaisir de notre esprit, les formes et les couleurs des paysages terrestres et humains. Lorsque c'est un écrivain bien doué qui s'en charge, nous ne lui demandons point ses brevets de spécialiste; nous nous soucions peu qu'il soit diplômé ès sciences géographiques; nous sommes sûrs que ses dons d'observation et d'évocation nous vaudront des satisfactions d'un ordre moins élevé sans doute que celles de la science pure, mais attrayantes pour l'esprit, qui ne peut toujours se maintenir aux hauteurs de l'abstraction.

C'est pourquoi, après le livre de Wegener, je prends, pour me reposer, celui où Jean Canu a raconté ses souvenirs d'une randonnée en auto de plusieurs mois à travers les Etats-Unis et le Canada : **Villes et paysages d'Amérique.** Beau volume, bien imprimé et bien illustré, ce qui ne gâte rien, mais le fond vaut encore mieux que la forme.

Jean Canu est un écrivain de talent. Sous sa plume revivent, sans que le lecteur s'en lasse jamais, les aspects tantôt monotones, tantôt variés de cette Amérique du Nord où s'est épanouie si vite, grâce aux alluvions de tant de peuples différents, la civilisation la plus hardie et la mieux outillée qui existe aujourd'hui à la surface de la planète. Cette civilisation excite la curiosité universelle. Elle paraît intéresser en particulier les Français. Surtout depuis que Pershing est venu acquitter la dette contractée envers Rochambeau et La Fayette, les Français autrefois casaniers se sont mis à découvrir l'Amérique. On ne compte plus les écrivains qui ont rapporté, après un tour rapide de New-York à Chicago et à la Nouvelle-Orléans, leur volume d'impressions américaines. Mais toutes ces images sont singulièrement infidèles. Tous ou presque tous ont vu trop vite; surtout, ils ont vu les Etats-Unis à travers le prisme déformant de leurs préjugés ou de leurs préoccupations morales, économiques et sociales. Je ne puis guère excepter que la monographie des Etats-Unis que Baulig a publiée dans la *Géographie universelle* et dont j'ai parlé aux lecteurs du *Mercure*. C'est un ouvrage de vraie science, très objectif. Mais je crains que le grand public, même cultivé, ne soit guère tenté de s'y référer.

Sur ses prédécesseurs, Jean Canu a trois avantages. D'abord,

il ne prétend point donner un tableau complet de la vie américaine; ensuite, il ne la juge pas *ex cathedra,* il ne songe pas à la glorifier ou à la vitupérer au nom de thèses dogmatiques préconçues; enfin, un long séjour dans les Universités américaines l'a préparé, même avant son voyage circulaire en Amérique du Nord, à voir et à comprendre vite ce qu'un nouveau venu a souvent peine à voir et comprend encore moins. Après les pages pleines de charme et souvent très fouillées où il décrit les villes, les campagnes, les montagnes et les forêts, avec une prédilection visible pour les parties de l'Amérique où s'est maintenue, même par lambeaux, la vie primitive, il se défend de porter un jugement d'ensemble sur ce pays, vaste et varié comme un continent, et sur ce peuple jeune fait de la mosaïque de tant d'émigrations européennes. Une civilisation de simplicité, de confort et de machinisme recouvrant d'un vernis uniforme, mais fort mince et sujet à des craquements continus; des groupes ethniques très différents, tant par leur passé que par leurs tendances morales et sociales; les images que l'auteur nous en donne ne représentant que le *corps* de l'Amérique, mais non point son *âme*; un monde en formation et en gestation, dans une sorte de travail confus où les tendances définitives ne se dessinent pas encore : telle est, en définitive, l'impression rapportée par Jean Canu de sa randonnée en auto à travers l'Amérique du Nord.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

A. Bertrand : *Quelques réflexions sur le mode de raisonnement des sauvages.* Bruxelles, Institut Colonial, 8°, 20 p. Lucien Lévy-Bruhl : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs.* Alcan, 8°, 314 p. Roger Caillois : *Le mythe et l'homme.* Gallimard, in-16, 222 p. Armand Perrin : *La civilisation de la vigne.* Gallimard, pet. 8°, 218 p., XVI pl. et carte. — A. Maurizio : *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours.* Payot, in-8°, 663 p., ill.

Un reproche que je dois faire dès le début à A. Bertrand à propos de ses **Réflexions sur le mode de raisonnement des sauvages** est d'accuser encore Lévy-Bruhl d'avoir inventé le « prélogisme », alors que ce mot malencontreux a été éliminé au profit du terme de « loi de participation », qui est correct; car Lévy-Bruhl n'a voulu dire autre chose que ceci : avant notre « logique » au sens précis moderne, et dans les

couches populaires de tous pays, règne un mode de raisonnement différent; de même Ribot parlait de la « logique des sentiments », qui est encore autre chose. Ceci dit, A. Bertrand a forcément raison sur bien des points, en ce sens que comme « colonial », il a dû s'adapter aux manières de penser des Nègres et des Pygmées du Congo belge, et n'a pas trouvé dans les exposés théoriques généraux de Lévy-Bruhl de points d'appui pour leur compréhension directe. Son expérience aurait été la même s'il avait tenté de comprendre le « substratum », comme il dit, psychique des paysans de la Finlande, ou des pêcheurs du Portugal, ou de la pègre marseillaise... peut-être même de certains paysans flamands.

Notre conclusion est que si nos sciences de toutes sortes se sont édifiées sur une certaine « logique » rigoureuse, et qui seule est valable pour passer du connu à l'inconnu, les neuf dixièmes de l'humanité manœuvrent d'autres systèmes et d'autres catégories logiques, et créent ainsi un mode mental et affectif d'apparence fluide et insaisissable dont il est difficile de décrire et d'expliquer les éléments précisément parce que, en tant que savants, nous devons le faire avec le vocabulaire et dans les limites de la logique scientifique.

Un nouvel exemple de ces difficultés est fourni par la bonne monographie de Lévy-Bruhl sur **l'Expérience mystique et le symbolisme chez les primitifs.** Dans ce domaine, nous sommes tous plus ou moins « primitifs » ; cesser de l'être serait nous amoindrir, puisqu'en dépendent la poésie et tous les arts. Je prie le lecteur de bien comprendre d'abord le sens que Lévy-Bruhl attribue aux termes « primitif » et « mystique » (p. 2-3), sinon les discussions verbales vont recommencer. « Mystique se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens et cependant réelles » ; l'expérience mystique sera donc « le sentiment d'un contact immédiat avec des réalités invisibles », autrement dit avec le surnaturel. Que le vocabulaire des savants change, il reste que cette série de phénomènes a depuis longtemps attiré l'attention.

La première partie de l'ouvrage décrit et analyse prudemment les diverses expériences de cet ordre : contact avec les morts; activité des magiciens et sorciers; théorie de la

chance; effets de l'insolite; rêves, visions, et leurs rapports avec le mythe, le totémisme, la divination. Enfin, chapitre important sur la présence des morts parmi les vivants.

La deuxième partie est un véritable traité comparatif du symbolisme, dont la portée dépasse de beaucoup le domaine des « primitifs ». Ici surtout se montre en pleine lumière le principe de la « participation », par le transfert des qualités, la préfiguration (dont le cas le plus connu est l'envoûtement), l'action directe du vouloir, la puissance contraignante du mot et de la formule. Le plus curieux est que l'auteur aboutit dans ce domaine à la théorie du *Comme si* dont les physiciens, les chimistes, les mathématiciens et quelques philosophes n'ont jamais pu se passer. Dans ces conditions, on pourrait considérer le symbolisme, même celui des « primitifs », comme une expérimentation bien plus qu'une expérience, il me semble; car nécessairement l'échec est inclus dès le départ et ne peut pas modifier l'attitude de l'agent (magicien par exemple) ou du chercheur (savant).

L'ouvrage est à lire de bout en bout; et d'ailleurs l'est facilement; les exemples choisis sont tous typiques et empruntés à des ethnographes des nouvelles générations ayant séjourné dans des pays et chez des peuples dont ils avaient étudié à fond les conditions de vie. Mais il se peut qu'à beaucoup de lecteurs tous ces « sauvages » apparaissent comme trop lointains; pour sauter des Eskimo aux Néo-Guinéens et des Australiens aux Indiens des trois Amériques, il faut avoir l'habitude de la voltige comparative. Ce sur quoi j'insiste, c'est que ce nouveau livre de Lévy-Bruhl, plus peut-être que les précédents, nous touche directement, nous Européens prétendus « logiques » et affranchis de « superstitions » : il en est, et il en naît, de toutes sortes. Sans la mystique et le symbolisme des « primitifs », l'hitlérisme serait-il viable? Il y a aussi une mystique et un symbolisme marxiste; un autre communiste; et ainsi de suite. Ce livre est actuel et universel.

Toute autre est l'orientation de Roger Caillois qui, dans **Le Mythe et l'Homme,** connaît bien le jeu des lois psychiques dites primitives, mais les raccorde à la biologie. Ainsi la mante religieuse, qui décapite le mâle au moment de l'orgasme, lui donne l'occasion d'étudier les légendes relatives à

cette bête bizarre et de conclure que les mythes se rattachent à des faits biologiques, si même ils n'en dérivent pas. De même le mimétisme, dont il étudie avec soin diverses manifestations, serait au début de tout un cycle légendaire. J'ai trop souvent discuté ici le sens du mot « mythe » pour y insister de nouveau; mais l'extension admise par Roger Caillois pourrait de nouveau embrouiller les discussions, surtout à propos de la troisième partie, qui traite des rapports du mythe et la société; ici même Paris devient un « mythe »... c'est-à-dire en clair un thème littéraire. On est loin des définitions de Lévy-Bruhl; et même de celles de Krappe.

Mais la tentative de rapprocher des faits arbitrairement séparés par les nécessités de l'étude, ou par la trop forte spécialisation des savants, est bonne : l'ethnographie a besoin de tous les adjuvants pour progresser; attirer sur ses confins la biologie est de bonne tactique. De même, elle a besoin des recherches économiques comparatives et parmi elles les deux qui me restent à signaler sont parmi les bonnes. Armand Perrin s'est cantonné dans l'étude de la **Civilisation de la vigne** et décrit les procédés de travail, les vignobles (mais trop peu les fêtes des vendanges) en Amérique, Italie, Algérie, Roumanie, Hongrie; et France comme de juste; quelques dessins schématiques montrent les ustensiles employés; et de bonnes photos les variantes locales. C'est un ouvrage général; mais p. 211-212 on trouvera une courte bibliographie.

D'une tout autre ampleur est la monographie de mon collègue A. Maurizio, de l'université de Lwow, sur l'**Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours.** L'auteur est avant tout botaniste; cette spécialisation était évidemment nécessaire pour entreprendre un tel travail; mais il est aussi, si je puis dire, historien-né et ethnographe-né, par son habileté à manœuvrer les textes et les données, à faire surgir l'essentiel de ce qu'on nommait autrefois « l'évolution génétique ».

On divisait en effet, du point de vue alimentaire, l'histoire de l'Humanité considérée globalement en trois périodes : cueillette; industrie pastorale; agriculture. Cette tripartition était bien commode. Mais les enquêtes sur place de plus en plus serrées dans toutes les parties du monde ont prouvé

que cette prétendue évolution n'est pas rectiligne; et que pour les occupations de caractère alimentaire, il fallait tenir compte de la différenciation des sexes et de celle des classes. Ceci dit, et étant donné que comme botaniste A. Maurizio s'est intéressé surtout à l'alimentation végétale, mais accessoirement seulement (chap. III) à la carnée, on a dans cette monographie des points de repère parfaits pour l'élaboration de théories générales nouvelles. Le mot *cueillette* a été remplacé ici par *ramassage* (horrible, mais nécessaire, parce que plus vaste). Le point de vue évolutionniste ancien a été conservé puisque l'auteur part des animaux, passe par le « ramassage » des plantes alimentaires sauvages pour arriver aux cultivées; et dans les chapitres suivants, de la préparation simple (bouillies) à la préparation savante (galettes, puis pain avec fermentation).

Sous la masse des détails descriptifs, A. Maurizio a su garder l'esprit clair et déterminer les dominantes. Pour la France cependant, je veux dire la France vraiment rurale, sa documentation est insuffisante; il ignore par exemple les recherches sur le *pain brié* normand de Celos; sur l'extension de la rave en Savoie; sur le rôle alimentaire de la blette en Dauphiné; ou celui de la truffe — (non pas comme condiment moderne, mais comme aliment riche commun) en Périgord et en Vivarais. La faute en est aux Français eux-mêmes, qui ont fait peu d'enquêtes méthodiques sur ce sujet. M. Henri Fèvre en a commencé une, avec cartes de répartition, qui promet des surprises.

A VAN GENNEP

QUESTIONS RELIGIEUSES

Mme Daniélou : *Action et Inspiration*. Beauchesne. — Jacques Chevalier : *La Vie morale et l'Au-Delà*, Flammarion. — Paul Claudel : *Un Poète regarde la Croix*, Gallimard. — Paul Claudel : *Introduction au Livre de Ruth*, Desclée De Brouwer. — J. Malègue : *Petite Suite liturgique*, Spes.

En écrivant **Action et Inspiration,** Mme Daniélou qui a fondé et qui dirige encore l'Université Libre de Neuilly ainsi que deux collèges à Paris, a voulu montrer que l'humain et le spirituel se compénètrent sans cesse. Ce petit livre, les uns le trouveront peut-être trop spirituel et les autres trop humain. Sans doute auraient-ils tort, car l'expérience de vingt

années d'action a fait constater à l'auteur qu'il n'y a que deux forces constructives : l'instinct créateur, qui travaille avec la spontanéité d'un instinct, sans application ni méthode, — encore qu'elle l'estime la forme supérieure de l'esprit : véritable manifestation du génie purement humain! Et cette autre force, venue d'en haut, et à la pression irrésistible, que constitue l'action de l'Esprit Saint : « Dans la vie d'un apôtre qui sert Dieu dans ses frères et travaille sur la terre au royaume spirituel, ces deux forces se mêlent et se hiérarchisent sans se détruire », et c'est ce double entrecroisement de leurs chemins délicats dont Mme Daniélou a entrepris de suivre la trace, en ce livre qui touche hardiment au problème des rapports de l'humain et du divin dans la vie de l'homme d'action. Tour à tour elle va donc étudier l'Apôtre et les lois de la Vie (adaptation au milieu, aux êtres, au temps), le Rôle et la formation de l'Elite, le Fait de l'Inspiration (avec ses formes éclatantes : saint Paul, saint Jean, saint Ignace, par exemple, et ses formes faibles : l'action de l'Esprit-Saint sur les enfants, ou ces orientations morales vers la vérité et le bien, chez les non-baptisés ou non-instruits des vérités de la foi) et les états d'Inspiration Naturelle qui offrent une sorte d'ébauche des vrais états spirituels : je veux dire que Mme Daniélou cherche quel rapport existe entre le génie et la sainteté, la prière et la poésie, et cela à travers Shelley, Nietzsche, Proust, Bergson, saint Jean de la Croix, ce qui l'amène à envisager le problème des relations de la nature et de la grâce; ce serait le plus riche des chapitres de son petit essai si elle n'avait entrepris ensuite, hardiment, de détecter le Sceau de l'Esprit; comme elle le déclare : « Il est facile de distinguer l'inspiration du saint et celle du poète, car leur ressemblance est tout extérieure et leur contenu n'a rien de commun; il est plus délicat de discerner l'inspiration spirituelle authentique de ses contrefaçons, tant l'illusion est facile et fréquente en ce domaine tout intérieur et, d'une certaine façon, incontrôlable! »

Auprès de l'essai de Mme Daniélou, vous placerez, pour l'admirable clarté et la précision qui leur sont communes, l'essai de Jacques Chevalier, le doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, l'éminent pascalisant : **La Vie morale et**

l'Au-Delà : ce grand petit livre établit que nous souffrons d'une absence de règle, parce que l'âge moderne a prétendu donner à l'homme la liberté sans la règle, et parce que « *l'humanité* nous a fait oublier l'homme ». (Ce rare philosophe excelle à frapper ainsi des vérités denses en des formules claires et saisissantes.) Car, nous dit-il, « l'homme n'est ce qu'il est que lorsqu'il est ce qu'il *doit* être ». Et cela nous ramène à Dieu, c'est-à-dire à la notion spirituelle de l'au-delà. Il faudrait avoir la place de résumer les merveilleuses et exaltantes pages que Jacques Chevalier consacre à « l'existence de l'Au-Delà. » Que cette note suffise à donner le désir de connaître un volume court mais nourri, dont la profondeur s'exprime en langage clair, accessible et non, comme trop souvent les essais philosophiques, en langage d'initié.

Peut-on dire que le génial volume de méditations du grand Claudel, *Un Poète regarde la Croix*, convienne à tous les lecteurs catholiques, ainsi que cette importante *Introduction* qu'il a écrite pour le commentaire du *Livre de Ruth* par l'abbé Tardif de Moidrey? (le grand ami que la Salette valut à Léon Bloy)?

Je ne le crois pas, et je suis de l'avis du R. P. Rimbaud, S. J., qui a écrit, du premier recueil, dans les *Etudes :*

Nous ne pensons pas être sévère, moins encore injuste, en disant que ce livre n'est pas pour tout le monde. Il y faut une première préparation, l'habitude de lire et relire la Bible, de remonter sans cesse de l'Evangile à l'Ancien Testament pour revenir à l'Evangile préfiguré et prophétisé. Ceux qui ne sont pas familiers avec l'Ecriture risqueraient de ne voir dans cette méditation biblique qu'une fantaisie arbitraire d'images qui se heurtent. D'autres, qui n'auraient pas appris de l'Eglise à lire l'Ecriture, pourraient trouver là un exemple dangereux à suivre, celui d'une interprétation très personnelle, trop personnelle, des Livres Saints, vraiment trop en marge de la Tradition, des Pères et des Docteurs.

J'ai la plus grande admiration et une immense reconnaissance, littérairement et religieusement, pour Paul Claudel, poète et dramaturge, à qui je dois beaucoup; il me faut cependant avouer ici (que vaudraient des articles de critique qui ne seraient pas sincères?) que, vis-à-vis de Paul Claudel théologien, mon attrait et ma dette sont moindres. De même

que je préfère les sermons les plus simples, genre Curé d'Ars, à la plus magnifique éloquence et à d'ingénieuses dissertations, de même, en face du **Poète regarde la Croix** et de l'**Introduction au Livre de Ruth,** je sens comme la petite Thérèse de l'Enfant Jésus :

C'est par-dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons; là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme.

Ce symbolisme perpétuel, ces commentaires sur les moindres mots, ces interprétations personnelles dont l'audace m'étonne et quelquefois ne me semble pas forcément juste, m'éloignent de la prière, de l'abandon, de la confiance, et comme sainte Thérèse de Lisieux encore j'oserais presque écrire :

Mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur... Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes les beaux livres que je ne puis comprendre, je me réjouis d'être petite puisque *les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste...* Heureusement que le Royaume des Cieux est composé de plusieurs demeures!

Bien plus que par les grands, puissants et complexes commentaires que Paul Claudel a faits des sept paroles du Christ en croix, je me sens émue ici par certains passages de la « Descente aux Enfers » et des « Prières » que le poète a composées pour les Juifs, pour les Protestants, pour les siens, pour lui-même. Encore une fois, je le répète, pour expliquer ces attraits ou ces éloignements, il ne s'agit pas seulement d'habitudes, de familiarités bibliques, mais de familles d'esprits, j'en ai eu la preuve encore récemment en interrrogeant, au sujet d'*Un Poète regarde la Croix,* deux prêtres également éminents et érudits; l'un d'eux estimait arbitraire et fatigante la symbolique de Paul Claudel, et concluait à des jeux intellectuels qui n'apportaient rien de vivant et de chaud à sa propre foi; l'autre, au contraire, était si enthousiasmé par cette œuvre qu'il conseillait à un confrère, qui la lui voulait emprunter, de l'acquérir, car, disait-il, « c'est un livre à garder et j'y fais actuellement ma méditation quotidienne ».

Tout ce qu'on peut affirmer à ce sujet c'est que, d'une part,

la magnifique éloquence, la rhétorique sacrée, le sublime majestueux, l'énorme humour, propres à Claudel se donnent superbement cours dans toutes ces pages, et que, d'autre part, si l'on ne se sent pas assuré que ses commentaires figuratifs qui abondent sur l'Ecriture soient justes, on a le droit de les discuter (tout comme ceux de Bloy) puisqu'ils lui sont souvent personnels : ne nous dit-il pas qu'il préfère pour son compte l'interprétation allégorique de l'Ecriture à l'interprétation morale de l'abbé Tardif, et n'écrira-t-il pas, dans une note : « Mon interprétation, comme on le voit, n'est pas celle de l'abbé Tardif de Moidrey mais elle ne la contredit pas. L'Ecriture, comme on sait, peut avoir plusieurs sens. » Le danger de cette sorte de recherches indépendantes, sans obéissance stricte aux *traditions* des théologiens éprouvés, serait de se fier trop à son intelligence propre en risquant de la confondre avec une inspiration du Saint-Esprit, car, comme l'a dit mélancoliquement la petite Thérèse, « sur la terre, même dans la sainte Ecriture, il y a le côté obscur et ténébreux ». Mais je suppose qu'à défaut de l'Imprimatur (qui figure d'ailleurs sur l'*Introduction au Livre de Ruth,* sinon sur *Un Poète regarde la Croix*) le grand poète catholique s'est assuré de l'approbation de théologiens avant de livrer ses méditations au public et, au surplus, le R. P. Rimbaud conclut son analyse de ce dernier ouvrage, et bien qu'il le juge « d'une richesse parfois désordonnée », par ces mots : « Il s'agit de réaliser que la Croix est au centre du monde. Cette méditation y achemine et y aide. »

Point de « génie » dans la **Petite Suite Liturgique** de J. Malègue, mais une grâce délicate, une émotion profonde, une foi paisible, édifiante, assurée, cristalline, qui a parfois quelque chose de racinien. L'admirable romancier de cet *Augustin ou le Maître est là* qui est assurément le plus grand, subtil et puissant roman qu'ait produit l'après-guerre (et c'est l'avis même de critiques incroyants comme Vandérem) nous donne ici des méditations sur Noël, la Passion, le Temps Pascal (Ascension, Pentecôte), le cycle de Marie, des Fêtes de Saints, qui rejoignent, par leur art, ses poèmes en prose de la foi qui avaient pour titre *De l'Annonciation à la Nativité.* Ces pages de Malègue apportent avec elles la paix...

Mémento. — *Notre-Dame de Tout Nom*, par Marguerite Perroy (Desclée). Prières et réflexions sur les noms par lesquels la sainte Vierge est priée dans divers sanctuaires, ou pourrait être implorée encore. Belles pages d'une foi ingénieuse et naïve à la fois, où tous les dévots de Marie (qui auront lu déjà avec joie *le Florilège de Notre-Dame* (Flammarion), recueilli par Renée Zeller chez les écrivains et les poètes, trouveront encore nourriture. — *Je crois en Dieu*, par l'abbé Raymond (Desclée). C'est le deuxième tome de ce savant cours synthétique de religion, dont le premier tome était une introduction *de la Vérité à la Vie;* l'éminent théologien étudie ici, d'une façon à la fois subtile et pratique, l'Existence de Dieu, et prépare un troisième volume, *Celui qui Est*, consacré à la Nature de Dieu. — *Dieu parle aux Enfants*, de Miss Olive Jones, des groupes d'Oxford (Delachaux et Niestlé). Merveilleuses expériences d'une éducatrice quasi sans religion qui nous montre, pièces en mains, les résultats qu'elle a obtenus ensuite en faisant, de la prière, pour l'enfant, « une réalité vivante » et en amenant jusqu'à des tout petits à se recueillir et à méditer. — *L'abbé Jean Flajollet*, par l'abbé Depreester (Edit. de « la Bonne Souffrance du Chrétien »). Brève biographie d'un prêtre mort à 40 ans, qui fut d'abord un conférencier militant et un professeur de petit séminaire, puis un grand malade qui édifia son entourage par la façon dont il sut souffrir, quand il ne lui fut plus accordé de servir Dieu par l'action catholique. — *Sa Sainteté Pie XI*, par Mgr Fontenelle, chanoine de Saint-Pierre (Spes). Voici une nouvelle édition revue et augmentée de ce solide ouvrage de 500 pages, consacré à « l'un des plus grands papes de l'Histoire » (comme l'a déclaré le Cardinal Verdier), à celui qui a fondé l'Action Catholique (qui ne permet plus à aucun croyant de rester indifférent au salut des âmes, en laissant toute la charge de l'apostolat aux prêtres), à celui qui a béatifié et canonisé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à celui qu'on pourra appeler « le Pape des Missions », car il a fait faire un bond inouï à l'idée et aux réalisations missionnaires, à celui qui a réglé la question romaine, condamné hautement le communisme et l'hitlérisme, et que la petite sainte de Lisieux a béni par une amélioration de santé nettement miraculeuse. Aucun livre de cette envergure en France n'avait encore été consacré à Pie XI.

HENRIETTE CHARASSON.

LES REVUES

Le Pont Mirabeau : ses buts; deux poèmes de son premier numéro. — *La Grande Revue* : un sonnet inédit de M. Georges Fourest. — *Les Feuillets de l'Ilot* : l'enfant vu par un instituteur; un « pauvre bougre » vu par un écolier. — *Le Divan* : Shakespeare et le cas de John Keats. — Mémento.

Le 1er juillet, M. Marcel Castey a fait paraître le premier numéro de **Le Pont Mirabeau**, revue trimestrielle dont le siège est rue Vital n° 37, Paris 16e. Ses buts sont définis sous ce titre : « Annonce ». Ils sont engageants et nobles. C'en est un, difficile, de qualité, que de « restituer quelque éclat à cet alliage [...] : *le lyrisme et la vie* ». L'auteur de ce programme cite Apollinaire, Péguy, Sainte-Beuve, Baudelaire, Daumier. Il montre un généreux optimisme :

Seul, l'artiste, par sa pensée, peut réveiller profondément l'humain en cette société distraite d'elle-même, et promouvoir des hommes d'action d'un genre nouveau, d'un style capable à son tour de résorber les styles. Seule l'infinie acceptation du poète face à l'adversité du temps peut commencer à briser le cercle vicieux d'une organisation littéraire où le médiocre triomphe presque à coup sûr. Qu'on ne nous dise pas que cela incombe à une fatalité inhérente à la vie humaine! Votre fatalité a bon dos dans cet immense trompe-l'œil qu'est le monde moderne. Embellir les manières d'être et de sentir, poser tenacement les grands problèmes, retourner aux sources éternelles, perfectionner l'expression par laquelle se traduit notre supériorité d'individus, voilà qui mérite d'être protégé au sein d'une collectivité qui se réclame à tort et à raison du mot progrès. Nous n'en demandons pas tant, mais seulement que l'on n'étouffe point d'un bâillon barbare notre goût de chanter.

Un vieil observateur des revues peut se permettre de remarquer que voilà, aux termes près, un programme commun à tous les fondateurs de revues. Celui du *Pont Mirabeau* entend réunir les poètes des deux rives parisiennes de la Seine, « hors du factice des écoles ». Il a « perçu combien l'atmosphère surréelle dominait dans la grandeur classique ». Et il proclame :

Il s'agit de retrouver, avec quelques lueurs du ciel, ce fond de génie populaire constant en chaque jour, sans lequel les notions

les plus aiguës — les plus aristocratiques — héritées du Passé et de ses Panthéons d'Art, ne sont rien.

La revue est remarquablement imprimée et sur un beau papier. Les admirateurs du regretté Louis Codet y liront : des extraits de « carnets de notes » laissés par l'exquis poète et romancier de *La petite Chiquette;* des « notes sur Stendhal » de M. Gabriel Brunet dont nos lecteurs savent le haut mérite; un poème de M. A. de Falgairolle : « Sac à matelot », d'un accent rude autant est précieux celui de M. Robert Gauzo dans un fragment du « Poème de la Rivière ». Les pièces de M. Jean-Marie Guislain réunies sous ce titre : « Les enfants et les fleurs (*Keepsakes*) « sont d'un impressionnisme délicat. Voici l'une d'elles, la plus réussie du groupe :

RIMES D'UN JOUR D'ÉTÉ

Pour Eurielle.

L'hirondelle en velours cisaille
De ses cris pointus les cieux clairs,
Et le roitelet de muraille
Qui met son bonnet de travers
Dit « Quant à moi... » et prend des airs
De toiser le monde à sa taille.
— O gué! dansons! Tout est fleuri.
— Madame appelle son mari.
On chante les « Pêcheurs de Perles ».
Bout rimés dans un livre anglais :
Qu'est devenu le nid de merles,
Et quand peindra-t-on les volets?
— La cour de ferme, un chien de garde.
— Madame appelle son mari.
O gué! voici que la cocarde
Eclate parmi les chapeaux.
Lorsqu'on s'en fut sous les drapeaux
— Tiens-toi, voisine! on nous regarde —
Si l'une a pleuré, l'autre a ri...
Madame appelle son mari.

M. Charles Mauban donne là une nouvelle : « Le Bizut », très émouvante, que suit une œuvre posthume de Claude Dubosq, « dramaturge et musicien, décédé à Neuilly le 2 mai dernier, et dont on nous dit qu'il « pratiquait la poésie non en technicien mais la subissait, au contraire, comme une dic-

tée sans retouches possibles ». Le commentateur à qui j'emprunte ce qui précède écrit à propos de la pièce que nous allons citer : « pour qui sait lire ce curieux et émouvant témoignage, la forme même de la mort apparaîtra ». Cette indication donnée, nous serons quelques-uns encore, je le crois, à nous demander quelle peut être « la forme même de la mort ». Ce qui est en tout cas certain, c'est que la poésie de Claude Dubosq contient un élément d'une des plus fameuses ballades de M. Paul Fort :

OÙ DONC EST LA PORTE

Jacqueline est morte...
Où donc est la porte
Je ne vois qu'une eau-forte.

A L'OPÉRA

Hier sa robe erra
(*qui donc l'opéra?*)

Est morte en ses amours
Méprisante des amours
que lui proposaient les amours

Moi, son papa,
Je ne peux pas
Mais où sont les fleurs de Catalpa?

Je ne vois que des cierges mous
que leur flamme moud
d'un rond remous...

Je ne vois plus son sourire... Ah!
...... NAUSICAA ......
— *Fiat voluntas tua* —

Je ne vois plus que ta chair... Ha
Tu as
La chair froide des nymphéas,

Jacqueline! Jacquelineau!
Jacqueline! Jacqueline, oh!
Juliette sans Roméo...
Jacqueline! Jacquelineau!
Jacqueline! Jacqueline! Oh!
Sournoise! Etais-tu donc fiancée au Très-Haut?

§

La Grande Revue (juin) contient un excellent article de M. André Gayot : « Georges Fourest, humaniste facétieux ». Il cite ce trait assurément exceptionnel, d'un universitaire qui voulant « un jour faire préciser à ses élèves ce qu'on entendait par « problème moral » et « crise tragique » chez Corneille et chez Racine », leur lut deux sonnets parodiques du poète de *La Négresse blonde,* dont celui qui résume ainsi le drame du *Cid :*

Impassible et hautain, drapé dans son capa,
Le héros meurtrier à pas lents se promène.
« Dieu! soupire à part soi la plaintive Chimène,
Qu'il est joli garçon, l'assassin de papa! »

M. Gayot illustre sa judicieuse étude critique de deux poèmes inédits de M. Georges Fourest. Je recopie avec joie le sonnet qu'on va lire et qui porte en épigraphe cette ligne de *La Tentation de Saint-Antoine :* « Il disait qu'il voulait coucher avec la lune » :

L'EMPEREUR S'AMUSE

Laissant flotter sa toge où le pied s'embarrasse,
Œil mi-clos, regard torve et le front dans la main,
Le maître du Sénat et du peuple romain,
César Caligula veille sur la terrasse.

La nuit monte, jonchant de mondes son chemin.
César est seul, l'ennui superbe le terrasse;
Hier, il a fait mourir son esclave de Thrace
Et sa sœur que l'inceste offrit à son hymen.

Diane, que le cours des sphères accompagne,
Silencieusement traîne sur la campagne
Les flots mystérieux de sa robe d'argent.

Dans les pâles rayons baignant sa tête brune
Le blême Imperator... en songeant
Qu'il voudrait bien coucher, ce soir, avec la lune.

§

Les Feuillets de l'îlot (juin) sont cette fois consacrés à des textes d'enfants. M. Pierre Loubière, poète et instituteur,

les a « recueillis » et les « présente ». Il écrit avec amour de cette enfance qu'il a mission de conduire, de protéger, de révéler à elle-même :

Il ne faudrait pas craindre d'accompagner l'enfant dans ses jeux pour aller jusqu'à son âme. Les jeux sont le meilleur de l'enfant, ils sont l'exaltation du poète qui est en lui.

L'avez-vous surpris quelquefois? Il n'arrive jamais au bout de lui-même car il dispose des ressources infinies d'un monde invisible qui nous échappe. Créer un climat, l'animer des choses les plus banales, s'y mouvoir lui sont un acte si simple que l'homme en a perdu les signes et désappris les vertus. On croirait que l'enfant rêve en jouant parce qu'il sait mettre les trésors de l'univers à sa portée.

Je revois encore ce petit bonhomme me montrant le dessin de sa maison avec imagée à l'intérieur la table des siens. Et comme je lui faisais remarquer :

« Mais elle est donc en verre ta maison? »

Il me répondit :

« Non m'sieu ell'est pas en verre mais, moi, je vois à travers les murs... »

Il n'existe pas de mur pour les enfants. Réel et irréel, rêve, vie et matière s'ordonnent, se confondent dans une même harmonie. Dans son dessin, peu préoccupé de l'enveloppe et sans aucun souci de réalisme visuel, l'enfant s'était naturellement porté vers ce qui était la vie, la pulsation de sa maison, tout comme ce paysagiste qui recherchait sous l'écorce le battement de la sève.

M. Pierre Loubière a réuni sous le titre « Glanes » les trouvailles les plus heureuses de sa puérile clientèle. Il en est d'exquises. Des feuilles au renouveau, le jeune Canac a écrit : « quand le vend les fait remuer, on dirait des jeunes filles qui dansent ». L'image a de la grâce; mais, ce n'est au total qu'une image. Le bref récit de Paul Cardailhac (11 ans) est riche de sens, et il serait injuste de prétendre qu'on lui prête la part majeure de sa signification :

UN PAUVRE BOUGRE

Souvent j'aperçois un homme mal vêtu. Il ne travaille pas et rôde tout le jour dans les rues de la ville. Il ramasse les mégots; Il a un air méchant quand il vous regarde, on m'a dit qu'il couchait dans une vieille auto. Un jour je le vis planté devant une

pâtisserie, il regardait les gâteaux, ses yeux avaient « un goût d'envie », un agent passa et lui demanda :

« Que fais-tu là? »

Lui sans bouger répondit : « Je mange des gâteaux ».

L'agent haussa les épaules et partit.

§

M. Jacques-Fernand Cahen traite, dans **Le Divan** (juillet-août), de « L'Affaire Shakespeare ». Il tient nettement le stratfordien pour l'auteur véritable des sonnets et des drames. Pourquoi un fils de boucher ne deviendrait-il pas un grand poète? Pourquoi n'alimenterait-il pas de connaissances les possibilités d'un génie avide des nourritures qui permettent la création littéraire? Pourquoi le grand Will ne se serait-il pas cultivé comme plus tard devait le faire John Keats?

John Keats est mort de la tuberculose le 23 février 1821, à l'âge de vingt-cinq ans et demi. Epuisé par la maladie et surtout par la thérapeutique de l'époque, il n'avait rien écrit depuis plus d'un an; cependant, il laissait une œuvre qui, pour courte qu'elle soit, domine la poésie anglaise si riche en grands poètes.

Or, John Kéats était le fils d'un palefrenier. Il n'avait suivi les cours d'aucune université, ni même d'aucun grand collège.

A cela on peut répondre que personne n'a jamais prétendu que le génie poétique s'apprît en classe. Mais l'harmonie des périodes, la beauté des images, l'élévation ou la profondeur de la pensée ne sont pas les seules forces de Keats; ce qui surprend vraiment chez ce jeune plébéien, c'est d'abord la richesse de son vocabulaire qui ne le cède à aucun autre, si ce n'est à Shakespeare, précisément; et c'est ensuite l'étendue de ses connaissances grecques. Nul écrivain moderne n'a su comme lui s'inspirer de l'esprit hellénique, ni ressusciter avec autant de couleurs vraies et pures l'antique mythologie. Keats, au milieu de ces dieux et de ces légendes se sent aussi libre que dans la campagne londonienne, et son génie leur rend toute leur vigueur déchue, toute leur puissance symbolique. Il est impossible de lire son œuvre poétique, hélas intraduisible parce que purement poétique, sans en être confondu. *Et pourtant Keats n'avait jamais fait de grec de sa vie.* Il connaissait seulement une traduction d'Homère et le *Dictionnaire* mythologique de Lemprière.

Discutant ensuite le cas Shakespeare directement,

M. J. F. Cahen émet une hypothèse qui le ramène curieusement au destin du divin chantre d'*Endymion* :

Il ne faut pas oublier que nous ne savons absolument pas ce que le William de Stratford est devenu de 1587 à 1592, soit de sa 23e année à sa 28e année, âge où se forgent et s'affirment les pensées d'un homme. Et, puisque l'on en est réduit aux hypothèses, pourquoi ne pas supposer qu'il profita de ces cinq années pour s'instruire et voir le monde? Soit comme valet à la suite de quelque grand seigneur, comme Rousseau; soit dans quelque armée de mercenaires, comme Descartes, soit dans une troupe d'acteurs ambulants? « Nous sommes dans le domaine des conjectures illimitées »; or, le cas John Keats a failli également y sombrer. Vingt années après sa mort, il était presque oublié : ses poèmes ravissaient quelques jeunes gens, mais sur lui-même il ne restait que les sarcasmes méprisants de Lord Byron qui ne l'avait pas connu, et une interminable élégie de Shelley, où l'on apprend cent choses du plus grand intérêt sur Shelley pour une seule sur Keats, d'ailleurs erronée.

Son meilleur ami, Brown, avait bien eu l'idée d'écrire sa biographie, mais il était sur le point de s'embarquer pour la Nouvelle-Zélande — d'où il ne revint jamais — et n'avait pas mis son projet à exécution.

Si, par malheur, il n'avait pas rencontré alors, tout à fait par hasard, dans une villa de Florence, un ami des Lettres auquel il eut l'idée de confier ses documents concernant Keats, et si cet ami des Lettres ne s'était attaché à les compléter pendant huit années de recherches, peut-être y aurait-il aujourd'hui des érudits pour prouver que les grands poèmes de Keats sont les œuvres secrètes de Dieu sait qui!

§

Mémento. — *Esculape* (juillet-août) : « Les deux écorchés de Houdon », par M. L. Réau et le Dr P. Vallery-Radot.

L'amitié Guérinienne (avril-juin) : Inédits de la correspondance de Maurice et Eugénie de Guérin. — Un essai de Mattew Arnold sur l'auteur du *Centaure.*

L'Archer (mai) : De M. G. Decahors, un « Maurice Barrès » avisé sous ce titre : « Maîtres ou chefs de file » qui comprendra aussi MM. André Gide et F. Mauriac.

Arts et Idées (juillet) : « Propos » de M. Paul Léautaud qui met en cause volontiers son « privé » et, à propos d'autrui, remarque :

J'ai tenu pendant ma vie un *Journal Littéraire.* Le diable emporte

cette manie écrivante. De quelque côté que je me tourne pour sa publication posthume, si le temps me manque pour le publier moi-même, je ne vois que perspectives de tripatouillages, de suppressions, d'adultérations, de pusillanimité, de complaisances de relations et de petits intérêts à ménager, moi bien enfermé dans ma caisse et mon publicateur ou ma publicatrice bien tranquille sur ce que je pourrais dire. Il me prend par moments l'idée de faire de tout ce papier un beau feu dans mon jardin.

Dans la même revue : « Découverte d'André Gide » par M. R. Secrétain, et de M. Jean Loisy : « Victor Hugo et la poésie française », un de ces essais dont la partialité contre le poète en sert la gloire indestructible par une œuvre immortelle. — « Prélude », ébauche d'un roman par M. Louis Combelle. — Poèmes de Mme Laetitia Pap et de MM. H. Thomas et P. Piazzolla.

Les cahiers poétiques de Corymbe (juin) sont en majeure partie composés par « D'Ecume et de Vague », poèmes de M. Paul Saintaux.

Cahiers du Sud (juin) : M. Paul Valéry : « Matines ». — « Poèmes » de M. Geo Librecht. — « La vision de Dante » par M. André Chastel. — « Adrienne Monnier » par M. Maurice Saillet.

Commune (juillet) : Des « Notes sur Rudyard Kipling » de M. Jean-Richard Bloch. — « Une tentative d'évasion », par Auguste Blanqui. — « Un brution » par M. P. Tillard. — « Etude sur Théognis », par M. E. Fournier.

Le courrier graphique (juin) célèbre par la plume de M. Pierre Mornaud « Valentine Hugo, peintre de l'alchimie du verbe et de l'esprit ».

Etudes (5 juillet) : « Retour au Tchad, journal d'un aumônier militaire », de M. F. de Bélinay. — « Littérature d'escale ; M. Farrère et la Chine » par M. Richard Chevreuil qui habite Shanghaï et réfute les données des relations du dernier voyage en Asie de M. Claude Farrère.

Europe (15 juillet) suite de « l'Homme, la technique et la nature » où M. C. Scoula écrit sur les sciences médicales et M. René Maublanc sur « Charles Fourier et l'enseignement polytechnique ». — De M. Arold Nicolson : « Le week-end edwardien ». — De M. Roger Lannes, un poème : « Les jeunes gens décapités ». — D. M. Jean Cassou : « M. Maurras, de l'Académie française ».

Existences (été 1938) : « Apragopolis », réflexions sur le rôle de l'écrivain, par M. Jean Grenier. — « L'univers mathématique », par M. P. Roland. — Poèmes de MM. Pierre Reverdy. L.-G. Gros, M. Fombeure, M. Langlois. — Un curieux essai de M .R. Forestier : « Le fil, moyen d'expression. »

L'Idée libre (juillet-août) : « Le suaire de Turin », par M. l'abbé J. Turmel qui conclut à l'inauthentiticé de la relique.

Le Lunain Bajocasse (juillet) : De M. A. Brion : « La cérémonie des noces à la Villette en 1860 », intéressant pour les folkloristes.

La Nouvelle Revue (15 juillet) : « Henri de Régnier », par M. J.-M. de Fontaubert.

La Nouvelle Saison (juillet) : Parlant récemment au « Groupe des Ecrivains allemands indépendants », M. Jean de Berr leur a dit :

...Notre littérature est submergée de faux écrivains, de fausse profondeur, de langue artificielle, et, pour tout dire d'un mot : de mensonge. Le mensonge, il est partout, on ne voit que lui, dans tous les compartiments de la vie privée, de la vie sociale, de la vie spirituelle; nous en sommes à ce point qu'il est impossible de ne pas mentir, sous peine de n'être pas entendu; une vérité, apparaissant dans cet inextricable réseau de prétéritions, d'hypocrisie, de contre-vérités, d'insuffisance et de déformations, est tellement insolite, tellement hors de propos, tellement contraire aux règles du jeu, que, d'une part, elle est considérée comme une trahison vis-à-vis des conventions sociales, et que, d'autre part, elle se met à sonner faux; son aspect même se trouve défiguré par ceux qui la considèrent : ils la triturent, la tiraillent, la malmènent, et l'annexent, pour en faire finalement un mensonge de plus. Nul ne sait plus rien, parce que tout le monde ment; mensonge que toute information, puisque chaque source omet, déforme ou systématise; mensonge que la liberté de la presse, puisqu'on ne lui fait dire que ce qu'on veut; mensonge que notre vie sociale, puisque tout le monde triche et que chacun n'établit, en dernière analyse, son jeu que sur les erreurs d'autrui; mensonge que toute doctrine politique, puisque toutes ont peur de la clarté; mensonge que notre littérature, puisqu'elle est peuplée de fabricants de papier noirci, et puisque, tout en affirmant sa mission qui est d'éclairer et de guider les hommes, elle ne fait que suivre la masse et se précipiter au-devant des désirs. On nous fait prendre des plumitifs pour des écrivains, des raseurs pour des savants, des prétentieux pour des érudits, des compliqués pour des penseurs, on fait un succès à n'importe quoi à la seule condition d'y mettre le prix.

Peut-être n'était-il pas très opportun de dire ces choses à des Allemands? Et en existe-t-il encore d'indépendants, et qui écrivent librement?

Points et Contrepoints (juin) : Poèmes de Mmes Blanche Messis, et Rosa Bailly, et de MM. G. Guillot, Alexandre Toursky, Jean Romann et René Hener.

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : suite des notes de voyage dans l'Inde, par M. le général Gouraud. — « Talleyrand, Flahaut et Morny » par M. Emile Dard. — « Traductions et Traducteurs », par M. Bernard Grasset. — « Tristan Derême » par Fidus.

La Revue hebdomadaire (9 juillet) découvre, par les soins de MM. Llarie Voronca et J. Lassaigne, un poète roumain, Jon Pillat, auteur de « Poèmes en un seul vers ». En France, M. Emmanuel Lochac, a inventé ce genre de poèmes qu'il a nommé des monostiches. Il est plus que probable que la priorité appartient à notre compatriote.

La Revue musicale (juin) : Avec une introduction de M. Paul Valéry, M. Pierre Féline donne un « Dialogue sur l'art », très intéressant, entre un Français et un Marocain de Fez.

Revue de Paris (15 juillet) : De M. François Mauriac, un compliment officieux à « André Maurois, de l'Académie française ». — De M. Pierre Lièvre : « Un Tristan Derême » affectueux et très juste. — « Une source de la Marseillaise », par M. de Saint-Laurent et la fin des « Souvenirs lorrains » de M. de Pange.

La Revue universelle (15 juillet) : « Le poème de la joie parfaite » par M. Louis Lefebvre. — « Les divagations de J.-J. Rousseau sur la nature » par M. Paul Guiton. — « Rencontres et amitiés », par M. Emile Baumann.

Volontés (1er juillet) : « La Relance », poème de M. Jacques Audiberti. — De M. Mara Thaon : « Petit essai de psychologie paysanne ». — « Exportation et Colonies » par M. Louis Balsan.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Du journal — et du livre — imprimés à domicile (*Toute l'Edition*, 16 juillet) au compte rendu anticipé (*l'Intransigeant*, 14 juillet, *l'Œuvre*, 13 juillet). — Une belle initiative : la Forêt des Ecrivains Combattants (*le Journal*, 12 juillet; *le Temps*, 14 juillet). — Avantages matériels? (*l'Ordre*, 8 juillet; le *Courrier du Centre*, 10 juillet). — Le Concours général vu par Léon Daudet (*l'Action française*, 12 juillet). — Choisir entre Paris, la province et la mort... (*le Figaro*, 9 juillet). — Quand l'aveugle de naissance, voit (*le Matin*, 14 juillet).

Le journal, qu'on lit si vite, avait supplanté le livre; la radio, qu'on écoute sans bouger, a supplanté à son tour le journal. Quelle invention nouvelle ira, demain, plus vite que la radio?

La question, ainsi posée par M. Jean Zay dans le discours que le Ministre de l'Education Nationale a prononcé lors de la distribution des prix du Concours général, — la question a déjà trouvé sa réponse : voici s'affirmer les possibilités non seulement du journal mais du livre imprimé à domicile. Etonnante invention, dont **Toute l'Edition** notamment, par la plume de M. Paul Trédant, s'est fait l'écho. Mais plus étonnant encore serait, n'est-ce pas, le compte rendu par voie d'anticipation: dans **l'Intransigeant** en date du 14 juillet dernier — et on sait que *l'Intransigeant* est anti-daté, le numéro en question avait donc paru *la veille* de la Fête Nationale 38 — on lisait :

UN 14 JUILLET DRAMATIQUE.

Bientôt il est vrai le lecteur se rassérénait. Le lecteur découvrait, au-dessus du titre, un rassurant : « *Il y a 50 ans* », et en sous-titre ceci : « *le Président du Conseil se bat en duel avec le Général Boulanger qui est gravement blessé* ». Aussi bien rappelions-nous dans les *Echos* du *Mercure* cet épisode de la vie combien orageuse du Général. Fatal épisode : il avait plu, le terrain était glissant, Boulanger, à la seconde reprise, s'en fut s'enferrer la gorge sur l'épée de Floquet.

Le récit que M. André Willemin donna dans *l'Intransigeant;* le récit que d'autre part M. Alexandre Zévaès, dans **l'Œuvre,** a donné, concordent, à des nuances près. Voilà qui est remarquable, lorsque la presse fournit par ailleurs de si nombreuses occasions de ne savoir qui croire et que croire. Quel journal s'est privé de dire que tel membre des Quarante, sitôt après une récente élection à l'Académie française, entra dans une clinique voisine de la rue de Sèvres, fut « opéré sur le champ ».

L'opération a parfaitement réussi,

ajoutaient nos journaux. L'opération a parfaitement réussi, en effet, mais elle n'eut lieu que plusieurs jours plus tard.

§

Il a fallu quelque vingt-cinq années pour que la cathédrale de Reims ressuscitât. Lazare allait bien plus vite. Ceux qui tombèrent pour sauver Reims ne connaîtront nul « *réveil des morts* ». Et les morts furent trop — toujours trop — pour qu'il soit possible de perpétuer le souvenir de chacun à travers une forêt... L'*Association des Ecrivains Combattants* a la sienne, M. Henry Malherbe a précisé dans **le Journal** comment la forêt naquit :

En une nuit du début de mai 1930, les crues de l'Argout et de l'Orb, affluents du Tarn, ruinèrent une région. Vingt communes, plusieurs villes furent submergées. Les dommages furent chiffrés à plus d'un milliard. D'abord, l'*Association des Ecrivains Combattants* participa, pour la modeste somme de 150 francs, à la souscription publique votée pour les sinistrés.

L'inondation aurait pu être limitée dans ses suites désastreuses,

peut-être arrêtée si la contrée n'avait pas été complètement déboisée. Pour rendre ces terres incultes et désolées à la vie, à la tranquillité, à l'abondance, il fallait au plus tôt planter des arbres, beaucoup d'arbres.

Le vice-président de notre *Association*, Emmanuel Bourcier, qui n'a pas cessé d'apporter à tout cela sa généreuse initiative personnelle, nous mit en rapports avec Francisque Lacarelle. Ce pépiniériste, de Paray-le-Monial, s'était rudement battu pendant la guerre. En première ligne, il avait peiné, souffert, épaule contre épaule, avec le capitaine Rey, « homme de lettres ». Les deux soldats s'étaient liés. Avant une attaque, ils se jurèrent que si l'un était tué, l'autre le remplacerait dans toutes les charges à venir. Rey fut frappé à mort. Ses deux enfants furent adoptés par son frère d'armes, qui s'est tenu d'une fidélité inviolable à son serment.

Lacarelle était ainsi près de notre pensée. Il a donné de sa fortune et — une fois de plus — de sa vie pour accomplir nos projets.

Trois cents hectares dénudés nous avaient été concédés dans le département de l'Hérault. Dix mille cèdres y furent plantés, sous l'ingénieuse et amicale surveillance de M. Chapelain, directeur général des Eaux et Forêts. Fier travail, ardu et dispendieux, auquel notre camarade de Paray-le-Monial avait voué son personnel, ses biens, son activité, ses talents.

Et une année plus tard, — le 28 juin 1931, André Tardieu, Ministre de l'Agriculture; Mario Roustan, Ministre de l'Instruction Publique, et Claude Farrère, président en exercice de l'*Association*, inaugurèrent la Forêt des Ecrivains Combattants.

Au milieu des pentes reboisées, le sculpteur-écrivain Moreau-Vauthier — l'auteur de *la Parisienne* de l'Exposition de 1900 — avait érigé une grande table de granit, en forme de croix de guerre. Magnifique volontaire de 1914, Moreau-Vauthier avait exigé que le transport de cette pierre et tout l'ouvrage fussent à ses propres frais. Resté pauvre, il dut faire face à une dépense de 60.000 francs.

Depuis :

trente millions d'arbustes ont été plantés sur près de deux mille hectares, jadis arides, dans les départements de l'Hérault, du Tarn et de l'Aveyron. Reboisement plus considérable encore que celui entrepris sous Napoléon III, et qui fut tenu pour le plus ample qui ait été opéré en France.

De nouvelles routes ont été tracées et percées dans le roc. Celle

de l'Espinouze, qui traverse la Forêt des Ecrivains Combattants, n'a pas moins de dix-huit kilomètres de long. Un grand lac poissonneux va être creusé et élargi sur le plateau voisin de la chaussée forestière, qui relie le col de Cabanton au Pourbalet, à mille mètres d'altitude. Des hameaux perdus dans la montagne, des causses et des monts désolés et sauvages, seront désormais raccordés, accessibles et fertiles.

Le 14 juillet dernier, M. Paul Chack, président en exercice de l'*A. E. C.* conduisait dans ces régions M. Queuille, Ministre de l'Agriculture, M. Champetier de Ribes, Ministre des Pensions, et debout sur la monumentale croix de guerre il faisait

l'appel solennel des noms donnés aux vallées, aux avenues, aux ronds-points, note M. Robert Pimienta, dans **le Temps :**

Pierre Rey, c'est-à-dire le Capitaine Régnier, écrivain sensible et délicat, tué à la tête de sa compagnie, à la Main-de-Massiges;

Paul Moreau-Vauthier, sculpteur combattant, écrivain;

Charles Bourcier, prosateur, féru d'art populaire, tombé dans une attaque sur la Somme, le 25 septembre 1914;

Sylvain Royé, poète (l'auteur du *Livre de l'Holocauste*) qui, à 21 ans, disparut devant Douaumont;

Michel della Torre, poète délicieux et journaliste, frappé à la tête à Vauquois.

Et d'autres, de Lionel des Rieux, « poète tombé en paladin », à Robert d'Humières, « poète romancier, traducteur, tué à la tête de ses troupes en 1915 », des frères Léon et Maurice Bonneff, « historiens et défenseurs du peuple, morts tous les deux au champ d'honneur à 30 ans », à André Puget, « descendant du grand sculpteur et poète, deux fois blessé, tué dans un assaut d'infanterie ». — André Puget dont Remy de Gourmont citait dans le *Bulletin des Ecrivains* le vers terrible :

Vous marcherez sur leurs visages...

§

C'est auréoler leur visage, que de leur redonner le souffle au cœur de la vie frémissante d'une forêt. C'est faire quoi, si on épouse le mépris de la vie humaine que certains esprits, et parmi les plus éminents, proclament? A cette sage parole de M. Chamberlain :

Une guerre, même victorieuse, se solde toujours par une perte.

M. Julien Benda riposte dans **l'Ordre** :

Tenir un tel langage est d'une indécence qu'on a peine à croire. Ajoutons que ce propos, dans la généralité où l'énonce l'orateur, est parfaitement faux, et spécialement pour l'Angleterre. Est-ce que la guerre du Transvaal n'a pas rapporté aux Anglais?

Et même la guerre de 1914, avec la confiscation de la flotte des Allemands, la mainmise sur leurs colonies, la suppression de leur marché mondial? Je ne pense pas que M. Chamberlain nous réponde que les plus grands avantages matériels ne valent pas que l'on consente l'horreur de la guerre; car alors il lui faudra flétrir une assez bonne partie de l'histoire de sa nation.

M. Pierre Davesnes, lui, écrit dans **le Courrier du Centre** :

J'ai lu et relu ces énormités et je me demande si M. Julien Benda a un cœur et un cerveau. Je me demande s'il sait qu'il y a eu des millions de pauvres types massacrés de 1914 à 1918; qu'il y en aurait dix fois plus si l'on « remettait ça ». Sait-il que la maman qui pleure son gosse se fiche éperdument de la confiscation d'une flotte de guerre qui, dans dix ou vingt ans, sera reconstituée. Tandis que les quinze cent mille Français morts de la guerre, aucun traité au monde ne pourra les ressusciter.

Et quinze cent mille morts, même du point de vue strictement matériel — le seul qui semble intéresser M. Julien Benda — c'est tout de même une perte.

Tout de même, oui... Et où donc les « avantages matériels » qui, à suivre M. Julien Benda, compenseraient la perte d'un Péguy? On en voit un, qui est qu'en tombant sur la Marne Péguy sauvait la France, mais cela c'est conserver, non pas accroître. Car pour le reste... M. Pierre Davesnes a beau jeu d'ironiser :

Je ne suis pas sûr que le bien-être et la prospérité dont nous jouissons depuis la guerre, la reprise des affaires et l'allégement des impôts, la vie moins chère, la sécurité parfaite, le prestige, la gloire et tout et tout... non, je ne suis pas sûr que tous ces « avantages matériels » compensent « l'horreur de la guerre ».

§

— Messieurs, vous n'avez plus que deux heures...
« Messieurs, vous n'avez plus qu'une heure...
« Messieurs, vous n'avez plus qu'un quart d'heure. »

Il est heureux remarque M. Léon Daudet dans **l'Action française,** que les années ne nous soient pas mesurées de cette façon par le bonhomme Temps, armé de sa terrible faulx.

Les années étaient mesurées, les jours, les heures, à ceux dont tant et tant payèrent d'un fin prématurée les « avantages », ces fameux « avantages matériels ». Mais c'est des instants dévolus aux candidats au Concours général qu'il s'agit. Ce Concours général auquel nous faisions allusion en commençant. Le Concours général du temps où M. Léon Daudet était lycéen.

L'émotion était vive. On partait là comme pour la bataille, avec un petit panier de provisions confectionné au lycée même, auquel les plus fébriles ne touchaient guère, mais qui donnait à l'expédition un charme de robinsonnade. Jamais, depuis, je n'ai retrouvé cette qualité d'angoisse intellectuelle, cet état de tension nerveuse.

On ne connaissait pas ses voisins, car les collèges étaient habilement mêlés, pour épargner aux copains la tentation de se consulter et de s'entr'aider les uns les autres. Le *Louis-le-Grand* se trouvait dépaysé entre un *Stanislas* et un *Saint-Louis*, tout pâles, déjà, mordillant le bout de leur porte-plume et attentifs. Au fond, un monsieur grave, en redingote noire, assis à un petit bureau, tenait une enveloppe cachetée. Il l'ouvrait, et un redoutable silence succédait à l'agitation des installations. En même temps, la fièvre tombait, un état d'acceptation succédait à l'énervement des heures précédentes : « Ecrivez, messieurs, le sujet choisi. » Je me rappelle un certain texte d'Aristophane, dans *les Chevaliers*, je crois, et, la même année, un autre de Pétrone, qui donnaient, dès le début, dès l'audition des premières syllabes, le sentiment de l'insurmontable, de l'inintelligible, de la situation désespérée. C'est ici que les moins nerveux prenaient tout leur avantage. Et songeaient : « Ne jetons pas le manche après la cognée, ni le Quicherat par terre. Nous allons voir cela soigneusement et de près. Il n'est pas possible que ça ne se débrouille pas un peu à la longue :

Il n'est point de brouillard, comme il n'est point d'algèbre,
Qui résiste, au milieu des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.

Cependant que d'autres, les impatients, toute désolation affichée, ne tentaient pas davantage la chance, partaient.

— Tu as pu y comprendre quelque chose? demandaient-

ils à la sortie, au camarade qui avait persévéré. Tu as joliment de la veine.

Une troisième catégorie d'élèves, plus paisibles, attendaient que la solution leur tombât du plafond ou qu'un bon génie la leur apportât, toute cuite, sur un plateau. Ceux-là allaient au bureau consulter et reconsulter le panier sibyllin, s'assurer qu'ils ne s'étaient pas trompés en écrivant sous la dictée. Ensuite, ils revenaient à leur place et se mettaient à tailler un crayon ou à grignoter leurs provisions d'un air narquois et distrait, observant du coin de l'œil les veinards qui écrivaient, consultaient le dictionnaire, raturaient, comparaient, puis repartaient, la tête basse et la plume en avant.

C'est alors que les paroles que nous citons plus haut s'élevaient : « Messieurs, vous n'avez plus.. »

Et il n'y a personne qui n'entendra, un jour, ces paroles-là. Savoir quelle heure la montre marquera.

§

Souveraineté de la mort, enchantement de l'absence, prestige de l'éloignement...

souligne M. André Billy, dans **le Figaro,** à l'occasion de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Louis Hémon. Sur quoi :

Voyez dans un autre domaine, quel empressement ont eu les jurys littéraires à couronner les romanciers étrangers à la vie parisienne. Ah! qu'ils ont tort, les écrivains de province, de se figurer qu'il faut habiter Paris pour y réussir!

Et de citer l'exemple de M. de La Varende.

Paris n'est bon que pour l'existence quotidienne. Pour la gloire et pour l'immortalité, la province est préférable. Toutefois, rien ne vaut une mort sanglante et prématurée...

Les points de suspension atténuent ce que l'affirmation a de tragique. Le chroniqueur du *Figaro* ne citait pas seulement Louis Hémon, qu'un train écrasa au pays de *Maria Chapdelaine,* — Louis Hémon, le condisciple de notre Guy-Charles Cros à Louis-le-Grand — mais Alain-Fournier, tué à la guerre. Ce n'est pas à la mort prématurée de l'auteur que le *Grand Meaulnes* doit d'être si fort prisé.

§

Le destin, s'il a mis beaucoup d'application à doter le monde de la machine infernale appelée guerre, a, dans sa coquetterie, réservé aux pauvres humains, des maux raffinés. La souriante humeur d'un André Romane, poète aveugle, la ténacité d'un R. H. Le Mouël, peintre — mais oui — aveugle, n'empêchent point que nous saisissons dans toute sa navrance le drame de la cécité. Eux ont perdu la vue. Encore faut-il penser aux aveugles de naissance. Il arrive qu'un de ces derniers, à la suite d'une opération, voie. Ainsi, récemment, une jeune femme, aveugle dès le berceau, **le Matin** l'a relaté. Mais comment les favorisés découvrent-ils l'univers? Cela commande, on pense bien, une « lente éducation du sens de la vue ». Et ce sera, par exemple, — expose le docteur Ox — l'ignorance où le nouveau voyant se trouve du tout petit point sensible de sa rétine.

Il avait l'habitude, étant aveugle, de tenir ses globes oculaires tournés vers le haut, les muscles de ses yeux remuaient un peu au hasard; il va falloir qu'ils apprennent à fixer l'image des objets sur un point du fond de l'œil gros comme une tête d'épingle.

Il existe nombre de petites épreuves d'adresse, telle que de tourner les mains dans un sens déterminé, qui permettent de soupçonner la difficulté de toute éducation musculaire.

Enfin, il faudra que ses muscles apprennent à remuer symétriquement, faute de quoi le sujet verra double.

Encore n'en sommes-nous qu'à l'extérieur du globe oculaire... Le collaborateur du *Matin* poursuit son exposé, qui, dit-il,

très incomplet, privé de nombreux détails importants, laisse cependant entrevoir les difficultés d'adaptation, de transposition et de synchronisation devant lesquelles se trouve l'aveugle qui vient de recevoir le don merveilleux de la vue.

Il serait trop facile d'ajouter que bien des choses ne valent pas d'être regardées. L'histoire est classique, de l'aveugle qui voudrait retrouver sa nuit. Au demeurant l'homme n'a-t-il trop souvent des yeux que pour ne pas voir? Et ce n'est pas tous les jours que M. Britling commence à voir clair...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Dimitri Chostakovitch : *Cinquième Symphonie.* — Charles Koechlin : *Symphonie d'Hymnes*, concert du « Chant du Monde ».

On ne peut faire qu'un reproche au Concert organisé par le « Chant du Monde » sous le patronage du Commissariat des Fêtes de Paris, et c'est la longueur du programme, réunissant trois premières auditions et une œuvre de Lalande. Je sais que c'est un défaut généralement pris pour une qualité, mais ce n'est pas moins un tort que d'allonger un programme jusqu'à l'extrême. Dans le cas particulier, ce fut une vraie faute, car on avait mis en dernier — qui est, j'en conviens, la place d'honneur — la *Symphonie d'Hymnes* de M. Charles Koechlin. Est-il avantageux de faire exécuter un ouvrage de cette importance, donné en première audition, par un orchestre déjà fatigué et devant un public dont l'attention est émoussée par l'effort que nécessite la compréhension préalable de deux autres pièces instrumentales nouvelles dont une interminable symphonie? Il y avait un entr'acte, dira-t-on. Soit, mais est-ce un avantage ou un inconvénient, que de retenir les gens vingt minutes de plus alors que tant de « mélomanes » (ou qui se disent tels), prennent ce prétexte pour quitter la salle au milieu d'un ouvrage avec la même indifférence qu'ils montrent en arrivant une demi-heure en retard? Ces usages, aggravés par le snobisme, sont intolérables et il devrait être convenu une fois pour toutes que les portes sont et demeurent fermées pendant toute la durée d'un concert. Il devrait de même être entendu que les programmes, par leur excessive durée, ne serviront pas d'excuse à la muflerie des gens. Je sais bien que l'entr'acte est pour beaucoup l'essentiel, et que la cigarette de la « pause », jointe aux médisances colportées dans le foyer, est le principal souci de ceux qui viennent au concert pour voir et être vus. Mais si la musique ne peut se passer de ce singulier soutien, c'est qu'elle n'est plus, comme tant d'autres choses dans notre doux pays, qu'une survivance d'une civilisation moins barbare.

Le programme, donc, du concert du « Chant du Monde », après une *Fanfare en écho,* de Lalande (qui fut le collaborateur de Destouches pour *les Eléments* et dont la musique

a gardé une étonnante originalité), nous offrait une *Ouverture* de M. Georges Auric, d'une agréable liberté, et puis la **Cinquième Symphonie** de M. Dimitri Chostakovitch. Le programme nous instruisait que M. Chostakovitch est né en 1906 à Leningrad (qui s'appelait alors Pétersbourg) et que cette Cinquième Symphonie a été composée en 1936-1937. Elle a pour sujet « le devenir de la personnalité. C'est l'homme qui se trouve au centre de la conception de cette œuvre, dont la structure est tout entière lyrique, et dont le finale résoud (*sic*) la tension tragique des premières parties sur le plan optimiste de la joie vitale ». Voilà qui aide à comprendre... La musique, heureusement, vaut mieux que ce texte. Elle a de grands défauts, dont le principal est de répéter parfois jusqu'à satiété, et même jusqu'à l'accablement, certains passages, ce qui produit un effet de longueur insupportable. Les développements excessifs sont toujours fastidieux; mais quand d'un bout à l'autre d'un long ouvrage on semble piétiner au lieu d'avancer, on donne à l'auditeur le mieux disposé un ennui profond, on l'endort. Et c'est dommage quand on est capable, comme M. Chostakovitch, d'inventer les jolis détails de son deuxième mouvement (menuet et scherzo) et d'écrire l'adagio de cette symphonie. Il y a là quelque chose qui est d'un vrai musicien, sensible, profond, et qui se devrait à lui-même d'apprendre l'art des sacrifices, car il n'y a pas d'art véritable sans choix...

Si l'idée fondamentale de cette Symphonie de M. Chostakovitch est nébuleuse, la **Symphonie d'Hymnes,** de M. Charles Koechlin, est au contraire, d'une clarté éblouissante. Chose curieuse, je ne crois pas qu'il y ait de grande différence dans le propos des deux musiciens; mais l'ouvrage de M. Koechlin est construit, ordonné, le choix des thèmes ne laisse aucun doute sur ce que veut l'auteur; par son architecture autant que par chacun des détails, la *Symphonie d'Hymnes* est de cette haute qualité qu'on attendait du musicien du *Livre de la Jungle* et des *Chorals.*

Elle se compose de cinq mouvements très divers en tous points, d'un intérêt constant, et formant chacun un tout bien défini, sans toutefois que l'unité de l'ouvrage en soit amoindrie. Le premier est un *Hymne au Soleil.* Il débute par une

fanfare éclatante. Les archets reprennent le thème qui se développe ensuite en un *tutti* de magnifique envol, et l'hymne s'achève dans une forme plus apaisée. On y pourrait voir l'image sonore du mouvement de l'astre; mais c'est aussi le symbole de la destinée humaine. Quoi qu'il en soit, en dehors de toute glose, c'est une page admirablement réussie. L'*Hymne au jour* qui vient ensuite utilise la puissance des ondes Martenot avec beaucoup d'à-propos. Leur voix s'élève sur l'orchestre et le domine, chante et s'épanouit comme le jour. *L'Hymne à la nuit* est traduit principalement par les cordes en sourdine et, tout chargé de poésie tranquille, majestueuse, il semble dans la symphonie un temps de repos qui fait contraste avec les deux précédents mouvements. Inspiré par le premier chapitre du *Voyage d'Urien,* d'André Gide, l'*Hymne à la Jeunesse* débute par un rythme joyeux et entraînant que suit un épisode plus lent, où bientôt des pizzicati de cordes graves sonnent comme des cloches, obstinément, tandis qu'un chant profond s'élève et qu'une belle montée de l'orgue achève de donner à ces pages un caractère de recueillement et d'allégresse tout ensemble. Le dernier mouvement est un *Hymne à la Vie,* et, seul, il comporte des chœurs, sur des paroles dues à M. Charles Koechlin lui-même. Chant de résurrection qui s'achève sur un appel à la paix et à la sérénité, prière au Dieu de vie, évocation de la douleur, espoir d'un autre monde où régnera la justice, — bien des choses évoquent ici le souvenir de la Neuvième Symphonie, et sans que la *Symphonie d'Hymnes,* épanouie en ce chœur final, en souffre aucunement. On comprend que devant un ouvrage d'une telle noblesse et d'une réussite aussi complète, les juges du Prix Cressent aient décerné à M. Charles Koechlin une récompense ordinairement attribuée à l'auteur d'un ouvrage lyrique. Au temps où vivait en effet le fondateur de ce concours triennal, il n'était, en France, d'autre musique que de théâtre. Les temps sont changés... Il faut louer sans réserves M. Roger Désormière, qui a conduit ces œuvres nouvelles avec autant d'autorité que d'intelligence. Sa tâche était lourde; il n'en fut écrasé en aucun moment. La chorale Yvonne Gouverné a interprété avec ferveur l'*Hymne à la Vie.*

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'exposition de peinture française au Stedelijk Museum d'Amsterdam. — Les collections privées hollandaises au Musée Boymans. — Le nouveau musée : Kröller-Muller. — Poussin et les expositions du Musée Condé à Chantilly.

A l'occasion du jubilé de la reine Wilhelmine, d'importantes manifestations artistiques ont lieu en Hollande. L'une d'elles nous touche particulièrement : celle du **Musée Municipal d'Amsterdam** qui honore grandement la peinture française par son ampleur et par sa qualité. Nous pouvons dire avec gratitude que cette exposition consacrée au XIXᵉ siècle français est l'une des plus intelligemment conçues qu'on ait pu voir jusqu'ici. On y rencontre de chaque auteur des œuvres marquantes, parfois peu connues, qui montrent les divers aspects de son art. Il faut saluer l'effort des organisateurs, et en particulier de M. D. C. Röell, le principal animateur, qui ont réussi à convaincre les musées étrangers et les collectionneurs de l'opportunité d'une telle entreprise. On se rendra compte de son importance en signalant qu'une centaine de collections des deux mondes ont été mises à contribution.

L'amateur français éprouvera d'heureuses surprises. Ainsi à côté des œuvres bien connues de David comme le *Marat assassiné* ou la *Maraîchère*, il verra un portrait du peintre par lui-même d'une autorité grave et paisible, dont le propriétaire tient à garder l'anonymat. *La Baigneuse* d'Ingres (Coll. Hatvany) apparaît comme une des petites toiles les plus représentatives de ce maître.

Parmi les œuvres de Delacroix, nous citerons la *Médée*, d'un style vigoureux et d'une intensité tragique — ce tableau dont nous avons pu voir une si curieuse interprétation à l'aquarelle par Cézanne à l'exposition de « la peinture française dans les collections suisses ». Le choix des Courbet nous paraît, avec celui des Corot et des Manet, le plus réussi, qu'il s'agisse de figures comme *La blonde endormie*, *la Femme au miroir*, la voluptueuse *Femme couchée* ou bien de beaux paysages comme *La grotte* ou l'*Hiver dans le Jura*.

On éprouve devant les Corot un plaisir sans mélange. On voudrait pouvoir citer chacun d'eux. Bornons-nous à signaler, en dehors des paysages d'Italie et des français de bonne

époque, le *Portrait du capitaine Faulte de Puyparlier,* la *Femme à la jupe rose,* la *Femme à la marguerite,* et surtout ce portrait d'un charme si captivant intitulé : *Songerie de Mariette* qui vient de Budapest.

Une très belle toile de Manet : *Victorine Meurand,* en costume d'espada, prêtée par le Metropolitan de New-York, qui avait quitté la France depuis cinquante ans, est exposée ici. Autour d'elle sont groupées des pièces fort remarquables et qui peuvent donner une image assez complète de l'œuvre si diverse du peintre.

Je pense que les organisateurs ont eu raison d'accorder une large place à Daumier, qui apparaît non seulement comme le plus vigoureux mémorialiste de son époque mais comme un peintre d'un admirable métier. Des œuvres comme *Le peintre devant son chevalet* où la silhouette curieusement campée, cernée de clair par un trait de pinceau et nimbée de lumière, comme *Les amateurs de peinture* ou *Les fumeurs,* sont étonnamment incisives. Quant au *Don Quichotte* de la collection Payson, ce Sancho au premier plan, tordu de douleur burlesque, ce chevalier fantomatique, semblable à un insecte, qui s'élance dans une campagne livide, c'est peut-être la plus prodigieuse évocation de l'artiste.

L'école de Barbizon et les impressionnistes ne sont pas si abondamment représentés. Nous noterons cependant deux paysages hollandais de la jeunesse de Monet, d'une fraîcheur ravissante. L'ensemble des Renoir, par contre, est considérable et nous y trouvons des pièces rarement visibles. Nous devons signaler au moins la *Fille aux oiseaux,* le *Modèle Nini,* les deux portraits de Mademoiselle Grimpel, *Gabrielle à la rose.* L'exposition se conclut par une salle entièrement consacrée à Cézanne, aboutissement du XIXe, origine d'une ère nouvelle. Nous ne trouvons pas là les tableaux les plus importants, mais encore une réunion d'œuvres choisies avec beaucoup de discernement, parmi lesquels on distinguera l'éclatante nature-morte de la collection Kramasky.

Une fois de plus, nous constatons combien au milieu de l'affadissement général du goût, de l'infécondité de l'architecture, de l'avilissement des arts décoratifs et de l'embourgeoisement des mœurs, la peinture française du XIXe siècle

a su s'élever et briller d'un incomparable éclat. De David à Cézanne, c'est une succession de maîtres prestigieux, sans homogénéité, mais poussés dans des sens divers par l'esprit de recherche et doués d'une prodigieuse inspiration créatrice. On doit être reconnaissant au Musée Municipal d'avoir donné à la France le témoignage d'une aussi parfaite communauté de goût.

§

Le **Musée Boymans** est un musée modèle. Son directeur : M. D. Hannéma, qui possède à la fois une autorité de grand seigneur et le goût le plus sûr, a réussi à créer une organisation qui défie toute critique.

L'attention des amateurs s'est tournée récemment vers Rotterdam à propos de l'acquisition d'un tableau de Vermeer : les *Disciples d'Emmaüs*, découvert récemment en France, qui peut être rangé parmi les plus hauts chefs-d'œuvre de la peinture — et d'un très beau portrait d'homme de Rembrandt.

M. Hannéma organise dans son musée des expositions temporaires. Celle de cette année est une aubaine inégalable : *Quatre siècles d'art dans les collections privées hollandaises.* Pour notre délectation, les plus riches amateurs se sont dépouillés de leurs meilleures pièces, c'est donc une rare occasion de pouvoir admirer des œuvres de haute qualité dont la sélection fût rigoureuse. On regrette de se borner à une énumération. On espère pourtant que celle-ci fera pressentir au lecteur l'immense intérêt des collections réunies en ce moment au Musée de Rotterdam.

Des peintures comme le *Portrait de femme* et la *Suzanne* de Lucas van Leyden qui nous accueillent dès l'entrée peuvent passer pour les meilleures œuvres de ce maître. Dans cette même salle nous trouverons un fragment de *Saint Jérôme*, une *Vierge à l'Enfant* de Quentin Metsys, un *Saint Christophe* de Jérôme Bosh. Plus loin, ce sont des Cranach, un étonnant *Saint Jérôme*, une admirable *Vénus*, la *Sainte-Famille* de Dürer, la *Crucifixion* réaliste de Mathias Grünewald, un Carpaccio, une nature morte de Velasquez, un Greco, plusieurs Tintoret et la *Tour de Babel* de Breughel le Vieux dont cha-

que détail peut compter par soi-même comme une œuvre pleine d'attrait.

On est retenu par le fascinant portrait d'Ercole Roberti, par celui de Jan Gossaert, d'une extraordinaire dignité, par les deux figures de Franz Hals, par les marines de Van Goyen, par l'admirable Petrus de Hooch. Il y a une pofusion de grands et petits maîtres des Pays-Bas : Jan Steen, Van Ostade, A. Cuyp, Terborch, S. et J. Van Ruysdael, Weenix, Gérard Dou, Carel Fabritius, Van der Neer, Aert de Gelder, Brouwer. Puis ce sont les Jordaens, six peintures de Rubens, dont la *Diane au bain*. Nous trouvons aussi des œuvres de Chardin, de Pater, de Watteau, de Greuze et de Hubert-Robert.

La collection des dessins — il y en a près de trois cents — mérite une visite approfondie. Nous y trouvons des œuvres très achevées de Durer, de Holbein, de Bosch, de Breughel, de Rubens, de Van Dick. Rembrandt et Watteau y sont admirablement représentés.

Nous n'avons pu citer les noms des prêteurs. Mais il nous faut au moins signaler la richesse de la collection Van Beuningen, et surtout celle de la collection Kœnigs dont la série de dessins, en particulier, est incomparable. Il faut enfin remarquer qu'un grand nombre de ces œuvres exposées à titre de « prêts provisoires » se transforment souvent en dons définitifs, pour la gloire des donateurs et pour celle des musées qui les reçoivent.

§

Imaginez une forêt de sapins et d'arbres feuillus à vingt kilomètres de toute voie ferrée; imaginez que vous rencontrez au cœur de cette forêt une construction moderne de grand style; imaginez encore que ce beau monument est un musée et que ce musée abrite des Renoir, des Seurat, des Picasso et la plus étonnante collection de Van Gogh qu'il y ait au monde; vous devinerez alors la surprise que nous avons éprouvée lorsque nous avons été invités dernièrement à l'inauguration du paradoxal et charmant **Musée Kroller-Müller.**

Il s'agit de la collection donnée à l'Etat hollandais par Mme Kröller en même temps qu'elle faisait édifier par Henry

Vandervelde un musée qui put la mettre en valeur dans un parc national magnifiquement entretenu. Nous ne pouvons que passer rapidement dans la salle consacrée aux anciens, où figure notamment une *Vénus* et un admirable portrait de Cranach. Nous ne pouvons que mentionner *La Charité* de Millet, des Delacroix, des Fantin-Latour, d'excellents Monticelli, des œuvres de Breitner, de Floris Vester, de J.-B. Jonkind et d'Isaac Israels. *Le Clown* de Renoir est une importante et fort curieuse œuvre de jeunesse. Autour du célèbre *Chahut* de Seurat ont été groupés des pointillistes comme Signac, Cross ou les hollandais Van Rijsselberghe et Hart Nibbrig. La salle vouée aux cubistes ne nous apprend rien.

C'est la collection de Van Gogh qui forme l'attrait majeur et tout à fait exceptionnel de ce musée. Les trois cents dessins, aquarelles et peintures qui y figurent renforcent encore l'admiration que nous pouvons éprouver pour cet artiste dont le génie a pu s'exprimer à travers tous les drames avec une éblouissante fécondité. Toutes les époques de cette vie ardente et désespérée sont représentées par des pièces de la plus haute qualité, depuis les sombres paysages du Borinage et les dessins déjà inquiétants de la période hollandaise jusqu'au lyrisme exalté de la Provence où le peintre est toujours tenté de se mesurer avec la nature embrasée et avec le soleil lui-même. Il y a là quelques paysages miraculeux : la touche du pinceau est posée avec un accent si assuré que l'inspiration tumultueuse et l'effervescence de l'esprit semblent captés par les rythmes de l'ordonnance picturale. Et, devant tel champ de blé chaud et doré comme le pain sortant du four, devant tel arbre dont les branchages s'élancent en langues de feu dans un ciel incandescent, on se répète les dernières paroles du peintre : « Eh! bien, mon travail à moi, j'y risque ma vie, et ma raison y a sombré à moitié... » Duel d'une implacable cruauté entre le pinceau et la raison... jusqu'à ce que la raison ait dû capituler!

§

Lorsque le musée de Chantilly ouvre quelques-uns de ses cartons, c'est une pluie de chefs-d'œuvre. On ne peut qu'être

confondu devant le soin, l'intelligence et l'amour qui ont présidé à de tels choix.

Avant la très belle exposition de livres du xv[e] et du xvi[e] siècle, nous avons vu cent deux dessins de **Poussin** placés sous vitrine. Quelle leçon! Nous saisissons là le travail du maître dans ce qu'il pouvait avoir de plus ingrat et de plus rebutant. Copies d'après des pierres gravées, copies d'après l'antique, conservent leur caractère d'études ou de documents précis; le tempérament de l'artiste semble disparaître devant la froide objectivité de l'ouvrage; mais l'art du dessinateur est tel qu'à travers l'écriture d'une facilité qui repousse toute conscience de l'effort, nous voyons toujours flamber la flamme du génie. Le regard a saisi l'essentiel. Et, d'un trait sûr, clair, étonnamment lisible, le papier reçoit l'empreinte suggestive. C'est un schéma et c'est une perfection. Il y a l'abandon, le laissez-aller, la souplesse de la négligence et il y a aussi la fermeté, l'assurance qui situent l'objet en lignes immuables et fixent son destin pour l'éternité.

Penchons-nous sur ces petits papiers où nous lisons une telle science descriptive d'un mouvement, d'un volume, des jeux de la lumière et de l'ombre. Ils n'ont pas été faits pour nous éblouir. Alors que tant de nos contemporains veulent livrer à la publicité les moindres de leurs graffiti, les peintres d'autrefois gardaient pour eux ce qu'ils ne considéraient que comme leurs exercices. Selon toute vraisemblance, Poussin s'adonnait à ces études comme le musicien fait une gamme. Il cherchait à acquérir cette virtuosité de la main qui doit la soumettre de façon presque automatique aux volontés du cerveau; il voulait être, avant tout, avant de laisser libre cours à l'imagination créatrice, un parfait artisan et ne négliger rien des secrets de son industrie. Ainsi arrivait-il à cette distinction suprême qui confère à ses croquis les plus simples une sorte de sérénité majestueuse dont nous ne connaissons pas de plus noble exemple.

Les quelques paysages d'Italie exposés ici ne sont pas parmi les plus intéressants de Poussin. Ils suffisent cependant à montrer l'importance extraordinaire de leur auteur dans la grande lignée des paysagistes français. Le paysage

de Poussin est un principe et un aboutissement. Il semble que tout avant lui le prépare et qu'après lui tout en procède. Avec plus de vigueur que Claude, dont la sensibilité nous est si chère, il a su faire de la campagne romaine un sommet du classicisme français, comme les tragédies romaines de Corneille et de Racine ont permis de donner leur mesure aux dons de notre race.

Un certain nombre de jeunes peintres recherchent en ce moment les sources de la grande tradition. Quelles meilleures références pourraient-ils trouver? Le paysage de Poussin par la personnalité de chacun de ses éléments, par le style de ses architectures végétales, par la structure, le caprice et l'ordonnance de ses collines semblables à des corps vivants, est le meilleur exemple de collaboration entre la nature et l'homme civilisé.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Villiers de l'Isle-Adam à Bruxelles. — C'est en 1888 qu'il fut proposé à l'auteur d'*Akédysséril* une série de conférences et de lectures dans la capitale belge, ainsi qu'à Liège, Anvers, Gand, etc... pour 800 francs, somme coquette et rondelette alors.

C'est exactement le 13 février que Villiers arriva à Bruxelles.

Léon Bloy, qui l'avait accompagné à la gare à Paris, semble lui avoir facilité pécuniairement son voyage si nous en croyons ce passage d'une lettre du *Mendiant Ingrat*, en partie inédite où il déclare :

« Ce voyage a été rendu possibe par moi, m'étant complètement dépouillé d'un argent que je m'étais procuré Dieu sait où. »

A Bruxelles, sur le quai de la gare du Midi, Villiers fut reçu par son ami Jules Destrée, que J.-K. Huysmans avait alerté en ces termes dans une lettre que M. Lucien Descaves, exécuteur testamentaire de J.-K. Huysmans, nous a permis de reproduire (nous l'en remercions ici vivement) :

Je vous griffonne en hâte ces quelques lignes. Voici. Je sors de chez Villiers. Il part ce soir, lundi-gras, pour Bruxelles où l'on doit,

paraît-il, monter sa pièce, *l'Evasion,* jouée à Paris au Théâtre libre. Très emballé, rêvant de conférences, d'amas d'or, de je ne sais quoi, il chevauche cette chimère plus rudement encore que les autres s'il est possible. Après de longues explications avec lui, j'ai la certitude absolue qu'il part à l'aveuglette et qu'il va manger les quelques malheureux sous qu'il emporte. Aussi je viens, mon cher Destrée, vous prier de voir s'il n'y aurait pas moyen, en effet, de lui faire faire quelques lectures et quelques conférences. J'ai reçu dans le temps des propositions de ce genre d'un cercle d'Anvers qui faisait, disait-il, rayonner ses conférences par tout le pays. Pourrait-on l'aboucher avec ce cercle? Enfin, vous connaissez sa situation comme moi. Tâchez, je vous en prie, de le veiller un peu et de lui éviter des tuiles. Ce faisant vous obligeriez votre dévoué Huysmans.

C'est bien, semble-t-il, grâce au généreux Jules Destrée, qui fut un grand cœur en même temps qu'un grand écrivain et ministre, que Villiers eut à Bruxelles un accueil digne de son génie, d'autant plus que l'œuvre de l'auteur de l'*Eve Future* n'était encore, à cette époque, connue et appréciée que par les lettrés.

C'est dans une salle d'exposition du Musée de Bruxelles que Villiers de l'Isle-Adam fit l'une de ses premières conférences, composée surtout de lecture de ses contes, notamment de « Jeu de Grâces », conte qui, par la suite, devait faire partie des *Histoires Souveraines,* choix d'œuvres de Villiers, enrichi d'ornements de Théo van Rysselberghe, publié à Bruxelles en 1899, par le grand éditeur Deman : « Les yeux flamboyants et les cheveux en désordre, il avait l'air d'un exterminateur qui vient d'accomplir une rude besogne », a témoigné un journaliste de Bruxelles qui assista à cette première conférence.

Pendant le séjour de Villiers à Bruxelles, le théâtre Molière fit jouer, avec succès, l'un de ses drames, *l'Evasion,* précédé d'une causerie sur la pièce et l'œuvre de Villiers, par Jules Destrée. Nous n'avons pas trouvé trace de cette présentation qui n'a pas été publiée dans les journaux d'alors ni réunie par Jules Destrée dans l'un de ses livres.

Par contre, nous avons retrouvé un article paru dans l'*Indépendance Belge,* à la date du 18 février 1888, rendant compte de la représentation de l'*Evasion.*

Les documents sur le séjour de Villiers de l'Isle-Adam en Belgique étant assez rares, nous croyons bon de le reproduire intégralement ci-dessous.

Il est signé G. F., initiales de Gustave Frédérix. L'article a pour titre « Matinée littéraire ». (Dans la même séance fut jouée *Sapho* d'Armand Silvestre et enfin *le Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche :

La troisième matinée littéraire du Théâtre Molière avait, comme la seconde, attiré un public nombreux, mais elle n'a pas eu autant d'intérêt. On a commencé par une conférence de M. Destrée, de Charleroi, dit l'affiche, sur le théâtre de M. Villiers de l'Isle-Adam. Il n'était pas inutile, avant de jouer l'*Evasion,* drame en un acte de M. Villiers de l'Isle-Adam, de caractériser cet écrivain dont le génie, jusqu'à présent, n'est connu que d'une vingtaine de personnes. M. Destrée s'était proposé évidemment de dire avec une noble hardiesse sa pleine admiration pour l'auteur de *l'Evasion,* qu'il a appelé un des rois mages de l'art. Mais sa noblesse avait un ton plaintif, et sa hardiesse une pauvre allure. Il a dit avec une douceur triste des choses qui avaient le dessein d'être énormes et très choquantes. Mais le public n'a pas été choqué. Il ne s'est pas douté un seul instant que M. Destrée fût un audacieux. Il a cru qu'on lui lisait, avec une timidité désolée, un morceau de littérature très soigné sur un sujet mystérieux.

L'Evasion, drame de Villiers de l'Isle-Adam, est d'un gros effet, et n'a aucune nouveauté, aucune liberté révolutionnaire. C'est à propos d'un autre drame du même auteur, *Le Nouveau Monde,* que Weiss a formulé cette vérité railleuse : « Le théâtre est proprement le tombeau des malins et la fin des cénacles. » Tous ces farouches, tous ces impressionnistes et ces immenséistes, dès qu'ils mettent le pied sur la scène, se glissent dans de bons chaussons de lisière des plus vieux dramaturges. On refait la conversion subite du criminel qui a été fait en mélodrame, en opéra, même en opéra-comique et il paraît que c'est du théâtre libre. L'honnête Victor Ducange et le naïf Pixérécourt pratiquaient ces libertés-là et n'en n'étaient pas plus fiers. On est secoué visiblement, c'est certain, par une opposition violente. Mais ce n'est pas avec ces secousses si faciles et si connues, que l'art dramatique sera renouvelé.

L'Evasion nous montre un terrible forçat, Pagnol, qui vient de s'évader du bagne, et qui va faire un coup, qui lui donne les moyens de s'enfuir à l'étranger. Il s'agit de tuer deux jeunes mariés, et de leur prendre leur portefeuille où est leur petite fortune —

40.000 francs. L'affaire a été montée par le petit père Mathieu qui a facilité l'évasion de Pagnol. Dialogue des deux escarpes, d'un cynisme arrangé et d'une férocité consciencieuse. Pagnol, resté seul, se fait la main, en étranglant la vieille gouvernante Yvonne, qui prépare la chambre nuptiale des jeunes époux. Puis il se cache quand ces enfants entrent, jolis, gentils, tout à leurs joies promises. Comme ils sont très heureux, ils sont pleins de pitié pour les malheureux. Un coup de canon annonce l'évasion d'un forçat. Pourvu qu'il s'échappe, dit la douce Marianne. Et elle oblige son Lucien à prier avec elle, pour que le pauvre forçat ne soit pas repris. Cette bonté se mêle à des confidences amoureuses. Duo gazouillant après le rauque duo des deux assassins. Le petit mari et la petite femme s'endorment, et Pagnol qui les a écoutés, sort de sa cachette. Cette bête féroce de Pagnol est fort troublé. Il est furieux d'être attendri. Il s'excite en vain à la besogne. Il est retourné, complètement retourné. Ils sont trop gentils ces enfants. Ah! s'il s'agissait de gros bourgeois, Pagnol ne serait pas si faible. Et Pagnol fait une description curieuse, précieuse, avec des mots d'auteur, des bourgeois, qu'il chourinerait de préférence.

Mais ces enfants si bons, si jolis, de cœur si pitoyable, Pagnol ne leur fera aucun mal. Il ne leur prendra même pas leur argent. Il est si bien converti par ce qu'il a vu et entendu qu'il se laisse ressaisir, qu'il tend les mains aux menottes, sachant que la guillotine l'attend, et qu'il dit cette grande parole de bête féroce transformée, libérée : « Il me semble que c'est à présent que je m'évade ».

L'effet est immanquable et il a été profond. Tout le monde a été remué. Plus le contraste des deux scènes, de la scène atroce et de la scène bienfaisante, émouvante était accusé, plus la secousse était sûre. L'habileté était de faire que Pagnol devînt héroïque en gardant ses paroles brutales, se changeât en être vertueux et sublime tout en restant l'effrayant Pagnol. M. Villiers de l'Isle-Adam n'y a pas manqué. C'est très ingénieux, c'est très saisissant. Mais nous serions bien naïfs de voir dans cet acte, d'une violence artificielle et adroite, une audace, une nouveauté quelconques.

M. Villiers de l'Isle-Adam est plus original dans ses livres. Les *Contes cruels* ont des ironies bien laborieusement soutenues, et des amertumes méprisantes où l'on a sans cesse l'inquiétude d'être mystifié par l'auteur. C'est très raffiné de style, d'une précision dure et froide, et cela cherche une logique rigoureuse dans le chimérique. Avec de petits morceaux exquis, même d'admirables chapitres, comme celui qui est intitulé *Impatience de la foule* et où on voit

Sparte attendant les nouvelles des Thermophiles, ses *Contes cruels* sont cruellement factices, de bien difficiles régals, même pour les lecteurs les plus blasés. Il y a vingt ans que M. Villiers de l'Isle-Adam est un homme de génie pour vingt personnes. Ce petit nombre de fidèles a fait ici quelques recrues qui, pour n'avoir pas été de la première heure, n'en sont pas moins sincères. Il faut quelque temps, nécessairement, pour que les petites chapelles littéraires de Paris aient leurs succursales à Bruxelles. Et il arrive parfois que lorsque le culte se propage ici, il est déjà abandonné là-bas.

M. Villiers de l'Isle-Adam n'en est pas là de ne plus avoir de gloire qu'à Charleroi et à Bruxelles. Son prestige reste entier sur ses lecteurs français et particuliers. Et il a un talent très savant et très irritant, très distingué et très compassé.

M. Mévisto a joué avec une réalité voulue, une vigueur singulière, le rôle de Pagnol. L'effet a été très grand. Cet attendrissement du forçat, plein de révolte et de brutalité, était vraiment, avec M. Mévisto, un curieux spectacle.

Cette *Evasion* a été l'intérêt de cette troisième matinée littéraire. Car la *Sapho* de M. Armand Silvestre n'est qu'un duo lyrique dont les vers harmonieux ont été dits avec une colère inexplicable par M. Plan, et avec une affliction hésitante par Mme Candé-Sureau. Et *le Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche, réjouissante comédie, d'un pessimisme gai et d'une philosophie si peu fière, a été jouée bien sérieusement par M. Mévisto, et bien paisiblement par M. Charvet. Oh! ce n'est pas si aisé de dire du Labiche que du Villiers de l'Isle-Adam. Mais Labiche triomphe même des exécutions médiocres.

G. F. [GUSTAVE FRÉDÉRIX.]

Au sujet du théâtre de Villiers de l'Isle-Adam, épinglons, en passant, ce passage d'une lettre de Huysmans datée du 12 février 1888, toujours à Jules Destrée — et que Lucien Descaves nous a également permis de publier — où l'auteur d'*A Rebours* s'exprime d'une façon assez surprenante sur l'art dramatique de Villiers. (Jules Destrée préparait alors une étude sur le théâtre de Villiers. qui parut dans la revue belge *La Société Nouvelle*) :

En fait de Villiers-théâtre, je n'ai jamais pu trouver — et ce n'est pas faute de recherches — l'introuvable *Morgane*. J'avais *Elen*, dénichée dans une boîte des quais un jour de chance. Je l'ai prêtée à Bloy pour son travail sur Villiers, lequel Villiers le lui emprunta et dame! où est-ce passé? Villiers n'a aucun de ses

livres et perd les autres, de sorte que je ne puis vous aider en ce cas, ayant perdu moi-même un exemplaire dont la disparition m'irrite un peu.

Mais le côté théâtre, chez Villiers, est, à vrai dire, médiocre. *Elen* et *Morgane* sont des mélos inconcevables quand on connaît l'admirable prose de cet homme. Vous pouvez donc vous passer de ce mauvais coin et parler de ses œuvres altières non ravalées par une langue d'ambigu, à de rares exceptions, et surtout par des histoires à la Ponson.

M. Max Daireaux, dans l'ouvrage qu'il a consacré récemment à *Villiers de l'Isle-Adam, l'Homme et l'Œuvre,* faisant allusion à l'accueil chaleureux réservé par la Belgique à Villiers, écrivait :

Remercions la Belgique de lui avoir été à ce moment secourable. Elle le comprit, l'attira, le fêta, lui procura un contentement tel qu'en sa patrie il n'en avait point connu.

Villiers fut très flatté, très touché par cet accueil chaleureux. On en trouve trace dans les missives qu'il écrivit de Bruxelles à l'époque à ses amis. Quelques-unes de celles-ci ont été publiées dans le beau livre de E. de Rougemont, bien connu des lecteurs du *Mercure.* Rappelons-en deux.

A un premier ami, il apprend :

... Vous ne sauriez croire l'enthousiasme avec lequel je suis reçu ici. Les journaux disent des choses étonnantes et je suis bien content. Je vais faire des conférences dans plusieurs villes et j'espère revenir avec un peu d'argent.

Mais c'est dans ce billet laconique qu'éclate le plus l'allégresse si franche, si pure, si haute, presque enfantine de Villiers. Elle crie son triomphe :

En toute hâte, le courrier part. Succès colossal, cinq rappels, la Reine, etc... Tous les journaux, trois colonnes sur moi. Je demeure au Grand Hôtel, chambre 147. Envoyez *Histoires Insolites* pour des lectures.

Il y a évidemment une part d'exagération dans ces lettres, mais on se doute combien durent paraître douces et merveilleuses à l'écrivain qui avait connu le plus atroce dénuement « exilé dans la foule au milieu des huées », les heures qu'il vécut en Belgique, au milieu d'admirateurs qui lui

firent fête tandis que la critique française restait encore tiède à son égard. Villiers se sentait enfin compris, aimé et admiré.

Hélas! le trépas de l'écrivain devait suivre de peu son triomphal voyage en Belgique puisqu'il mourut l'année qui suivit.

GEORGES ROUZET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Histoire des Révolutions. De Cromwell à Franco. (*La Révolution d'Angleterre et Cromwell*, par Louis Mandin; *La prise de la Bastille*, par J. Duret; *Comment furent préparées et déclenchées les « Trois Glorieuses »*, par Gabriel Perreux; *La Révolution de Février 1848*, par Albert Crémieux; *Origines de la Commune*, par Lucien Descaves; *La Révolution russe*, par Victor Serge; *La marche sur Rome*, par A. Rossi; *La Prise du Pouvoir par les Nationaux-Socialistes*, par René Lauret; *L'Espagne républicaine*, par Jean Cassou.) Un volume, Nouvelle Revue française.

Voici un livre qui nous invite à méditer sur les origines et les causes des révolutions modernes. C'est un sujet qui, malheureusement, est plus actuel qu'il ne le fut jamais. Depuis vingt-cinq ans, que de révolutions ont secoué l'Orient et l'Occident! Et si c'était fini! Mais le sang qui, cet été, coule à flots en Europe et en Asie témoigne que le règne du pacifisme n'est encore qu'un mirage.

Le livre s'ouvre sur la révolution d'Angleterre. C'est une des plus riches, la plus riche peut-être, par toutes les passions politiques, religieuses et sociales qu'elle souleva. On l'a maintes fois comparée à notre Révolution française. Elle aurait pu servir de leçon aussi bien à Louis XVI qu'aux hommes de la Convention et du Directoire, mais on eût dit qu'ils prenaient tous à tâche de reproduire les erreurs et les fautes de Charles Ier et de ses ennemis. D'un côté de la Manche comme de l'autre, ce sont les prodigalités de la Cour et les expédients financiers qui amènent la lutte entre le monarque et les députés de la nation. Des deux côtés, une reine séduisante, mais dont on accuse l'influence étrangère, compromet involontairement la monarchie. Le Stuart a beau être le chef brillant des Cavaliers aux têtes légères; après cinq ans de guerre civile, il n'en sera pas moins vaincu, parce que les forces profondes de la nation sont contre lui. Le roi qui a lutté vaillamment et celui qui n'a jamais levé l'épée auront le même sort. Charles aurait pu sauver et sa vie et son trône,

et Louis peut-être l'eût pu aussi, mais il fallait céder à temps, abandonner de bonne foi les prérogatives royales. Ils s'obstinèrent au jeu de la duplicité et perdirent tout.

Voilà la République triomphante. Mais le Long Parlement de Londres fait exactement toutes les bêtises que fera notre Directoire : purgé par la violence, amputé des deux tiers de ses membres, ceux qui restent s'accrochent à leurs prébendes, se cramponnent à leurs sièges, refusent de céder la place à une assemblée plus légitime, ne font rien pour le peuple, se mettent sur les bras une guerre étrangère sans être capables de la soutenir et bravent la dictature militaire quand ils n'ont à lui opposer que leur impopularité. Identique résultat : Cromwell par la porte, Bonaparte par la fenêtre, expulsent les députés.

La Révolution n'aura-t-elle donc coupé la tête au roi que pour le voir remplacé par un maître plus tyrannique? Mais Cromwell, un jour, disparaîtra, tué non par le grain de sable dont parle Pascal, mais par la mauvaise fièvre de l'homme qu'ont miné les travaux et les soucis; et alors, quand on rappellera sans conditions le fils du roi décapité, Charles II pourra bien croire quelque temps qu'il n'a qu'à ressaisir les fameuses prérogatives pour lesquelles son père est mort. Il s'apercevra vite qu'il n'est qu'un monarque constitutionnel et qu'après tant de vicissitudes la liberté, qui semblait perdue, est devenue l'air même dont la nation ne saurait se passer. Et lorsque, après ce Stuart, son frère, comme Charles X après Louis XVIII, essayera d'attenter à cette liberté, la Restauration, là-bas comme ici, finira par l'exil de la race royale. Du commencement à la fin, le parallélisme n'est-il pas frappant?

On a dit que la Révolution anglaise avait été faite pour la liberté et la nôtre pour l'égalité. En réalité, les rêves les plus divers et les plus hardis s'agitèrent dans ces deux grands bouillonnements. Si nous eûmes Jacques Roux, Babeuf et la conspiration des Egaux, l'Angleterre eut les Niveleurs et le fameux agitateur Lilburne. Des deux côtés, c'est surtout la classe bourgeoise qui récolta les profits. Après la tourmente, l'aristocratie se trouva moins dépossédée là-bas que chez nous, parce que sa cause n'avait pas été comme en France

liée à celle de la monarchie et qu'une partie de ses membres avaient servi la liberté contre les Stuarts. Enfin, la monarchie constitutionnelle, tentée en France sur le modèle anglais, ne put tenir dix-huit ans, alors que depuis près de trois siècles elle se perpétue chez nos voisins.

Malgré ces différences, le parallélisme continue, et, après bien des malentendus néfastes, il fortifie et enfonce les racines de la solidarité qui unit les deux nations. L'Angleterre, avec la formation récente d'un puissant parti travailliste, est, comme la France, engagée de plus en plus dans la voie démocratique. Et voilà qui nous ramène vers le spectacle des révolutions modernes, et celles-ci nous conduisent à cette constatation : c'est que partout ces révolutions ont rendu à la démocratie des honneurs nominaux, et qu'en définitive cette malheureuse démocratie n'est vraiment au pouvoir nulle part.

Hitler a conquis l'Allemagne par une propagande fortement empreinte de démagogie, et son parti accole encore au mot *national* celui de *socialiste*. Mussolini, quand il inspirait l'*Avanti*, était un des chefs du socialisme italien, et son fascisme aussi se présenta longtemps comme très « avancé ». Aujourd'hui encore, le Duce donne parfois de petites satisfactions morales aux amants de l'égalité, comme lorsqu'il interdit d'employer la troisième personne du féminin en s'adressant à un correspondant auquel on veut marquer du respect, par exemple : « Je *la* prie » pour : « Je *vous* prie », — *Ella* (elle) correspondant à : *la sua Signoria* (Sa Seigneurie). Cette formule féodale, à laquelle l'Italie libérale n'avait pas touché, il a fallu le fascisme autoritaire pour la supprimer.

Des mots, des mots! C'est avec des mots que l'on conduit le monde, mais aussi qu'on le leurre et l'égare. Tous les partis affichent un bel idéal. Voyez les républicains espagnols et leurs sentiments généreux, exposés par M. Jean Cassou. Par malheur, ce sont les extrémistes qui, arrachant ces nobles principes aux faibles réformateurs, se sont chargés de les appliquer, — à leur manière, bien entendu. Et maintenant, blancs et rouges rivalisent de cruauté. Au XVIe siècle, on se pourfendait, torturait, brûlait, pour s'en-

voyer au ciel au nom du Dieu d'amour. Aujourd'hui, on a, d'une certaine façon, conquis le ciel, — oui, par les avions, — et de là-haut on mitraille les femmes et les enfants sous prétexte de leur imposer un paradis terrestre dont il s'agit de savoir si on l'intitulera national ou international.

L'Italie, dans les mots, a proscrit la *Signoria,* mais, pas plus que l'Allemagne, elle n'a supprimé les classes. La Russie est censée les avoir supprimées. Ce n'est qu'un faux semblant, et M. Victor Serge, à la fin de son étude sur la Révolution russe, le constate en ces termes :

Il apparaît de plus en plus nettement qu'une nouvelle classe privilégiée s'est constituée, qui, pour assurer son avenir, écarte brutalement les artisans de la Révolution; mais elle doit maintenir la propriété collective des moyens de production, qui semble bien être aujourd'hui le seul acquis durable de la révolution russe.

Ainsi, il y a, comme autrefois, une minorité de privilégiés qui dominent et, plus ou moins sournoisement, oppriment une majorité de déshérités. Là comme ailleurs, c'est toujours la même aventure qui recommence. Robespierre l'Incorruptible alimente les échafauds pour préparer le règne de la vertu, et le résultat est d'enrichir les Bandes Noires. Les « artisans de la Révolution russe », presque tous morts à présent, bâillonnés, incarcérés, fusillés par les profiteurs de cette révolution, n'auront réussi qu'à remplacer une bureaucratie tyrannique par une autre qui, opérant sous le couvert d'une égalité menteuse, est plus hypocrite mais non moins féroce que la bureaucratie tsariste, et peut même l'être davantage, car ses victimes ont été dépouillées de la dernière espérance, celle d'obtenir un morceau de cette propriété individuelle qui pouvait un peu protéger l'homme contre ses maîtres; ceux d'aujourd'hui, entre autres bourreaux, ont à leur disposition le plus affreux, le plus dantesque, le bourreau d'Ugolin, — la Faim.

Les dictatures d'Allemagne et d'Italie n'ont pas touché en principe à la propriété individuelle. Mais elles savent confisquer les biens des indésirables. Tous les despotismes sont frères, qu'ils viennent de gauche ou de droite. Jamais comme depuis vingt ans pareilles vagues bouleversantes n'avaient déferlé sur la planète. Dans celles de gauche bouillonnent les

ferments de la guerre civile, et dans celles de droite les menaces de la guerre étrangère. Ici, c'est la lutte entre ceux qui ne veulent rien céder et ceux qui veulent tout prendre, et cet antagonisme se résoudra par la ruine de l'Etat et la misère générale. Là-bas, on enseigne aux gens du même pays à ne pas trop se manger entre eux, mais à s'unir pour manger ensemble l'étranger.

Des Italiens et des Allemands mal nourris croient qu'ils goûteront aux jouissances des paradis matériels quand on leur aura donné à dépouiller non pas deux cents familles (trop mince butin!), mais quarante millions de citoyens français, voire autant de citoyens britanniques. Le culte du Racisme, lancé par Hitler et que copie Mussolini, a pour principal mobile de justifier, — mieux, de glorifier, — toutes les spoliations, tous les brigandages de la force, légitimes dès qu'ils sont commis par le peuple pur et élu, aux dépens d'un peuple impur, — tel que le nôtre, par exemple. Et l'on fait appel à la Science pour qu'elle donne la consécration à cette théorie de dévorants.

Les deux idéologies qui, tout en ayant des ressemblances entre elles, se disputent furieusement le monde, — ces *mystiques* (comme on les appelle assez mal à propos) sont en ce moment déchaînées dans la guerre espagnole et la guerre sino-japonaise. Quand la tuerie aura pris fin, les vainqueurs verront mieux que leur paradis est fait de décombres. Peut-on espérer que leur exemple profitera aux autres et à eux-mêmes et que le monde en deviendra plus sage? Ayons cet espoir, à condition qu'il n'empêche pas les peuples pacifiques de s'armer pour repousser au besoin les assauts de la barbarie. Pas d'optimisme qui endorme, pas de pessimisme qui décourage! Dans cette formule est la vérité qui pourra peut-être sauver la civilisation.

Remarquons, à ce propos (et c'est un enseignement d'importance) qu'une révolution, le plus souvent, ne réussit que lorsqu'elle se dresse contre des imprévoyants ou des irrésolus. Le tsar Nicolas et ses ministres corrompus n'ont pas plus prévu la révolution de février 17 que Louis XVI n'avait prévu la prise de la Bastille. Le 26 juillet 1830, Charles X chasse à Rambouillet et, le soir, joue aux cartes à Saint-

Cloud. Trois jours après, bien étonné d'avoir perdu sa capitale, il ne songera pas à lutter davantage; car les aveugles de la veille sont toujours les paralysés du lendemain. M. A. Crémieux, dans un résumé saisissant de la journée du 24 février 48, montre comment les insurgés n'eurent qu'à élever des barricades en nombre et se trouvèrent victorieux, presque sans combat, pendant que Louis-Philippe, entre Thiers, ministre de la conciliation, et Bugeaud, général de la répression, ne savait que résoudre et, paralysé à son tour, les paralysait l'un et l'autre. Quand Thiers vit que l'insurrection tenait la capitale, il devint furieux et voulait se retirer avec les troupes sur Saint-Cloud, pour y préparer un retour offensif contre Paris. Le roi refusa et abdiqua. Vingt-trois ans plus tard, Thiers, instruit par l'expérience, appliqua son plan dès que la Commune eut éclaté.

Au sujet de la Commune, M. Lucien Descaves décrit les débuts de l'Internationale ouvrière, qui était née en 1862. « La Commune, dit-il, est l'accession au pouvoir de l'autodidacte tourné en dérision... un pouvoir encore microscopique, mais qui va faire la tache d'huile et s'étendre de toute l'Europe au monde entier. »

Il serait assez curieux, en effet, de faire une étude sur l'autodidacte. Au temps du pouvoir monarchique et des privilèges aristocratiques, il n'a aucun moyen de se mêler des affaires de l'Etat, — et puis il n'existe guère, car, pour s'instruire tout seul, il faut au moins avoir appris à lire, et une bonne partie du peuple n'avait pas même reçu ce savoir élémentaire. Nos grands révolutionnaires, ceux de 89 et de 93, ont tous été des bourgeois plus ou moins lettrés, — et le plus démagogue, Marat, posait même au grand savant. Au XIXe siècle, grâce à l'instruction qui commence à se répandre dans le peuple, et grâce aux journaux où l'on peut écrire, à l'opinion publique formée de citoyens devenus électeurs ou aspirant à le devenir, les autodidactes commencent à jouer un rôle politique. Veuillot et Proudhon, tous deux fils de tonneliers, furent autodidactes. Aujourd'hui, Hitler est un ancien ouvrier, et Mussolini s'est vu plus d'une fois reprocher par les intellectuels italiens le fait de ne pas connaître ou de connaître très mal le latin. Il est naturel que

ces hommes sortis du peuple aient en eux certaines affinités qui les aident à entraîner le peuple. Eux surtout, quand ils fomentent une révolution avec la droite, savent y faire entrer des éléments de gauche, indispensables au succès; car, si quelque chose est prouvé, c'est que, pour réussir une révolution moderne, il faut avoir dans son jeu des fragments importants de ces deux côtés opposés. En France, Boulanger eut pendant quelque temps cette bonne fortune, et c'est pourquoi il aurait peut-être pu se faire proclamer dictateur, s'il avait saisi l'occasion aux cheveux. La même occasion ne s'offrit plus à aucun agitateur après lui. Nous avons vu le 6 février 1934 : ce fut un assaut du mécontentement public, soulevé contre une politique de faillite et de corruption et attisé par les ligues, mais celles-ci ne travaillaient pas à une action commune et l'émeute, sans cohésion, était capable seulement de se faire tuer quelques hommes et de faire jaillir du sol quelques flammes de gaz, faciles à éteindre.

Pour revenir aux autodidactes marquants, ils ont, comme les autres hommes, fait parfois du bien et souvent du mal. Dans les siècles passés, c'étaient des exceptions qui ne pouvaient guère se manifester que dans les lettres ou les arts. L'autre jour, on citait Keats. Ce poète admirable, qui retrouva et fit dans son œuvre refleurir la pure beauté hellénique, n'avait pourtant pas appris la langue d'Athènes, — mais, ce qui valait mieux, il était né Grec, comme l'a dit Shelley. Avant lui, son pays avait vu un autodidacte encore plus grand, Shakespeare, — si grand, lui, que des Trissotins d'Académie ne peuvent digérer sa gloire et s'acharnent, avec une rage maladive, à lui arracher son œuvre pour en faire cadeau à quelque grand seigneur, en dénaturant l'histoire, en imaginant des contes extravagants, enfin en justifiant la sentence de Molière :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

C'est que la nature a des fantaisies infinies. Les hommes ont beau inventer des classes, des castes, des lois, des règles, et toutes ces créations artificielles ont beau vouer les uns à la fortune, à l'instruction, aux honneurs, — les autres à rien,

à zéro, au néant. La nature se laisse faire, mais par moments, sans qu'on s'y attende, elle bouleverse tout cela, et de l'élu des hommes elle fait un cancre et un imbécile, et de celui qu'ils avaient destiné aux ténèbres inférieures elle fait un prince de l'Esprit... Et des révolutions couvent, éclatent, qui doivent bannir l'injustice. Mais cette vieille sorcière se contente de changer de peau et revient toujours, — et les exceptions de la Nature aussi reviennent.

Et ce monde merveilleux et incohérent ira ainsi jusqu'à ce qu'un savant, qui pourrait être un autodidacte, parvienne à fabriquer un explosif assez puissant pour faire enfin sauter la Terre.

LOUIS MANDIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Georgiadis : *Mystra.* — Costas Ouranis : *Sol y Sombra;* Flamma, Athènes. — Ach. Aimilios : *Chrysilla;* Typ. Kyriacoulis, Athènes. — Chr. Galatopoulos : *Stygies Kravges;* Rossos, Nicosie. — Galatopoulos : *Carmen undarum;* Rossos, Paphos. — Mélissanthi : *O gyrismos tou Asôtou;* Antonopoulos, Athènes. — Xenakis : *Pyrsoi hai Thyrsoi;* Typ. Christos, Athènes. — P. Livadas : *Eidôla,* Athènes. — K. Frilingos : *Asma asmatôn,* Mytilène. — Theophilos Boréas : *Rythmoi Athanotôn,* Athènes. — Michel Piéridis : *Costis Palamas;* Serapeum, Alexandrie. — Mémento.

Côte à côte sur ma table de travail sont ouverts comme par hasard le beau livre où, sous le titre très espagnol de **Sol y Sombra,** l'excellent poète et chroniqueur Costas Ouranis, naguère chargé à Lisbonne de hautes fonctions diplomatiques, a rassemblé ses impressions péninsulaires, et le magnifique album de photographies d'art que, servi par un goût éclairé, M. Georgiadis a consacrées à **Mystra,** la byzantine, et à ses ruines célèbres au versant du Taygète. Nulle part les splendeurs artistiques de la renaissance gréco-byzantine des XIIIe et XIVe siècles n'offrent au visiteur un ensemble plus complet d'églises, de palais, de forteresses, de peintures murales. C'est miracle que tant de merveilles plus ou moins ébréchées aient pu subsister jusqu'à nos jours, au milieu de tant de heurts. La cité des Paléologue couvre le versant d'un mont en forme de cône, que couronnent les vieilles murailles franques du château des Villehardouin, et nous savons qu'avant le retour des Byzantins dans leur domaine ancestral les seigneurs francs, tout en imposant cer-

taines de leurs coutumes, s'étaient laissé quelque peu helléniser, en sorte que l'on s'était mis là-bas à chanter un peu en grec à la façon de nos trouvères, et que le langage lui-même avait subi l'empreinte occidentale. En fait, l'occupation franque précipita l'évolution du grec vers les formes modernes, et il me souvient d'avoir quelque peu médité sur tout cela, lorsque j'eus le bonheur, il y a quelques années, de faire pèlerinage à Mystra. Mais aujourd'hui, ce sont d'autres pensées qui m'assaillent. Bien des guerres, bien des ravages ont passé sur la malheureuse Grèce, et les ruines qui couvrent son sol sacré sont là pour inviter l'imagination à ressusciter le passé. Mystra s'effrite un peu plus chaque jour, et rien de ce que représente l'album de M. Georgiadis ne saurait renaître. Pourquoi donc les hommes, à certains jours, mettent-ils tant d'aveugle acharnement à détruire ce qui fut patiemment édifié pour leur procurer quelque joie gratuite?

Les pages vibrantes de *Sol y sombra* nous montrent par contraste une Espagne encore à peu près intacte, vivante en tous ses monuments et à travers toutes ses œuvres d'art; mais de tout cela qu'irons-nous revoir après la guerre inexpiable qui la dévaste présentement? Je ferme l'album de Mystra, et je me remets à lire lentement les *Reisebilder* de Costas Ouranis, avec qui précisément je me trouvais de compagnie à Mystra. Nul besoin de dire que Costas Ouranis a parcouru l'Espagne en poète curieux de mœurs et de figures, autant que de monuments et de paysages. Il lui est nettement apparu, par exemple, que l'Europe finissait aux Pyrénées. Il n'a pas été moins vivement frappé du contraste violent qui sépare la dure Castille de la souriante Andalousie. Il compare la première à une grande dame catholique, menant dans un château mélancolique une vie retirée, nourrie de sentiments archaïques, la seconde à une jeune femme du peuple, aux lèvres rouges, au regard de flamme, aimant la vie, la danse et le chant, une rose dans les cheveux, et qui se fait tirer les cartes. A merveille le poète un peu baudelairien des *Nostalgies* a deviné l'âme de ce pays quelque peu figé dans son passé tourmenté, éblouissant et mystique, de ce pays où Don Quichotte, Don Juan et Figaro sont toujours vivants, et qui surprend à chaque pas.

En Italie, en Grèce même, dit Ouranis, la vie contemporaine submerge les vestiges abandonnés par les siècles, et les ruines sont des îles dans l'immensité des eaux vivantes. En Espagne on a la sensation de retourner vers les époques disparues.

C'est que jusqu'à la guerre, ajouterons-nous, tout était resté à peu près intact, choses et gens. La guerre civile elle-même s'explique peut-être en partie par ce fait que les esprits les plus imprégnés de culture moderne n'avaient en général rien perdu de leur native et atavique mysticité. Ouranis en porte témoignage. Telle qu'il l'a vue dans ses contrastes, l'Espagne d'une province à l'autre dégage un charme incomparable. Citons seulement quelques titres évocateurs : *La tristesse et la nudité de la Castille; L'assoupissement des pueblos; Madrid au premier rang de l'Art; Le mort qui vit à l'Escorial; L'atmosphère de guerre de Ségovie; La Tolède que ne voient pas les voyageurs; Greco, le dieu de Tolède; L'oasis d'Aranjuez; Dans la patrie de Don Quichotte; Dans la Sierra Morena; Le charme de l'Andalousie; L'heure des patios à Cordoue; Le mois de Mai à Séville; Le Don Quichotte des Découvertes; Goya; l'Espagne romantique; La beauté de l'Alhambra; Tsiganes troglodytes; Cadix, une erreur de mon imagination.* Une pointe d'humour ne dépare point de place en place ces délicates notations touristiques, qui garderont longtemps tout leur prix; car c'est une Espagne balafrée qui va sortir de son bain de sang et de feu. Nous nous étions contenté de signaler ici la publication de ce beau livre; nous nous excusons vivement d'avoir tardé à en parler comme il le mérite. Par bonheur il reste actuel.

La délicieuse histoire de **Chrysilla,** que nous conte M. Achille Emilios, nous emmène à Chypre. Cette Idylle gracieuse et tout à fait digne de prendre place à côté de *Daphnis et Chloé* du vieux Longus, est moins un récit qu'un véritable poème, où s'enclôt tout le charme de l'île d'Aphrodite. L'auteur a transposé dans son œuvre, qui parut d'abord en français, la grisante atmosphère chypriote, tout imprégnée du parfum d'amour des orangers. Qui voudra comprendre et sentir Chypre, terre de volupté que célébra en dialecte le bon poète Lipertis, devra se pencher et rêver sur ces pages, où fleurit la jeunesse éternelle d'Aphrodite. Mme Melpô

Doukas a fait de ce joli petit roman une élégante transposition grecque, qui le rend tout à fait athénien. Juriste éminent, très versé dans les questions de Droit international, M. Achille Emilios s'est vu décerner naguère le Prix de la Société des Nations pour son étude sur le *Tribunal britannique des prises* (*The Bristish Prize Court*). Depuis il a publié en grec divers ouvrages de même ordre, d'un grand intérêt d'actualité juridique, par exemple : *Les Capitulations et privilèges des étrangers à Chypre, Les Prises maritimes britanniques,* auxquels il faut ajouter *L'humanisme d'après guerre* et *la Société des Nations, L'Individu et l'Etat.* Il n'empêche que, dans le domaine des Lettres pures M. Emilios joue d'un fort captivant violon d'Ingres. Il aurait tort d'en laisser moisir les cordes.

Chypre n'est pas seulement la terre de douceur élyséenne, où voltigent de tendres échos; elle laisse entendre aussi des cris d'angoisse et de douleur. *Les Chants de la Prison* de M. Galatopoulos, dont nous avons ici même dit les mérites de force ardente et d'originalité dans l'accent, en portent témoignage. Cette originalité prend sa source en des épreuves cruellement vécues, et non dans une certaine cérébralité imaginative. Chypre, sous la tutelle anglaise, attend toujours de ses maîtres un geste analogue à celui qui permit aux Iles Ioniennes, en 1859, de se réunir à la Mère patrie. Sans doute les circonstances politiques actuelles ne permettent pas d'envisager que satisfaction puisse être prochainement donnée à cet irrédentisme. La jeunesse n'en garde pas moins les yeux ardemment tournés vers Athènes. M. Galatopoulos était immobilisé à l'infirmerie de la prison, quand il perdit coup sur coup ses parents dans l'espace d'une quinzaine. Telle est l'origine des nouveaux poèmes qu'il publie : **Clameurs stygiennes.** Divisé en trois parties : *Premiers cris. A cœur brisé, Derniers cris,* composées de *laisses* inégales et de rythmes variés, ce long lamento dénote une imagination puissamment lyrique, dont les pensées s'ordonnent spontanément selon un mode musical, nourri d'images mouvantes. Le Poète érige un monument à la mémoire de ceux qu'il regrette et révère, et pour lui le Verbe vaut le marbre. Mais l'on songe plutôt, en le lisant, aux Nocturnes de Chopin qu'aux stèles antiques.

Carmen undarum est de la même veine. C'est un thrène de vingt et une strophes, une sorte de long myrologue composé en l'honneur d'un jeune homme prématurément enlevé par la mort à l'âge de vingt et un ans. M. Galatopoulos se doit maintenant de sortir de l'Enfer et de remonter vers la lumière, dont Béatrix tient le secret.

Précisément **Le Retour de l'Enfant prodigue,** qui est, en vérité, un poème de grande classe, marque les étapes de cette ascension. Il s'agit du retour à la Vie intérieure, de la découverte de la Vérité qui se cache au tréfonds de tout être humain, et par conséquent de Dieu lui-même, dans un effort constant et jamais interrompu. Or le chemin de cette découverte, *le Chemin du retour* est semé d'embûches et les diverses *laisses* de forme libre, qui composent le triptyque lyrique et philosophique de Mme Mélissanthi, sont le fruit d'un long drame intérieur. De là l'absence — (et l'auteur s'en excuse) — de construction rigoureusement logique. Qu'importe? La Poésie n'est pas un théorème. Elle doit émouvoir d'abord. Auprès de la vibrante Myrtiotissa, et dans un registre tout différent, Mme Mélissanthi s'adjuge, sur le Parnasse féminin néo-grec, une place éminente.

Le poète de **Torches et Thyrses,** M. K. Ath. Constantinidis (Xenakis), garde le culte des formes strictes, et pratique le sonnet avec une certaine dextérité. Il a des lectures et du goût. Il se laisse volontiers séduire par le chatoiement de la lumière sur les choses, par l'éclosion du printemps, par le charme des petites chapelles byzantines, et l'on sent chez lui un artiste attentif à tirer le meilleur parti d'un instrument modeste.

Les **Idoles** de Panayi Livada empruntent chacun de leurs thèmes aux divers mouvements de l'heure et de la saison. Une grâce délicatement impressionniste décore les menues pièces qui composent ce recueil plein de promesses.

L'on ne peut, après cela, que se complaire à la lecture du **Cantique des Cantiques** minutieusement transposé en grec moderne sur le texte hébreu par M. K. Frilingos.

Feuilletons ensuite lentement les trois volumes anthologiques où M. Théophile Boréas a enfermé un certain nombre de joyaux poétiques, retravaillés par ses soins et empruntés

tour à tour à l'antiquité et aux grandes littératures modernes.

Rythmes des Immortels s'inscrit sur ce triple écrin. Cet écrin, M. Boréas le dédie à sa femme. Versificateur habile M. Boréas reste fidèle aux modes parnassiennes du temps de sa jeunesse, et, parmi les poètes de France, semble préférer Heredia, dont il transpose avec un certain bonheur une gerbe de sonnets. A côté d'Anacréon, d'Horace, de Pétrarque, de Léopardi, de quelques Anglais ou Américains : Lord Byron, Thomas Moore, Longfellow par exemple, ce sont les poètes de langue allemande qui tiennent la plus large place : Goethe, Heine, Schiller, Lenau sont largement représentés dans ce florilège des Immortels, qui montre en M. Boréas un homme de la plus large et de la plus fine culture.

Un comité vient de se constituer à Athènes pour célébrer les quarante années d'activité scientifique de M. Théophile Boréas, Professeur à l'Université, membre de l'Académie d'Athènes, membre *honoris causa* du Sénat de l'Université de Leipzig, qui a illustré comme Recteur l'Université et comme Président l'Académie d'Athènes. Un volume de *Mélanges* doit lui être offert, à cette occasion.

Elles ne sont pas rares en Grèce les figures de premier plan, dont la culture universelle et la fidélité au passé dénoncent une singulière aptitude de l'esprit grec à se dédoubler, c'est-à-dire à laisser coexister en lui un profond sentiment traditionaliste à côté d'une curiosité infatigable pour les nouveautés d'Occident.

Dans une fort instructive conférence faite à L'Atelier d'Alexandrie, le 21 mai 1937, M. Michel Piéridis, faisant allusion aux origines de Costis Palamas, dit fort opportunément :

> Le poète est issu d'une race d'intellectuels au cœur ardent, race de conservateurs aussi, attachés aux traditions de leur peuple. Palamas aura à prendre conscience de ce lourd apport d'atavismes et, par une lutte sourde et parfois déchirante, à la clarifier en lui.

Rien n'est plus exact. Esprit aux larges coups d'aile, Palamas a totalisé en lui l'Hellénisme entier et, à ce titre, Psichari pouvait le ravaler au niveau de poète purement balkanique; mais en même temps le poète se mettait à la tête du mouvement littéraire démotique et les voix les plus nobles du monde entier le trouvaient attentif. C'est pourquoi peut-

être les uns, tel M. Piéridis, le regardent comme un pur rationaliste, tandis que les autres en feront l'héritier de Pythagore et de Socrate.

Mémento. — Nous devons un hommage personnel à la mémoire de Christos Christovassilis, décédé il y a plus d'un an déjà, à l'âge de 75 ans à Janina sa patrie, après une longue carrière de patriote et d'écrivain. Conteur pittoresque autant que poète inspiré par la veine populaire, il a mis en scène la vie des bergers et des montagnards du Pinde. C'est le Kipling de l'Epire. A plus tard *O Homogenis Vladimiros*, contes savoureux de Thrassos Castanakis et *I Hiroïki peripeteia*, neuf récits originaux de Al. Pannopoulos. A *Ervna* ont paru *I actinovolia tis prosopikotitos tou Socratous; I exéllixis tôn, methodôm stin classikin philologiam* et *I didascalia tou Christou*, trois fascicules pleins d'intérêt. Lire à *Neohelliniki Logotechnia* des vers de Ritsos et un conte de Caryôtakis (Janvier 1938), une étude sur la crise du livre grec et un conte de Voutyras (Mars 1938), des vers de Malacassis, Melissanthi et Brissimitsakis (Avril 1938), des vers de Rigas Golfis, de Rhômos Philyras et de quelques poètes nouveaux (Mai 1938). Lire également à *Panegyptia La Guerre d'Espagne et Denys Solomos* par Piéridis, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Les deux *Rêves*. Celui de Detaille et celui de Zola. L'endroit et l'envers d'un tableau célèbre, décrits tour à tour par Henry Roujon et Octave Mirbeau. — La source pure où l'auteur des *Rougon-Macquart* puisa l'inspiration de son roman mystique, dont l'idée ne lui fût peut-être pas venue sans certain bréviaire du xve siècle qu'Honoré Champion lui fit acheter à l'hôtel des Ventes. — Un autre rêve, celui de Gérome (Jean-Léon) qui voulut faire ce pour quoi son tempérament ni l'Ecole des Beaux-Arts ne le prédisposaient : des portraits, et comment il fut amené à y renoncer à la suite d'une leçon que lui donna au Palais de Justice Mlle Lucile Durand, jolie personne, gentille actrice du Palais-Royal et critique d'art sans le savoir au cours d'un débat où Lambert-Thiboust eût pu trouver la matière d'un joli petit vaudeville.

Le *Rêve* de Detaille et celui de Zola apparurent il y a cinquante ans, le tableau exposé au Salon, le roman dans la *Revue Illustrée* du 1er avril au 15 octobre 1888. Tous les deux, à des titres divers, furent l'événement de l'année.

Dans *Le Rêve*, exposé au Salon de 1888, Detaille s'essaya au lyrisme, a écrit Henry Roujon. La foule, que son instinct égare rarement [!!!], reconnut là une œuvre de maître, Detaille goûta alors cette minute de récompense où le succès change de nom pour s'appeler la célébrité. Il venait d'avoir quarante ans, l'âge des réalisa-

tions réfléchies et des affirmations définitives. Tout son effort antérieur, tout son talent et tout son cœur se résumaient en cette page émouvante. L'œuvre est trop populaire pour que j'aie besoin de la décrire, trop éloquente pour que je l'affaiblisse par un commentaire. Il faut un poète à cette poésie. *Le Rêve* inspira de beaux vers à un ardent révolutionnaire baptisé patriote pendant l'année terrible, à Clovis Hugues, ce socialiste qui était cocardier :

Et les âmes, chant radieux,
Baisers de flammes, éclairs d'épée,
S'envolent du côté des dieux,
Vers la France et vers l'épopée.

La gravure a répandu à travers la France entière cette scène symbolique, conseillère de vaillance et de vertu. Jamais assez. Je la voudrais aux chambrées de nos casernes, mieux encore aux murailles des écoles.

Le Rêve de Detaille exaspéra Octave Mirbeau. Une notice sur la vie et les œuvres d'un membre de l'Institut (Detaille en était), n'étant pas un essai critique, Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie, faisant le panégyrique de l'artiste-peintre, se dispensa, naturellement, de citer le fougueux article dans lequel l'auteur du *Calvaire* montrait le revers de la médaille et dissipait les glorieux phantasmes d'un rêve plus cocardier que militaire :

On avait hélas! compté sans M. Ed. Detaille, qui l'année dernière, l'année fatale réservée à M. Benjamin Constant, découvrit, sans crier gare, un problème de psychologie militaire. Il s'agissait de savoir à quoi rêvent les soldats. Personne n'en savait rien, sauf M. Ed. Detaille, qui voulut bien nous l'expliquer. Et ce fut un beau moment pour la France et pour la Société des Artistes français que le *Rêve* de M. Detaille. Jusqu'ici nous nous imaginions que les soldats abrutis de disciplines imbéciles, écrasés de fatigues torturantes, rêvent — quand ils rêvent — à l'époque de leur libération, au jour béni où ils ne sentiront plus le sac au dos leur couper les épaules, ni les grossières et féroces injures des sous-officiers leur remplir l'âme de haine. Nous croyions qu'ils rêvaient à de vagues vengeances contre l'adjudant et le sergent-major qui les traitaient comme des chiens; à la petite payse laissée là-bas, au village lointain, aux tasses de bouillon et aux fonds de bouteilles de vin qu'une ingénieuse cuisinière leur garde pour les jours de congé; et aussi parfois, à l'effroi de la mort qui les guette on ne sait où, dans les champs inconnus ou dans l'air homicide des casernes. A voir le

petit soldat se promener si triste, si seul, si nostalgique, il nous était permis d'inférer que, après les dures besognes et les douloureuses blessures de la journée, ses rêves de la nuit n'étaient ni de joie ni de gloire. M. Detaille nous prouva que tels, au contraire, étaient les rêves des soldats français. Il nous apprit avec un luxe inoui de boutons de guêtres en une inoubliable évocation de passementeries patriotiques, que le soldat français ne rêve qu'aux gloires du passé et que, lorsqu'il dort, harassé, malheureux, défilent toujours à son sommeil les splendeurs héroïques de la Grande Armée, Marengo, Austerlitz, Borodino, et parmi la fumée des canons et l'ivresse des drapeaux déchirés et conquis, Napoléon vainqueur du monde et père du petit soldat. Il fallut bien s'incliner devant cette œuvre, qu'on eût dit — selon le mot d'un juré — peinte par la Patrie elle-même. Et M. Detaille dont le tour de médaille n'était point arrivé l'emporta sur l'infortuné M. Benjamin Constant qui fut renvoyé à l'année suivante.

C'était au temps de Boulanger, on rev'nait de la revue. La réaction ne tarda pas à se produire. Les vagues rêves de vengeance contre l'adjudant et le sergent, M. Lucien Descaves les matérialisa dans *Sous-Offs* qui fit scandale à l'époque. Ce fut à l'*Echo de Paris*, du 23 juillet 1888, que Mirbeau publia son article. Il y a un demi-siècle, un écrivain pouvait, à ses risques et périls, exprimer librement, brutalement même, son opinion, si peu orthodoxe ou conformiste fût-elle, sans qu'il se fît traiter pour cette audace d'énergumène. En politique comme en art, comme en littérature, la même licence était admise. Aujourd'hui que les gazettes, envahies par la publicité, qui ramollit les mœurs, sont devenues, littérairement, si pacifiques, où le mot d'ordre est : « pas d'histoires! », un Mirbeau ne serait pas possible, ni un Rochefort, ni un Cassagnac. On ne voit pas le *Jour-Echo de Paris* publiant les bagatelles de M. Céline, qui sont telles, en effet, quand on les compare aux plus bénignes diatribes de ces messieurs. Notre temps est « S. H. », partant sans amour, neutre et gris, veule et pleutre, exsangue, les « stylos » au service d'un patron ou d'un syndicat. Il est heureux, pour l'honneur des lettres françaises, que M. Charles Maurras soit maître absolu chez lui : s'il n'avait pas l'*Action française*, nul journal « national » ne lui aurait offert une tribune.

Changeons de sujet de conversation en passant au **Rêve** de

Zola. C'est à Honoré Champion, si on en croit une note de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (n° 1340, p. 359-60) que l'auteur des *Rougon-Macquart* doit d'avoir fait et écrit ce *Rêve*. Le libraire du quai Malaquais, le rencontrant à l'hôtel Drouot, un jour qu'on y dispersait un lot de ces objets d'art du moyen âge dont, paraît-il, Zola était particulièrement amateur, l'incita à acquérir, pour un peu plus de 2.000 francs, un bréviaire « du milieu du xve, exécuté pour Pierre de Caraman de Négrepelisse, qui fut abbé de Moissac, de 1449 à 1483 », enrichi de miniatures, encadrements et lettres ornées. Le relent d'encens qui s'exhalait de ces feuillets chassa la puanteur du fumier de *la Terre*. Zola sortit de cette lecture décrassé, purifié, lustré, comme à la suite d'une retraite, méconnaissable pour tout dire. Mais cet accès de fièvre mystique ne dura pas, et, le *Rêve* publié, il retourna au naturalisme. Après sa mort le précieux bréviaire repassa en vente à l'Hôtel Drouot; nul ne sait ce qu'est devenue cette relique qui aurait été la source principale où puisa son inspiration. Il y en eut d'autres, qui l'alimentèrent à la manière de ruisselets. Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié l'admirable page que M. Charles Maurras publia, il y a cinquante ans, le 15 novembre 1888, **A propos du Rêve,** dans la *Revue internationale* de Mme de Solms, que j'ai reproduite dans un « écho », dans laquelle l'auteur du *Chemin du Paradis* rappelait la rencontre qu'il fit d'Emile Zola à la Bibliothèque Nationale, affalé à sa place, « la tête disparue entre les épaules, le dos rond dans un vivace effort de ramassement sur les pages du livre de sainteté [un « lourd in-quarto à reliure de vieille peau fripée, peut-être cette *Légende dorée* de Jacques Voragine, 1549, dont la petite Angélique fait dans le *Rêve* ses délices »] comme un homme enfoui dans un siècle mort ».

On ne saurait mieux définir **Gérome,** que de l'appeler un homme enfoui dans un siècle mort, — il le fut même dans plusieurs, avant et après J.-C., bien que contemporain de Napoléon III. C'est du peintre de « genre » de ce nom, que je veux parler, qui collectionna tous les succès, tous les honneurs, tous les hochets et colifichets, qui fut encensé, prôné, exalté, connut la célébrité de son vivant, et le plus complet discrédit une fois mort. Ce qui lui manqua

pour être autre chose que ce qu'il fut, la mésaventure qui lui arriva en 1853 le montrera. Gérome (Jean-Léon) avait alors 29 ans et deux médailles décrochées avec deux toiles accrochées aux Salons : *Jeunes Grecs faisant battre des Coqs* et *Anacharsis faisant danser Bacchus et l'Amour*. Il avait peint, en outre, une *Vierge avec l'Enfant, Gynécée, Belzunce faisant un vœu au Sacré-Cœur pendant le siège de Marseille,* et la *Communion de Saint Jérôme, son patron,* compositions qui sont à l'art ce que les machines de Campistron, Luce de Lancival, Alexandre Soumet et autres sont à la littérature. Correctement dessiné, c'était peint honnêtement, selon la sacro-sainte tradition et les sains canons de l'Ecole, bon, déjà, pour s'en aller moisir le long des cimaises des musées de province. La vie y était figée et, bien que cela représentât des personnages mythologiques ou historiques, et non des fleurs dans des vases, des fruits dans des compotiers, des harengs sur des plats d'étain, des lièvres ou des faisans pendus par les pattes au milieu de casseroles de cuivre, plus mort que des natures-mortes. La nature vivante, le bandeau que l'Ecole lui avait plaqué devant les yeux, empêchait Gérome de la voir. A trois reprises, il s'était essayé au portrait, mais le grain de la peau des femmes, l'expression fugace de leurs traits, le reflet, dans leur regard, de ce qui leur tient lieu d'âme et qui est si changeant, il ne parvenait pas à les saisir. Entre la femme assise devant lui et sa palette, surgissait le modèle classique, qui posait à la place de la créature de chair et de sang, ses maîtres guidaient la main de Gérome, lui imposaient leur volonté, malgré lui, il peignait d'après l'antique, comme si soudain la Parisienne se fût changée, — Vénus ou Phryné, en statue grecque ou romaine. Conscient de son impuissance, il en éprouvait d'autant plus de regret qu'elle le privait d'une source de profit. Un de ses amis, le peintre Constant, se mêla de venir à son secours. Employé dans une manufacture de porcelaines de Limoges, il avait connu en cette ville la mère d'une actrice du Palais-Royal. Il s'y prit si adroitement qu'il fit naître chez la bonne Mme Durand le désir d'avoir près d'elle le portait de sa fille, et reçut commission d'amener celle-ci à exaucer ce souhait. Mlle **Lucile Durand** ayant montré à Constant le portrait qu'avait fait d'elle Papety, et

qui lui avait coûté, ou plutôt à celui de ses amants qui le lui avait offert, 400 francs, il fit la moue, ne le trouvant pas digne d'elle, qui l'était d'inspirer un jeune maître, son ami Gérome par exemple, gloire future de la peinture française, de qui le pinceau immortaliserait son image. Quoique jolie, Mlle Durand n'était point si sotte que d'avoir souci de la postérité, laquelle, selon toute vraisemblance, n'aurait point celui de connaître le minois de la jeune personnne qui, dans les *Lampions de la veille et les Lampions du lendemain*, revue de l'année en 5 tableaux, par Dumanoir et Clairville, avait, le 19 décembre 1848 et les soirs suivants, figuré au théâtre Montansier, vêtue de blanc et portant la couronne symbolique, Colombe, la « Vierge du cortège de la Fraternité », qui chantait sur l'air de *Madame Gibon* :

Comme je suis assez jolie
Pour représenter la candeur
La première je fus choisie
Au Ministère de l'Intérieur.
Mon père, vertueux concierge,
Me dit: « Tes attraits s'ront trop vus,
Mets le plus beau de tes fichus. »

En fille respectueuse et modeste, j'obéis... mais, dans la foule, je ne sais pas si c'est le vent ou un voleur, mais (*pleurant*) j'ai perdu mon fichu...

Voilà c'que c'est que d'être vierge!
Ah! jamais ça n' m'arrivera plus!

Vers 1949, nul, non plus, ne s'inquiéterait de la gentille frimousse de la petite actrice qui, au 2e acte des *Marraines de l'an III*, revue de 1849, par les mêmes Dumanoir et Clairville, déclarait sur la même scène Montansier :

Pour moi, je suis le Châlet
Des Champs-Elysées.
. . . .
Le Châlet où tout s'oublie
Où l'on chante et rit toujours

et qui, dans les *Crapauds immortels*, autre revue, de 1851, avait représenté *Marthe*, Mlle Aline Duval étant *Marie*. En fille respectueuse et modeste, Mlle Lucile Durand obéit à sa

mère; aussi bien, ne lui déplaisait-il pas de se voir exposée au Salon et il ne lui parut pas que c'était payer trop cher un tel honneur, qui ferait bien des jalouses, que de le payer 2.000 francs, prix doux que consentait à lui faire M. Gérome, la traitant en artiste, sinon en amie. Mlle Durand posa en robe de bal, une écharpe sur les épaules, des fleurs dans les cheveux, car, ainsi qu'elle l'avait proclamé, sur le tendre air des *doux serments d'amour,* dans les *Vignes du Seigneur,* vaudeville en 1 acte de MM. Brisebarrre et Nus :

Pour charmer toujours
Embellir mes jours
Je veux à ma guise
Etre bien mise.

Il ne fallut pas moins de huit séances à M. Gérome pour fignoler son chef-d'œuvre. Quand il l'eut achevé, Mlle Durand en resta toute ébaubie. Elle n'en croyait pas ses yeux. Son miroir lui aurait-il donc menti, jusque-là? Etait-il Dieu possible que cette fraîche et grosse Hollandaise, ce fût elle, de qui la taille était dégagée et si svelte? Elle se rappela malicieusement que dans *Rosettes et Nœud coulant,* elle avait fait, elle aussi, de la peinture, et que M. Marmouset, de qui elle était censée la pupille, ancien marchand de couleurs, affirmait en se rengorgeant qu'elle avait du talent, qu'elle peignait *aux huiles,* mais qu'elle ne faisait que des tableaux de genre et ne descendait pas au portrait. Tel M. Gérome, que MM. Melesville et Arthur de Beauplan, les auteurs de ce petit vaudeville, semblaient avoir prévu. Mlle Durand s'en fut assez dépitée, promettant de revenir pour une dernière séance, mais elle ne reparut plus à l'atelier de son confrère. Elle lui réclama quelques jours après le billet qu'elle avait souscrit, la robe de bal, l'écharpe et les fleurs qu'elle y avait laissées. M. Gérome s'empressa de les lui renvoyer avec ses regrets. L'expédition de Crimée, qu'il fit en qualité d'artiste, ne le consola pas de cette contrariété. Rentré à Paris, il mit en demeure Mlle Durand d'avoir à retirer son portrait contre paiement de la somme convenue. Mlle Durand lui en offrant le dixième, soit la moitié de ce qu'elle avait versé à

Papety, M. Gérome en appela de ce qu'il jugeait une insolence au tribunal civil de la Seine.

Il n'est point possible à Mlle Durand d'accepter le portrait que M. Gérome lui offre comme le sien, plaida l'avocat de l'actrice. Ce tableau est fort remarquable, il révèle un talent et une habileté auxquels Mlle Durand est la première à rendre hommage, mais il ne lui ressemble en aucune façon, c'est l'œuvre d'un maître, ce n'est pas un portrait.

Le Tribunal ayant, dans sa sagesse, ordonné la comparution de l'original et du portrait, le président Pasquier pria galamment Mlle Durand d'ôter son chapeau et de se placer, tout près, tout contre le portrait, à quoi elle se prêta de la meilleure grâce du monde : les juges lui donnèrent raison et déboutèrent M. Gérome. Il en avait pris son parti quand, un soir, il entra au théâtre du Palais-Royal. Mlle Durand était de la pièce, mais il ne la reconnut pas parmi les personnes en scène, celle que le programme lui désignait comme son modèle, et que son voisin de stalle lui affirmait être bien Mlle Lucile Durand; plus il la lorgnait et plus il se persuadait que ce n'était pas la même personne qui s'était présentée, les cheveux défaits, le teint flétri par une ou deux nuits de noce, couverte d'un voile, le chapeau enfoncé sur la tête, les mains embarrassées d'un cabas et d'un carton. Si Mlle Durand lui déniait les qualités d'un bon portraitiste, il lui parut qu'elle était remarquablement entendue dans les artifices de la comédie, qu'elle avait aussi bien jouée, la fine mouche, au Palais de Justice qu'au Palais-Royal. Son avocat s'efforça d'en persuader les nouveaux juges auxquels il en appela de la sentence des robins qui s'étaient permis de le critiquer tout en le condamnant.

C'est une caricature que ce débat qui n'a rien de sérieux, riposta celui de Mlle Durand. M. Gérome est auteur de tableaux qui figureront, dit-on, à l'Exposition, cette année : *un gardien de troupeaux*, *un combat de coqs*. Fort bien, mais ce ne sont pas là des portraits. Il faisait plaider en première instance qu'il ne voulait pas être confondu avec des portraitistes et qu'il n'avait fait que trois portraits. Cela se voit, il dit clair qu'il ne connaît rien à la vraisemblance... On a insinué que Mlle Durand était dans une situation intéressante qui ne lui permettait plus de poser; on a parlé de

boyard russe, etc., fable que tout cela... Personne ne croira que Mlle Durand se soit étudiée à se procurer par une nuit préalable d'insomnie un air pâle et maigre : ce serait méconnaître une coquetterie bien naturelle en une telle circonstance... M. Gérome a voulu ce procès, ce procès prouvera que M. Gérôme peut tant qu'il voudra faire des *Combats de coqs* ou des *gardiens de troupeaux*, mais qu'il est inhabile à saisir la ressemblance et à faire des portraits.

Derechef, le tribunal ordonna la comparution du portrait et de l'original. Mlle Lucile Durand, qui se présenta aussi jolie que la nature et sa couturière l'avaient faite, fut de nouveau priée d'ôter son chapeau et de se placer tout près, tout contre son prétendu portrait. Cette fois, encore l'épreuve, tourna à la confusion de Gérome, qui s'entendit répéter les dures et pourtant élémentaires vérités que lui avaient dites les premiers juges, à savoir que « la première condition d'un portrait, c'est qu'il reproduise fidèlement les traits du modèle et qu'il ressemble à l'original ». Il revint à l'histoire et à la mythologie. Lambert Thiboust eût trouvé dans ce procès le sujet d'un petit acte, mêlé de couplets, pour le théâtre du Palais-Royal. Il passait pour un homme d'esprit. Il manqua l'occasion de le montrer en parodiant *Phryné devant l'aréopage,* quand Gérome exposa cette toile au Salon.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'Entente cordiale et la détente internationale. — Si l'atmosphère politique s'est trouvée sensiblement éclaircie au cours de la deuxième quinzaine du mois de juillet, c'est au rajeunissement et au renforcement de l'Entente cordiale qu'on le doit. L'affirmation solennelle de l'accord total, sans réserve d'aucune sorte, de la France et de l'Angleterre a eu pour effet de créer une situation absolument nouvelle. Ainsi s'est trouvée confirmée cette vérité déjà constatée à plusieurs reprises au cours des années d'après guerre que le concert parfait entre Londres et Paris, dans toutes les circonstances et dans tous les domaines, est la plus sûre garantie du maintien de la paix sur le Continent. C'est parce que cet accord franco-britannique a été heureusement réalisé les 28 et 29 avril, au cours des entretiens que MM. Daladier et Bonnet eurent avec M. Neville Chamberlain et lord Halifax, lors de

leur visite officielle à Londres, que les puissances autoritaires ont enfin compris qu'elles ne réussiraient plus à dissocier les deux grandes démocraties occidentales; c'est parce que cet accord franco-britannique a subi victorieusement l'épreuve de la dangereuse alerte du 21 mai, que l'on s'est rendu compte à Berlin que la France, en cas d'agression non provoquée, remplirait loyalement ses obligations contractuelles envers la Tchécoslovaquie et que l'Angleterre, elle, bien que n'ayant pas d'engagements spéciaux avec la République tchécoslovaque, ne resterait pas impassible devant un conflit dans lequel la France se trouverait entraînée, que le danger a pu être conjuré et que de nouvelles perspectives se découvrirent en faveur d'une solution amiable. Dès ce moment les conditions morales nécessaires à une détente se trouvaient acquises.

Ces conditions ont été heureusement précisées par la visite officielle des souverains britanniques à Paris et par les manifestations émouvantes de l'amitié sincère et profonde des deux grands peuples auxquelles elle a donné lieu. On a pu constater à cette occasion une telle unanimité du sentiment français et une telle spontanéité de l'élan britannique qu'il est apparu clairement à tous les yeux que l'Entente cordiale était autre chose qu'une combinaison diplomatique momentanée, qu'elle répond véritablement à une nécessité impérieuse non seulement pour la sécurité des deux nations, mais aussi pour la paix générale de l'Europe. Les deux puissances qui, avec leurs domaines coloniaux, constituent les deux plus grands Empires du monde, étroitement unies, non pas à des fins de conquête et de domination, mais pour défendre la paix, c'est une réalité à laquelle aucun peuple ne saurait rester indifférent. Les toasts si chaleureux dans les termes, d'une pensée si généreuse dans le fond, qui furent prononcés par le président de la République et par le roi d'Angleterre au dîner de gala de l'Elysée soulignèrent l'intimité des relations entre les deux pays et le caractère absolu de l'accord existant entre les deux gouvernements. Surtout le fait que l'Entente cordiale n'est exclusive d'aucune autre amitié, qu'elle laisse la porte largement ouverte à tous les contacts, à toutes les négociations, de quelque nature qu'elles soient,

avec les autres puissances, produisit la meilleure impression. Ainsi se trouvait confirmé le principe fondamental que le gouvernement français, tout comme le gouvernement britannique, n'a cessé de proclamer suivant lequel la différence des régimes intérieurs ne saurait constituer un obstacle au rapprochement et à la coopération permanente de tous les pays pour le bien général de l'Europe et de la civilisation qu'elle représente dans le monde. Le communiqué qui fut publié à l'issue des entretiens que lord Halifax, secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures de Grande-Bretagne, eut au Quai d'Orsay avec M. Daladier et M. Georges Bonnet affirma l'entente parfaite des deux gouvernements dans le cadre de l'accord franco-britannique de la fin du mois d'avril et leur volonté commune de poursuivre leur action d'apaisement et de conciliation.

On ne tarda pas à constater les premiers effets de cette éclatante manifestation de l'Entente cordiale et de cette action commune des deux puissances libérales. Le retentissement international de l'accueil magnifique fait en France au roi George VI et à la reine Elisabeth et du témoignage impressionnant de la force française lors de la grande parade militaire de Versailles fut considérable. Si la presse italienne garda un silence qui fut interprété surtout comme marquant de la mauvaise humeur et du dépit de devoir admettre que la politique de Rome tendant à dissocier l'Angleterre d'avec la France avait définitivement échouée, pour la première fois depuis la fin de la Grande-Guerre la presse allemande commenta avec impartialité et courtoisie de telles démonstrations de la solidarité franco-britannique. Ce changement d'atmosphère devint encore plus évident lorsqu'on apprit la démarche faite, à titre privé, par le capitaine Wiedemann, aide de camp et homme de confiance du chancelier Hitler, auprès de lord Halifax pour répéter à celui-ci l'assurance que le Führer et le gouvernement du Reich ont des intentions pacifiques et désirent le règlement amiable de la question des Sudètes. Le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures de Grande-Bretagne avait mis aussitôt au courant les ministres français, pendant son séjour à Paris aux côtés des souverains britanniques, et cette question fut examinée en plein accord

par lui et MM. Daladier et Bonnet au cours des entretiens qui eurent lieu au Quai d'Orsay. En même temps, le premier ministre, M. Neville Chamberlain, avait reçu l'ambassadeur du Reich, M. von Dirksen, avant le départ en congé de ce dernier, et la prise de contact officieuse du capitaine Wiedemann se trouvait ainsi transposée officiellement sur le terrain diplomatique.

Tout cela suscita le plus vif intérêt dans tous les milieux politiques européens et la presse internationale se livra à des suppositions, des inductions et des déductions assez surprenantes. Elle parla d'un projet de conférence à quatre — Angleterre, France, Allemagne et Italie — et aussi d'un règlement provisoire de la question des Sudètes pour une durée de trois à cinq ans, avec conclusion d'un pacte entre Berlin et Prague analogue à l'accord polono-allemand de 1934. D'autres éventualités furent discutées avec passion, mais toutes visaient la solution pacifique des grands problèmes qui se posent à cette heure devant les peuples de la vieille Europe. La réalité était plus simple. On put s'en rendre compte lorsqu'on connut la décision, qui avait été prise en commun lors des entretiens de Paris, de confier à lord Runciman, à titre personnel, dans des conditions assez spéciales n'engageant pas directement la responsabilité du gouvernement britannique, une mission de conciliation entre le gouvernement de Prague et les Allemands des Sudètes. Il fut bien précisé que lord Runciman n'aurait pas à Prague un rôle d'arbitre, qu'il n'aurait pas à prendre de décisions qui seraient difficiles à concilier avec le principe de la souveraineté d'un Etat indépendant, mais que, dans une position de « conseiller permanent », il assisterait aux négociations entre le cabinet Hodza et les représentants des Sudètes, sa tâche consistant à essayer de rapprocher les thèses en présence et à rechercher avec les porte-parole des deux partis les termes d'un honnête compromis, à obtenir des uns et des autres les concessions nécessaires à un accord durable. L'idée était qu'étant donné les limites que le gouvernement tchécoslovaque fixait aux réformes envisagées par lui dans le cadre constitutionnel et l'intransigeance des Allemands des Sudètes quant à leurs exigences formulées en conclusion du congrès de Karoly-

Vary, on courait le risque d'aboutir à une impasse, et qu'il importait d'urgence, par conséquent, de prévenir les complications qui en résulteraient. Aucune puissance ne pouvant intervenir officiellement, car il y aurait de sérieux inconvénients à internationaliser un conflit d'ordre purement intérieur tchécoslovaque, il paraissait habile d'avoir recours aux bons offices d'un « conseiller » agissant à titre personnel, mais ayant pourtant toute l'autorité requise pour une mission aussi délicate et offrant aux deux partis de sérieuses garanties d'impartialité et d'indépendance de caractère. La mission Runciman n'a guère de précédent dans l'histoire diplomatique et annonce une méthode nouvelle, à laquelle on pourra avoir recours pour d'autres règlements si elle donne des résultats importants dans l'affaire tchécoslovaque.

Toujours est-il que de ce fait la crise de l'Europe centrale est entrée dans une phase qui peut être décisive si la détente internationale se maintient et si quelque nouveau coup d'éclat de l'Allemagne nationale-socialiste ne vient pas compromettre les chances de paix qui existent à cette heure. Le grand exposé fait par M. Neville Chamberlain à la Chambre des communes et celui fait par lord Halifax, le lendemain, à la Chambre des Lords prouvent assez que le plan britannique, entièrement basé sur l'accord total avec la France, a pour unique objet la consolidation de la paix et un règlement général devant assurer à notre continent une longue période d'ordre et de calme. Mais le premier ministre du Royaume-Uni a bien souligné qu'il ne s'agissait pas de la paix à tout prix, que son gouvernement n'était pas résigné à sacrifier, même à la paix, l'honneur britannique et les intérêts vitaux de l'Empire. La force anglaise étroitement unie à la force française est et demeure le plus sûr rempart contre la guerre, mais ces forces sont au service du droit, lequel n'a été violé si souvent depuis la fin de la Grande Guerre que parce qu'on ne disposait pas des moyens nécessaires pour le défendre efficacement. Ce que la Société des nations, faute de toute possibilité d'assurer le respect de ses décisions, n'a pu faire pour l'ordre international, l'Entente cordiale, rajeunie et définitivement renforcée, le peut pour le bien de tous et de cette coopération internationale sans laquelle il ne saurait y

avoir de salut pour l'Europe. Là est le fait nouveau qui marque, on ne saurait en douter, un grand tournant de l'histoire contemporaine.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Archéologie, Voyages

Madeleine Desroseaux : *La Bretagne inconnue;* Plon. 18 »

Lucien François : *Quelques fontaines, puits et bassins publics de Belgique antérieurs à 1830.* Avec croquis de l'auteur; Académie royale de Belgique, Palais des Académies, Bruxelles. » »

Pierre Hamp : *Perdu dans le gratte-ciel;* Nouvelle Revue franç. 27 »

Charles Silvestre : *Belle France;* Stock. 16,50

Charles Westercamp : *Le Laonnois pittoresque.* I : *Laon.* Préface de Paul Lacour. Bois originaux d'Alfred de Maghellen et Fernand Pinal, dessins de divers; Edit. des Tablettes de l'Aisne, Laon. » »

Aviation

Michel Détroyat : *Tu seras aviateur.* Avec des dessins de Paul Lenglé; Edit. de France. 18 »

J. Kessel : *Mermoz.* Avec une carte; Nouvelle Revue française. 24 »

Ethnographie, Folklore

Divers : *Travaux du 1er Congrès international de Folklore tenu à Paris du 23 au 28 août 1937.* Avant-propos de M. Georges Huisman; Arrault, Tours. » »

Quelques images de l'art populaire portugais. Avec le discours prononcé par le directeur du Secrétariat de la propagande le jour de l'inauguration de l'Exposition de l'Art populaire portugais à Lisbonne le 4 juin 1936; Edit. du Secrétariat de la Propagande nationale, Lisbonne. » »

Histoire

Georges Bouchard : *Guyton-Morveau, chimiste et conventionnel;* Perrin. 25 »

Louis Delaporte : *Les peuples de l'Orient méditerranéen.* I : *Le Proche Orient asiatique.* Avant-propos de S. Charléty; Presses universitaires. 50 »

Georges Weill : *L'Europe du XIXe siècle et l'idée de nationalité.* Avec 8 pl. et 2 cartes h. t. (Coll. *L'Evolution de l'humanité* sous la direction de Henri Berr); Albin Michel. 45 »

Alexandre Zévaès : *Histoire de la Troisième République;* Nouv. Revue Critique. » »

Littérature

Jean Ajalbert : *Mémoires en vrac. Au temps du Symbolisme, 1880-1890.* Avec des portraits; Albin Michel. 30 »

Marcel Aymé : *Silhouette du Scandale;* Edit. du Sagittaire. 12 »

Yvonne Bézard : *Madame de Staël d'après ses portraits.* Avec 11 ill. h.-t., Attinger. 12 »

Francis Carco : *A voix basse;* Albin Michel. 18 »

Yves Chatelain : *La vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de*

1900 à 1937. Préface du général Paul Azan; Geuthner.

Charly Clerc, Jean Moser, Pierre Bianconi, E. Piguet : *Littérature de la Suisse.* Préface de Robert de Traz. (Coll. *Panoramas des littératures*); Edit. du Sagittaire. » »

E. A. Constans : *L'Enéide de Virgile,* étude et analyse; Mellotée. » »

Jacques Duclos : *Les droits de l'intelligence,* conférence. Allocution d'Aragon. Portrait de l'auteur par Frans Masereel; Editions sociales internationales. » »

Ernest Hemingway : *Mort dans l'après-midi,* traduit de l'anglais par René Daumal; Nouv. Revue franç. 24 »

S. O. Palleske, M. A. (Columbia) *Maurice Mæterlinck en Allemagne;* Strasbourg. » »

C. F. Ramuz : *Besoin de grandeurs;* Grasset. 16,50

Pierre Raphael : *Introduction à la Correspondance de Marcel Proust. Répertoire de la Correspondance de Proust;* Edit. du Sagittaire. » »

Voltaire : *Lettres d'Alsace à sa nièce Madame Denis,* publiées d'après les manuscrits originaux avec des introductions et des notes par G. Jean Aubry; Nouv. Revue franç. » »

Musique

X. : *Maurice Ravel, sa vie, son œuvre.* (Coll. *La vie et les œuvres des grands musiciens*); Grasset. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Wagnière : *La Suisse et la Grande Guerre.* notes et souvenirs; Payot, Lausanne. 4 fr. 50 Suisses

Pédagogie

Albert Millot : *Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine;* Alcan. 15 »

Poésie

René Ghil : *Œuvres complètes.* Tome I : *Œuvre.* 1re partie : *Dire du mieux.* Tome II : *Œuvre.* 2e partie : *Dire des Sangs.* 3e partie : *Dire de la Loi.* Tome III : *Légendes d'âmes et de sang. Le Pantoun des Pantoun. Poèmes séparés. La méthode à l'œuvre;* Messein. 3 vol. Chacun. 15 »

A. Reynouard : *Deux stades;* Debresse. 15 »

Noël Santon : *Poèmes dansés.* Avec 6 bois originaux gravés par l'auteur; Edit. Corymbe. 7 »

Gustave Tillié : *Sanglots et espoirs.* Avec 3 portraits de l'auteur; Moniteur parlementaire. 15 »

Albert Turin : *Chants de Bretagne* suivis de *Poèmes;* Debresse. 15 »

Politique

K. K. Kawakami : *Le Japon en Chine, ses mobiles et ses buts;* Grasset. 18 »

Maurice Paléologue : *Les précurseurs de Lénine;* Plon. 18 »

Saint-Aulaire : *La renaissance de l'Espagne;* Plon. 20 »

Georges Suarez : *Briand, sa vie, son œuvre, avec son journal et de nombreux documents inédits.* Tome I : *Le révolté circonspect 1862-1904.* Avec 11 gravures h. t.; Plon. 40 »

Questions coloniales

J. Berque : *Etudes d'histoire rurale maghrebine;* Edit. internationales, Tanger-Fez. » »

Questions militaires et maritimes

Raymond Postal : *Présence de Lyautey.* avec des illustrations; Edit. Alsatia. 22 »

Questions religieuses

Micheleis Di Rienzi : *Religions ignorées;* libr. du Phare. 20 »
X. : *Hitler contre le Pape.* (Coll. *Qu'en pensez-vous?)*; Edit. du Cerf. 3,75

Roman

François Aiguesvives : *Le lieutenant de Chantinnes;* Edition Albert. 18 »
Luce Amy : *Anna premier visage.* Préface de H. de Montherlant; Grasset. 16,50
Courths-Mahler : *Mon cœur, réveille-toi;* Flammarion. 16 »
Pierre Dominique : *Colère sur Paris,* roman de demain matin; Flammarion. 18,50
André Dudognon : *Les étrangers;* Flammarion 16 »
H. Fielding : *Tom Jones, histoire d'un enfant trouvé;* avec quelques notes d'André Gide en manière de préface, traduit de l'anglais par Defauconpret; Nouv. Revue franç. » »
John Foldes : *Je me marie,* traduit du hongrois par Mme Flora Ronai; Edit. de France. 18 »
Marguerite Jouve : *Vanner le vent...;* Flammarion. 16 »
Jean Nohain et Maurice Diamant Berger : *Paris-Paris,* voyage surprise. Illustr. de G. Pavis; Edit. de France. 12 »
Eugène O'Neill : *L'étrange intermède,* traduit de l'anglais par Fanny Pereire et Pierre Missac. Préface d'Henri Bidou; Nouv. Revue franç. 25 »
Erich Maria Remarque : *Les camarades,* traduit de l'allemand par Marcel Stora; Nouvelle Revue franç. 25 »
Allen Roy Evans : *Le long voyage des rennes,* texte français de Louis Postif. Avec une carte et h. t. en héliogravure; Grasset. 20 »
W. M. Thackeray : *La foire aux variétés,* traduit de l'anglais par Georges Guiffrey. (Coll. *Les classiques anglais*); Nouv. Revue franç. » »

Sciences

Remy Collin : *Les hormones.* Avec des figures. (Coll. *Sciences d'aujourd'hui,* dirigée par André George); Albin Michel. 25 »
Julien François : *L'esprit des abeilles.* Préface d'Edouard Herriot; Nouv. Revue franç. 20 »
A. Manoil : *La psychologie expérimentale en Italie, Ecole de Milan;* Alcan. 80 »

Sociologie

Divers : *Les convergences des sciences sociales et l'esprit international,* travaux de la conférence internationale des sciences sociales. Introduction de C. Bouglé; Hartmann. 30 »
Pierre Kropotkine : *L'Entr'aide. Un facteur de l'évolution,* traduit de l'anglais sur l'édition revue et corrigée par Louise Guieysse-Bréal; Costes. » »
Ariste Potton et Jacques Comparat : *La révolution qu'il faut faire;* Plon. 20 »

Théâtre

Alfred Savoir : *Comédies de notre temps. La voie lactée. Maria;* Nouv. Revue française. » »

Varia

J. Legrand : *Le parc et le mouton en plein air.* Avec des illustr. (Coll. : *La Terre,* encyclopédie paysanne dirigée par J. Le Roy Ladurie); Flammarion. 9 »
Jean Prey : *Savez-vous plaire?* Flammarion. 2,25

MERCVRE.

ÉCHOS

Gabriel de Lautrec. — Le souvenir de Victor-Emile Michelet. — La protection contre les bombardements et les gaz. — A la recherche d'autographes de Rimbaud. — En marge d'un centenaire. — Remy de Gourmont au lycée de Coutances. — De la statue de Charles Borromée à la lettre de Massimo d'Azeglio. — Le Sottisier universel.

Gabriel de Lautrec. — Gabriel de Lautrec, qui vient de mourir après une longue et pénible maladie, était né à Béziers le 10 février 1867. Il avait donc 71 ans. Il était connu de tous les littérateurs, soit par ses œuvres propres, soit par son titre de *Prince des humoristes* que lui avaient décerné ses confrères il y a quelques années. Les principautés de ce genre ne sont pas toujours données de façon très louable, mais la sienne n'avait soulevé que de joyeuses acclamations. Il en était parfaitement digne, ayant écrit des œuvres dignes des meilleurs humoristes anglais ou américains, *La Semaine des quatre jeudis* (1922)) recueil de spirituelles chroniques de 1919-1921, la *Vengeance du portrait ovale* (1922), choix de contes savoureux, le *Manuel du parfait concierge* (1925), d'amusante philosophie, et le *Bon Roi Dagobert*, petit épisode burlesque, paru chez l'éditeur Laffite avec des illustrations plaisantes de Koyster. Il a encore écrit d'autres œuvres : *Charlemagne*, l'*Invalide à la tête de bois*, le *Mariage de la Belle au Bois dormant*, etc., qui ne semblent pas, et c'est bien regrettable, avoir été déposées à la Bibliothèque Nationale. Il avait en outre traduit de l'anglais beaucoup d'œuvres, entre autres les *Contes choisis* de Mark Twain (Mercure de France) qu'il fit précéder d'une excellente *Etude sur l'humour* et il convient de rappeler que, pour le cinquantenaire du grand humoriste américain, Vallette lui avait demandé une étude sur Mark Twain qui parut dans le *Mercure* et y fut très remarquée.

Son dernier livre, paru il y a quelques semaines, *Souvenir des jours sans souci*, est tout à fait charmant et les anecdotiers d'histoire littéraire le consulteront avec fruit pour la période 1890-1925. Il fait non seulement connaître, mais encore estimer et aimer l'auteur.

Enfin il ne faut pas oublier que Gabriel de Lautrec était un excellent poète en vers (*Les Roses noires*, 1906) et en prose (*Poèmes en prose*, 1898), et qui mérite une place d'honneur dans les futures Anthologies du temps symboliste. Les *Poèmes en prose*, en particulier, sont de premier ordre et dignes d'être mis à côté de ceux d'Aloysius Bertrand et de Baudelaire.

Faut-il ajouter que Gabriel de Lautrec était le meilleur des

hommes, que son humour n'a jamais eu la moindre amertume, et qu'il sera regretté de tout le monde, y compris, finissons nous aussi en humoriste, les concierges dont il a chanté la gloire? — H. M.

§

Le souvenir de Victor-Emile Michelet. — Sous la présidenec d'honneur de J. H. Rosny aîné et d'Edmond Haraucourt, un comité vient de se former en vue d'apposer une plaque commémorative au 26 de la rue Monsieur-le-Prince, sur la maison où est mort le poète V. E. Michelet. Président : Banville d'Hostel; secrétaire : Irénée Mauget; trésorier : René-Albert Fleury, qui recevra adhésions et souscriptions, 72 rue de Seine.

§

La protection contre les bombardements et les gaz.

Nous avons reçu cette lettre de Mme Saint-Paul, veuve du médecin-général Saint-Paul, qui s'est fait connaître du public lettré sous son nom et sous celui d'Espé de Metz :

Le *Mercure*, dans son numéro du 1er juillet, a inséré un article de M. Jules Voncken sur la prochaine révision des grandes conventions internationales (Genève, La Haye, etc.). Permettez-moi, en ma qualité de continuatrice de l'œuvre de mon mari, M. le Médecin-Général Saint-Paul, de fournir à vos lecteurs quelques renseignements sur les Lieux de Genève dont il avait eu la noble et belle pensée dès 1914.

Cette association se propose de : créer dans tous les pays, d'accord avec les gouvernements et les états-majors, des lieux neutralisés, reconnus et délimités dès le temps de paix, déclarés, inscrits sur les cartes, où, femmes gravides, mères et nourrissons, enfants et vieillards, infirmes, et, en général, tous les êtres humains auxquels il convient, d'ores et déjà, d'assurer, en tous lieux et en toutes circonstances, la protection de la Croix-Rouge, pourraient, en temps de guerre (guerres nationales ou guerre civiles), se réfugier à l'abri des bombardements et des gaz toxiques, ou de tous autres moyens de destruction mis en œuvre au cours des hostilités.

Le 28 mai 1931 l'association des Lieux de Genève est fondée, (*Officiel* du 27 juin 1931) et le 8 juin 1935, une proposition de résolution est votée à l'unanimité par la Chambre des Députés. Aux termes de cette proposition, la Chambre invite le Gouvernement à saisir la Société des Nations de la pensée humanitaire du Médecin-Général Saint-Paul.

Le Comité de Genève fondé par lui (Présidents : Colonel Favre

et Louis Favre; Vice-Présidents : Dr Reverdin et M. Cartin; Secrétaire général : M. Henry George) constitue une association internationale qui continue à agir dans ce sens. Le Comité de Paris, dont je suis présidente d'honneur avec M. de Roffignac, le Médecin-Général Duco, etc., reprend son activité momentanément ralentie par la disparition de mon mari.

Pour tous renseignements ou dons s'adresser : Lieux de Genève, 4, avenue de Lowendal, Paris (7e), tél. Ség : 95-36, — ou à M. Henry George, 10, avenue Blanc, Genève.

Je vous serais très reconnaissante de bien vouloir insérer ces lignes et vous prie de croire, etc... — N. SAINT-PAUL

§

A la recherche d'autographes de Rimbaud.

Nous avons reçu de M. H. de Bouillane de Lacoste une lettre relative à une édition critique des *Poésies* de Rimbaud, édition qu'il prépare actuellement. Nous détachons de cette lettre le passage suivant, qui intéresse les Rimbaldiens :

Il existe un problème que je ne suis pas encore parvenu à résoudre : que sont devenus les autographes des six poèmes que Berrichon put lire, en 1912, chez M. Henri Saffrey? Il s'agit des pièces suivantes : 1. *Chant de guerre parisien*, 2. *Mes petites amoureuses*, 3. *Accroupissement*, jointes à la lettre de Rimbaud à Demeny en date du 15 mai 1871; 4. *Les Poètes de sept ans*, 5. *Les Pauvres à l'église*, 6. *Le Cœur du Pitre*, jointes à la lettre à Demeny en date du 10 juin de la même année.

J'ai essayé, par tous les moyens licites, de savoir quelque chose sur feu Henri Saffrey et ses héritiers. En vain. Impossible de retrouver la trace de ces précieux manuscrits. Comme ils n'ont, d'autre part, jamais été photographiés, il me faut établir le texte de ces six poèmes d'après le *Reliquaire* de Darzens et l'édition Berrichon de 1912; ce qui ne saurait être qu'un pis-aller, car ces deux éditions ne sont correctes ni l'une ni l'autre.

En désespoir de cause, je m'adresse au *Mercure*, dieu des bonnes aubaines! Puisse l'un de vos lecteurs comprendre les angoisses d'un éditeur sans manuscrits, et me tendre, s'il est possible, la perche...

Dans cet espoir, je vous prie d'agréer, etc. — H. DE BOUILLANE DE LACOSTE.

§

En marge d'un centenaire. — Août 1838 consacre le centenaire de *la Chute d'un Ange*.

C'est l'année 1838 que Lamartine écrivait :

Le bon public croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur. Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir?...

A rapprocher du conseil que Victor Hugo vieillissant donnait à Victor-Emile Michelet :

— Faites comme moi : quoi qu'il me soit arrivé dans la journée, quoi que j'aie fait, tous les soirs, avant de me coucher, je me mets devant ma table et j'écris quelques vers.

G. P.

§

Remy de Gourmont au Lycée de Coutances. — Un bulletin trimestriel des notes données à Remy de Gourmont alors qu'il était en rhétorique au Lycée de Coutances, bulletin daté du 10 janvier 1875, a été récemment vendu 125 francs par la Librairie Loliée, rue des Saints-Pères.

En voici le résumé, établi par M. Marc Loliée pour son catalogue de juillet 1938 (n° 68) :

Curieux et piquant document sur la jeunesse de Gourmont. Dans les notes finales, il est signalé *un peu de légèreté* dans la conduite et de *l'inégalité* dans l'application et on y lit cette observation du Proviseur : *« Intelligence facile, distinguée, mais qu'il doit apprendre à diriger. Il fait un peu trop d'excursions dans le champ de la fantaisie. Qu'il fasse d'abord une bonne rhétorique, plus tard il travaillera suivant ses goûts ».* Quant à ses places de composition il est 4e en discours français, 6e en discours latin, 3e en vers latin, 1er et 7e en version latine, 1er en anglais et 10e en mathématiques, etc.

§

De la statue de Charles Borromée à la lettre de Massimo d'Azeglio. — M. Albert Defaux a relevé avec raison dans mon écho sur *Eugène Labiche inconnu* la confusion d'Ancône avec Arona, mais cette erreur géographique était plutôt typographique, Labiche, dans son amusante lettre parue dans *Chérubin*, parlant d'Arona et non d'Ancône.

Je profite de l'occasion pour rectifier une erreur dont je ne me suis aperçu qu'en relisant, une fois paru, mon compte rendu de l'ouvrage de M. Octave Aubry sur le *Second Empire* : c'est au début et non, comme je l'ai dit par distraction, « au lendemain de la guerre de Crimée » que Massimo d'Azeglio écrivit la lettre que j'ai citée. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

En remerciant, M. Albert Lebrun dira qu'il a accepté avec joie d'apporter à Saint-Brieuc l'hommage d'un quatrième Président de la République. En effet, Mac-Mahon, Jules Ferry et Poincaré ont déjà honoré la ville de leur visite. — *Le Temps*, 27 mai.

Ecrasés par la pierre ou par la terre, les miliciens finissaient de mourir, ou étaient secourus par les équipes de brancardiers qui s'affolaient autour de ces cadavres encore vivants. Ce spectacle atroce se répétait sur plusieurs kilomètres. — *Le Journal*, 24 juillet.

Au pied d'un banc, boulevard du Commandant-Charcot, à midi, à deux pas du Bois, les agents, dans la nuit de jeudi à vendredi, découvraient une femme inanimée. — *Paris-Soir*, 25 juillet.

Cette performance, si brillante qu'elle soit, se trouve pourtant battue, et d'assez loin, par M. Claude Roulot, âgé de quatre-vingt-trois ans et demi, et garde-champêtre depuis 1853 à Mercurey (Saône-et-Loire). — *Le Petit Parisien*, 17 mai.

Pour la lutte contre les taudis, le gouvernement prévoit un crédit d'un milliard pour la destruction et la reconstruction des taudis parisiens. — *Le Journal*, 2 mai.

Tout un programme de construction des taudis sera mis en œuvre. — *Le Phare de la Loire*, 20 mai.

Merci à M. Lagnand, directeur des pompes funèbres générales, qui mit, avec la plus grande amabilité, son matériel à la disposition du comité, pour l'aider à la réalisation de cette joyeuse soirée. — *La Dépêche du Centre*, 25 mars.

Cinq milliards d'inflation ont été votés à la Chambre mardi dernier. Le franc ne vaudra plus — si le Sénat ratifie ce vote — que 9 sous d'avant-guerre. [Titre d'un article]. — *Le Publicateur de l'Orne*, 25 mars.

C'était pour cette raison que demeuraient encore en suspens l'envoi, par la France, d'un ambassadeur à Rome et la reconnaissance de la souveraineté éthiopienne en Italie. — *La Vigie marocaine*, 25 mars.

CRIME? SUICIDE? ACCIDENT? On a retiré du canal de Briare le corps d'une femme coupée en morceaux. La malheureuse avait cessé de vivre avant l'immersion. [Titre et sous-titre d'un article.] — *L'Avenir républicain*, 21 mai.

Le jour anniversaire de sa mort, il tente de s'empoisonner avec ses deux enfants. [Titre d'un article.] — *Le Grand Echo du Nord*, 6 juin.

COQUILLE

Le prestige est aussi indispensable à un pays que l'homme à un individu. — *L'Œuvre*, 22 juin.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse de Paris n'a pas brillé pendant la seconde quinzaine de juillet : les motifs de réconfort et d'optimisme étaient cependant nombreux. Le premier en date fut le succès de l'échange des Bons du Trésor 4 % 1937 contre des Bons du Trésor à un an : le montant des bons 4 % échangés contre des titres nouveaux s'est élevé à 1648 millions sur un total de 2278 millions. La consolidation proposée par le ministre des Finances a donc été très favorablement accueillie par le public.

Non moins bien accueillie a été l'émission de Bons de la Caisse Autonome de la Défense Nationale, d'une durée de dix-huit mois, produisant un intérêt de 3 1/2 % net de tous impôts présents et futurs sur les valeurs mobilières, y compris l'impôt général sur le revenu. Les fonds qui s'emploieront en Bons de la nouvelle catégorie ne se trouveront point immobilisés. Les porteurs pourront, s'ils ont besoin de capitaux liquides, obtenir dès l'abord, sur ces titres à la Banque de France, des avances atteignant 90 % de la valeur des bons, cela à un taux égal à l'intérêt de ceux-ci, c'est-à-dire à 3 1/2 %. L'institut d'émission consentira en outre, sur ces mêmes bons, des prêts à trente jours au plus selon le système qui fut inauguré au début de 1935. Enfin, la Banque vient d'être autorisée tout récemment à acheter et vendre sur le marché libre des effets publics parmi lesquels figurent évidemment les nouveaux bons de la Caisse de la Défense Nationale.

D'autres éléments auraient dû animer la cote du marché de Paris : visite des souverains britanniques, reprise du mouvement de hausse à New-York, fermeté persistante des principales matières premières.

Mais, une fois de plus, la Bourse n'a pu, faute de négociations suffisantes, exploiter une situation meilleure. On peut donner de cette abstention du public plusieurs explications toutes aussi plausibles, les unes que les autres. D'abord, on peut invoquer la réduction du pouvoir d'achat des classes moyennes et la nécessité dans laquelle se trouvent nos commerçants et industriels de conserver des disponibilités plus importantes qu'autrefois pour renforcer leur fonds de roulement et tenir compte de la hausse des prix. On peut également faire état de la politique internationale qui, malgré certains signes de détente, demeure toujours préoccupante.

Mais la situation assez spéciale dans laquelle se trouve notre pays ne doit pas faire oublier qu'ailleurs des signes de reprise des affaires apparaissent. Ce sont naturellement les valeurs de matières premières qui sont ainsi placées en vedette. Le redressement des pétroles et des caoutchoucs, la fermeté des sucreries devraient ouvrir la voie à un mouvement plus général.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493
SEINE C. A. 21.457

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole). Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.